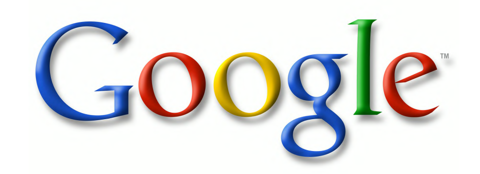


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

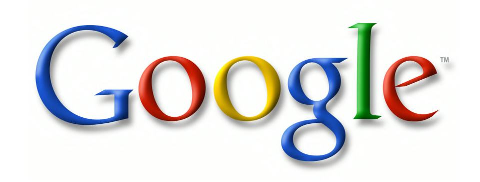
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

LA VIE MILITAIRE

DU

GÉNÉRAL DUCROT

LA VIE MILITAIRE

DU

GÉNÉRAL DUCROT


PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

DC
47
.D84
v.1

730594-190

PRÉFACE

Quelques semaines avant sa mort, notre père souffrant fixa son regard sur les sabres suspendus près de son lit : son sabre de sous-lieutenant, où l'on voyait encore la trace de deux balles; son sabre de général en chef, dont la lame avait été brisée dans le corps d'un ennemi.

— Le premier représentait l'espérance, nous disait-il; l'autre signifie le deuil et la défaite.

— Mais tous deux, cher père, témoignent de ton courage!

Toute la famille de notre père appartenait à l'armée. Son grand-père paternel, entré aux intendances d'Auvergne en 1776, avait conservé ses fonctions pendant la période révolutionnaire, puis sous le premier Empire. Dans plusieurs circonstances difficiles, il sut donner des gages d'un rare dévouement.

Un jour, n'ayant pas reçu les fonds nécessaires à la subsistance d'un corps d'armée, dont le passage n'était pas annoncé, il n'hésita pas à engager son crédit et ses ressources personnelles, et fit à l'État une avance considérable qu'il ne réclama jamais, très fier d'avoir pu, aux dépens de sa fortune privée, rendre service à nos soldats.

Son père (1), après avoir fait également une partie des campagnes de l'Empire, se trouvait, en 1817, en garnison à Nevers, lieutenant-colonel du 11e régiment de chasseurs de l'Isère. Il avait épousé Mlle Dupleix, nièce à la mode de Bretagne du célèbre gouverneur général des Indes.

C'est à Nevers, le 24 février 1817, que naquit notre père, Auguste-Alexandre Ducrot. Son enfance ne fut entourée que de visages militaires. Ses deux oncles maternels étaient tous deux dans l'armée. L'aîné, ancien colonel de cavalerie, avait fait les campagnes du premier Empire et vivait retraité à Haguenau. En 1870, lors de l'invasion, il avait conservé toute la vivacité de ses glorieux souvenirs, et, ne voulant pas voir les vaincus d'Iéna fouler le sol de la France, il s'enferma chez lui, résolu à n'en sortir que quand les Allemands auraient quitté l'Alsace. Le vieux soldat se tint parole, et ne

(1) Le grand-père et le père du général Ducrot étaient chevaliers de Saint-Louis.

franchit plus le seuil de sa maison jusqu'au jour de sa mort, survenue en 1872.

L'autre frère de Mme Ducrot, Jules Dupleix, eut pendant la campagne de 1814 un très brillant fait d'armes et sauva la vie au maréchal Macdonald, dont il commandait l'escorte. Il était général de brigade à Auch, au moment du coup d'État du 2 décembre. Le second Empire ne lui pardonna pas la douceur dont il fit preuve dans la répression des troubles, et sa carrière fut arrêtée.

Auguste Ducrot (1), fidèle aux traditions de sa famille, entra à Saint-Cyr le 14 novembre 1835. « Je compte bien, écrivait-il à son grand-père, M. Dupleix, obtenir, avec votre aide, d'aller en Afrique, d'où je ne reviendrai que capitaine et décoré. Je ne puis songer sans une espèce d'horreur que je pourrais languir pendant plusieurs années dans une garnison de France. Ce n'est pas ainsi que je comprends le métier militaire. »

Les vœux du jeune Ducrot furent exaucés : il fut nommé, à la date du 1er octobre 1837, sous-lieute-

(1) Les deux frères cadets du général Ducrot ont marqué dans notre armée : l'un, Henri, officier du corps d'état-major, après avoir pris part à l'expédition de Bomarsund et à la guerre d'Italie, est devenu officier général.

Son second frère, Jules-Ambroise, officier du génie, mérita en Afrique deux citations et fut blessé à Sébastopol. Nommé chef de bataillon en 1868 et envoyé à Strasbourg, il se distingua pendant le siège de cette place et fut tué le 23 septembre.

nant au 1er régiment de ligne en garnison à Oran.

Nous réunissons ici les lettres militaires de notre père, à partir de cette première campagne, pendant trente années. En les publiant, nous avons voulu élever un monument à sa mémoire et contribuer à faire aimer ce qu'il a aimé par-dessus tout : la Patrie!

SES ENFANTS.

Sesseigne, 16 août 1894.

CORRESPONDANCE

DU

GÉNÉRAL DUCROT

ALGÉRIE

(1838 — 1851)

Le sous-lieutenant Ducrot à son grand-père M. Dupleix (1).

Oran, 2 janvier 1838.

Enfin, mon cher père, me voilà arrivé à Oran, mais il s'en faut que je sois installé! Oran est bien différent d'Alger, où l'on trouve tout ce dont on peut avoir besoin. Ici l'on paye fort cher et l'on est fort mal servi. Mais ces détails m'importent peu; j'ai été bien reçu à mon régiment, j'ai un bon capitaine et un bon lieutenant, c'est l'essentiel.

Je n'ai pas encore porté mes lettres de recommanda-

(1) La plupart des lettres suivantes sont adressées à M. Dupleix, celui-là même que le sous-lieutenant Ducrot appelle son père. Ses lettres à son propre père n'ont pas été conservées.

tion, les visites de régiment m'ont absorbé. Je commence mon service la semaine prochaine.

Adieu, bon père...

Oran, 2 avril 1838.

..... Je ne sais si cela continuera, mais, jusqu'à présent, je me porte on ne peut mieux. Je n'ai pas encore eu la plus légère indisposition, et cependant, pour habituer la troupe aux marches, on nous fait faire quatre fois par semaine des promenades militaires qui durent de cinq à six heures, et nous avons déjà, terme moyen, de 25 à 30° Réaumur.

On prépare un mouvement sur Blidah, et le bateau à vapeur, qui est arrivé hier, emmènera demain un bataillon du 24e de ligne. Cette nouvelle a mis la ville en émoi ; on ne rencontre partout qu'officiers et soldats courant, criant, jurant; en un mot, la ville présente tout le désordre qu'occasionne toujours un départ précipité.

Pour ma part, je suis tout triste, car, depuis trois mois, je vivais avec d'Alton (1) dans la même chambre, et nous ne nous quittions que pour notre service. Pour tromper mon isolement, je vais me mettre à travailler sérieusement l'espagnol et l'arabe.

J'ai déjà fait mon apprentissage des camps; j'ai été passer huit jours à Aïn-Tanc, entre le cap Falcon et

(1) Camarade de Saint-Cyr du sous-lieutenant Ducrot, mort en 1865 général de brigade.

Mers-el-Kébir, avec cinquante hommes. Nous étions chargés de garder un troupeau de huit cents bœufs. Nous avons eu un temps magnifique, et, quand je m'étais promené toute la journée au bord de la mer avec un fusil sur l'épaule, je dormais aussi bien sur un tas de palmiers nains que dans le meilleur lit du monde.

Adieu...

Oran, 3 mai 1838.

Je viens de passer quinze jours à Sidi-Marouf, dans le plus charmant pays du monde. Figurez-vous une plaine immense dans laquelle on n'aperçoit pas la plus légère trace de végétation, où l'on a pour tous compagnons les chacals et quelques sangliers qui se hasardent parfois à venir jusqu'aux avant-postes.

Voilà le site où je viens de passer huit jours fort agréables, comme vous devez le penser. Heureusement je suis arrivé ici avant le 1er mai (1) et j'ai joui des plaisirs de ce jour sans en avoir les désagréments. Vous savez qu'un jour de fête est ordinairement pour nous un jour de corvée, mais, étant de garde le 30, j'ai été dispensé de la revue. J'ai pu cependant aller au bal, qui était fort beau et où je me suis beaucoup amusé, autant, toutefois, qu'on peut s'amuser à un bal. Deux fois j'ai fait vis-à-vis à ce fameux Yusuf, dont on a tant parlé en France. C'est un homme fort remarquable sous plusieurs rapports. Mais il lui manque ici le mérite de la nou-

(1) Fête du roi Louis-Philippe.

veauté. Il n'est point du tout embarrassé dans un salon et garde de nos Parisiennes un bien doux souvenir.

Il n'y a rien de nouveau dans ce pays-ci : notre vie est toujours passablement monotone. A partir du 15, nous allons définitivement camper sur la route de Mers-el-Kébir. Notre 3e bataillon est arrivé de France, et notre colonel est rentré de congé. On attend tous les jours l'expédition de Blidah ; le 24e vient d'être dirigé sur Alger pour y prendre part.

Adieu, bon père...

Camp du Rocher, 26 mai 1838.

Voilà une grande heure, mon cher père, que je suis au bord de la mer, regardant le bateau à vapeur qui approche et m'apporte sans doute de vos nouvelles. Malgré toute sa vitesse, il va beaucoup trop lentement au gré de mes désirs, et, pour calmer mon impatience, je commence ma correspondance.

Depuis trois semaines, nous sommes campés au bord de la mer, entourés d'immenses montagnes qui bornent entièrement notre horizon, n'ayant pour distraction que la vue de la Méditerranée.

Il nous faut exercer ici une surveillance plus active que partout ailleurs, car les Arabes cherchent à nous enlever des armes. L'autre nuit, les audacieux se sont glissés jusqu'à la sentinelle, l'ont étourdie d'un coup de bâton et avaient déjà pris neuf fusils lorsque l'éveil a été donné. L'officier de garde les a poursuivis longtemps,

et, dans leur fuite, les voleurs ont lâché quatre fusils. Contraint de cesser la poursuite, l'officier de garde est rentré au poste, se réservant de prévenir le commandant le lendemain matin.

Le général a jugé que l'officier avait été négligent et a condamné le malheureux à huit jours d'arrêts forcés et à payer les cinq fusils volés! N'est-ce pas un peu arbitraire?

Les cartes ont l'air de se brouiller; les Arabes cessent d'apporter des grains, on ne les voit plus dans nos marchés. En agissant ainsi, ils se conforment aux ordres d'*Abd-el-Kader*.

Nous recevons chaque jour des bâtiments qui amènent des mulets et de nombreuses provisions; enfin on nous annonce l'arrivée des 18e et 22e de ligne.

Du côté de Bône, les affaires ne vont pas mieux. Vous avez vu sans doute, dans les journaux, l'issue funeste d'une reconnaissance faite dans les environs de Bougie par un détachement du 12e. Le capitaine Moncla y a été tué, et avec lui plusieurs hommes.

Nous ne ferons rien de sérieux, je le pense du moins, avant le mois de septembre, car la chaleur commence à être accablante, et elle ira en augmentant jusqu'au mois d'août...

26 juin 1838.

Voilà déjà six mois passés en Afrique, mon cher père, et jusqu'à présent aucun événement ne s'est présenté qui puisse compenser l'ennui d'être à deux

cents lieues de la France et les désagréments auxquels nous sommes exposés chaque jour. Je me demande parfois si je n'ai pas eu tort de venir m'ensevelir dans ce pays pour y passer les plus belles années de ma vie, et cela sans avantage réel. Il est vrai que, au moment où j'écris, je suis encore sous l'influence du camp le plus affreux et le plus désagréable qu'il soit possible de trouver. Nous venons de passer huit jours dans la plaine du Figuier, dévorés par les insectes et les moustiques, obligés de rester toute la journée exposés à un soleil brûlant, n'ayant pour nous rafraîchir qu'une eau saumâtre dont on ne peut même boire sans courir le risque d'éprouver de violentes douleurs d'entrailles.

Grâce à Dieu, je m'en suis bien tiré. Mais il y a environ un mois, étant au camp du Rocher, je me suis cru sérieusement pincé; une forte saignée et quarante sangsues ont heureusement coupé court à la maladie, et je suis sorti de l'hôpital cinq jours après y être entré.

Camp de l'Oued-el-Alleg, 20 juillet 1839 (1).

Nous avons quitté le camp de Blidah et nous occupons aujourd'hui celui de l'Oued-el-Alleg (rivière des sangsues), au milieu de la plaine de la Metidja, à trois quarts de lieue de la Chiffa.

(1) Le sous-lieutenant Ducrot était passé au 24e d'infanterie de ligne le 12 janvier 1839 et avait par suite quitté la province d'Oran pour celle d'Alger, où les opérations militaires étaient à cette époque beaucoup plus fréquentes et plus sérieuses.

Les marais nous environnent, et nous n'avons pas un arbre pour nous abriter.

Je n'ai qu'à me louer du colonel Duvivier : il vient de me prouver qu'il était très bien disposé en ma faveur. Dernièrement une place de grenadier est venue à vaquer dans le grade des sous-lieutenants, et, quoique je me trouvasse à la gauche des sous-lieutenants, il m'a porté le troisième sur l'état des propositions, préférablement à quinze officiers beaucoup plus anciens de grade et plus anciens au régiment.

Quelques mouvements ont eu lieu ces temps-ci ; le 22e est débarqué à Alger, le 15e léger à Oran, où il va relever le 62e, dont six compagnies sont déjà arrivées dans la province d'Alger.

Nous avons cru un instant la guerre recommencée. Les Hadjoutes ont attaqué sur trois points différents à la fois. Un brigadier de gendarmerie, un autre de chasseurs et quelques hommes ont été tués.

Notre vaguemestre, apportant nos appointements, a été attaqué ; mais tout est calme aujourd'hui, et, si ce n'est le mauvais esprit des tribus alliées qui passent chaque jour à Abd-el-Kader, rien ne fait présager la guerre.

Adieu...

28 août 1839.

..... Depuis quelque temps nous avons eu événements sur événements, et de tristes événements. La

dernière fois que je vous ai écrit, ma lettre était datée du camp de l'Oued-el-Alleg; aujourd'hui, nous sommes rentrés au camp inférieur de Blidah, mais dans quel état! Sur quatre-vingt-douze hommes de ma compagnie partis pour le camp de l'Oued-el-Alleg, il en est rentré vingt-huit, après trente-cinq jours d'absence!

Nos malheureux soldats, minés par les fièvres prises dans les marais de Bougrouthel et à l'Oued-el-Alleg, encombrent aujourd'hui les hôpitaux de Douera et d'Alger. Le nombre considérable de malades est dû surtout à un poste situé à une lieue et demie du camp et tout à fait au milieu des marais. Sur cinquante hommes que ma compagnie a fournis et qui ont passé là dix jours, cinquante sont entrés successivement à l'hôpital, huit à dix jours après leur retour du blockhaus. Deux autres compagnies ont éprouvé à peu près les mêmes effets; sur quatre officiers, trois sont à l'hôpital; d'Alton seul a résisté. Et ce n'est qu'après une aussi cruelle expérience qu'on s'est décidé à abandonner ce poste aux indigènes auxiliaires, et à faire relever nos malheureux soldats...

Nous sommes donc à présent au camp inférieur, cherchant à nous remettre et à remettre le moral de nos hommes. Quand je vois ma compagnie si belle, si nombreuse naguère et si faible aujourd'hui, je me sens le cœur gros!

Ces jours derniers, une vingtaine d'Arabes sont venus enlever huit mulets et blesser deux hommes du train des équipages, entre deux postes espacés de six cents

mètres... Chaque jour ce sont des vols ou des violences exercées sur les nôtres. On nous fait faire des embuscades la nuit, avec ordre de tirer sur tous les Arabes que nous verrons, et si l'on exécute sa consigne, on est mis aux arrêts pour donner satisfaction à quelques misérables... Si nous n'avions pas toujours l'espoir de voir changer un peu la face des choses, je crois que nous finirions par nous laisser aller au découragement qui accable nos soldats. Ah! messieurs de la Chambre des députés, je voudrais bien que vous vinssiez tenir une session au milieu des marais de Bougrouthel, vous apprécieriez cette pauvre armée à sa juste valeur (1)!

Blidah, 22 novembre 1839.

MON CHER PÈRE,

Comme je crains que les journaux n'amplifient nos revers et ne me fassent passer pour mort ou blessé, je veux vous donner quelques détails, au galop.

Le 10 de ce mois, notre brave commandant Raphel, en poursuivant les Arabes qui venaient piller nos tri-

(1) Le ministre de la guerre, faisant au maréchal Valée des observations sur la multiplication indéfinie de ces camps malsains qui dispersaient nos forces et faisaient fondre les effectifs par les maladies, ajoutait : « Nous ne devons pas condamner nos soldats à se fondre annuellement dans des lieux infects pour donner une protection insuffisante à quelques pauvres colons que d'avides spéculateurs s'obstinent à lancer dans la Métidja, aussitôt que s'efface le souvenir de leurs premières victimes. » Lettre du 31 juillet 1839.

bus amies, est tombé dans une embuscade et a eu la tête tranchée, ainsi qu'un officier de chasseurs, un maréchal des logis et trois chasseurs (1). Voilà le commencement des hostilités. Depuis, les rebelles n'ont cessé de faire des incursions dans la plaine, augmentant chaque jour de nombre et d'audace; enfin j'arrive au désastre :

Un commandant du 24ᵉ, M. Gualman, avait remplacé M. Raphel au camp de l'Oued-el-Alleg; hier, il s'aperçut qu'un grand nombre d'Arabes parcouraient la plaine, et, comme il ne voyait pas arriver les prolonges qui chaque jour apportent les vivres au camp, il craignit que le convoi n'eût été attaqué, et sortit avec cent cinquante hommes d'infanterie et vingt-cinq chasseurs pour aller à son secours. Arrivés à une lieue du camp, ils furent assaillis par une nuée d'Arabes qui les enveloppèrent de tous côtés. Après une défense désespérée, le carré fut rompu, et quelques hommes eurent seuls le bonheur de regagner le camp, se frayant un chemin à la baïonnette. Cent cinq sont morts, dont deux officiers, et trente-cinq sont blessés. Le commandant a une balle dans la poitrine; mais on espère le sauver. Quatre officiers sont blessés grièvement; sur quatre sergents-majors, trois sont morts et le quatrième est blessé (2).

Et pendant que l'affaire se passait, nous étions dans notre camp, entendant le bruit du canon et ne pouvant

(1) L'embuscade était tendue par le caïd El-Béchir, des Hadjoutes.

(2) El-Béchir envoya à Ben-Allal-Si-Embareck, khalifa d'Abd-el-Kader à Milianah, cent huit têtes françaises. Le combat porte le nom du premier combat de l'Oued-el-Alleg

marcher parce que nous avions à peine quelques compagnies dans un camp où il faudrait plusieurs régiments! Quelle responsabilité pour le maréchal! Sa pacification est une utopie. Il a fait une chose qui devait insurger toute la plaine (1) dans un moment où nous ne pouvions prendre l'offensive sur aucun point.

Nous avons reçu une bonne leçon que nous nous rappellerons, et, à présent, nous restons tranquilles derrière nos remparts, en attendant qu'on nous envoie des renforts.

Voilà tout ce que je puis vous dire maintenant. Depuis dix jours je n'ai pas quitté mon sabre...

Dans l'intervalle du temps qui s'écoule entre cette lettre et la suivante, les événements se pressent, et la situation des troupes établies à Blidah devient critique. Ben-Salem, khalifa d'Abd-el-Kader dans la vallée des Sebaou, liait ses opérations avec Ben-Allal, et disposait, en plus de ses réguliers du Sebaou, de nombreux fantassins kabyles.

A la fin de novembre, le colonel Changarnier reçoit le commandement d'une petite colonne établie à Boufarik pour assurer les communications entre Blidah et Alger (deux bataillons du 2e léger, deux cent cinquante chasseurs d'Afrique, deux pièces d'artillerie), le 3e bataillon du 2e léger est à l'Arba, Lamoricière avec ses zouaves à Koléah. Tous relèvent du général de Rostolan qui, avec quinze cents hommes, occupe Douera.

Le 3 décembre, la colonne Changarnier oblige à la retraite

(1) L'expédition des Bibans, considérée par les indigènes comme une rupture du traité de la Tafna, et pour l'exécution de laquelle on avait dû dégarnir une foule de postes afin de constituer une colonne suffisante.

sans combat Ben-Allal (connu aussi sous le nom de Sidi-Embareck), khalifa d'Abd-el-Kader, qui, avec plusieurs milliers de chevaux, avait envahi la plaine et poussé jusqu'à Beni-Mered, pour s'interposer entre Blidah et Boufarik.

Le 14 décembre, une division de cinq mille hommes formée en majeure partie des troupes de Douera et Boufarik, sous le commandement du général de Rullière, refoule les réguliers et la cavalerie de Ben-Allal et ravitaille Blidah, pendant que d'autres colonnes ravitaillent Koléah et l'Arba. La retraite de ces colonnes est inquiétée par Ben-Allal et Ben-Salem. Ce dernier particulièrement presse Blidah du côté de la montagne, avec ses Kabyles, et, à partir du 15 décembre 1839, la situation des troupes qui occupent ce point devient grave devant les attaques incessantes et surtout par suite du manque d'eau. Le camp supérieur, qui n'avait pas de citerne, se servait uniquement de l'eau de l'Oued-el-Kébir. Des barrages l'interrompirent. Détruits à deux reprises par Changarnier, ils furent rétablis chaque fois par les Kabyles. Enfin, le maréchal Valée, instruit de la détresse du 24ᵉ, se décida à agir avec une grosse colonne pour dégager Blidah. C'est à ces opérations qu'a trait la lettre ci-après.

Blidah, 1ᵉʳ janvier 1840.

..... Nous sommes restés dix-sept jours sans aucune communication avec Alger; il m'a donc été impossible de vous donner des nouvelles. Notre position n'a pas toujours été belle; nous nous sommes vus souvent privés d'eau, ou forcés, pour en avoir quelques gouttes, de livrer des combats toujours meurtriers.

Enfin, le 31 décembre, la colonne mobile, commandée par le maréchal, a débouché dans la plaine, et les

Kabyles de la montagne ainsi que l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader se sont portés au-devant d'elle.

Nous avons été témoins d'un combat superbe que nous n'avons fait qu'appuyer. Les chasseurs ont chargé franchement, pendant que le 2ᵉ léger abordait le bataillon régulier à la baïonnette. En un instant, toute cette infanterie a été culbutée. Une pièce de canon enlevée, trois drapeaux pris et cinq ou six cents hommes tués, voilà les résultats de cette affaire, qui est, sans contredit, une des plus brillantes que nous ayons jamais eues en Afrique. On n'a pas fait un seul prisonnier; tout a été impitoyablement massacré, et c'était justice, car dans cette même plaine, le 21 novembre dernier, cent cinq des nôtres furent assassinés (1). Quelle belle revanche! A peine avons-nous une soixantaine d'hommes hors de combat. Le vieux maréchal s'est noblement conduit; il a chargé lui-même à la tête des chasseurs. Les Arabes sont abasourdis; ils n'osent même plus nous inquiéter; on circule tranquillement entre Blidah et le Grand-Camp. La colonne est campée sous les murs du camp, et l'on profite de sa présence pour exécuter de grands travaux qui assureront à l'avenir les communications.

Le 25, un de nos blockhaus a été vivement attaqué. Deux sections ont reçu l'ordre de percer la ligne des Arabes qui l'entouraient, afin d'entrer en communication. Les deux sections ont heureusement opéré; elles

(1) Deuxième combat de l'Oued-el-Alleg : les troupes arabes et kabyles étaient sous les ordres de Ben-Allal.

ont essuyé une décharge terrible à trente pas et, par le plus grand des hasards, n'ont eu que trois hommes atteints. Les blessés ont été enlevés par leurs camarades, et soixante hommes se sont jetés dans la redoute du blockhaus avec deux officiers.

Pendant que le mouvement s'exécutait, une forte colonne sortie du camp soutenait les tirailleurs; nous avons eu, sur un point, trente hommes mis hors de combat, dont quatre officiers. Les deux sections sont restées dans le blockhaus pendant quarante-huit heures; puis, saisissant un moment favorable, elles sont rentrées dans le camp en emportant leurs blessés à dos d'hommes. J'oubliais de vous dire que je commandais une des sections et d'Alton l'autre.

Le colonel nous a fait beaucoup de compliments. J'espère trouver encore plus d'une occasion de confirmer la bonne opinion qu'il peut avoir de moi.

Les Arabes ont des pièces de canon et des obusiers; ils s'en sont servis pour lancer plusieurs obus sur la ville et quelques boulets dans le blockhaus. Mais ils sont très maladroits; ils n'avaient aventuré dans la plaine qu'une petite pièce qui leur a été prise (1).

(1) A la suite de ce combat du 25 décembre, le sous-lieutenant Ducrot fut chaudement félicité par son colonel M. Duvivier.

26 janvier 1840.

Mon cher père,

Les journaux vous ont sans doute donné de grands détails sur le brillant combat livré par le maréchal. S'ils n'ont puisé que dans le rapport officiel, je doute de leur exactitude. Comme je vous l'ai dit dans ma lettre du 31 décembre, c'est réellement une fort belle affaire, dans laquelle le maréchal a payé de sa personne; mais, en réalité, je crois pouvoir le dire, tout le mérite du succès revient au colonel Changarnier. Le maréchal Valée est assez grand personnage pour n'avoir pas à souffrir de la gloire acquise par son subordonné.

Ce sont les tirailleurs du 2e léger qui, les premiers, ont aperçu l'ennemi. C'est le brave Changarnier qui, après avoir disposé son régiment en colonne, s'est porté vers le maréchal et lui a demandé la permission d'aborder à la baïonnette l'infanterie régulière de l'Émir. Le maréchal hésitait, il trouvait la distance trop grande. « Je connais les jambes de mes hommes, a répondu le « colonel, j'en réponds. Je vous en supplie, monsieur « le maréchal, donnez-moi l'autorisation de charger à « la baïonnette... » Vaincu par cet entrain, le maréchal a fini par lui dire : « Eh bien, allez!... » Alors, d'un mouvement spontané, cavalerie et infanterie se sont précipitées sur le bataillon, qui, après avoir lâché son feu, a tourné le dos et s'est enfui en désordre.

Tous les témoins de l'action conviennent que, une fois l'élan donné, le maréchal s'est bravement conduit de sa personne; mais tous aussi ont remarqué une faute énorme qui a empêché le succès d'être complet : le régiment de chasseurs, au lieu de se déployer et de tourner l'ennemi, pour le rejeter sur le 2e léger qui l'abordait à la baïonnette, a chargé en colonne dans la même direction que l'infanterie et a même renversé en passant une section du 2e léger.

. . . .

Depuis trois semaines nous sommes toute la journée dans les jardins, taillant et coupant en tous sens. Les maraudeurs viennent de temps à autre nous tirer des coups de fusil, mais toujours de fort loin.

30 *janvier*. — Les jours se succèdent et ne se ressemblent pas. Je ne me doutais pas que nous aurions sitôt de nouveaux combats à vous raconter. Un bataillon régulier avait reparu depuis plusieurs jours sur la montagne, mais il ne nous avait nullement inquiétés.

Le 27, au matin, on avait vu de la citadelle une centaine de Kabyles s'embusquer sur notre droite, et, de suite, deux compagnies étaient sorties au pas de course pour les débusquer. Ce fut l'affaire d'un instant, mais un grenadier fut tué et un officier assez grièvement blessé.

Le 28 s'est passé tranquillement; on n'apercevait aucun mouvement dans la montagne, et l'on ne s'attendait à rien de nouveau.

Pendant la nuit, le bataillon régulier était descendu

de la montagne et s'était embusqué dans un bois qui touche à la ligne sur laquelle s'établissent ordinairement nos tirailleurs pour protéger les travailleurs. Ce mouvement s'était fait dans le plus grand silence, et rien ne trahissait la présence des Arabes.

Le matin venu, on sortit comme de coutume, à sept heures, pour se rendre au travail; la première compagnie, marchant en éclaireurs, reçut une décharge qui lui jeta plusieurs hommes par terre; les compagnies suivantes se jetèrent alors tête baissée dans les broussailles et occupèrent en un instant les positions dont les Arabes s'étaient emparés. Alors la fusillade s'est engagée et a duré jusqu'au moment où les renforts arrivèrent de la ville et du Grand-Camp. Pendant que nous refoulions les Arabes sur la gauche et que nous les forcions à repasser le ravin, le 2e léger arrivait sur la droite et les débusquait de ce côté. Quelques minutes ont suffi pour opérer ce mouvement, et les Arabes se sont retirés en désordre, abandonnant des armes et plusieurs cadavres; mais, une fois dans le ravin, ils se sont ralliés et se sont tous portés vers la droite, où la lutte a recommencé. Sept à huit cents cavaliers ennemis débouchant de Mered sont arrivés au galop pour prendre part au combat. Sur ce point, la fusillade a duré trois heures, nous refoulant toujours les Arabes au delà du ravin, et eux revenant chaque fois que nous faisions mine de battre en retraite.

Ils ont cependant fini par se lasser, et, vers deux heures, ils se sont retirés dans la montagne et nous ont

laissés parfaitement tranquilles tout le reste du jour.

Cette affaire nous a mis cinquante et un hommes et deux officiers hors de combat. Les pertes ont dû être très considérables du côté des Arabes, car il faut qu'ils soient rudement poussés pour abandonner leurs morts sur le champ de bataille (1).

La colonne (2) vient enfin d'arriver ; il était temps ! Depuis hier nous n'avions plus de viande et nous mangions aujourd'hui notre dernier morceau de pain ! Nous allions en être réduits au biscuit, et pourtant il y a huit jours que nous en étions aux trois quarts de ration. L'insouciance du maréchal Valée pour tout ce qui touche au bien-être de la troupe est vraiment surprenante. Nous en avons eu plus d'une preuve. Je ne puis m'empêcher de trouver aussi qu'on est bien avare de citations. Notre régiment n'a reçu aucun encouragement depuis deux mois que nous sommes ici à supporter des fatigues, des privations de tous genres, combattant chaque jour. Deux cent quatre-vingts hommes et onze officiers ont été tués ou blessés ; la ville a été bombardée, un

(1) Ce combat, connu sous le nom de « Combat du Bois-Sacré », n'a été vu par le sous-lieutenant Ducrot que sous un aspect tout spécial : le jeune officier n'a pu se rendre compte de l'ensemble, ni de l'importance de l'affaire à laquelle il prenait part.

Le 24e n'eut qu'à contenir les Arabes de front. Changarnier, qui, de Boufarik, surveillait la plaine, sortit avec ses troupes disponibles deux bataillons du 2e léger et quatre obusiers, et, se jetant sur le flanc gauche de l'ennemi, décida de la victoire, tandis qu'une de ses compagnies, commandée par le capitaine Leflô, paralysait, avec l'aide de deux obusiers, le gros de la cavalerie arabe. Ce fut le 2e léger qui, dans ce combat, eut le rôle décisif et subit les plus fortes pertes.

(2) Colonne de ravitaillement.

blockhaus a été attaqué avec du canon. Ne sont-ce pas là des faits assez nouveaux pour être mentionnés dans un Bulletin ?

Est-ce que par hasard le maréchal craindrait d'ébruiter ce fait que nous avons reçu quatre-vingt-onze obus lancés par un obusier que Son Excellence avait offert à Abd-el-Kader ?...

Nous allons faire partie de la première division qui sera commandée par le duc d'Orléans ; nous avons confiance dans le patronage du Prince.

..... D'Alton est toujours ici. Quelle douceur dans la vie qu'une affection comme la sienne ! C'est bien lui qui était avec moi quand nous nous sommes jetés dans le blockhaus de l'Oued-el-Kébir.

19 février 1840.

..... Les Kabyles occupent toujours quelques postes dans la montagne, le maréchal est attendu ici ; on parle d'une excursion dans l'Ouest. Je fais des vœux pour que ce mouvement n'ait pas lieu de suite, car je suis enfermé jusqu'à la fin du mois dans un blockhaus, et, en supposant qu'une partie du régiment vienne à marcher, je courrais grand risque de rester.

Dans votre dernière lettre vous me parliez d'avancement... Je vous réponds que, pour le moment, je ne puis rien attendre ; quand l'inspection s'est faite, j'étais encore trop nouveau au régiment pour prétendre à

quelque chose. Quant aux listes supplémentaires, qui ont pu être amenées par nos dernières affaires, je n'y songe pas. Nous avons six officiers blessés; il est de toute justice qu'ils passent avant les autres. Je crois avoir fait mon devoir toutes les fois que l'occasion s'est présentée; et, Dieu merci, elle s'est présentée quelquefois; peut-être même, dans toute autre circonstance, aurais-je fait assez pour mériter au moins une petite citation; mais tout ce que je puis espérer, c'est d'avoir acquis l'estime de mon colonel et quelques droits peut-être à une place dans une compagnie d'élite. A la veille de faire une expédition, je me verrais avec grand plaisir sous-lieutenant de grenadiers...

Je songe beaucoup à cela depuis quelques jours, car « que faire en son gîte... », et je suis dans un véritable gîte.

Je réfléchis également à tout ce qui se passe actuellement, et m'explique de moins en moins les illusions du commandant en chef ou son incurie... Comment s'est-on laissé surprendre? Les rapports corroborés par des indices de toutes sortes signalaient l'imminence de la guerre. N'était-ce pas le cas de se précautionner, de multiplier les préparatifs? Comment justifier l'abandon de nos postes disséminés dans la plaine, sans qu'on ait cherché à les mettre en état de défense et à les approvisionner? Comment n'a-t-on pas supprimé ceux de ces postes jugés inutiles? Pourquoi ne s'oppose-t-on pas au service de correspondance quotidien, et s'effectuant à heures fixes, d'un point à l'autre du territoire arabe?

Fallait-il donc attendre que la guerre fût déclarée par les massacres de Sidi-Kaliffa et d'Oued-el-Alleg, pour évacuer nos camps, pour abandonner aux flammes ou au pillage des Arabes les camps de l'Est à peine achevés ? Pourquoi ne pas faire exécuter autour de Blidah des travaux qui deviennent d'une absolue nécessité ? Pourquoi attendre deux mois de luttes et de combats pour envoyer dans Blidah des pièces de gros calibre, rendues indispensables par le voisinage des hauteurs qui dominent la ville (1) ?

. . . .

Les convois sont beaucoup plus fréquents ; le général d'Houdetot commande la division provisoirement, et il a son quartier général à Boufarik. La garnison de Blidah s'est augmentée d'une compagnie de tirailleurs de Vincennes. Les hommes sont bien armés, bien équipés, et, si cette innovation réussit, nous pourrons finir par avoir une véritable infanterie légère, qui jusqu'ici n'existe que de nom.

21 *février*. — La colonne mobile a amené aujourd'hui un fort convoi ; elle est repartie presque aussitôt, accompagnée jusqu'à Beni-Mered par un assez grand nombre de cavaliers ennemis qui s'étaient réunis dans la plaine. Un bataillon des troupes régulières de l'Émir apparaissait en même temps sur la montagne et faisait une démonstration sur Blidah.

(1) Le sous-lieutenant Ducrot ne fait qu'exprimer dans cette lettre l'opinion unanime de l'armée et les critiques très fondées que soulevaient l'incurie du gouverneur général et son insuffisance militaire.

Quelques coups de canon ont suffi pour les écarter; ils ne se sont même pas avancés à portée de fusil.

Je suis toujours enfermé dans mon blockhaus, et, quoique je voie très bien ce qui se passe dans la plaine, je n'ai que très rarement des communications avec la ville.

L'occupation de Cherchell était motivée par les mêmes raisons qui, en 1839, avaient fait décider l'occupation de Djijelli. On craignait de voir l'Angleterre s'établir d'un moment à l'autre dans un port de la côte. De plus, le bruit courait que des corsaires musulmans avaient été signalés sur les côtes d'Espagne, et la capture d'un navire de commerce français, opérée par une tartane de Cherchell le 26 décembre, corroborait ce bruit. Dans la pensée du maréchal Valée, l'occupation de Cherchell ne devait être d'ailleurs qu'une opération préliminaire, destinée à élargir la base d'où l'on devait partir pour pousser la conquête dans l'intérieur, vers Médéah et Milianah.

« Pour cette opération préliminaire, dit M. Camille Rousset, trois brigades furent organisées, sous les ordres des généraux d'Houdetot, de Dampierre, Duvivier, et sous le commandement supérieur du maréchal Valée en personne. Le rendez-vous général était indiqué à Bordj-el-Arba. Le 12 mars, les trois colonnes commencèrent, chacune de son côté, le mouvement, se réunirent le 13 au soir et arrivèrent le 15 devant Cherchell, après avoir échangé quelques balles avec les Arabes. La ville était déserte; il n'y restait qu'un mendiant aveugle et un idiot contrefait. Les trois journées suivantes furent employées à construire quelques ouvrages avancés dans lesquels on planta des blockhaus, et à creuser un fossé autour du mur en pisé qui formait le corps de place. Le 19, l'expédition

quitta Cherchell, dont le commandement fut confié au colonel Bedeau, avec une garnison formée du 2e bataillon d'Afrique, dont le chef était alors le commandant Cavaignac. Le 21, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements ; elles ramenaient une soixantaine de blessés, mais n'avaient à regretter que deux morts, dont un noyé au passage de la Chiffa. »

Blidah, 25 mars 1840.

Je viens de faire ma première expédition, mon cher père, et, ma foi, pour un commencement, ça n'a pas trop mal été. Le 10 au soir, une colonne de dix mille hommes d'infanterie et de douze cents cavaliers est venue camper devant Blidah; toute la journée du 11 s'est passée en préparatifs. Deux bataillons du régiment furent désignés pour faire partie de ce corps d'armée; le nôtre devait rester, mais le colonel voulut bien me désigner pour remplacer un officier de grenadiers qui était malade.

Le 12 au matin, nous nous sommes mis en route, l'armée se divisant en deux colonnes. L'une, sous les ordres du général Duvivier, devait suivre le pied de l'Atlas, en se dirigeant vers l'est; l'autre, sous les ordres du maréchal, et se dirigeant vers le sud-est, tenait le milieu de la plaine. Pendant que ce mouvement s'exécutait de notre côté, une troisième colonne, partant de Koléah, suivait le Sahel.

Au passage de la Chiffa, notre colonne (colonne de gauche) a été inquiétée par les Kabyles descendus de la

montagne, et nous avons eu quelques hommes blessés.

Je me trouvais en tirailleur avec une section de grenadiers, et j'ai eu l'occasion de faire le coup de fusil; une balle même est passée assez près de moi pour laisser une légère trace sur ma cuisse. La Chiffa passée, nous avons continué notre route sans être inquiétés, et nous sommes arrivés le soir au bord de l'Oued-Dja, où l'on a bivouaqué. Le lendemain, de bonne heure, nous avons traversé la rivière et nous nous sommes dirigés sur les montagnes de Chenoa, que nous apercevions devant nous, un peu sur la droite. La cavalerie arabe de Ben-Allal s'était rassemblée, et vers le milieu de la journée une vive fusillade s'est engagée avec l'arrière-garde, fusillade qui ne nous a pas empêchés de continuer notre marche, et le soir nous sommes arrivés au pied de la montagne, où nous avons trouvé la colonne du maréchal et celle du général d'Houdetot déjà réunies. Le troisième jour, l'armée entière entra dans les montagnes et prit la route de Cherchell. Nous avons fait peu de chemin dans cette journée. Nous avions avec nous de l'artillerie de campagne qui retardait beaucoup notre marche. Il fallut plusieurs fois s'arrêter pour faire des rampes praticables aux grosses pièces.

Tout ce pays, que nous parcourions pour la première fois, est d'une beauté remarquable; il est fertile, bien cultivé et arrosé par de nombreux cours d'eau. A chaque pas l'on retrouve des souvenirs du peuple romain. Ce sont des ponts fortifiés qui défendaient des passages ou qui dominaient des vallées, des aqueducs qui portaient

l'eau d'une montagne à l'autre. Notre brigade campa au milieu des ruines.

Ce qui nous surprit dans cette journée, c'est que nous avancions dans ce pays, évidemment très peuplé, sans recevoir un coup de fusil. A peine apercevait-on quelques Arabes sur la cime des montagnes.

Le quatrième jour, après avoir traversé l'Oued-Hachem, nous sommes entrés dans une belle vallée renfermée entre deux chaînes de montagnes perpendiculaires à la mer. L'armée suivait cette vallée, tandis que des compagnies de tirailleurs occupaient la montagne à droite et à gauche. Pendant cette journée, notre brigade fut vivement harcelée par la cavalerie qui galopait dans la plaine et par les Kabyles qui nous suivaient d'arbre en arbre et de rocher en rocher.

Cette fois encore, je me trouvais au bon endroit, et la journée fut d'autant plus agréable que j'étais avec d'Alton et que nous pouvions nous aider de nos mutuels conseils.

Nous arrivâmes devant Cherchell, après avoir franchi une gorge assez étroite où l'on voyait encore les restes d'un aqueduc de plus de quatre cents mètres de longueur.

La brigade d'avant-garde était arrivée longtemps avant nous et n'avait trouvé dans la ville que quelques mauvais Kabyles, qui s'étaient enfuis après avoir tiré quelques coups de fusil.

La ville de Cherchell est petite, mais mieux bâtie que ne le sont ordinairement les villes arabes; les rues sont

longues et les maisons couvertes en tuiles. Outre les ruines romaines qui couvrent le sol, il existe encore deux forts de construction espagnole défendant le pont.

Nous avons bivouaqué pendant quatre jours devant Cherchell; on s'est occupé promptement d'évacuer les blessés sur Alger et de mettre la ville en état de défense.

Nous sommes partis le 19 au matin, laissant le 17e et le 1er bataillon d'Afrique pour occuper la ville et les blockhaus. Nous nous attendions à être vivement attaqués; mais nous n'avions plus toutes ces grosses pièces et ces bagages qui nous avaient gênés en allant, et nous étions en mesure de bien recevoir l'ennemi. Contre notre attente, nous ne vîmes le premier jour que quelques Kabyles, et nous vînmes camper le soir au pied de la montagne. Le second jour a été réellement une marche forcée. Le temps était devenu mauvais; il était à craindre que les torrents grossis ne devinssent impraticables; dans ce cas, notre marche pouvait être retardée de plusieurs jours.

Nous avons franchi la Métidja au pas de course, et, le soir à huit heures, nous avons traversé la Chiffa, ayant de l'eau jusqu'au ventre et ne sachant trop où nous allions. Il a fallu plus de deux heures pour réorganiser la colonne, et l'on a pris le parti de bivouaquer sur l'autre rive.

Quelque aventureuse que fût cette marche, on ne saurait la blâmer, car le lendemain la Chiffa n'était plus franchissable.

Le 21, à neuf heures du matin, nous étions de retour à Blidah. Cette expédition a donc duré dix jours, et, bien que nous ayons eu beaucoup à souffrir du mauvais temps, je n'ai pas été indisposé un seul instant, ce qui me donne bon espoir pour les expéditions qui se préparent...

Adieu...

Pic de Mouzaïa, 12 mai 1840.

Quand la colonne est partie, mon cher père, j'ai à peine eu le temps de vous écrire quelques mots pour vous donner signe de vie (1); mais je vous promettais une narration détaillée de nos faits et gestes depuis le commencement de la campagne. Je vais tâcher de remplir ma promesse.

Figurons-nous que nous sommes dans votre cabinet, assis tous les deux dans de bons fauteuils; Médéah, Alger, toute l'Afrique est à quatre cents lieues de nous, et nous causons tranquillement. Il faut que je me figure cela pour ne pas remplir ma lettre de jérémiades, car jamais nous ne nous sommes trouvés aussi mal que dans ce moment; mais je commence : Notre bataillon est donc parti le 17 avril pour Boufarik, où se réunissait la division du Prince. Nous sommes restés dans l'inaction pendant que le maréchal agissait dans l'est avec la 2e division (2), et, le 25, nous nous sommes mis en route pour Blidah, point de départ de l'armée.

(1) Lettre perdue.

(2) Opération d'une colonne qui, partant du Fondouck, força, le

Notre 3e bataillon avait été d'abord désigné pour faire partie de l'expédition, et c'est avec lui que j'avais été à Boufarik. Le 26, au moment où nous nous attendions à partir, l'ordre arrive d'expédier les deux premiers bataillons du régiment et de laisser le troisième. J'avais une peur épouvantable de rester; mais le colonel voulut bien me désigner pour faire le service dans une compagnie où il manquait un officier, et, le 27 au matin, nous prenions la route de la Chiffa. Nous avons marché presque toute la journée sans apercevoir l'ennemi. A deux heures, notre division, formant l'avant-garde, était rendue à son bivouac sans avoir entendu un coup de fusil. Nous étions placés depuis une heure, lorsqu'on aperçut une forte colonne de cavalerie qui harcelait la deuxième division dans laquelle se trouvait le maréchal. Le Prince jugea qu'il était possible de prendre cette colonne à revers, et en quelques minutes, tout le monde fut préparé à faire un mouvement. Notre bataillon fut désigné pour garder les bagages, et le reste de la division partit au pas de course. Suivant leur habitude, les cavaliers se retirèrent aussitôt qu'ils aperçurent ce mouvement; cependant nous pûmes exécuter une charge dans laquelle on en atteignit quelques-uns. Malheureusement, nous perdîmes plusieurs hommes et deux officiers distingués (1).

L'ennemi fut poursuivi pendant près de deux lieues,

19 mars, les Kabyles de Ben-Salem à disparaître dans les montagnes des Issers.

(1) Combat d'El-Affroun.

et le Prince rejoignit le maréchal au pied de la montagne.

Cette course avait beaucoup fatigué les troupes, et, d'ailleurs, la nuit tombait. Ces deux raisons ont décidé le maréchal à camper sur le terrain où l'avait conduit le combat. La cavalerie a été envoyée pour chercher les bagages de la première division; à huit heures, nous recevions l'ordre de rejoindre l'armée. La nuit était très sombre; nous n'avions d'autre guide que les feux du bivouac qu'on apercevait au loin. A chaque instant, notre marche était arrêtée par les bêtes de somme qui s'abattaient ou qui perdaient leur charge; enfin nous sommes arrivés à minuit au camp d'El-Affroun. (El-Affroun est un petit ruisseau qui coule près de l'endroit où l'armée était bivouaquée.)

Le 28 a été un jour de repos. Nous étions encore tout près de la Chiffa, et l'on a profité de cette circonstance pour évacuer les blessés du combat de la veille. Le 29, nous suivions le pied des montagnes dans la direction de Milianah; nous marchions à peu près depuis deux heures, lorsque nous avons aperçu sur notre gauche une très forte colonne de cavalerie qui nous a observés longtemps sans bouger.

Quand nous fûmes arrivés au bord de l'Oued-Djer, petite rivière assez encaissée qui traverse la Métidja, nous vîmes toute cette cavalerie s'ébranler et appuyer insensiblement sur notre droite; tout à coup, au moment où l'on prenait des dispositions pour les empêcher de traverser la rivière, ils filent comme le vent et passent

sur notre droite, à peine à deux portées de canon.

Abd-el-Kader lui-même commandait cette armée. (On peut bien dire une armée, puisqu'il y avait de dix à douze mille cavaliers.) Il était facile de reconnaître l'Émir à son entourage et aux sept drapeaux qui marchent toujours devant lui. Cette armée venait donc de nous tourner, et la manœuvre embarrassait singulièrement le maréchal, car, en supposant que son projet fût d'aller à Milianah, il était obligé d'y renoncer tant qu'il avait sur ses derrières une nuée de cavaliers pouvant se jeter sur le Sahel dégarni de troupes, et mettre tout à feu et à sang jusqu'aux portes d'Alger.

Nous faisons donc demi-tour pour suivre MM. les Arabes, qui caracolent devant nous et engagent à peine une légère fusillade avec nos tirailleurs.

Nous avons passé la nuit dans le bivouac de la veille, et grande a été notre surprise en constatant, à notre réveil, que les Arabes avaient fait un mouvement sur nos deux ailes pour venir reprendre leur position du 29 au matin (1).

(1) « Le maréchal Valée semblait attendre qu'Abd-el-Kader descendit dans la plaine. Il y descendit en effet le 29, au milieu du jour, avec dix mille cavaliers en bel ordre. On eût dit vraiment qu'il passait en revue les troupes françaises, tant il mit d'insolence à parader devant elles. On pouvait aisément le distinguer, au milieu de la longue colonne, précédé de ses étendards, suivi de ses cavaliers rouges. Tout d'un coup, par un mouvement absolument inattendu, on le vit s'engager entre le lac Halloula et la droite de l'armée. Une marche de flanc dans un défilé! Quelle audace! mais, pour le maréchal, quelle occasion magnifique! On attendait un ordre, un coup de canon, un signal; rien ne vint. Au bout d'une heure, d'une longue heure, le maréchal commanda face en arrière, et ce fut tout; l'Émir était déjà loin. Inquiet pour le Sahel qu'il semblait menacer, le maréchal se contentait de le suivre. Dans tous les rangs, la

Nous ne pouvions songer à faire quoi que ce fût, tant que cette immense colonne de cavalerie occuperait la plaine ; mais il était facile de la lasser par des marches et des contremarches. Au reste, nous pensions qu'ils ne devraient pas tarder à manquer de vivres. Il fallait donc patienter quelques jours.

Le 30, nous reprenions la route de la Chiffa et nous y campions le soir même. Les cavaliers harcelèrent vivement notre arrière-garde, et nous eûmes un assez grand nombre de blessés.

Toute la journée du 1er mai s'est passée dans cette position, et l'on a évacué les blessés sur Blidah.

Le maréchal fit venir son artillerie de campagne qu'il avait laissée au « camp supérieur », et, le 2, nous nous dirigions sur la *ferme du Bey d'Oran* (1), située à l'entrée du col de Ténia.

La journée du 3 fut employée à mettre cette position en état de défense et à y établir quelques magasins, le point ayant été choisi pour base d'opérations ; aussi, les journées du 4 et du 5 furent-elles consacrées à faire cir-

déception fut grande... Cette journée malheureuse devait faire à l'autorité du maréchal Valée un tort irréparable. On ne cessa de respecter son caractère ; on continua de rendre justice aux qualités solides « de ce bronze vivant, de ce lanceur de bombes, de cet obusier de vingt-quatre », comme disaient entre eux les jeunes officiers, mais on lui contesta les mérites d'un manieur d'armée, d'un capitaine de champ de bataille, et la confiance des troupes s'éloigna instinctivement de lui.

« On n'a pas d'idée de ce que c'est que dix mille hommes conduits de la sorte, écrivait Lamoricière ; cela dépasse de beaucoup tout ce que je pouvais imaginer. Il est impossible de prévoir ce qui pourrait arriver dans une affaire un peu sérieuse. » (C. ROUSSET.)

(1) Appelée aussi Harouch-Mouzaïa.

culer des convois entre Blidah et cette ferme. On y laissa un bataillon du 48e, et, le 7, nous marchions dans la direction de la ferme de *Bodj-el-Arba*.

Le 8, nous entrions dans les montagnes de Chenoa, qui séparent Cherchell de la plaine de la Métidja (1).

Quoique notre brigade fût d'extrême avant-garde, elle a eu peu l'occasion de donner. Au passage de l'Oued-Hachem, quelques compagnies du 2e léger ont été envoyées pour s'emparer d'un mamelon d'où les Kabyles tiraient sur la colonne.

Le mouvement offensif a été habilement dirigé par le colonel Changarnier; mais il a poussé beaucoup trop loin, ce qui a fait tuer inutilement un officier et plusieurs hommes.

L'extrême arrière-garde, formée par le 17e léger, a eu plus à faire. Elle a été serrée de près par les Kabyles et par une nombreuse cavalerie qui l'a accompagnée jusqu'à trois quarts de lieue de Cherchell.

Le 9, toute l'armée prit pour six jours de vivres, et les bêtes de somme furent chargées de 60,000 rations. Trois bataillons venus d'Oran se joignirent à la deuxième division.

Le 10, nous revenions coucher à Bodj-el-Arba, et, le 11, à la ferme du Bey d'Oran. Le soir, nous apprenions que nous allions enfin passer le col de Ténia et nous diriger sur Médéah.

La deuxième brigade de la première division reçut

(1) Cette pointe sur Cherchell avait pour but de recevoir dans ce port un renfort expédié d'Oran.

l'ordre de déposer à la ferme tout ce qui pouvait embarrasser les hommes pour gravir les montagnes. Nous devions former l'avant-garde.

Passer le col était un événement. Déjà deux fois, en 1830 et 1836, on l'avait franchi, mais toujours par surprise et en perdant beaucoup de monde. Une compagnie entière du 35ᵉ y fut écrasée à coups de pierres en 1830. Or, aujourd'hui que la guerre a pris un caractère beaucoup plus sérieux, nous pouvions nous attendre à trouver des retranchements et du canon dans ces passages déjà fortifiés naturellement. L'entreprise était donc un peu hasardeuse, surtout ayant à notre tête le Prince royal, dont on connaît l'audace.

La veille, un grand conseil avait été tenu pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux chercher à passer par la vallée de l'Oued-Djer. C'était l'avis du maréchal ; mais le Prince tenait à passer par le col, et, comme la nouvelle route était entièrement inconnue et qu'on pouvait y rencontrer des difficultés imprévues, on se décida pour le col.

Le 12, au point du jour, toute l'armée s'est mise en marche. Pendant deux heures nous avons gravi la montagne sans voir d'ennemis, si ce n'est quelques Kabyles qui criaient en fuyant : « Arrivez, arrivez, nous vous avons préparé un bon déjeuner ! » A neuf heures, longue halte pour laisser à l'armée le temps de se rassembler et préparer les hommes à donner le fameux coup de collier (1). De la position où nous étions, nous

(1) Le plateau sur lequel se fit cette halte a conservé le nom de « Plateau du Déjeuner ».

apercevions les crêtes se garnir de défenseurs, et, à l'aide de longues-vues, on reconnut qu'il y avait des retranchements sur tous les points accessibles.

La route est dominée à gauche par des montagnes à pic ; à droite, s'ouvrent des précipices dans lesquels un faux pas peut vous faire rouler. Pour passer, il fallait s'emparer avant tout des crêtes de gauche, et la clef de toutes ces positions se trouve au *pic de Mouzaïa* (1), haute montagne qui domine toutes les autres. Les Arabes l'avaient si bien compris que, depuis le pied jusqu'au sommet, cette montagne était garnie d'une ligne de retranchements, grossièrement construits, mais néanmoins très forts, à cause des difficultés du terrain. La deuxième brigade fut désignée pour enlever cette position. On nous adjoignit trois compagnies du 41ᵉ.

Le duc d'Orléans vint nous voir un instant avant le départ. Enfin le signal est donné. Nos quatre bataillons, serrés en masse, s'ébranlent en silence et marchent avec calme.

Tout à coup une ligne de canons se montre derrière les parapets ! derrière chaque rocher on aperçoit une tête ; un hourra formidable se fait entendre, et des milliers de balles arrivent dans nos rangs. A ce moment, le général Duvivier et le colonel Changarnier s'élancent à la tête de la colonne en criant : « En avant, à la baïonnette ! » Les tambours battent la charge, les clairons sonnent, et le cri de : « En avant ! en avant ! » se

(1) Appelé aussi Djebel-Enfous.

répète dans tous les rangs. Pour comble de bonheur, un nuage vient nous envelopper et dérobe pendant quelques instants notre marche à l'ennemi, qui tire au hasard. Nous avançons toujours, et bientôt les hommes les plus lestes et les plus vigoureux entrent dans les premiers retranchements. L'ennemi fuit devant nous; mais, sûr de sa retraite, il s'arrête de rocher en rocher et continue sur nous un feu meurtrier. Pendant une heure, nous avons gravi ainsi la montagne, nous traînant sur les genoux, nous accrochant aux pierres, aux épines. Enfin nous avons atteint le sommet!

Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé un plaisir plus vif qu'à ce moment où nous devenions maîtres de cette position, occupée un instant avant par les Arabes! Il y eut alors une explosion d'enthousiasme ; les soldats criaient : « Vive le Roi! » les tambours battaient la *Mère Michel;* on échangeait des poignées de main.

J'avais eu le bonheur d'être remarqué par le général et le colonel Changarnier, qui m'adressèrent quelques paroles flatteuses (1).

Aussitôt que la colonne fut repoussée, le général se remit en marche avec les deux bataillons du 2ᵉ léger et prit la route du col, où ils entrèrent sans coup férir. Notre bataillon et les trois compagnies du 41ᵉ furent

(1) S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, visitant l'école de Saint-Cyr quelques mois après, dit en présence de toute l'école à l'élève Ducrot, frère de l'officier du 24ᵉ de ligne : « Votre frère s'est conduit bravement sous mes yeux, au pic de Mouzaïa; c'est un officier très distingué; j'ai fait une proposition en sa faveur. Vous pouvez être fier de lui. »

Le sous-lieutenant Ducrot fut cité le 26 mai à l'ordre de l'armée pour s'être particulièrement distingué à l'attaque du pic de Mouzaïa.

chargés de garder la position et d'y rassembler les morts et les blessés. Le nombre s'en élevait à plus de deux cents, parmi lesquels deux officiers tués et deux blessés du 2e léger. Les pertes ont porté particulièrement sur ce corps, qui était en tête de colonne.

Parmi les officiers tués se trouvait un tout jeune homme, plein d'avenir, décoré depuis quinze jours. Il est tombé à côté de moi, frappé d'une balle au cœur; il n'a pas prononcé une parole. J'étais très lié avec ce pauvre Guyon, et sa mort m'a fait beaucoup de peine. C'est cependant la plus belle mort que puisse souhaiter un soldat! Nous l'avons fait enterrer à la cime du pic, et d'Alger même on peut voir son tombeau. Bien d'autres braves reposent à ses côtés.

Comme je vous l'ai dit, notre colonel nous avait fait laisser à la ferme tout ce qui pouvait nous embarrasser dans notre course, de sorte que nous avions à peine quelques morceaux de biscuit dans nos poches. Nous avons passé la nuit sur la hauteur, exposés à un froid très vif, n'ayant rien à manger. Ce qu'il y avait de plus pénible était de voir nos malheureux blessés, manquant de tout, éprouvant d'atroces douleurs.

Dans la matinée du 13, un bataillon du 58e est venu les chercher avec des cacolets, et, dans la même journée, ils ont été évacués sur la ferme. Quant à nous, nous sommes restés dans notre position jusqu'au 14 au soir, où nous avons reçu l'ordre de rejoindre l'armée. Nous arrivions à destination à neuf heures du soir, et notre campement fut établi de l'autre côté du col. Ma com-

pagnie prit, le soir même, le service de grand'garde.

J'ai dû prendre beaucoup de précautions, car la position était mauvaise.

Dans la matinée du 15, les Kabyles ont attaqué vivement un de mes petits postes avancés; je suis arrivé juste à temps pour les repousser. J'ai fait embusquer une quinzaine d'hommes, et nous n'avons pas tardé à voir les assaillants faire demi-tour après s'être avancés si près que nous leur lancions des pierres pour les débusquer. Dans ce combat, qui a duré quinze minutes, un de mes hommes a été tué, cinq autres blessés. J'ai eu deux fusils brisés dans les mains par les balles, et un éclat de pierre m'a égratigné la joue.

J'ai reçu des compliments de mon colonel pour cette échauffourée.

Le 15, la voie était praticable à l'artillerie, et nous nous sommes mis en route pour Médéah. La première brigade de notre division s'est jetée beaucoup trop à gauche de la direction, et est allée chercher une affaire inutile dans laquelle les zouaves et le 23ᵉ ont perdu du monde.

Le 17, nous arrivions à Médéah. Quelques coups de canon ont suffi pour écarter les Kabyles qui occupaient les jardins, et l'on s'est emparé sans résistance des hauteurs qui dominent la ville. Médéah était abandonné, et les habitants avaient tout emporté. Que ce soit par haine des Français ou par crainte d'Abd-el-Kader, il n'en est pas moins vrai que ce fait donne singulièrement à penser. Il faut des motifs bien puissants pour déterminer une population entière à émigrer ainsi; car

il ne s'agit plus de nomades campant un jour dans un endroit et le lendemain dans un autre, mais bien de citadins, habitués à mener une vie paisible, aisée, de gens qui ont abandonné leur toit, leur maison patrimoniale, délaissé leurs propriétés, leur industrie, pour errer dans la plaine et peut-être y mourir de faim!

Ce sont les mêmes hommes qui, en 1831, faisaient le coup de fusil dans les rangs de nos soldats et qui, en 1836, venaient au-devant de l'armée et demandaient un Bey au maréchal Clauzel!

Le 18 mai, le gouverneur général s'est décidé à faire connaître à l'armée que le général Duvivier était nommé commandant supérieur de la province de Titeri, capitale Médéah, et que la garnison de cette ville se composait de deux bataillons du 28e, d'un bataillon du 24e et d'un bataillon du 58e. Nous voilà donc en garnison à Médéah. En fait de chaussures et de vêtements, nous possédons ce que nous portons sur nous; vous pouvez vous figurer dans quel état ils sont après vingt jours de courses au milieu des pierres et des broussailles! En fait de douceurs, les vivres de campagne, c'est-à-dire le pain de munition et la demi-livre de viande, juste de quoi ne pas mourir de faim! Tout cela ne nous empêche pas d'avoir bon pied, bon œil, de rire de notre misère et de pester contre le maréchal qui devait revenir au bout de quinze jours et n'a pas encore reparu, aujourd'hui 13 juin (1). Nous travaillons chaque jour à fortifier la

(1) Après la prise de Médéah, où on laissa garnison, le maréchal Valée reprit le chemin du col, le 20 mai. Son arrière-garde, attaquée au bois

ville et à établir des postes extérieurs qui permettront de circuler un peu dans les environs.

Il est à peu près certain que l'intention du maréchal est d'aller jusqu'à Milianah ; mais gardera-t-il cette ville, ainsi que Médéah ? C'est ce que personne ne sait, et peut-être n'est-il pas décidé lui-même. Le 20, la colonne est arrivée. On a séjourné le 21, et demain, 22, nous nous mettrons en route pour Milianah.

Je ne ferme pas cette lettre, car je ne sais quand elle pourra partir...

3 *juillet*. — Nous sommes arrivés hier à Blidah ; il était temps, je n'en puis plus ! Je n'ai que la peau sur les os.

L'expédition a été horriblement fatigante, mais elle a bien fini. Nous nous sommes jetés dans les montagnes de Mouzaïa, où nous avons surpris toutes les tribus. Nous sommes revenus avec plus de quinze cents têtes de bétail, des chevaux, des femmes, des enfants... En un mot, nous avons fait une superbe razzia.

des Oliviers, eut à soutenir contre Abd-el-Kader un des combats les plus violents et les plus meurtriers de nos campagnes d'Afrique.

Dès le 4 juin, le maréchal repartait de Blidah ; le 7, il passait sans difficulté le col des Gontas et marchait sur Milianah, qu'il occupa après un petit combat ou plutôt une démonstration faite par les réguliers d'Abd-el-Kader et bientôt suivie de leur retraite ; le maréchal laissa une petite garnison et descendit le 12 dans la vallée du Chéliff, où il eut à livrer un combat assez sérieux ; le 14, il était en vue de Médéah, au bois des Oliviers ; le 15, la colonne arriva au col de Mouzaïa ; elle fut attaquée dans les mêmes conditions que le 20 mai, et perdit beaucoup de monde. Après avoir fait filer ses blessés sur la ferme du Bey d'Oran, elle rentra le 20 juin à Médéah. Le 22 commence l'opération de ravitaillement de Milianah dont parlent les lettres à la date des 3 et 19 juillet : cette opération fut commandée par le colonel Changarnier.

Il est probable que nous allons nous reposer quelque temps. Toute l'armée est sur les dents.

Le Prince va sans doute retourner à Alger et repartir immédiatement pour la France. Il est enchanté de sa campagne.

Adieu, bon père...

Juillet 1840.

A Madame Dupleix.

Je ne veux pas, ma bonne tante, prendre la mauvaise habitude de rester des siècles sans vous écrire : il y a un peu d'égoïsme dans mon fait ; j'espère que vous me répondrez quelquefois, et c'est un plaisir que je me prépare.

Le duc de Nemours est depuis quelques jours à Alger. Avant-hier, il a visité le quartier. Lorsqu'il est entré dans la chambre occupée par ma compagnie, le colonel Gentil m'a présenté en me nommant. Le Prince m'a salué fort gracieusement et m'a dit : « Vous vous êtes distingué plusieurs fois dans les dernières expéditions, monsieur Ducrot ; j'espère que nous vous fournirons bientôt l'occasion de recommencer. » Nous avons un peu souffert du mauvais temps dans la dernière expédition, mais nous nous reposons bien depuis notre arrivée à Alger. Je vous envoie une pensée cueillie sur

notre fameux pic de Mouzaïa; je ne sais comment elle a poussé au milieu des rochers et des brouillards.

Votre neveu dévoué...

Blidah, 19 juillet 1840.

MON CHER PÈRE,

Je crois vous avoir dit que nous étions de retour à Blidah, enchantés de nous reposer un peu. M. le maréchal fait de très beaux ordres du jour dans lesquels il nous dit que « la campagne de 1840 est terminée, et que l'armée va se reposer en attendant de nouveaux combats ». Mais cela n'empêche pas que, pour le moment, nous nous trouvons dans une position des plus pénibles.

Depuis longtemps déjà on parlait de travailler à la route directe de Blidah à Médéah, afin d'éviter ce terrible col de Mouzaïa, dont le passage nous a déjà coûté tant de monde. On n'était pas certain que cette route pût être praticable à l'artillerie, et le maréchal ne voulait pas rentrer à Alger sans être fixé à cet égard. Le 3, la première division poussa donc une reconnaissance dans les montagnes de l'Atlas, et l'on profita de l'occasion pour piller et ravager les mêmes Beni-Sala qui nous ont fait tant de mal dans les environs de Blidah. C'est une rude corvée, je vous l'assure, que de gravir une montagne de plus de 1,500 mètres par une chaleur de 30 degrés. Mais nous pensions que c'était notre dernier coup

de collier, et nous le donnions gaiement. Nous sommes arrivés enfin sur l'arête principale, en un point d'où l'on peut apercevoir à la fois Blidah et Médéah; là, après bien des discussions, on a fini par tomber d'accord : « La route étant impraticable, il faut y renoncer!... » Le maréchal tourne bride et déjà reprend le chemin de Blidah, lorsque, tout à coup, l'aimable M. de Salles s'écrie : « Messieurs, messieurs, une idée. Nous ne pouvons pas faire de route, faisons un télégraphe, pour faire quelque chose... » On rit d'abord, on croit qu'il veut plaisanter; mais il tient bon et finit par obtenir que la brigade du général Changarnier sera laissée en position provisoirement, et qu'un parti définitif sera pris le lendemain. Nous voilà donc campés sur un mamelon pointu, au milieu du brouillard, attendant avec anxieté ce qui sera décidé de notre sort (1).

Dans la matinée du lendemain, le général Changarnier a fait une reconnaissance avec un bataillon du 2e et un du 24e. Les Kabyles commençaient déjà à se remuer et nous avons été accueillis sur plusieurs points par une fusillade assez vive.

En gravissant une montagne, au moment où j'arrivais au sommet, je me suis trouvé presque nez à nez avec une quinzaine de ces coquins qui montaient du côté opposé; mais ma vue a suffi pour les faire fuir. Cependant trois d'entre eux plus hardis que les autres, s'étant aperçus

(1) Télégraphe et poste d'Aïn-Taïlazid.

que j'étais un peu en avant de mes hommes, se sont faufilés sur ma droite, et déjà l'un d'eux m'ajustait lorsqu'un soldat de ma compagnie l'abattit d'un coup de fusil. Les deux autres ont été tués également, et mes hommes, après leur avoir coupé la tête, m'ont offert la dépouille de ce même Kabyle qui s'apprêtait à me tuer.

J'ai son fusil, son yatagan, le petit couteau avec lequel ils décapitent. Ces armes, comme toutes celles de ces farouches Kabyles, ont peu de valeur par elles-mêmes ; mais elles ont du prix à mes yeux, et j'espère bien les voir figurer un jour sur votre panoplie.

A deux heures de l'après-midi, un bataillon du 48e est venu nous rejoindre sur la montagne et nous a appris que l'installation du télégraphe était décidée, et que la brigade Changarnier, plus deux bataillons du 48e, devaient se mettre de suite à l'ouvrage. Je vous demande un peu l'effet que dut produire une pareille nouvelle sur des troupes aussi fatiguées que le 2e léger et le 24e.

Je laisse de côté la question du télégraphe (quoiqu'au dire des gens les plus compétents, ce soit l'idée la plus absurde qu'on puisse imaginer) ; il ne m'appartient pas de juger en pareille matière (1) ; mais ce que je puis

(1) Ce télégraphe d'Aïn-Taïlazid n'excita pas seulement la mauvaise humeur des troupes chargées de l'installer. Le commandant supérieur de Médéah, Duvivier, qui se plaisait dans son isolement et aimait à être son propre maître, vit avec un profond déplaisir installer cet organe de communications rapides duquel il attendait un déluge d'ordres plus ou moins agréables. M. Camille Rousset cite à ce sujet un fait plaisant. « Dans la deuxième quinzaine de juillet, dit-il, le télégraphe avait reçu tous ses apparaux; les employés étaient à leur poste. Le 28, par un

affirmer, c'est que le maréchal, en laissant sur l'Atlas le 2e léger et le 24e, a fait un acte d'injustice qui dépasse tout ce qu'on a fait de mieux en ce genre depuis qu'il est ici. Pour vous donner une idée de notre situation, je vous dirai que, sur un effectif de dix-huit officiers existant pour chaque bataillon, nous sommes sept présents, et sur ces sept il n'y en a peut-être pas trois qui se portent réellement bien. Cette proportion est à peu près la même pour le 2e léger, et ce sont de pareils régiments que l'on choisit pour exécuter les plus rudes travaux par un soleil de juillet!

Dans ce moment, cependant, je me repose un peu; après être restés quatre jours sur la montagne, nous avons été relevés par notre 2e bataillon, qui n'a point fait l'expédition. Nous resterons ici jusqu'au 18 et nous irons à notre tour relever le 1er bataillon, qui a besoin de repos tout autant que nous.

Je m'aperçois que je parle beaucoup du présent et que je ne vous ai pas dit un mot de notre course sur Milianah. C'est chose assez intéressante pourtant, car, pour

temps superbe, on se mit en mesure d'échanger avec Médéah les premiers compliments. Les grands bras de la machine aérienne s'agitèrent : Attention! Médéah n'a pas l'air de s'en apercevoir. Deux fois, trois fois on répéta le signal : Médéah ne répondit pas. Les jours suivants, Aïn-Taïlazid continua de gesticuler : peine perdue. Enfin, le 2 août, Changarnier eut l'idée malicieuse d'intercaler, parmi les signaux hors de sens, trois mots : « Ordonnance... avancement... lieutenant général. » O miracle! aussitôt les bras de Médéah s'agitèrent : « Signal non compris; répétez », à quoi ceux d'Aïn-Taïlazid ayant répliqué : « Gouverneur très mécontent de n'avoir pas de vos nouvelles », Médéah redevint inerte; mais on avait désormais le mot de l'*énigme;* la paralysie était volontaire. C'était un entêtement du général Duvivier; commandant d'une place bloquée, il ne voulait plus communiquer avec le dehors. »

la première fois depuis le commencement de la campagne, nous avons vu un petit corps d'armée bien conduit, et qu'en est-il résulté? Attaqués par des forces bien supérieures, nous avons eu fort peu de blessés et nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi. Il ne faut pas se le dissimuler, le maréchal Valée ne se doute pas de ce que c'est que conduire une armée; ses plans sont en général assez bien conçus, ses idées sont justes, l'ensemble des opérations n'est pas mauvais; mais quant aux détails, c'est une autre affaire. Les talents de l'homme de cabinet ne peuvent faire oublier les fautes de l'homme de guerre, du général en chef. Il est un fait incontestable : c'est aux mauvaises dispositions prises par le maréchal que nous devons les pertes immenses faites dans cette dernière campagne. Je dis immenses, car dans plusieurs corps le nombre d'hommes mis hors de combat par le feu de l'ennemi est de un sur cinq, quelquefois plus; ajoutez à cela les malades et vous verrez que notre pauvre armée doit être terriblement réduite; mais revenons à notre expédition de Milianah.

L'armée se composait de trois mille cinq cents hommes d'infanterie, de cinq cents chevaux et de deux sections d'artillerie de montagne. Le but qu'on se proposait était de jeter un convoi dans Milianah, de manière à approvisionner cette ville jusqu'au mois de novembre.

La distance qui sépare Médéah de Milianah est d'environ quatorze lieues.

En partant de Médéah, il faut traverser une chaîne

de montagnes peu difficile au point de vue militaire, mais présentant de nombreux obstacles à la grosse artillerie et aux moyens de transport. Cette chaîne a environ neuf lieues de longueur; on tombe ensuite dans la vallée du Chéliff, vaste plaine remarquable par sa fertilité et par la manière dont elle est cultivée; la route de Milianah suit cette vallée à peu près pendant quatre lieues de marche; puis elle traverse une chaîne de montagnes escarpées, offrant à chaque pas des positions très faciles à garder et d'un accès des plus difficiles.

Le 22, nous sommes partis de Médéah. Il était de la dernière importance de se porter sur Milianah par une marche rapide, de manière à y arriver avant que l'ennemi eût eu le temps de se masser vers le défilé qui se trouve aux portes de Milianah.

Partis à trois heures, nous avons marché jusqu'au soir, et nous sommes venus camper aux bords du Chéliff (1).

Je ne me rappelle pas avoir plus souffert que dans

(1) Le 22 juin, vingt minutes avant l'aube, la cavalerie suivie de la moitié des bataillons prit la direction du col de Mouzaïa; aussitôt les vedettes arabes coururent en donner l'avis à l'Émir, qui, comme au 20 mai et au 15 juin, envoya toutes ses forces, réguliers et cavaliers, occuper les ravins autour des oliviers de Zeboudj-Azara. Cependant, tandis que Changarnier longeait, avec une lenteur calculée, les pentes du Nador, derrière lui, le reste de ses bataillons, l'artillerie et le convoi gagnaient le plus de terrain possible sur le chemin de Milianah; puis, lorsqu'il jugea qu'ils avaient pris assez d'avance, il les rejoignit par une marche en diagonale avec l'avant-garde du matin, qui allait devenir l'arrière-garde du soir. C'était le pareil stratagème qui avait réussi deux fois au général Bugeaud avant la Sikah; Abd-el-Kader s'y laissa prendre encore; quand il s'avisa de son erreur, il était trop tard, et son infanterie était trop loin. Changarnier lui avait habilement dérobé une marche. (C. Rousset.)

cette journée. Il faisait une chaleur de plus de 30°, et notre bataillon jeté sur le flanc du convoi parcourait un terrain coupé à chaque instant par d'immenses ravins et par des rochers presque à pic. Officiers et soldats tombaient comme des mouches et allaient encombrer les cacolets.

C'est peu que savoir affronter avec sang-froid le feu de l'ennemi; mais ce qu'il faut d'énergie pour lutter contre une douleur continue, pour marcher et encourager ses soldats quand on se sent près de défaillir, c'est inouï! Enfin, j'eus le bonheur d'arriver au but; mais pour la première fois, depuis que je cours dans ce pays-ci, je ne trouvai pas la force de manger au bivouac, je m'endormis pour ne me réveiller que le lendemain à la diane.

La veille, nous n'avions été que faiblement inquiétés par quelques cavaliers; mais le 23, à la pointe du jour, nous avons aperçu dans la plaine une cavalerie nombreuse, qui semblait disposée à nous attaquer.

Ces cavaliers s'ouvrirent devant nous pour nous donner passage et vinrent, suivant leur noble habitude, retomber sur notre arrière-garde, sans parvenir toutefois à retarder notre marche d'une seule minute. Ce matin, dès neuf heures, nos premiers bataillons occupaient les hauteurs qui dominent le défilé. Nous arrivions à temps; car à peine le convoi était-il engagé dans la plaine, que deux à trois mille fantassins réguliers ou Kabyles se sont montrés sur notre flanc droit dans la montagne.

Encouragés par cette vue, les cavaliers qui nous suivaient depuis la pointe du jour ont poussé un hourra et chargé sur nos derniers tirailleurs; ceux-ci ont été entamés un instant; mais les réserves, arrivant au pas de course, les ont bientôt refoulés. Sur la droite, l'affaire était plus sérieuse; les fantassins ennemis, désespérés de voir qu'ils avaient été prévenus et que les positions étaient occupées, ont tenté un dernier effort. La fortune a semblé leur sourire un instant; mais, de nombreux renforts nous arrivant sur ce point, ils ont été culbutés dans les ravins, et un grand nombre de leurs cadavres sont restés entre nos mains. Nous avons eu une vingtaine de blessés.

Dès que le convoi eut pénétré dans Milianah, nous abandonnâmes toutes ces positions, et l'armée entière alla bivouaquer dans la plaine, au bord d'un petit ruisseau qui se jette dans le Chéliff.

Rien ne nous pressant plus, nous avons repris tranquillement la route de Médéah, toujours suivis par une nombreuse cavalerie arabe. Les réguliers marchaient à hauteur dans la montagne, mais ils se sont gardés de nous attaquer. Ils se sont contentés de nous saluer de quelques coups de canon sans produire d'effet.

Le général Changarnier a profité habilement de tous les accidents du terrain pour attendre la cavalerie qu'il chargeait à la baïonnette, lorsqu'elle se trouvait trop engagée. Il a su également tirer un excellent parti de son artillerie. En résumé, nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi et n'avons éprouvé que peu de pertes.

Au bout de trois jours, nous sommes arrivés en vue de Médéah. Le maréchal était déjà en route avec le reste de l'armée. Nous avons continué notre marche et sommes venus coucher au col de Mouzaïa. Le lendemain, un gros convoi, escorté par les troupes qui s'étaient reposées devant Médéah, est parti pour Blidah, et nous sommes restés en position. Triste position, car, pendant ces deux jours, nous fûmes continuellement plongés dans un brouillard épais qui causa beaucoup de maladies.

Aussitôt le retour du convoi, nous sommes partis sous les ordres du général d'Houdetot. Cette journée a été encore bien pénible. La chaleur était accablante. Au Djebel-Nadour, à une lieue environ de Médéah, nous sommes surpris par un orage épouvantable accompagné de grêle. Chevaux et mulets refusaient d'avancer; les hommes cherchaient à se cacher la tête. C'était un brouhaha indescriptible. Le fait est que ces grêlons étaient gros comme des noix et pas bons à recevoir. Ils laissaient des bleus sur les mains. Aussitôt l'ordre rétabli dans la colonne, nous nous mîmes en marche et nous arrivâmes à Médéah à six heures du soir.

Les mulets furent déchargés pendant la nuit, et, le matin, nous repartîmes pour le col, où nous arrivâmes à une heure.

Après deux heures de repos, notre brigade (2e léger et le 24e) gravit le pic, où nous restâmes pendant que l'armée entière abandonnait le col pour aller coucher à la ferme d'Harouch-Mouzaïa.

J'apprends qu'un courrier va partir dans un instant : dans ma prochaine lettre j'achèverai mon récit. Mais avant de terminer, il faut que je réponde à une question que vous m'avez posée plusieurs fois : « Pourquoi d'Alton est-il passé lieutenant avant toi?... Y a-t-il eu injustice? » Non certes, car si jamais officier a mérité son avancement au choix, on peut dire que c'est lui. D'Alton est loin d'être le mondain, l'étourdi que vous croyez connaître. C'est un excellent officier, sage, rangé, s'occupant beaucoup de son métier; il a été cité dans tous les régiments pour le zèle avec lequel il remplit ses devoirs. Pendant les deux ans que nous avons passés à Blidah, il n'a pas voulu aller une seule fois en permission à Alger, parce qu'il espérait l'avancement qui lui est arrivé, et il ne voulait pas qu'on pût dire un mot à ce sujet. A l'avant-dernière inspection générale (1838), j'ai entendu dire par plusieurs officiers que d'Alton était le seul qui ait répondu d'une manière satisfaisante à plusieurs questions posées par le général inspecteur; aussi a-t-il eu des notes superbes, et, dès cette époque sans doute, s'il eût eu ses deux années de grade, il aurait été promu.

Adieu...

2 septembre 1840.

Votre lettre du 13 août, mon cher père, m'est parvenue au moment où j'allais partir pour Médéah. Il m'a été impossible d'y répondre jusqu'à présent.

Notre expédition n'a pas été longue, mais elle a été rude (1).

Partis de Blidah le 26, nous étions de retour le 30 au matin.

Nous avons pris le chemin des Beni-Salahs. Le 2e léger, le 24e, quatre compagnies de tirailleurs et trois cents hommes du génie formaient tout le corps expéditionnaire, sous les ordres du général Changarnier.

Le chemin que nous avons parcouru est affreux; il est impossible de songer à en faire une route militaire.

Nous avons trouvé la garnison de Médéah dans une situation pitoyable. C'est à peine si elle a actuellement cinq cents hommes valides.

Le 3 juillet, ils ont été vivement attaqués et ont perdu beaucoup de monde. Un instant, les Arabes ont été sur le point de se rendre maîtres de la ville; mais on est parvenu à les repousser, et nos troupes sont restées maîtresses du champ de bataille, qui était couvert de morts et de blessés. Le lieutenant-colonel du 23e et trois officiers ont été tués (2).

En quittant Médéah, j'y avais laissé mon cher d'Alton, attaché au général comme officier d'ordonnance. Je l'ai retrouvé dans un bien triste état. Il a été blessé grièvement d'un coup de feu dans l'aine.

(1) Le maréchal Valée s'entêtant à croire qu'il devait exister entre Blidah et Médéah, à travers la région des Beni-Salahs, des Beni-Meçaoud et des Ouzza, un chemin meilleur que celui des Mouzaïa, avait donné à Changarnier l'ordre formel de le découvrir et de le suivre.

(2) Combat livré par Barkani sous la direction personnelle d'Abd-el-Kader.

Depuis deux mois il est étendu sur une mauvaise paillasse, manquant presque du nécessaire et souffrant d'une manière horrible. La diarrhée et la fièvre sont venues se joindre à sa blessure. Il est cependant à peu près hors de danger aujourd'hui. On n'a pu extraire la balle ; elle est enkystée, dit-on, et la plaie commence à se fermer.

J'étais bien triste en abandonnant mon ami, mais il était impossible de songer à le transporter.

Nous avons laissé tous nos blessés à Médéah et nous sommes repartis promptement.

Le général Changarnier a préféré prendre la route du col de Mouzaïa (1).

Partis le matin, nous ne sommes arrivés à la Chiffa qu'à une heure et demie après minuit. Vingt et une heures de marche sans interruption !

Deux bataillons réguliers sont arrivés à temps pour inquiéter notre arrière-garde, mais une charge à la baïonnette les a dispersés.

Il est probable que nous retournerons à Médéah avant peu, la garnison ayant besoin d'être renforcée.

J'ai eu le commandement d'une compagnie de voltigeurs pendant cette expédition. Nous avons eu occasion de donner plusieurs fois.

(1) Cette décision était habile, car Abd-el-Kader l'attendait sur la route dangereuse qu'il avait suivie en allant. Grâce à cette ruse, le retour de la colonne se fit sans difficulté : la charge à la baïonnette dont parle cette lettre fit éprouver de grandes pertes aux deux seuls bataillons de Barkani qui eussent réussi à rejoindre la colonne, et que Changarnier attira dans une embuscade.

J'ai reçu une contusion à la jambe gauche (1).
Adieu...

Blidah, 9 septembre 1840.

Pour peu que les journaux aient exagéré ce qui nous arrive depuis quelque temps, mon cher père, vous devez être inquiet du sort de votre mauvais garçon. Je voudrais bien confier mon message à quelque petit oiseau qui pût braver tous les Bédouins du monde et vous tirer promptement d'inquiétude, car je ne sais vraiment quand cette lettre vous parviendra.

Il y a huit jours que nous sommes enfermés dans notre camp, sans aucune communication avec Alger. On n'ose plus s'aventurer dans la plaine sans être escorté par mille ou douze cents hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Telle est la force de la colonne mobile chargée de faire le service entre Alger et les camps de la Métidja, et elle ne se met pas en route sans raisons majeures.

La vie que nous menons depuis quelques semaines est loin de ressembler à celle que nous avons menée pendant deux ans et contre laquelle j'ai tant pesté. Nous avons enfin trouvé ce que nous étions venus chercher en Afrique : des coups de fusil et la chance de se faire remarquer.

Chacun de nous a maintenant son fait d'armes à ra-

(1) Le sous-lieutenant Ducrot ne signala même pas à ses chefs cette contusion, qui ne fut pas portée sur ses états de service.

conter, et je pense que vous écouterez le mien avec plaisir. Mais il faut d'abord entrer dans quelques considérations préparatoires.

Blidah est situé au pied de la montagne, en face d'une gorge profonde, d'où sort un ruisseau torrentueux (Oued-el-Kébir) qui tourne à gauche et suit le pied de la montagne jusqu'à l'endroit où il se jette dans la Chiffa.

Les bords de ce ruisseau sont couverts de bois qui s'étendent jusqu'à la ville et sur une largeur d'à peu près une demi-lieue.

La route qui conduit du Grand-Camp à Blidah traverse des jardins. Elle est bordée de murs et de maisons en ruine qui rendent les embuscades très faciles, et les Kabyles n'ont pas manqué d'en profiter. Le 1er, un convoi escorté par vingt-cinq hommes, sous les ordres d'un sergent, a été attaqué sur la route; le sergent et deux hommes ont été tués, le reste est rentré au camp au pas de course.

Le lendemain 2 septembre, j'ai été commandé avec trente hommes pour escorter une voiture chargée de vivres à destination de Blidah.

Vous trouverez peut-être qu'il était très imprudent d'envoyer une aussi faible escorte, après l'exemple de la veille; mais cela ne me regardait pas; j'étais commandé, je partis.

A peu près à moitié chemin, une fusillade assez vive s'est engagée entre mon avant-garde et les Kabyles embusqués.

De suite, je me suis porté en avant, au pas de course, au secours de mes éclaireurs, après avoir laissé dix hommes, sous les ordres d'un sergent, pour garder la voiture et la mettre à l'abri.

J'ai rallié mes tirailleurs, je les ai embusqués dans les endroits les plus favorables, et je suis resté dans cette position sans tirer un coup de fusil, attendant qu'il plût à ces messieurs d'avancer.

La chose n'a pas été de leur goût; ils sont restés derrière les murs, tirant force coups de fusil à la distance de trente pas environ, dont pas un ne nous a touchés, tout le monde étant bien à l'abri.

Au bout d'un quart d'heure, ils se sont retirés, et j'ai entendu bientôt la fusillade s'engager sur un autre point. Je pensai de suite que les troupes sorties de la citadelle les avaient pris par derrière. J'en ai profité pour faire avancer ma voiture, et je suis arrivé dans Blidah, n'ayant perdu que deux hommes, tués dès les premiers coups de feu.

Les Arabes, cependant, étaient en nombre, car deux cents hommes de la citadelle ont mis plus d'une demi-heure à les débusquer du bois et ont eu six blessés.

Depuis, les Arabes ont établi leur camp sur la montagne, à portée du canon de la citadelle. Leur nombre augmente chaque jour, et un bataillon de l'armée régulière d'Abd-el-Kader est venu se joindre à eux. Les communications entre Blidah et le camp deviennent de plus en plus difficiles.

Nous ne pouvons faire un voyage sans perdre quel-

ques hommes, et pourtant, depuis l'affaire du 2, nous ne nous mettons pas en route moins de trois ou quatre cents hommes.

Tous les camps sont levés, excepté le « supérieur », qui est le plus rapproché de Blidah.

Nous sommes réunis dans ces deux positions (le camp et la ville) au nombre de deux mille quatre cents hommes.

Il nous tarde de prendre l'offensive, et cela arrivera probablement bientôt, car les troupes se rassemblent à Alger.

Tous ces événements ne peuvent que rapprocher le moment de notre rentrée en France. Il est probable que, l'expédition terminée, une partie des régiments actuellement en Afrique rentrera, à commencer par les plus anciens.

Faire une belle expédition et puis revenir près de vous, voilà ce que j'ai toujours désiré!

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon bon père, ainsi que ma bonne tante.

Votre fils respectueux.

25 septembre 1840.

Depuis le 13 août, mon cher père, je n'ai pas reçu de vos nouvelles, et nous sommes aujourd'hui au 25 septembre.

Je ne sais vraiment à quoi attribuer ce long silence,

et je suis d'autant plus inquiet que, étant à la veille de partir pour une nouvelle course, je puis encore rester plusieurs semaines sans lettres.

Il se passe d'étranges choses dans ce pays-ci; jamais les maladies n'ont fait d'aussi grands ravages, jamais aussi l'armée n'a éprouvé d'aussi rudes fatigues!

Alger renferme, en ce moment, plus de quatre mille malades, et tous les hôpitaux des camps environnants sont au complet.

Pour comble de malheur, Oran, dont les troupes fraîches et pleines d'ardeur n'avaient pas encore souffert, vient d'être envahi par une épidémie des plus violentes; deux cents hommes sont morts dans l'espace de six jours! Tout ceci doit singulièrement déranger les projets du maréchal. C'est à peine si l'on peut trouver assez de troupes pour effectuer les ravitaillements, et je ne pense pas que le gouvernement soit disposé à nous envoyer de nouveaux régiments de France. Le bruit court que Milianah va être évacué; c'est, sans contredit, ce qu'il y aurait de plus sage. C'est un poste non seulement inutile, mais encore très embarrassant. Quant à Médéah, je suis convaincu que le maréchal donnerait beaucoup pour n'y avoir jamais mis les pieds; il doit être bien contrarié depuis que la route des Beni-Salahs a été reconnue impraticable.

Il est triste de penser qu'il faut compter sur un sacrifice de deux ou trois cents hommes toutes les fois qu'on voudra se mettre en communication avec Médéah. Aussi le rapport officiel adressé au ministre de la guerre

déclare-t-il que le général Changarnier, dans sa dernière course, a eu deux hommes tués et six blessés.

Comment un homme comme le maréchal Valée peut-il dire une telle inexactitude? Dans notre seul régiment, nous avons eu dix-sept hommes tués sur le terrain, quarante-huit blessés, dont plusieurs sont déjà morts. Le 2e léger a éprouvé à peu près les mêmes pertes, et de plus a eu deux officiers très gravement blessés. L'artillerie, le génie et les tirailleurs ont également perdu du monde.

A présent, je vous dirai franchement que les affaires d'Europe nous occupent beaucoup plus que nos propres affaires; il nous tarde de voir enfin se décider d'une manière glorieuse pour la France cette fameuse question d'Orient qui a fait user tant de plumes et d'encre à nos diplomates. Il nous tarde d'aller faire sur un plus vaste théâtre l'apprentissage de cette grande guerre dont nos pères nous ont laissé de si beaux exemples!

Adieu...

10 octobre 1840.

Me voici encore une fois de retour, mon cher père, et toujours avec le même bonheur. Nous avons été à Milianah, et il en était temps : sur 1,200 hommes restés dans cette ville, 680 sont morts, 2 ou 300 sont mourants, et les 150 hommes qui faisaient le service étaient à peine en état de marcher (1).

(1) D'après C. Rousset, sur les 1,236 hommes laissés à Milianah au

Nous y avons laissé un bataillon du 3e léger et nous avons ramené tous les malades que l'on a pu charger sur les mulets.

Le général Changarnier nous commandait, et, comme toujours, il s'en est bien tiré. Jamais peut-être si petite armée ne s'est vue attaquée par des forces aussi considérables et n'a fait autant de mal à l'ennemi. Le bataillon du 24e a joué un beau rôle. Toujours d'arrière ou d'avant-garde, nous avons mérité les éloges de nos chefs.

J'étais, cette fois, à ma compagnie de grenadiers, et, le 5, nous avons eu une rude journée. Un instant, nous nous sommes trouvés entourés, et il nous a fallu charger à la baïonnette pour écarter les Kabyles.

Adieu...

P. S. — J'ai reçu deux balles sur mon sabre, et je n'ai pas reçu une égratignure; c'est la seconde fois que pareille chose m'arrive.

Blidah, 12 octobre 1840.

Je comptais vous écrire longuement, mon cher père, mais, cette fois encore, je suis surpris par un ordre de départ et j'ai à peine quelques minutes à moi. Nous allons monter à Aïn-Taïlazid, camp situé sur le sommet

mois de juin, 70 seulement vivaient encore au 31 décembre. Cette lamentable situation était due à l'incurie du maréchal et aux retards, aux lenteurs apportés par lui dans les ravitaillements.

de l'Atlas. Nous y serons probablement pour une quinzaine de jours.

Dans une affaire d'arrière-garde, ma compagnie de grenadiers et une compagnie du centre se sont trouvées sérieusement engagées (1). Les flanqueurs de gauche et de droite ayant abandonné trop tôt leurs positions, nous nous sommes trouvés cernés dans un fond, et, si le capitaine qui commandait l'arrière-garde n'eût été un excellent officier, je ne sais comment nous nous en serions tirés. Après une vigoureuse charge à la baïonnette, nous avons repris les positions trop tôt abandonnées et nous avons donné le temps de faire filer les blessés. Le capitaine qui commandait dans cette affaire m'a cité d'une manière toute particulière, bien que ma compagnie fût commandée par mon lieutenant. Nous avons perdu vingt-deux hommes dans les deux compagnies. C'est là que j'ai reçu deux balles sur mon sabre.

Dans le courant de la journée, deux hommes d'une autre compagnie, n'entendant pas le signal de la retraite, restent embusqués dans les buissons et sont entourés par les Arabes; l'un d'eux est enlevé, l'autre se défend vaillamment avec sa baïonnette. Un ravin nous séparait d'eux... nos hommes harassés, n'en pouvant plus, étaient hors d'état de courir.

Je m'élance, suivi du fourrier de ma compagnie et de deux ou trois grenadiers; j'arrive à temps pour enlever ce malheureux soldat, qui, blessé grièvement,

(1) Ces détails se rapportent à l'affaire signalée à la fin de la lettre précédente.

ne pouvait plus marcher! A partir de ce moment, ma compagnie est relevée, et le reste de la journée se passe tranquillement. Le lendemain, en arrivant à Milianah, je me trouve désigné avec ma section et une compagnie de voltigeurs : nous sommes chargés de garder une position assez difficile. Quelques coups de fusil sont tirés sans produire de grands effets. Le jour suivant, nous formons l'extrême avant-garde, nous ne brûlons pas une amorce. Le 7, nous sommes encore d'extrême arrière-garde. Attaqués par un ennemi très nombreux et sur tous les points de la ligne, nous nous battons chaudement; mais les dispositions étant bien prises, il n'y a pas eu un seul point compromis. L'honneur en revient à M. Cavaignac qui nous commandait. En entrant dans la plaine, mon lieutenant est blessé à la cuisse.

Je vous fais cette analyse, non pas pour dire : J'ai fait ci, j'ai fait ça, mais pour vous montrer que, partout, j'ai couru les mêmes chances que mes camarades, et que, de plus, nous avons eu une affaire particulière qui nous a valu beaucoup d'éloges. Malheureusement, c'était au commencement de la campagne, et ici, comme partout, on oublie vite!

Dans cette course, notre bataillon était commandé par un capitaine; en rentrant, il a fait son rapport au colonel, et j'y ai été mentionné d'une manière particulière. Mais le colonel ne veut accorder des faveurs qu'aux vieux officiers!

J'ai appris qu'on organise en ce moment des bataillons

de tirailleurs; je me suis demandé s'il ne me serait pas possible d'y entrer comme lieutenant, et j'ai cru entrevoir cette possibilité. J'ai pris la plume pour écrire au duc d'Orléans; puis je me suis dit que, sur une pareille question, il fallait vous consulter, mon cher père. Vous pourrez avoir des renseignements positifs sur cette nouvelle organisation, savoir les avantages que je pourrais y trouver. Je m'en remets donc entièrement à vous; faites ce que vous voudrez, ce sera bien fait.

J'avoue que l'idée de rester confiné en Algérie en cas de guerre européenne est un peu triste; d'ailleurs, arrivant dans ce corps de nouvelle formation, j'aurais sur la plupart de mes camarades l'avantage d'avoir fait la guerre, et précisément une rude guerre de tirailleurs. Quant aux raisons qui pourraient me retenir, il n'y en a qu'une, c'est la crainte de me séparer de d'Alton; mais la guerre éclatant en Europe, et moi quittant le 24ᵉ, je suis bien certain qu'il ne tarderait pas à venir me rejoindre.

Adieu...

Médéah, 30 octobre 1840.

J'ai été blessé hier, mon cher père, en venant à Médéah! Mais, comme vous pouvez le voir par ces quelques lignes, ma blessure est légère, puisqu'elle est au bras droit et ne m'empêche cependant pas d'écrire (1).

(1) Le sous-lieutenant Ducrot fut blessé le 29 octobre, et cité particulièrement dans le rapport du général Changarnier comme « s'étant bril-

C'est une blessure très heureuse; elle me vaudra peut-être quelque chose. L'affaire s'est passée sous les yeux du général Changarnier, qui est parfaitement disposé pour moi. Après-demain, nous devons être évacués sur Blidah.

Adieu, mon bon père; je vous embrasse de tout cœur.

Votre fils dévoué.

16 novembre 1840.

Je suis à Alger, mon cher père, et j'y suis arrivé sans trop de fatigue. J'ai quitté l'hôpital où je m'ennuyais prodigieusement, et je suis installé à l'hôtel avec d'Alton, qui va chaque jour de mieux en mieux; il ne tardera pas à partir pour la France. Bien que ma blessure ne présente aucune gravité, elle ne se ferme pas vite, et je serai peut-être encore longtemps sans pouvoir reprendre mon service.

Je serais bien certainement en mesure d'obtenir un congé de convalescence; deux considérations m'arrêtent : la plus importante est que, si je suis proposé pour la croix, mon éloignement ne soit nuisible. Je vous laisse donc la question à décider. Si je dois partir, le plus tôt sera le mieux, car, avant tout, je tiens à être de retour pour les expéditions du printemps, et, pour le

lamment distingué dans les combats des 28 et 29 octobre 1840, au bois des Oliviers de Mouzaïa ». Cette citation ainsi que la blessure figurent sur ses états de service.

moment, je ne puis rien faire. Le maréchal rentrera dans quelques jours à Alger, et dans quinze jours je pourrai partir pour la France. Cette idée me préoccupe tellement que je suis d'une distraction dont vous ne pouvez vous faire une idée, et qu'il me tarde de recevoir votre réponse. Je ne connais rien de plus insupportable que l'incertitude.

Adieu, cher père; je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ma bonne tante.

Votre fils dévoué.

Alger, 23 novembre 1840.

J'attends avec impatience, mon cher père, une réponse à ma dernière lettre.

Le maréchal est rentré à Alger, et notre régiment vient enfin y tenir garnison. Ce serait une raison de plus pour que je cherchasse à obtenir un congé.

Je n'ai rien appris de nouveau relativement à mon affaire; mais, comme le reste de la campagne s'est passé fort tranquillement, j'ai tout lieu de penser que les bonnes dispositions du général Changarnier à mon égard n'auront pas changé.

Ma blessure va bien, le trajet intérieur de la balle est entièrement cicatrisé, les plaies d'entrée et de sortie le seront probablement dans quelques jours.

D'Alton sera bientôt, j'espère, en état de partir pour la France. Le temps est très favorable aux malades;

nos plus beaux mois de juin, en France, peuvent à peine vous en donner une idée.

Le 2ᵉ léger commence à s'embarquer demain. Les compagnies d'élite se dirigent droit sur Paris, afin d'assister à la réception des cendres de Napoléon.

Adieu...

Le sous-lieutenant Ducrot obtint un congé de convalescence de trois mois, qu'il passa à Orléans chez son grand-père, M. Dupleix. A l'expiration de ce congé, il rejoignit en Afrique son régiment, où il avait été promu lieutenant à la date du 27 décembre 1840.

Alger, 17 avril 1841.

Jusqu'à présent, mon cher père, c'est à peine si j'ai trouvé le temps de vous écrire quelques mots. Je veux me dédommager de ce silence forcé et vous raconter ce que nous faisons sous la direction du général Bugeaud.

La première chose que j'ai apprise en débarquant, c'est que mon régiment partait dans deux jours pour Médéah.

Faire les visites d'usage, organiser ma batterie de cuisine, acheter une bête de somme (chose peu facile par le temps qui court), tout cela ne m'a pas laissé une minute de repos.

Enfin j'ai trouvé à la Maison Carrée, à deux lieues

d'Alger, un âne que j'ai payé *cent* francs et qui, en temps ordinaire, en vaudrait bien *trente*.

Le 29, nous partions, et le 1er avril nous commencions à gravir les premiers mamelons de l'Atlas.

L'armée était divisée en trois colonnes :

La première, dite colonne de gauche, sous les ordres du général Duvivier, devait aller à Médéah par cette même route que nous avions suivie l'année dernière avec le général Changarnier.

La deuxième, dite colonne du centre, sous les ordres du général Changarnier, devait s'emparer du col en gravissant les crêtes de Mouzaïa.

Enfin la troisième, sous la direction immédiate du général Bugeaud, devait protéger le convoi et gravir le col, une fois que les positions seraient prises par Changarnier.

Notre 2e bataillon, sous les ordres du duc d'Aumale, faisait partie de la deuxième colonne (je commandais la 3e compagnie du 2e bataillon). Nous nous attendions à quelque affaire sérieuse; mais, au moment d'entrer dans la montagne, les chefs de tribu sont venus faire leur soumission, s'engageant à ne point tirer de coups de fusil si nous respections leurs propriétés. Nous n'avons donc eu à surmonter que les difficultés du terrain, qui sont grandes, il est vrai.

Après dix heures de marche, nous occupions toutes les positions, et le convoi entrait dans le col.

Pendant cette première journée, le duc d'Aumale a constamment marché à notre tête, encourageant les uns,

gourmandant les autres, donnant à tous l'exemple de la gaieté.

Les chemins étaient tellement mauvais que, malgré toutes les précautions possibles, le cheval du Prince, qu'un soldat conduisait par la bride, est tombé dans un précipice de plus de six cents pieds.

Nous n'avions pas de bagages, comme bien vous pensez, et, pendant une halte, le Prince s'est trouvé fort heureux de dévorer un morceau de pain de munition et de boire un coup dans ma gourde. J'ai complété ce délicieux repas en lui offrant un cigare qui se trouvait par hasard dans ma poche!

Le lendemain, le Prince m'a engagé à manger la soupe à son bivouac. Le repas a été aussi gai et aussi peu cérémonieux qu'entre camarades.

Il est impossible de trouver un jeune homme plus aimable, plus gracieux que Henri d'Orléans.

Nous avons eu beaucoup à souffrir du mauvais temps dans cette dernière expédition. Le caractère du Duc ne s'est pas démenti un seul instant. On voit qu'il n'y a là rien d'affecté. Comme lieutenant-colonel, il est parfait. Administration, comptabilité, discipline, il s'occupe de tout, et, ce qui paraîtra plus extraordinaire, en homme entendu !

Il est brave autant qu'un Français peut l'être et désireux de prouver à l'armée et à la France qu'un Prince du sang peut faire autre chose que parader.

En expédition, il n'emmène aucune suite et vit avec nos officiers supérieurs.

Le 3 avril, en revenant de Médéah, douze à quinze cents cavaliers ont paru disposés à inquiéter notre arrière-garde.

Le général Bugeaud a fait filer son convoi sous la protection de deux bataillons ; puis, disposant le reste de son monde en plusieurs colonnes, il nous a fait charger l'ennemi au pas de course. Pendant quelques minutes, tous ces cavaliers se sont trouvés entassés dans un ravin profond où ils ont beaucoup souffert de notre fusillade.

Le 4 avril, en remontant le col, cette même cavalerie attaquait en queue, tandis que deux bataillons de réguliers se présentaient sur notre gauche.

Le général a amusé l'ennemi pendant quelques instants par une vive fusillade, de manière à donner le temps aux gendarmes maures et à un bataillon du 23e de filer sur la gauche et de prendre l'ennemi à revers. Le mouvement a très bien réussi.

Le mauvais temps nous a pris le 7, et, après deux jours de pluies torrentielles, nous sommes rentrés à Blidah et, de là, à Alger (1).

Mardi 20, nous repartons pour Milianah. Notre absence sera de vingt-cinq jours, dit-on.

Il paraît certain que l'intention du général Bugeaud est de se rendre vers la fin de mai dans la province d'Oran.

(1) Cette opération de ravitaillement de Médéah valut au lieutenant Ducrot sa troisième citation : « Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie en date du 12 avril 1841, pour s'être particulièrement distingué dans l'expédition du ravitaillement de Médéah. » (États de service.)

Une partie de la division d'Alger doit l'accompagner.

Les journaux vont probablement en conter de toutes les couleurs sur le général Bugeaud. Toute la canaille de ce pays-ci est ameutée contre lui, parce qu'il a commencé par leur dire qu'il voyait en Afrique « *beaucoup de marchands de goutte et fort peu de colons* ». Il a manifesté hautement son mépris pour les premiers et son estime pour les autres.

Les députés de la milice sont venus faire leur visite et ont dit avec beaucoup d'aplomb que la milice comptait quatre mille hommes armés et équipés, tous prêts à seconder l'armée dans la défense du territoire.

Le général a pris la balle au bond et leur a répondu « qu'il ne doutait pas de leur dévouement », et, pour leur en donner la preuve, il a mobilisé deux bataillons de cette milice, destinés à garder le Sahel pendant l'absence de l'armée. Le reste fait le service de l'intérieur. On les mène tambour battant; la moindre infraction aux ordres donnés ou à la discipline est punie de vingt-quatre heures à un mois de prison.

Ensuite le général a eu besoin de bêtes de somme pour ses ravitaillements. Les colons, spéculant sur nos besoins, avaient fait monter les chevaux et les mulets à un prix fou.

Le général a tout mis en réquisition. Il en est résulté que nous avons pu, en quelques jours, jeter plus de quatre cent mille rations dans Médéah. On a payé largement le louage des bêtes de somme, sans arriver à contenter leurs propriétaires.

Jusqu'à présent, le général n'a pu apporter de grandes modifications dans l'organisation de son armée; mais il a tant à faire qu'on ne doit pas s'en étonner.

Tout prouve son activité, son énergie.

Il a montré, dans la dernière expédition, qu'il sait conduire les troupes, et qu'on peut faire autre chose ici qu'escorter des convois.

Pas un coup de fusil ne se tire qu'il n'y vienne aussitôt.

Peu lui importe de coucher ici ou là; partout où l'ennemi se présente, il l'attaque et le pousse à outrance.

Je mets en fait que, avant six mois, l'infanterie régulière de l'Émir sera anéantie, ou bien elle sera devenue si timide qu'elle n'osera plus nous aborder.

Tout ce que je demande, c'est que le régiment prenne sa bonne part des combats et du succès. Nous sommes en mesure pour cela; avec un lieutenant-colonel comme le nôtre, personne ne peut rester en arrière (1).

Adieu...

Blidah, 12 mai 1841.

..... Décidément le général Bugeaud est l'homme qui convient ici! Il trouve moyen de faire trois fois plus

(1) Que l'on compare le ton de cette lettre à celui des précédentes. N'est-il pas curieux de constater à quel point la présence d'un chef qui sait conquérir la confiance de sa troupe peut modifier le moral de celle-ci? L'allure seule du récit fait par le jeune officier permet de deviner si c'est Bugeaud ou Changarnier qui commande, ou si l'opération a été dirigée par Valée ou Baraguay-d'Hilliers.

de besogne que le maréchal Valée dans le même espace de temps; il fatigue beaucoup moins son monde, fait plus de mal à l'ennemi et n'a presque pas de blessés. Malheureusement, il nous quitte pour aller opérer dans la province d'Oran et nous laisse sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, qui, je le crois, ne manque pas de talent, mais a moins d'expérience du pays.

Ensuite, le général Baraguay-d'Hilliers a sous ses ordres deux généraux, maréchaux de camp comme lui, et qui, déjà, laissent percer leur dépit. Il est fort à craindre que cette rivalité ne fasse naître de fâcheux conflits.

J'espère cependant que Changarnier et Duvivier sauront sacrifier leur amour-propre à l'intérêt commun. Nous sommes campés devant Blidah; dans quelques jours nous repartirons pour la province de Titeri.

Je vais tâcher de vous mettre au courant de ce que nous avons fait depuis ma dernière lettre.

Partis d'Alger le 22 avril par un très vilain temps, nous arrivions à Blidah le 26.

Le soir, le colonel Gentil me dit qu'il m'avait désigné, ainsi qu'un autre officier, pour accompagner le général Baraguay-d'Hilliers dans la course qu'il devait faire le lendemain chez les Mouzaïas, et lui donner des renseignements sur la route.

Nous sommes allés trouver le général, qui m'a accueilli fort aimablement.

Le 27, à une heure du matin, nous avons commencé à gravir pour la dixième ou douzième fois ces maudites

crêtes. Quelques Kabyles sont venus inquiéter l'arrière-garde, mais pas en assez grand nombre pour retarder notre marche, et à une heure nous occupions le col, n'ayant eu qu'un homme tué et cinq blessés.

Mon régiment est arrivé le lendemain 28, et j'ai repris le commandement de ma compagnie.

Le 29, nous jetions notre convoi à Médéah.

La cavalerie ennemie se montra dans cette journée sans oser attaquer.

Le 30, les troupes se sont reposées au bois des Oliviers ; quelques compagnies seulement sont montées au col chercher le convoi qui y était resté.

Le 1er mai, nous nous dirigions sur Milianah par une route inconnue jusqu'à ce jour.

Le 2 mai, l'avant-garde a eu une affaire assez chaude pour déloger l'ennemi des hauteurs de Milianah. Le convoi a été jeté dans la ville, et le général Bugeaud a pris ses dispositions pour châtier les Kabyles qui se préparaient à nous harceler vivement dans notre retraite.

Abd-el-Kader avait réuni sur ce point cinq mille Kabyles et trois bataillons de réguliers, etc.

Le général Bugeaud avait disposé tous ses bataillons par échelons, depuis Milianah jusqu'à la plaine.

Un bataillon du régiment, sous les ordres du colonel Gentil, était placé au centre. Nous devions feindre un mouvement de retraite, de manière à engager l'ennemi en deçà d'un ravin profond qui se trouvait devant nous.

Pendant ce temps-là, le 17e, placé à l'extrême droite,

devait tourner l'ennemi de façon à lui couper toute retraite.

Une fois cette manœuvre effectuée, toute la ligne devait faire un mouvement offensif, de sorte que l'ennemi, entassé dans le ravin, se trouvait à notre discrétion.

Par un malentendu inconcevable, le 58e a marché avant que le 17e eût gagné sa position.

Le mouvement commencé, il n'y avait plus à hésiter, toute la ligne s'est portée en avant; en quelques minutes, l'ennemi a été culbuté, et nous sommes arrivés pêle-mêle avec lui dans le ravin.

Là, cent cinquante Kabyles environ ont été tués à coups de baïonnette, et plus de deux cents ont été atteints par le feu de l'infanterie; mais le plus grand nombre est parvenu à gagner le sommet du ravin avant l'arrivée du 17e léger, et s'est sauvé.

Toutes les dispositions étaient admirablement prises; sans ce fâcheux malentendu, il est certain que la plus grande partie de ces Kabyles, et peut-être les trois bataillons réguliers, étaient à nous (1).

Malgré tout, la leçon a été bonne.

Dans cette affaire, le duc de Nemours a montré qu'il ne craignait pas d'exposer sa personne.

Il s'est trouvé un instant avec son état-major au milieu des ennemis. Presque à côté de lui, j'ai tué un

(1) M. C. Rousset, d'accord en cela avec l'opinion générale, attribue l'échec de la manœuvre du général Bugeaud au mauvais vouloir du général Changarnier. (Voir la *Conquête de l'Algérie*, t. I, p. 19 et suiv.)

Kabyle d'un coup de fusil, et un peu plus loin j'en ai sabré un autre.

Le duc d'Aumale se trouvait sur la gauche avec notre premier bataillon et n'a pas eu occasion de donner, ce dont il enrage.

J'ai offert au duc de Nemours une poudrière que j'avais enlevée à un de ces Arabes, et au duc d'Aumale le fusil que tenait celui que j'ai sabré.

Le 4 mai, nous avons pris la route d'Oran et nous sommes venus camper près d'un pont, sur le Chéliff, environ à cinq lieues de Milianah.

Le 5, au lieu de continuer notre route, nous avons pris à gauche en remontant la rive du fleuve, et, dans la matinée, nous tombions à l'improviste sur des tribus qui se trouvaient au fond de la plaine.

Quelques escadrons réguliers de l'Émir ont engagé le combat avec nos éclaireurs, pour donner aux tribus le temps de filer; mais ils ont été vigoureusement chargés par notre cavalerie, qui a fini par rejoindre dans le ravin les fuyards entassés pêle-mêle : hommes, femmes, enfants, troupeaux... Le tout a été capturé et amené dans la colonne.

La prise se montait à cent vingt prisonniers, un millier de bœufs, deux mille moutons, une centaine de bêtes de somme, quelques chevaux harnachés et d'assez belles armes. Nous sommes revenus coucher au bord du Chéliff.

Le 6, on nous a fait prendre la route de la montagne pour venir occuper une position sur la crête dominant

la vallée du Bou-Roumi, habitée par les Saumatas, tribu très hostile.

Le 7, nous marchâmes à peine quelques heures dans la même direction, et le soir, à onze heures, toute l'armée partit sur plusieurs colonnes. Au point du jour, nous entrions dans les montagnes qui bordent la Métidja, et partout nous surprîmes les tribus.

Le 9, nous étions à Blidah.

Dans toute cette expédition si remarquable par ses résultats, nous n'avons pas eu plus de soixante blessés dans toute l'armée, et c'est à peine si l'on comptait quelques malades.

Le temps a toujours été si bien ménagé que nous n'avons pas été fatigués.

Maintenant, le général Bugeaud va prendre le commandement d'un corps expéditionnaire qui doit partir de Mostaganem, et semble destiné à agir dans la vallée du Chéliff et dans la direction de Tékédem; pendant ce temps-là, nous ferons diversion dans la province de Titeri.

Je me porte à merveille, j'ai bon pied, bon œil, j'ai bonne envie de bien faire, et, ma foi, Dieu aidant, je ne désespère pas d'arriver à quelque chose (1).

Adieu...

(1) Une quatrième et une cinquième citation sont obtenues par le lieutenant Ducrot dans cette opération : « Cité dans le rapportdu gouverneur général de l'Algérie en date du 13 mai 1841, pour s'être distingué dans les opérations du ravitaillement de Médéah et de Milianah du 29 avril au 6 mai. Cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique pour s'être distin-

A Madame Dupleix.

Blidah, 21 mai 1841.

Dans quelques heures, ma bonne tante, nous nous mettons en route, èt, cette fois, c'est pour longtemps. Nous avons reçu l'ordre de nous préparer à rester cinquante jours dehors. Notre division, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, doit agir dans la province de Titeri, pendant que le général Bugeaud opérera dans la province d'Oran.

Médéah sera notre base d'opération; nous irons nous y reposer et nous y ravitailler.

Nous serons probablement fort longtemps sans communication avec Alger. Ne vous étonnez donc pas si vous restez sans nouvelles. Je me porte parfaitement, le temps est superbe pour faire campagne.

Adieu...

Votre neveu respectueux.

gué aux combats du 27 avril 1841 devant Médéah, et du 3 mai suivant devant Milianah. » (États de service.)

Le général Boyer écrivait le 14 mai au colonel Dupleix, oncle du jeune Ducrot : « Votre jeune neveu est proposé pour capitaine par Mgr le duc de Nemours. Ce jeune officier est des plus distingués et des plus braves. A l'affaire du 3 mai, dans une charge à la baïonnette qu'une partie de la division du Prince a faite, et où un bataillon du 24e a vigoureusement donné, M. Ducrot a tué deux Arabes de sa main. Soyez sans inquiétude pour l'avenir de votre neveu; il est si honorablement connu déjà que son chemin est tout tracé. Mgr le duc d'Aumale le connaît et l'apprécie. Mgr le duc de Nemours, qui, comme je viens de vous le dire, l'a proposé pour capitaine, espère bien qu'il sera nommé. »

A son grand-père.

Blidah, 4 juin 1841.

Nous voici encore une fois de retour à Blidah, mon cher père, et cela beaucoup plus tôt que nous le pensions.

Les marches forcées, le mauvais temps (chose extraordinaire dans la saison), enfin la direction d'un général nouveau dans le pays (Baraguay-d'Hilliers), toutes ces causes réunies nous ont donné un si grand nombre de malades que nous avons été forcés de venir chercher des troupes fraîches.

Quant aux blessés, il n'y en a que trois ou quatre, et cependant nous avons parcouru une immense étendue de terrain.

Nulle part l'ennemi ne s'est présenté. Est-ce découragement? Est-ce une tactique nouvelle? L'avenir nous le dira.

Nous avons détruit Taza et Boghar.

Pendant dix jours, nous avons eu sous les yeux ce désert qui ressemble à une vaste mer; nous avons marché dans des sables où l'on ne voit ni végétation ni êtres vivants. C'est un voyage curieux; mais voilà tout. Plus tard, j'entrerai dans des détails intéressants.

Je passe à une question importante : avant-hier, le capitaine de la Tour du Pin, aide de camp du général Changarnier, m'a affirmé que, depuis le commencement

des nouvelles expéditions, le général m'avait fait proposer deux fois pour le grade de capitaine.

Le fait me paraît si extraordinaire et serait tellement heureux, que je ne puis y croire.

Nous venons de perdre deux capitaines, morts dans l'espace de quinze jours.

Adieu...

Téniat de Mouzaïa, 10 juin 1841.

MON CHER PÈRE,

Je profite d'une occasion imprévue pour vous dire en deux mots que je me porte bien. Nous venons de jeter un convoi à Médéah, et nous sommes en position au Téniat de Mouzaïa, attendant un second convoi que nous devons conduire à Milianah.

Décidément nos affaires sont en bon train. Les tribus se détachent successivement de la cause d'Abd-el-Kader.

Déjà les Soumatas et les Mouzaïas, tribus puissantes de l'Atlas, demandent la paix.

Après-demain, les chefs de ces tribus sont convoqués pour traiter avec le général Baraguay-d'Hilliers.

Notre lieutenant-colonel vient de passer colonel au 17e léger; il est probable que le régiment rentrera en France après cette expédition. Le nôtre ne tardera pas à le suivre.

Adieu...

Des bords du Chéliff, 18 juin 1841.

Nous courons beaucoup depuis quelques jours ; nous brûlons et saccageons tout ce que nous rencontrons, et cela presque sans coup férir, ce qui rend la promenade fastidieuse. Nous ferons probablement ce métier jusqu'au 3 juillet.

Dans quelques instants, une colonne part pour Blidah ; elle escorte nos malades, au nombre desquels se trouve le duc d'Aumale, atteint d'une assez forte dysenterie.

Nous allons à Médéah, où nous nous ravitaillerons.

Adieu, bon père...

Boufarik, 25 juillet 1841.

... Nous venons de faire une rude campagne, rude par les fatigues et les privations, mais, du reste, bien insignifiante.

Depuis le 6 juin, nous avons couru constamment.

Médéah, Milianah, la vallée du Chéliff, les montagnes de l'Atlas, les environs de Cherchell, voilà le théâtre de nos courses. Nous avons poussé plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour. Nous nous sommes avancés dans les plaines de la Mina, dans un pays inconnu des guides. Partout l'ennemi s'est retiré devant nous ; il n'y a pas eu un engagement sérieux.

On a beaucoup brûlé, pris bon nombre de bestiaux et fait deux ou trois cents prisonniers (femmes, vieillards, enfants); ce sont d'assez beaux résultats, mais ils pouvaient être plus complets.

Le général Baraguay-d'Hilliers ne connaît pas bien l'emploi du temps; il ne sait pas ce que c'est que de faire marcher des troupes par une chaleur de 40 ou 45°. Il nous est arrivé de laisser sur notre passage cinquante silos remplis de grains, tandis que, dans d'autres moments, il mettait sa cavalerie sur les dents pour attraper deux ou trois bœufs.

Nonobstant tout cela, je crois que nos affaires avancent. Les ressources de l'Émir sont bien basses en ce moment.

De tous les côtés, les tribus demandent la paix, et les troupes régulières semblent complètement désorganisées.

Le moment critique approche. Il faut pousser ferme, au prix des plus grands sacrifices !

Il faut que la campagne d'automne soit décisive.

A notre grande satisfaction, le général Bugeaud doit nous commander en personne dans ces nouvelles courses. J'espère qu'il répondra par un superbe résultat aux criailleries et à toutes les infâmes calomnies des journaux.

25 *juillet*. — J'écrivais ce qui précède il y a trois semaines, et, le soir même, j'étais pris par la fièvre et si bien pris qu'il m'a fallu entrer à l'hôpital de Blidah.

Grâce aux saignées, aux sangsues et aux fortes doses

de quinine (j'en ai pris jusqu'à 14 décigrammes), j'en suis quitte aujourd'hui.

Je suis sorti de l'hôpital, il y a trois jours, un peu maigre, un peu anéanti; mais enfin je vais et j'irai mieux, je l'espère.

J'ai rejoint mon régiment à Boufarik. Nous nous attendons tous les jours à faire un mouvement sur Alger.

Adieu...

Douera, 22 août 1841.

Nous avons été fort occupés, ces jours derniers, par l'inspection générale. Je commande toujours ma compagnie, et j'ai eu à débrouiller une comptabilité passablement embrouillée.

Dieu merci, tout s'est trouvé en ordre au moment voulu, et le général a paru satisfait.

Quelques soumissions importantes ont eu lieu dans la province d'Oran, et c'est de bon augure pour la campagne prochaine.

Le général Bugeaud est toujours par monts et par vaux; il voit tout par lui-même.

On s'occupe de mettre à exécution le projet d'enceinte gigantesque dont vous avez sans doute entendu parler. Les travaux sont déjà commencés dans l'ouest, et bientôt le fossé sera terminé depuis Koléah jusqu'à la mer. En attendant, pour assurer la sécurité du Sahel, le gouverneur a organisé quelques corps de partisans qui ont obtenu d'excellents résultats.

La campagne prochaine s'ouvrira sans doute à la fin de septembre. Nous avons peu de monde à fournir pour le moment, car la moitié de notre effectif est à l'hôpital (je parle du régiment). Cependant nous pourrons encore former un bataillon, et j'espère bien en faire partie.

Je me porte parfaitement. Hier, j'ai été faire une course de six heures dans la plaine, et j'ai retrouvé mes jambes d'autrefois.

Je reçois souvent des nouvelles de d'Alton; le pauvre garçon est aux eaux de Bourbonne; il va de mieux en mieux, mais il ne pourra reprendre un service actif avant longtemps encore.

. . . .

Douera, 2 septembre 1841.

Comme je le prévoyais, mon cher père, notre bataillon de marche est parti de Douera le 25; mais, hélas! je suis resté avec les éclopés et les paresseux.

Je vous remercie bien de la peine que vous vous donnez pour moi; je crains que tous nos efforts ne viennent se briser contre le mauvais vouloir de ces messieurs du ministère.

Je sais positivement que, si j'ai été proposé une première fois pour le grade de capitaine, c'est aux instances de notre ancien lieutenant-colonel (le duc d'Aumale) que je le dois, et j'ai été à même de voir qu'il est sobre de promesses et désireux de tenir sa parole.

Soyez convaincu, mon cher père, que, quoi qu'il arrive, je ne me laisserai pas décourager; plus la fortune sera contraire, plus je saurai montrer de persévérance et de courage !

Alger, 16 octobre 1841.

Je suis à Alger dans ce moment, mon cher père, et j'arrive d'expédition : deux événements que je ne prévoyais pas.

Lorsque la colonne est revenue de son premier ravitaillement sur Milianah, une dépêche télégraphique apporta l'ordre au commandant de notre bataillon de faire partir immédiatement pour Blidah tous les hommes disponibles.

Le jour même, on parvint à réunir soixante-douze hommes, et je fus assez heureux pour commander ce détachement. Nous sommes arrivés le soir à minuit, et, comme le bataillon expéditionnaire avait déjà trois officiers à l'hôpital, le colonel a bien voulu accepter mes offres, et à cinq heures du matin nous prenions la route de Milianah.

Je désirais d'autant plus faire cette course que dans la précédente on avait rencontré l'ennemi et qu'on le savait réuni sur les bords de l'Oued-Djer. En effet, le 8, en entrant dans les montagnes, au delà d'un endroit appelé Karoubet-el-Ourzi, nous avons vu devant nous deux ou trois mille Kabyles qui ont laissé passer tran-

quillement notre avant-garde et sont venus engager le combat avec l'arrière-garde, tandis que le convoi traversait péniblement un défilé appelé dans le pays le « ravin des voleurs (1) ».

La fusillade a été très vive pendant près de deux heures, mais le général Bedeau, qui se trouvait sur la gauche, étant parvenu à faire tourner l'ennemi par un escadron de gendarmes maures, l'a fait charger en même temps par le bataillon des zouaves. Une vingtaine de cadavres sont restés sur place. Cette petite affaire a apaisé le feu de la gauche, mais il a redoublé sur la droite où nous étions.

Le terrain rendait impossible tout retour offensif de l'ennemi, et, quoiqu'il se montrât très audacieux, ce qui venait de se passer à gauche lui avait appris à être plus prudent. Tout alla donc bien, et nous n'eûmes que quelques hommes blessés, tandis que les Kabyles furent très maltraités.

Les rapports de plusieurs déserteurs qui nous sont arrivés le lendemain portent à deux cents tués ou blessés les pertes de l'ennemi dans cette journée. La fin de notre course a été paisible. Dans la plaine de Chéliff, nous avons été suivis par trois ou quatre mille cavaliers (2) qui n'ont pas osé combattre, et, au retour, nous avons pris le col de Mouzaïa sans coup férir. Le temps était affreux; un vent glacial soufflait, et il faisait un brouillard tellement épais que nous n'y voyions pas à deux

(1) Combat du défilé de Chab-el-Keta.
(2) Commandés par Ben-Allal.

pas. Ce brouillard a causé la mort d'un officier de mérite, le capitaine d'état-major Fallot de Brognard. En allant porter un ordre au 3e bataillon de chasseurs, en position sur un mamelon, il a laissé son chasseur et son cheval sur la route. Trompé par le brouillard, il s'est jeté trop sur la droite et est tombé au milieu de quelques Kabyles qui rôdaient autour de nos postes. Il a été frappé mortellement par la première décharge. L'adjudant des chasseurs, qui marchait derrière lui et qui n'avait pas été atteint, courut chercher du secours et arriva avec quelques hommes; mais le malheureux capitaine était dépouillé de ses vêtements, et plusieurs coups de yatagan sur la tête l'avaient achevé.

Blidah, 4 décembre 1841.

Dans ma dernière lettre, mon cher père, je vous parlais de notre rentrée en France comme d'une chose à peu près décidée; le vent a changé, et nous sommes ici plus fortement ancrés que jamais.

Une grande partie de l'armée est employée à construire une immense enceinte qui, partant de Blidah, se prolongera jusqu'à la mer, en passant par Koléah à l'ouest et par la « Maison Carrée » à l'est. Cet ouvrage colossal avance avec une rapidité prodigieuse. La ligne de l'ouest est partout ébauchée et terminée sur plusieurs points. Dans quelques mois, ces vingt lieues de fossé seront probablement achevées.

De petits blockhaus, placés de cinq cents mètres en cinq cents mètres, rendront cet obstacle infranchissable et donneront une parfaite sécurité à la plaine et au massif d'Alger. Par suite, les communications deviendront très difficiles entre les tribus de l'Ouest et celles de l'Est. Forcés de passer dans l'Atlas, derrière Blidah, les combattants de ces tribus, qui tous sont cavaliers, craindront de s'aventurer dans des sentiers où l'homme peut à peine passer (1).

Dans quelques semaines, nous irons relever notre 1er bataillon qui travaille en ce moment du côté de l'Oued-el-Alleg. En attendant, nous ne restons pas oisifs; mercredi soir, nous sommes partis à huit heures, et, après avoir marché toute la nuit dans la montagne, nous sommes tombés au point du jour sur quelques riches tribus, qui jusqu'à présent ont refusé de faire leur soumission.

(1) Cette enceinte continue, conception du général du génie Rogniat, était, de son aveu même, une sorte de muraille de la Chine destinée à arrêter les incursions des Arabes, et à protéger « l'occupation restreinte ». Le général Rogniat prétendait y enfermer la Métidja entière : mais le général de Berthois, chargé de l'application, borna son tracé à un périmètre plus restreint. Ce retranchement devait aller de Koléah à Blidah et de Blidah à l'embouchure de l'Hariach, soit dix-neuf lieues de fossé continu garni de cent soixante blockhaus. Ce fossé déplaisait fort au général Bugeaud, partisan d'un mode d'action tout différent, basé sur l'emploi des troupes mobiles : il dut cependant se prêter tout d'abord à son exécution, mais en maugréant. Il écrivait : « Fondée largement sur les succès de nos expéditions, notre puissance morale est à l'occupation restreinte et au misérable fossé de M. de Berthois ce que la grande pyramide d'Égypte est à une tombe du Père-Lachaise. » Ce travail, qui eût absorbé pour son exécution une bonne partie des troupes et qui causait parmi les travailleurs de graves maladies, fut peu à peu abandonné; la partie déjà creusée fut utilisée pour l'irrigation, et ce fut le plus grand service qu'on en put tirer.

Notre petite colonne, commandée par le général Changarnier, se composait de six cents hommes. J'ai été détaché avec le capitaine de Grandchamps et cent hommes pour opérer sur un point assez éloigné de l'endroit où le général comptait trouver les douars les plus considérables. Nous sommes arrivés à l'improviste sur la tribu qui nous était *confiée*, et rien ne nous eût échappé, si nous n'avions reçu l'ordre de ne commencer le mouvement qu'à l'instant où nous entendrions le signal du général Changarnier. Sa colonne avait été aperçue et arriva trop tard, les troupeaux et les individus étaient déjà loin.

Nous avions perdu une heure à attendre le signal convenu. Je parvins cependant à ramener deux cents têtes de bétail et une quinzaine de femmes que je rattrapai dans la montagne. Quant au butin, il n'a pas manqué aux soldats.

C'était un riche village; presque toutes les maisons étaient bâties en pierre et couvertes en tuiles. Les malheureux fuyards avaient presque tout abandonné. Nos hommes pliaient sous la charge en arrivant à Blidah. Tout ce qui restait a été entassé dans les maisons, et, d'après les ordres que j'avais reçus, je ne quittai la position que quand tout fut bien enflammé. Comme vous pouvez le penser, j'ai eu assez de besogne sans m'occuper de piller, ce qui, du reste, est, à mon avis, indigne d'un officier.

J'ai fait conduire toutes ces pauvres femmes avec douceur; aussi les eussiez-vous vues m'entourer, me

baiser les mains, s'attacher aux pans de ma capote; c'était réellement un spectacle curieux, et, ma foi! dans le nombre, il y en avait de fort jolies.

Le général Changarnier m'a adressé force compliments sur le zèle que j'avais déployé; ces éloges, une petite poudrière arabe assez curieuse et un coussin brodé par les Bédouines, voilà tout ce que j'ai retiré de ma razzia.

Le général Bugeaud est venu visiter avant-hier la ligne des travaux. On s'attend à un mouvement avant peu; mais ce ne sera qu'une course de quarante-huit heures; il s'agirait d'aller chez les Hadjoutes, qui depuis longtemps nous font beaucoup de mal!

Adieu, bon père.

25 décembre 1841.

Je viens seulement de recevoir votre lettre du 30 novembre, mon bon père; le mauvais temps a retenu le bateau à vapeur en pleine mer, de sorte que le courrier a éprouvé huit jours de retard.

Nous sommes toujours à Blidah, continuant nos razzias avec succès.

Dernièrement, deux cents hommes sont montés au camp d'Aïn-Taïlazid (à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer); cent hommes de la garnison du camp se sont adjoints à nous, et, pendant la nuit, nous avons filé dans la direction de la Chiffa, sur les bords

de laquelle s'étaient réfugiés plusieurs tribus que l'on n'avait pu pincer jusqu'à ce jour. En même temps, le général Changarnier manœuvrait dans la plaine avec deux escadrons de cavalerie et deux bataillons d'infanterie, de manière à cerner l'ennemi. Malheureusement nous avons trouvé des chemins horribles; pendant plus d'une demi-lieue, nous avons dû marcher pliés en deux, suivant la piste des sangliers dans les fourrés.

J'étais d'avant-garde avec trente hommes. Le lieutenant-colonel Blangini, qui commandait notre petite colonne et me suivait avec le gros de la troupe, a fini par perdre ma trace, de telle sorte que je suis arrivé seul sur les tribus, et, faute de monde pour barrer toutes les issues, j'ai dû laisser filer une bonne partie des bagages; je m'en suis tenu aux troupeaux, qui sont toujours la chose capitale.

Après avoir vainement attendu le colonel Blangini pendant plus de deux heures, j'ai dû me retirer et rejoindre dans la plaine le point de réunion générale.

Les Kabyles se rassemblaient sur les hauteurs, et, revenus de leur première surprise, ils commençaient à nous tirer quelques coups de fusil. J'avais à conduire trois ou quatre cents moutons, une centaine de bœufs, des femmes, des enfants, des bêtes de somme, et vous concevez que, avec mes trente hommes, j'aurais eu beaucoup de peine à repousser une attaque un peu sérieuse.

En dépit des coups de fusil des Kabyles et de leurs hourras, je suis arrivé au rendez-vous avec toute ma prise.

Le colonel Blangini a été enchanté de mon succès et m'a vivement témoigné sa satisfaction. Il a eu la bonté de parler de moi au colonel Gentil, qui m'a fait appeler et m'a adressé des éloges. Le général Changarnier est parti avec deux bataillons pour la province d'Oran, où un grand mouvement a eu lieu. Nombre de tribus offrent leur soumission, et c'est afin d'appuyer ce mouvement sur tous les points à la fois que l'on a envoyé notre général. Il agira du côté d'Oran pendant que le colonel de Lamoricière opérera à Mascara et le général Bedeau à Mostaganem. Ce mouvement s'est fait ressentir jusque dans la province d'Alger.

Le caïd des Hadjoutes (la tribu la plus puissante de la plaine) a fait demander une entrevue au général Baraguay-d'Hilliers qui a remplacé le général Changarnier à Blidah. Cette entrevue a eu lieu avant-hier, sur les bords de la Chiffa. Le résultat en est encore ignoré, mais il est certainement question de soumission. Tout cela indique une grande lassitude et un grand épuisement de la part des Arabes, et, en supposant même qu'il n'y ait encore rien de positif, il est évident que la campagne prochaine les réduira, et les réduira sans concession. On veut les amener pieds et poings liés, et l'on y arrivera certainement, en persévérant dans le système que nous suivons depuis quelque temps.

Je tiendrais beaucoup à ne quitter l'Afrique que quand cette guerre sera terminée. C'est aujourd'hui l'anniversaire d'un rude combat auquel j'ai pris une part très active, l'affaire du blockhaus de l'Oued-el-Kébir.

Adieu, cher père ; je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ma bonne tante ; cette fois, je ne serai pas avec vous pour commencer l'année, mais mon cœur forme pour vous les vœux les plus sincères.

Votre fils dévoué.

31 janvier 1842.

Je viens de recevoir votre lettre du 18 ; elle m'a fait passer de bons moments.

Ce matin, j'ai été appelé chez le général Changarnier à propos d'une affaire qui s'est passée dans notre dernière razzia.

En cernant une tribu, à la pointe du jour, j'aperçus une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'enfuyaient. Je m'élançai en personne à leur poursuite et j'allais les atteindre, lorsqu'un Kabyle, me voyant seul, se retourna et me mit en joue.

Plus leste que lui, je le prévins et lui envoyai une balle qui lui traversa la poitrine ; il roula jusqu'au fond du ravin, sur le bord duquel il se trouvait. Le reste de la bande s'arrêta court, et mes hommes, arrivant en cet instant, s'en emparèrent facilement. J'envoyai ramasser le malheureux qui gisait au fond du ravin. Sa blessure est grave, car il a le corps traversé ; il est à l'hôpital de Blidah en ce moment.

Quand on l'a relevé, on a trouvé à côté de lui un fusil de zouave et un sac renfermant un uniforme complet de zouave. D'après les renseignements pris, il

paraîtrait que cet individu est l'un des trois zouaves qui ont déserté avec armes et bagages dans la dernière expédition. S'il ne meurt pas de sa blessure, le général Changarnier le traduira en conseil de guerre (1).

Nous ne passons pas huit jours sans faire quelque razzia, et je vous assure que ce sont de rudes corvées! car il nous faut marcher presque toute la nuit dans la montagne couverte de neige. Mais les excellents résultats que nous obtenons nous encouragent.

Dernièrement, j'ai été témoin d'un acte d'héroïsme vraiment remarquable ; il me rappelle je ne sais quel chapitre d'un roman de Walter Scott. Nous venions de surprendre un village dans la gorge de l'Oued-el-Kébir. Les habitants avaient été pris dans leurs lits, et pas un seul ne put s'échapper. Les prisonniers étaient réunis dans un sentier qui longe le flanc de la montagne.

A droite sont des rochers à pic ; à gauche, un ravin profond et escarpé, au fond duquel coule un torrent. Des soldats barraient la route devant et derrière. Nous étions donc dans cette position, attendant les troupeaux que l'on réunissait un peu plus loin, lorsque quelques Kabyles, embusqués de l'autre côté du ravin, firent feu sur le groupe.

Ils n'atteignirent heureusement personne, mais les balles rebondirent sur le rocher contre lequel nos hommes étaient appuyés, ce qui occasionna un peu de mouvement et de désordre.

(1) Ce déserteur, nommé Bossuet, fut condamné à mort et exécuté

Dans cet instant, deux prisonniers s'élancèrent d'un seul bond dans le ravin et disparurent dans les broussailles qui bordent le torrent. Ils avaient fait un saut de plus de quarante pieds!

L'un de ces hommes reparut bientôt au milieu du torrent; plus de cent coups de fusil partirent à la fois; un instant il chancela, une balle lui avait fracassé le bras; cependant il reprit sa course, et en un instant fut hors de portée. Il était presque sauvé, lorsqu'un de nos détachements parut sur la montagne de l'autre côté. Le malheureux voulut se jeter à droite, mais il n'était plus temps, un coup de feu l'atteignit, on s'empara de sa personne. La seconde balle lui avait brisé l'omoplate. Ces deux blessures ne l'empêchèrent pas de marcher jusqu'à Blidah. Il est mort deux jours après son entrée à l'hôpital.

Il faut que la haine et le fanatisme agissent bien puissamment sur ces gens-là pour leur faire braver ainsi la mort et tous les maux imaginables; on ne peut se faire une idée de leur misère : ils manquent de tout, n'ont plus de toits pour s'abriter au milieu des neiges, et cependant ils fuient devant nous ou nous tendent des embuscades dans lesquelles nous perdons toujours quelques hommes. Pourtant nous employons des moyens qui, bien qu'énergiques, sont modérés. On respecte les femmes, les enfants, les vieillards; les hommes qui se rendent sont simplement désarmés; et si quelques-uns périssent, ce sont des furieux contre lesquels nous sommes forcés de nous défendre. Néanmoins, nos

affaires avancent à grands pas; les soumissions se font de tous les côtés dans la province d'Oran et ne peuvent tarder dans la province d'Alger. La rigueur de l'hiver nous favorise. Les montagnes sont couvertes de neige, nous en avons jusque dans Blidah. Jugez des souffrances de ces malheureuses populations sans abris et sans farine pour se nourrir! A tous ceux qui se rendent, on donne des terres à cultiver, des bêtes de somme, des chèvres, des moutons; en un mot, tout ce qui constitue pour eux le bien-être et la richesse. Vous concevez qu'un pareil système ne peut manquer d'amener tôt ou tard leur soumission.

Adieu...

Blidah, 29 février 1842.

..... Nous sommes arrivés hier de Milianah un peu moulus (1). Nous nous étions mis en route par un fort beau temps qui a duré quatre jours; puis la pluie, une pluie de trente-six heures, nous a pris pendant la nuit au bord de l'Oued-Djer, et le matin notre route était coupée par un torrent infranchissable; or, nos provisions étaient épuisées. Hommes et bêtes ont manqué de vivres pendant douze heures, et nous nous sommes vus sur le point d'abattre les mulets pour ne pas mourir de faim. Dieu merci, nous sommes rentrés sains et saufs à Blidah, où l'on commençait à s'inquiéter sur notre sort.

(1) Retour d'une opération de ravitaillement.

Aussitôt que l'armée sera un peu reposée, nous nous remettrons en route. Le général Bugeaud nous commande en personne.

Nous resterons au moins quinze jours dehors ; le but de l'expédition n'est point connu, rien n'en a transpiré.

Deux jours avant de partir pour Milianah, j'ai fait une petite expédition pour mon compte. Je suis parti le soir avec deux cents hommes d'infanterie et cinquante Arabes auxiliaires. A la pointe du jour, nous sommes tombés sur une tribu qui ne s'y attendait pas. Nous avons capturé une trentaine de prisonniers, quelques troupeaux et des bêtes de somme. A notre retour, les Kabyles nous ont fait la conduite.

Le général Changarnier a paru satisfait de la manière dont je m'étais acquitté de ma mission. Vous voyez que nous ne perdons pas tout à fait notre temps.

Il est probable que nous n'aurons plus de combats sérieux. L'ennemi paraît lassé sur tous les points, mais nous aurons à lutter comme toujours contre les fatigues et les privations.

A Madame Dupleix.

1er mars 1842.

Merci, ma bonne tante, de votre petite lettre et des souhaits qu'elle renferme.

Soyez bien certaine qu'il ne tiendra pas à moi qu'ils ne soient exaucés.

Jusqu'à présent, Dieu merci, je crois m'être montré digne de l'intérêt et de l'affection que vous m'avez toujours témoignés, et j'espère ne pas démériter.

Je voudrais bien vous revenir avec un petit bout de ruban ; je vous embrasserais avec plus de plaisir encore si c'est possible, et ne seriez-vous pas bien heureuse et un peu fière de donner le bras à votre vieil Africain? Je conserve toujours un peu d'espoir de l'obtenir, car enfin il ne faut qu'un coup!

Je pense bien souvent à vous tous, aux bons moments que j'ai passés près de vous, il y a précisément une année. Souvent mes pensées m'entraînent dans l'avenir, je vois le moment où je vous reviendrai plus basané que par le passé et commençant à me faire vieux militaire. Savez-vous bien que je compte maintenant dix campagnes!

Que de bonnes soirées nous passerons au coin du feu, repassant nos vieux souvenirs! et puis parfois le grave L... viendra nous apporter les nouvelles du jour et ses profondes réflexions...

Mais tout cela me semble bien loin encore, quand je regarde ma mauvaise chambre enfumée et quand je pense à l'énorme distance que doit parcourir cette lettre!

Adieu, bonne tante...

Camp des Cinq Cyprès, 2 mars 1842.

Je reçois à la fois, mon cher père, vos lettres du 14 et du 19 février. Je ne saurais vous exprimer ce que j'ai

ressenti en recevant cette lettre adressée à : « *Monsieur Ducrot, capitaine au 24e de ligne.* » Je la tournais et retournais ; je n'osais briser le cachet.

Je suis si peu habitué aux bonnes nouvelles, que je ne pouvais comprendre cette suscription.

Les idées les plus extravagantes me trottaient dans la tête, et je ne pouvais m'arrêter à la plus simple, la vraie. J'ai lu et relu vingt fois sans croire à tant de bonheur.

Vous le dirai-je? Maintenant que la réflexion est venue calmer ma folle joie, des doutes s'élèvent dans mon esprit! Rien d'officiel n'est encore arrivé. Si tout cela n'allait aboutir qu'à une déception?

Mais pourquoi donc cette persistance à repousser le bonheur? me direz-vous. Au fait, je ne réfléchis plus, et je crois à la bonne nouvelle. Je ne veux plus songer qu'à l'immensité de la faveur qui m'est accordée et faire tous mes efforts pour m'en montrer digne (1).

Je crois, dans cette circonstance, devoir beaucoup au duc d'Aumale. Je voudrais en avoir la certitude, pour pouvoir lui témoigner ma reconnaissance.

Adieu, bon père.

Blidah, 15 mars 1842.

Les journaux ont dû vous mettre au courant de ce qui se passe dans la province d'Oran : presque toutes les tribus sont soumises.

(1) Le lieutenant Ducrot fut promu capitaine au 24e de ligne à la date du 11 février 1842.

Le général Bugeaud est resté plusieurs jours à Blidah, où il a reçu le kalifat Sidi-Embareck, ex-bey de Milianah et l'un des lieutenants les plus puissants de l'Émir (1).

Il est question de la soumission de Ben-Salem, de Ben-Kani et de Sidi-Embareck. Vous comprendrez que ces personnages doivent être de bonne composition, quand vous saurez que le général de Lamoricière est à Mascara, tout prêt à entrer dans la vallée du Chéliff et dans la province de Titeri avec six mille fantassins et quatre mille cavaliers arabes.

L'intention du général Bugeaud est de ne faire aucune concession ; il veut une soummission pleine et entière, et il l'obtiendra.

Nous devons partir dans les premiers jours d'avril et rester cinquante jours dehors; Milianah est notre base d'opérations.

J'ai reçu dernièrement une lettre du duc d'Aumale qui m'a fait un bien vif plaisir. Je suis d'autant plus reconnaissant de ce qu'il a fait en ma faveur que jamais il n'avait pris aucun engagement envers moi. Il ne m'a fait aucune promesse; mais, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il a cherché à m'être utile.

Je vous envoie cette lettre; vous verrez combien elle est simple et aimable.

(1) Ce n'est pas Sidi-Embareck, kalifat d'Abd-el-Kader, mais bien le kaïd des Hadjoutes, Ben-Youssef, qui eut, au nom de Sidi-Embareck et en qualité de son représentant, diverses relations avec le général Changarnier, puis avec le gouverneur; mais les négociations n'aboutirent pas pour le moment.

Lettre de M. le duc d'Aumale au capitaine Ducrot.

« Courbevoie, 25 février 1842.

« MON CHER CAPITAINE,

« Je ne veux pas laisser passer une nomination que j'avais tant à cœur et que je crois si bien méritée, sans vous en faire mon sincère compliment. Vous êtes un de ces officiers que ceux qui aiment l'armée sont heureux de voir avancer vite, parce que des grades si bien gagnés ne peuvent manquer de mûrir un homme et de compléter un ensemble brillant de qualités militaires.

« Agréez l'assurance de mes sentiments affectueux.

« Votre ancien lieutenant-colonel,

« H. D'ORLÉANS.

« *P. S.* — Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir du brave colonel Gentil et de tous vos bons camarades. »

Blidah, 19 avril 1842.

MON CHER PÈRE,

Nous sommes rentrés le 16 à Blidah, après une course de seize jours. Sur ces seize jours de marche,

nous en avons eu dix ou douze de pluie. C'est assez vous dire que cette expédition a été peu amusante.

Nous avons parcouru un pays tout nouveau, sur lequel on n'avait que des renseignements très vagues.

Jamais les Turcs, même à l'époque de leur plus grande puissance, n'avaient osé s'y aventurer.

Nous avons rencontré des difficultés de terrain telles qu'il nous est arrivé de mettre une journée entière pour faire une lieue.

Au reste, le pays est très riche, très peuplé, et l'on n'a rien exagéré en disant que la seule tribu des Beni-Menasser pouvait mettre quatre mille fantassins sous les armes. Vous concevez qu'une telle force, dans un terrain pareil, eût pu nous donner du fil à retordre.

Mais l'époque des combats sérieux et de la résistance à outrance est déjà passée.

La fuite de l'Émir, son abandon même par les tribus qui avaient formé le premier noyau de ses forces et la base de sa puissance, ont jeté les peuplades de la province d'Alger dans la plus grande incertitude.

Si quelques chefs puissants et influents, tels que El-Berkani et Sidi-Embareck, n'avaient un intérêt tout personnel à continuer la guerre, il est probable que tout serait bientôt fini.

Quand je dis *tout,* je veux dire tout ce qui est combat et résistance armée; car il ne faut pas nous aveugler. Une fois la guerre terminée, il nous restera encore une question plus difficile à traiter, celle de l'organisation du pays soumis.

La province d'Oran nous donne déjà une idée des difficultés à surmonter.

D'une part, nous avons les tribus qui depuis longtemps sont dans nos rangs et nous ont puissamment aidés dans la lutte ; elles sont représentées par le vieux Mustapha ; de l'autre, les tribus soumises dernièrement, après une lutte acharnée, et dont l'importance nous oblige à des ménagements.

Les premiers font sonner bien haut leurs services, demandent des choses impossibles et manifestent du mécontentement.

Les dernières, réduites par la force et la misère, sont divisées en partisans de la guerre et en partisans de la paix. Ils ne s'entendent que pour une chose : repousser tout ce qui se rattache au vieux Mustapha ou à son entourage.

Tout cela soulève de nombreuses difficultés, fait craindre des révoltes ultérieures, et c'est ce qui décide le général Bugeaud à se rendre à Oran. C'est lui qui nous commandait en personne dans la dernière expédition.

Le but qu'il se proposait était une reconnaissance du pays compris entre Cherchell, Milianah et la plaine du Chéliff. Il voulait prouver à ces tribus fières et belliqueuses que leurs rochers ne les mettent pas à l'abri de nos coups, et que nos fantassins peuvent pénétrer partout.

Il a laissé sur sa route de nombreuses proclamations dans lesquelles il annonce aux Arabes que, s'ils ne

sont pas entrés en arrangement avec les Français avant l'époque des moissons, nous reviendrons chez eux tout brûler et tout saccager.

On s'attendait à quelques attaques sérieuses; mais partout les populations se sont retirées devant nous, et il ne s'est produit que quelques escarmouches d'arrière-garde, dans lesquelles nous avons eu trois officiers blessés et une vingtaine d'hommes tués ou blessés (1).

Pendant notre absence, deux cents coureurs Hadjoutes ont attaqué un détachement d'une vingtaine d'hommes (2). Les malheureux ont été écrasés par le nombre, après une résistance héroïque. Quatre seulement (Biré, Girard, Stal et Marchand) étaient encore debout quand les troupes sorties de Boufarik sont arrivées pour les dégager. Un seul homme n'était pas blessé, quatre avaient été tués raides, et plusieurs sont morts des suites de leurs blessures. Le brave sergent Blandan, qui les commandait, a succombé après avoir reçu trois coups de feu.

Un jeune sous-aide-major (mon homonyme), qui se trouvait là par hasard, s'est conduit admirablement. Il a d'abord pris le fusil d'un homme tué et a fait le coup de feu jusqu'au moment où deux balles lui ont fracassé le bras droit. Il est encore resté debout, exhortant les soldats qui l'entouraient à vendre chèrement leur vie et à se faire tuer plutôt que de se rendre aux Arabes.

(1) Dans cette course, on détruisit les moulins et les fours d'où les troupes de Ben-Allal et de Berkani tiraient leur subsistance, ainsi que la Zaouïa de Berkani.

(2) Combat de Beni-Mered.

Les Hadjoutes ont payé cher ce coup de main ; bon nombre des leurs sont restés sur le terrain, et, en revenant de notre expédition, nous avons passé par leur territoire, brûlant et pillant tout ce qui avait été oublié dans la dernière razzia (1).

Adieu...

Blidah, 21 mai 1842.

MON BON PÈRE,

... Vous n'avez sans doute pas oublié le nom d'un jeune officier d'état-major qui fut enlevé, dans les environs de Mascara, après une défense héroïque ; M. de Mirandol avait, par sa belle conduite, gagné l'amitié et l'estime d'Abd-el-Kader, qui l'a traité avec tous les égards possibles. Dans les derniers temps, il avait été obligé de l'envoyer chez son oncle, près de Tékedempt (2).

M. de Mirandol est resté là quelques mois avec une centaine d'autres prisonniers. Ces malheureux ont souf-

(1) Pendant le retour, Changarnier commandait la colonne, le gouverneur s'étant embarqué à Cherchell pour Oran. En route, on rencontra des familles assez nombreuses émigrées de la Métidja par peur ou par force. On les y ramena et on les établit dans la plaine; les soldats leur donnèrent le surnom de Beni-*Ramassés*.

(2) Ou Tagdempt ou Takdempt. Cette ville, dont Abd-el-Kader avait fait une place forte, et où il avait établi ses magasins et ses ateliers, fut détruite et brûlée en 1840 par Bugeaud. Depuis lors, Abd-el-Kader l'avait en partie relevée, et en mai 1842 Lamoricière en compléta la ruine. Le lieutenant de Mirandol avait été fait prisonnier par Ben-Tami, le 20 novembre 1841.

fert horriblement. Les Arabes, ne pouvant plus les nourrir, ont agité la question de savoir si on les tuerait ou si on leur rendrait la liberté.

Après quelques discussions, on a fini par en référer à l'Émir, qui a donné l'ordre de les remettre immédiatement en liberté. Ils sont donc arrivés à Blidah avant-hier. Tous avaient l'air de mourants. Depuis plusieurs jours, ils se nourrissaient de racines.

Tous les prisonniers s'accordent à dire qu'ils doivent la vie à M. de Mirandol. Sans son énergie, ils eussent péri infailliblement.

Ces prisonniers ne nous ont rien appris : ils n'ont fait que confirmer des nouvelles que nous savions, c'est-à-dire que la puissance de l'Émir est presque anéantie, à tel point que des Arabes, restés fidèles jusqu'au dernier moment, viennent de piller les silos réservés à Abd-el-Kader et à sa famille.

Nous nous attendons à partir d'un moment à l'autre pour la grande expédition.

Les troupes de la province d'Alger et de la province d'Oran doivent se réunir dans la vallée du Chéliff. Nous serons plus d'un mois éloignés de Blidah ; ne vous inquiétez pas de mon silence (1).

(1) Cette expédition des colonnes d'Alger et d'Oran à la rencontre l'une de l'autre était un projet caressé par Bugeaud et Changarnier, qui tous deux s'en attribuèrent la paternité. Son exécution amena les plus grands résultats.

Blidah, 15 juin 1842.

MON BON PÈRE,

Au moment de nous mettre en route, nous avons reçu contre-ordre.

Notre bataillon est resté à Blidah, mais pas dans l'inaction.

Peu de jours après le départ de la colonne, nous avons été chez les Mouzaïas faire une razzia qui a amené l'entière soumission de cette tribu hostile.

Nous avons ensuite occupé le camp de l'Oued-el-Alleg, pour protéger les faucheurs qui se trouvent dans cette partie de la plaine.

Je commandais le camp et j'avais trois cents hommes sous mes ordres : tout a été tranquille, et, sauf les mouches et les puces, nous n'avons pas eu d'ennemis à combattre.

Pendant notre séjour à Oued-el-Alleg, le général Bugeaud est rentré avec les colonnes d'Oran et d'Alger, qui avaient fait leur jonction à deux journées de marche d'El-Kantara. La colonne d'Oran présentait un beau spectacle. La cavalerie auxiliaire, composée de dix-huit cents cavaliers voltigeant et caracolant dans toutes les directions, était remarquable.

La présence de cette colonne a suffi pour déterminer la soumission des Soumates, des Beni-Salahs et des Beni-Menad, tribus puissantes qui occupent les chaî-

nons de l'Atlas compris entre Médéah et Blidah. Dorénavant on pourra passer sans crainte le col de Mouzaïa (1).

D'Alton nous a enfin rejoints, quoique souffrant encore de sa jambe; mais cela ne l'empêche pas de faire son service à cheval.

Adieu...

Devant Médéah, 1er juillet 1842.

Mon cher père, la guerre est terminée, et nous rentrons en France.

Toutes les tribus de la province de Titeri, de Milianah, de Cherchell ont fait leur soumission.

Nous avons été jusqu'à Boghar avec deux bataillons, et partout nous n'avons rencontré que des populations empressées. Les Beni-Menasser eux-mêmes sont complètement soumis; mais leurs derniers efforts nous ont coûté cher.

Le chef de bataillon Bisson, commandant supérieur de la garnison de Milianah, ayant pénétré fort loin dans le pays pour faire une razzia, s'est trouvé entouré par des forces supérieures : quarante-trois de ses hommes ont été tués et vingt-huit blessés.

Nous sommes actuellement campés auprès de Médéah, attendant le général Changarnier qui court encore dans les montagnes du Dahra pour achever de réduire les

(1) Les Hadjoutes, eux aussi, firent leur soumission le 12 juin.

Beni-Matmata, seule tribu qui ne soit pas soumise (1).

Pour vous donner une idée de la sécurité dans laquelle nous sommes, je vous dirai que le colonel Blangini a passé deux fois le col de Mouzaïa avec quinze chasseurs seulement, et que chaque jour des colons et des Arabes de Blidah arrivent ici avec des bêtes de somme chargées.

Nous allons rentrer à Alger pour y attendre notre embarquement, le colonel Blangini me l'a appris lui-même. Je vais donc rentrer en France, sans arrière-pensée, sans regrets, puisqu'il n'y a plus rien de glorieux à faire en Algérie à présent. Je pourrai jouir l'hiver prochain du bonheur de vous voir. Le courrier part, je ne veux pas vous laisser ignorer de si bonnes nouvelles.

Je vous embrasse...

La Seyne, 16 juillet 1842.

Quand je vous écrivais de Médéah, il y a quelques jours, je ne pouvais espérer, mon cher père, que ma première lettre serait datée de Toulon.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Partis le 5 de Médéah, nous débarquions à Toulon le 14, et demain 17 nous nous mettons en route pour Montpellier, où nous arriverons le 25. Nous allons sans doute y passer notre inspection générale; puis nous nous dirigerons sur Paris.

(1) Dans cette expédition, Changarnier détruisit les magasins de Ben-Allal; celui-ci fut obligé de s'enfuir vers le Serson.

Nos hommes sont arrivés ici tels qu'on peut être après une expédition de trente jours, c'est-à-dire manquant de tout, et il faut les replâtrer tant soit peu pour M. l'inspecteur.

Nous avons eu vingt-quatre heures à Alger pour faire nos malles et vendre mulets, chevaux, batterie de cuisine, etc.

En débarquant, nous avons appris la mort du duc d'Orléans. Tout le monde en a été affecté; le Prince était très aimé dans l'armée, et, d'ailleurs, c'est une nouvelle porte ouverte à l'émeute et à l'anarchie. Les régences ont presque toujours été des époques funestes dans l'histoire des peuples, et, par le temps qui court, je ne sais trop ce qu'il pourrait en advenir.

Adieu...

Montpellier, 7 août 1842.

Il y a déjà plusieurs jours, mon cher père, que j'ai reçu votre lettre du 31 juillet, mais j'ai été tellement occupé que je n'ai pas trouvé un instant pour vous répondre.

J'ai certainement plus travaillé depuis que je suis à Montpellier que pendant mes quatre ans d'Afrique.

Figurez-vous qu'on a eu l'idée de me nommer capitaine rapporteur près le 2e conseil de guerre de la 9e division militaire. Certes, c'est un honneur que j'apprécie parfaitement, mais encore faut-il, pour s'acquitter

convenablement des fonctions de capitaine rapporteur, avoir certaines connaissances qui ne s'acquièrent pas en un jour.

Ajoutez à cela que j'ai eu deux affaires à instruire immédiatement, et vous concevez cette belle ardeur de l'étude qui m'a pris.

Je ne sors plus le nez du Code pénal, du *Guide des juges militaires*, du *Manuel des conseils de guerre*, etc. Enfin, Dieu merci! je suis préparé, et mes deux affaires seront jugées lundi.

Jusqu'à présent, j'ai peu goûté les délices de la vie de garnison. Montpellier peut être une ville fort agréable à certaine époque de l'année; mais dans cette saison-ci tout le monde est à la campagne, et les belles promenades sont désertes.

Adieu...

27 décembre 1842.

MON BON PÈRE,

L'ordre de ma permutation est arrivé à Montpellier, en même temps que votre lettre du 14 décembre (1).

Mes nombreuses occupations m'ont empêché de vous répondre plus tôt. J'ai dû terminer promptement toutes les affaires dont j'avais commencé l'instruction, remettre à mon successeur les affaires en instance ainsi que les archives du 2e conseil, puis enfin le mettre au courant

(1) Le capitaine Ducrot fut placé, par décision du 13 décembre 1842, au 64e de ligne stationné en Afrique.

de toute cette boutique. Aujourd'hui seulement j'ai tout terminé, et mon départ est remis à demain.

Depuis le jour où j'ai pris les fonctions de capitaine rapporteur jusqu'à celui où je les ai cessées, c'est-à-dire depuis le 1er août jusqu'au 24 décembre, j'ai eu à instruire trente-cinq affaires.

Le conseil a prononcé deux condamnations à mort, deux aux fers, cinq à la reclusion, le reste au boulet ou à la prison, et quelques acquittements.

J'ai fait tout mon possible pour remplir convenablement ces fonctions, et, si je m'en rapporte au témoignage du lieutenant général commandant la division, je crois avoir réussi.

La lettre que m'a adressée le général pour m'informer qu'il vient de me donner un successeur finit ainsi : « Je ne terminerai pas sans vous témoigner combien j'ai été satisfait du zèle et de l'aptitude dont vous avez fait preuve dans les positions judiciaires que je vous ai confiées. »

Je suis très content d'avoir fait ce noviciat, qui m'a mis au courant de la législation militaire, dont je n'avais pas la moindre idée, et j'ai acquis une certaine habitude de parler en public, ce qui n'est pas à dédaigner.

Adieu...

Delly-Ibrahim, 21 janvier 1843.

Je suis enfin arrivé à mon poste, mon bon père, et à peu près installé.

Grâce à la recommandation du sous-intendant de Toulon, j'ai pu m'embarquer le 31 décembre, deux jours après mon arrivée.

Nous avons eu une heureuse traversée, et j'ai débarqué à Alger le 2 au soir.

La journée du 3 a été employée aux courses de rigueur, et le 4 je suis allé à Blidah présenter mes respects au Prince (1) avant son départ pour Médéah.

Je n'ai pas voulu me présenter de suite chez lui, car il donnait un grand dîner, et je suis allé voir son officier d'ordonnance et lui demander si Monseigneur pourrait me recevoir dans la soirée.

« Je ne pense pas, me répondit-il; mais venez de suite, je suis certain qu'il vous verra avec grand plaisir, car il parle souvent de vous. »

Je refusai, craignant d'être indiscret, et j'allai dîner avec un de mes camarades; nous en étions au dessert, lorsqu'un sous-officier arriva tout essoufflé à la pension, demandant le capitaine Ducrot. Je me présentai, et il me dit que le Prince l'avait envoyé me chercher avec ordre de ne pas revenir sans m'avoir trouvé. On m'attendait pour se mettre à table.

Je courus donc chez Son Altesse. Tout le monde était réuni depuis une demi-heure, et, réellement, on m'attendait pour se mettre à table!

Le Prince vint à moi, me prit affectueusement la main, me demandant des nouvelles de ma santé. Il me

(1) Duc d'Aumale.

témoigna son plaisir de me voir en termes si aimables que j'en étais tout ému.

Pendant le dîner, il m'a adressé plusieurs fois la parole. Dans la soirée, il a causé presque constamment avec moi, me parlant du 24e, des officiers qu'il avait connus, des expéditions que nous avions faites ensemble.

Je lui temoignai mon regret de me trouver au 3e bataillon, craignant que ce bataillon ne fût pas appelé à marcher. « Oh! me dit-il, nous arrangerons cela, je parlerai à votre colonel. »

En effet, la première chose que m'a dite le colonel, c'est que le Prince lui avait longuement parlé de moi, et il m'a promis que je serais appelé à marcher, aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Adieu, cher père.

Delly-Ibrahim, 8 mars 1843.

J'arrive, mon cher père, et je ne veux pas laisser partir le courrier sans vous écrire deux mots.

Nous avons reçu, le 27 janvier, à dix heures du matin, l'ordre de nous mettre en route à trois heures.

C'était, disait-on, pour sept ou huit jours au plus.

Nous sommes restés trente-neuf jours dehors!

Notre but était de réprimer les tribus révoltées (1). Nous avons eu quelques affaires assez sérieuses pendant les journées des 15, 16 et 17 février. Mais notre ennemi

(1) Expédition du 12 février au 7 mars contre les Zatima et Beni-Menad.

le plus constant et le plus terrible a été le mauvais temps : vent, pluie, grêle, neige, nous avons tâté de tout pendant ces trente-neuf jours de courses dans la montagne.

Nous repartons après-demain pour aller travailler à la route de Milianah; cette route terminée, nous nous remettrons en course dans le Chéliff.

Au camp de la Chiffa, 3 juin 1843.

MON CHER PÈRE,

Les journaux vous ont appris sans doute le brillant succès de Mgr le duc d'Aumale (capture de la Smala). C'est une affaire qui peut avoir de grands résultats, car l'Émir y a perdu ses plus fidèles partisans.

Le beau rôle est resté à notre cavalerie, qui, par une charge faite avec autant d'audace que d'à-propos, a dispersé tout ce qui lui résistait.

Après une marche de *trente-huit heures* dont *vingt-quatre* sans trouver une goutte d'eau, nous sommes arrivés lorsque tout était fini.

Nous avions parcouru une distance de *trente-deux lieues* presque sans boire ni manger! C'est, je le crois, le maximum des forces humaines, surtout quand on songe que nos hommes portaient sept jours de vivres dans leurs sacs (1)!

(1) Pour fournir la dernière partie de cette marche forcée, on dut alléger les hommes en leur faisant déposer les sacs et conserver seule-

Le but de la campagne atteint, nous sommes rentrés à Médéah le 26 au soir beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait.

Après trois jours de repos, nous sommes venus nous installer, le 31, au camp de la Chiffa pour travailler à la route de Blidah à Médéah.

Toutes les colonnes n'ont pas été aussi heureuses que la nôtre.

La mort du vieux Mustapha ben Ismaïl est une triste contre-partie de notre succès (1).

La colonne du général Changarnier a rencontré une résistance énergique dans l'Ouaren-Senis; le colonel d'Ilens, du 58e, a été tué, et il y a eu bon nombre de victimes dans ce régiment.

J'ai vu souvent le Prince; il est toujours rempli de bonté pour moi. J'ai dîné avec lui la veille de notre rentrée à Médéah; notre bataillon étant d'arrière-garde, nous n'étions rendus au bivouac qu'à sept heures du soir, et au moment où j'arrivais à la tête de ma compagnie, le commandant Jamin est venu me chercher et m'a entraîné : « Dépêchons-nous, m'a-t-il dit, le Prince meurt de faim, et il vous attend pour se mettre à table. »

Adieu...

ment les vivres : beaucoup de sacs furent perdus, et le service de l'intendance les imputa aux capitaines, qui n'avaient fait qu'exécuter les ordres donnés. Cette mesure provoqua de vives réclamations de la part des intéressés, et laissa dans l'esprit du capitaine Ducrot un fâcheux souvenir.

(1) Mustapha et son Maghzen, après avoir dépouillé les débris de la Smala échappés au duc d'Aumale, se laissèrent surprendre le 23 mai par les Cheurfa. Le vieux chef abandonné des siens, presque seul, se fit bravement tuer.

Le récit suivant du capitaine d'Alton donne des détails complets sur la prise de la Smala dont il est question dans la lettre précédente.

Récit de l'affaire de la Smala par M. d'Alton, capitaine au bataillon du 33e régiment d'infanterie qui, avec celui du 64e et un bataillon de zouaves, rejoignit le soir la cavalerie victorieuse.

(Extrait d'une lettre adressée au capitaine Ducrot.)

Nous sommes partis le 7 de Médéah. Le 8, nous sommes venus à Berrouaguïat; le 10, repos. Le 11, nous sommes partis à six heures du matin et nous avons été camper à trois lieues au sud de Boghar. Le 12, nous entrons dans le petit désert et, après une marche de onze lieues sans eau, nous venons camper sur le bord d'un ruisseau qui est appelé le Marshsinn. Le 13, nous faisons sept lieues au sud-ouest et nous venons coucher sur un petit cours d'eau encaissé dans une vallée. Le 14, au moment de partir du bivouac, on surprend onze Arabes occupés à allumer des feux de signaux. Immédiatement le Prince forme un conseil de guerre composé de tous les officiers supérieurs de la colonne. Les Arabes sont reconnus coupables et condamnés à mort à l'unanimité. Un seul âgé de seize ans est gracié et envoyé pour porter la nouvelle aux tribus. Les autres sont exécutés séance tenante par un peloton de spahis, et la colonne continue sa marche, suivant tous les détours de la vallée pour chercher à se masquer. Nous faisons ainsi dix ou douze

lieues au sud-ouest, et nous arrivons le soir dans une oasis, au pied de ces montagnes que tu as aperçues de Boghar. A sept heures du soir, nous partons sans tambour ni trompette; nous marchons toute la nuit en longeant la montagne, nous y entrons à la pointe du jour. On surprend un village appelé Godzila, l'on prend quelques habitants desquels on espère obtenir des renseignements sur la Smala. Ils disent que la Smala a quitté Godzila depuis quelques jours; qu'elle est entrée dans le désert; mais ils ne peuvent donner des détails sur sa marche. Le 15, séjour à Godzila. Le 16, nous nous mettons en route à trois heures du matin; notre bataillon est d'arrière-garde. Nous marchons toujours au sud-ouest, nous traversons la chaîne des montagnes dont je te parlais tout à l'heure, vulgairement dites « Montagnes bleues ». Vers midi, quelques Arabes du Goum amènent un nègre qu'ils ont pris dans la montagne. Ce nègre affirme que la Smala est passée depuis deux jours, qu'elle est entrée dans le désert, et qu'elle doit se trouver à l'Oued-Taguin, au sud-est. Immédiatement la colonne s'arrête, on donne l'ordre de faire le café. On prévient que l'on marchera pendant toute la nuit, et que l'on a quatorze ou quinze lieues à faire sans eau. Les zouaves sont déchargés de leurs sacs, on leur donne deux cents mulets; la moitié seront montés sur ces mulets; ils se relèveront successivement et suivront la cavalerie. Un bataillon du 33e et le nôtre suivront aussi vite que possible avec le convoi. La cavalerie doit arriver à la pointe du jour; nous arriverons vers onze heures du matin.

A cinq heures du soir, tout le monde se met en route. La cavalerie et les zouaves gagnent le devant : à la pointe du jour (nous avions marché toute la nuit), nous ne les voyons plus. Nous avons pour guides trois des malheureux pris à Godzila. On s'arrête, on distribue un quart d'eau à chaque homme, on mange un morceau de biscuit, et voilà !...

Le colonel réunit tous les officiers et nous dit : « Messieurs, nous avons besoin de toute notre énergie pour soutenir nos hommes et terminer convenablement notre tâche, nous avons été trompés sur les distances. Nous espérions arriver dans la matinée, nous ne serons peut-être pas arrivés à dix heures du soir. Que chacun fasse de son mieux. » Après trois quarts d'heure, on se remet en route. Jusqu'à onze heures, les hommes marchent parfaitement; mais, à partir de ce moment, les traînards deviennent à chaque instant plus nombreux. On les met sur les mulets qui suffisent à peine déjà à porter leurs charges. A deux heures, l'avant-garde rencontre les zouaves arrêtés près d'un trou dans lequel il y a non pas de l'eau, mais de la boue que l'on aurait pu coller contre un mur. Nos hommes se précipitent la tête dedans; on est obligé de les frapper pour les retirer. Au bout d'une halte d'une demi-heure, deux Arabes du Goum viennent prévenir le colonel Chasseloup que le Prince est aux prises avec Abd-el-Kader et qu'il demande les zouaves en toute hâte. Le colonel Chasseloup hésite et dit qu'une pareille manière de donner des ordres n'est pas militaire, que c'est peut-être un piège. Vainement

ses officiers lui représentent que, si cette manière de donner des ordres est peu militaire, il serait très peu « zouave » de ne pas vouloir marcher en pareille circonstance. Il veut consulter le colonel Chadeysson; celui-ci répond qu'il n'a pas d'ordres à donner aux zouaves dont le mouvement est indépendant de sa colonne; que tout ce qu'il peut dire, c'est que, s'il était à la place du colonel Chasseloup, il partirait immédiatement. Ce dernier se décide; les zouaves partent presque au pas de course, et nous les suivons à petite distance. Mais à partir de ce moment nous ne formions plus une colonne; c'était une longue traînée d'hommes à la débandade criant la soif, tombant à chaque pas, sans pouvoir parler, montrant la bouche sèche et pleine de poussière; j'étais d'extrême arrière-garde, et j'ai vu cela mieux que qui que ce soit. Enfin, à six heures du soir, nous arrivons à Aïn-Taguin; nous trouvons la cavalerie et les zouaves campés au milieu même de la Smala dont les tentes étaient encore debout. Mais au milieu de cet immense butin qui gisait de tous côtés, pas un de nos malheureux soldats ne songeait à ramasser quoi que ce soit. Courir à la source, puis venir se coucher et ronfler immédiatement, voilà ce qu'ils ont fait.

Dans cette marche extraordinaire, nous avons parcouru trente-cinq lieues en trente-deux heures, dont vingt-quatre sans eau. Nos hommes portaient pour six jours de vivres. (L'on avait déchargé les mulets pour monter les zouaves.)

Revenons à la marche de la cavalerie : le Prince comptait trouver la Smala à la pointe du jour; mais les guides avaient mal calculé la distance. D'ailleurs, l'on savait seulement que la Smala devait être campée sur l'Oued-Taguin, mais à court d'eau. A plusieurs lieues, l'on ignorait sa direction, et, depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures, on a erré en divers sens. A une heure, on avait renoncé à l'espoir de rencontrer la Smala. Les chevaux et les hommes étaient harassés, l'on ne songeait plus qu'à trouver l'eau pour bivouaquer. Le rendez-vous général étant Aïn-Taguin (la source), on était sûr de se rencontrer à ce point, puisqu'il suffisait de remonter la rivière. Le Prince avait envoyé quelques Arabes en éclaireurs pour tâcher de découvrir ce diable de ruisseau. Tout à coup les Arabes arrivent tout effarés, se jettent à bas de leurs chevaux, pressent les genoux du Prince en lui criant : « La Smala est là! la Smala est là! Mais si tu avances, nous sommes tous perdus. C'est une mer dans laquelle tu vas te noyer avec cette poignée de cavaliers (670 chevaux); fuyons, nous avons peut-être encore le temps de rejoindre l'infanterie. » Le Prince ne se démonte pas du tout; il appelle le colonel Yusuf et lui dit : « Prenez quelques cavaliers et allez reconnaître ce qui se passe là-bas. Nous vous attendons. » Au bout de quelques instants, Yusuf revient et dit au Prince : « Il est vrai qu'il y a beaucoup de monde là-bas; mais mon avis est qu'on ne peut reculer; si nous battons en retraite, les Arabes vont reprendre courage; ils ont des chevaux frais, les nôtres sont

horriblement fatigués. Ils sont dix fois plus nombreux que nous, l'audace seule peut nous sauver. »

« C'est aussi mon avis, dit le Prince. — Qu'en pensez-vous, messieurs? » en s'adressant à son état-major. Le capitaine de Beaufort, chef d'état-major, dit : « Monseigneur, réfléchissez un instant; nous avons déjà fait bien des étourderies depuis le commencement de cette campagne. Cette dernière pourrait nous coûter bien cher. Réfléchissez, pour l'amour de Dieu. — C'est tout réfléchi, reprend le Prince; si c'est une étourderie, j'en prends toute la responsabilité, je suis d'une race peu habituée à reculer. *Le vin est tiré, il faut le boire*... Colonel Yusuf, formez vite votre cavalerie en bataille, et en avant! » On se forme en bataille, on forme les pelotons, on part au trot, on dépasse un pli de terrain qui masque la Smala et l'on se trouve en présence d'une immense population, qui sort des tentes en poussant des cris affreux et fuyant de tous côtés. On prend le galop, et chaque peloton entre bravement au milieu de cette mer humaine. Chaque peloton suit sa direction, traverse le flot au galop de charge pour couper la retraite aux fuyards, et on va se rallier à une lieue de là; puis l'on vient, refoulant vers le centre tout ce que l'on a dépassé. La plupart des cavaliers ont fui, quelques-uns seulement ont bravement fait le coup de feu : ils nous ont tué dix chasseurs et spahis, et en ont blessé quatorze. Mais deux cents des leurs ont été sabrés. A une heure tout était terminé, et l'on s'occupait de ramasser les prisonniers de distinction. Toute la famille de Sidi-Em-

bareck était du nombre. On a prétendu que la mère d'Abd-el-Kader s'était jetée aux genoux de Yusuf en demandant l'*aman,* et que, entraîné par la charge, il l'avait dépassée; qu'alors, quelques Arabes s'étaient approchés d'elle, l'avaient hissée sur un cheval sans selle, et qu'elle était partie au galop. Je sais de source certaine que c'est un conte du brillant colonel; ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle était là, et qu'aux premiers cris : « Voilà les Roumis! » elle a été entourée par ses fidèles. Le butin a été immense; la caisse d'Abd-el-Kader, ses bijoux, tout a été pillé. Le porte-fanion de Yusuf a donné l'exemple d'un rare désintéressement. Il a fait charger sur un mulet et a porté au Prince une caisse renfermant huit mille douros; d'autres, moins délicats, ont ramassé des sommes de quinze à vingt mille francs, des bijoux, des tapis de toute beauté. Enfin, pour te donner une idée de ce butin immense, je te dirai que le spahi le moins heureux est rentré à Médéah avec une valeur de quinze cents francs. Il pouvait y avoir dans la colonne à notre rentrée deux mille mulets de prise chargés du butin appartenant aux spahis ou aux Arabes du Goum.

On était tellement fatigué à la fin de cette journée qu'il a été impossible de prendre des dispositions. Le jour même et pendant la nuit, des troupeaux de chameaux et de mulets erraient autour du bivouac; quelques Arabes, plus audacieux que les autres, sont venus les chercher, et ils sont même entrés dans les tentes les plus éloignées pour enlever ce qui pouvait y rester. Cependant, le lendemain, quand on a réuni les trou-

peaux, il pouvait y avoir trente ou quarante mille moutons, deux ou trois mille bœufs et quelques centaines de chameaux. Nous avons ramené tout cela à Médéah, moins les milliers de moutons qui sont restés en route. Pas un coup de fusil n'a été tiré; il paraît qu'Ab-el-Kader était alors dans les plaines du Sig, et qu'il lui était impossible de nous rejoindre, ce qui est peut-être très heureux; car il nous aurait été impossible de protéger l'immense convoi que nous traînions à notre suite.

Le capitaine Ducrot à son grand-père.

Milianah, 9 juillet 1843.

... Les journaux vous ont appris la rentrée en France du duc d'Aumale, et vous pouvez vous imaginer combien cet événement me peine.

L'intention positive du Prince était de rester encore quelque temps à Médéah; il s'en était même ouvert un jour en causant avec moi; mais il a dû céder aux pressantes sollicitations de la famille royale.

Je suis convaincu que nous le reverrons bientôt en Afrique.

« Je revois toujours la France avec joie, me disait le Prince; mais, après un séjour de trois mois à Paris, je regrette l'Algérie et ne songe qu'à y revenir. »

Comme je me récriais, en disant que tout ce qui peut

constituer le bonheur dans une ville comme Paris devait certainement être donné en partage au Prince :

« Détrompez-vous, m'a-t-il dit, les avantages et les privilèges de ma position sont trop chèrement achetés par la contrainte et les ennuis qui en sont la conséquence inévitable... Ici, je ne vois que des cœurs et des visages amis... à moins, cependant, que ce ne soient des Arabes... et alors... c'est encore un plaisir. »

Je vous répète ces paroles, parce qu'elles donnent une idée exacte du caractère charmant et de la bonté du Prince.

Nous avons quitté le camp de la Chiffa, le 11, pour venir à Milianah. Nos trois bataillons se sont réunis sous les ordres du colonel, et, le 16, nous sommes entrés en campagne.

Nous avons opéré dans l'Ouaren-Senis sans obtenir de grands résultats. Des fractions de tribus ont payé l'impôt d'assez mauvaise grâce.

On parle très haut ici de la rentrée en France du général Bugeaud ; ce ne serait qu'une très courte absence, mais encore est-il à craindre qu'elle ne produise mauvais effet. Abd-el-Kader ne manquerait pas d'en profiter.

Ma situation au 64ᵉ prend bonne tournure ; avant peu je me trouverai presque à la droite des capitaines du régiment, et, suivant toute apparence, d'ici à quelques mois j'aurai le commandement d'une compagnie d'élite.

Malgré ces avantages, je vous avouerai que je me prends souvent à regretter mon cher 24ᵉ, surtout quand je pense qu'en ce moment-ci je serais auprès de vous.

C'est une dure nécessité que celle de sacrifier les plus belles années de sa vie pour se créer une position dont peut-être on ne jouira pas. Il y a des moments où je donnerais volontiers toutes mes chances d'avenir pour une honnête aisance, une bonne ferme et un chez-moi quelque peu confortable.

Cela tourne terriblement à l'épicier, mais c'est l'exacte vérité.

Si jamais vous rencontrez deux braves sous-officiers nommés Balesté et David, je vous les recommande spécialement; ils sont sergents-majors et décorés. Ce sont deux de mes vieux camarades de fatigue et de combat.

Adieu...

Août 1843.

J'arrive enfin de cet infâme camp de l'Oued-Rouma : il était temps d'en sortir! Nous avons ramené les trois quarts de nos soldats dans des prolonges ou sur des mulets.

L'état sanitaire a été satisfaisant pendant une quinzaine de jours; après quoi le siroco s'est mis à souffler sans cesse, ce qui a mis tout le monde sur le flanc. Les malades sont atteints de fièvres intermittentes accompagnées de congestions cérébrales. Grâce à Dieu, je me porte bien, mais je suis désespéré de voir ma compagnie dans un aussi triste état; je n'ai pas dix hommes valides sur un effectif de cent. Ce motif a déterminé le

général Reveu, qui commande momentanément à Milianah, à faire abandonner le camp.

Adieu...

Milianah, 28 septembre 1843.

Mon bon père,

Nous partons ce soir pour une expédition qui sera assez longue : nous allons battre tout l'Ouaren-Senis, dans lequel se trouvent encore quelques fractions de tribus rebelles; après quoi on donnera une organisation régulière à ce pays qui n'en a jamais eu.

Le général Changarnier rentre définitivement en France, sur sa demande, à la suite d'altercation très vive avec le gouverneur; voici dans quelles conditions : le général Changarnier et le général Fésenzac avaient été désignés par le ministre de la guerre pour inspecter les régiments de la province d'Alger.

Le général Changarnier était donc à Téniet-el-Haad (à trois journées de Milianah), en train d'inspecter le 53e de ligne, lorsqu'il reçut une lettre du gouverneur, le priant de venir inspecter le 58e alors à Douera, et, aussitôt son inspection terminée, de faire une course aux Issers. Le général Changarnier revient en hâte à Douera. Là, il apprend que l'inspection du 58e a été passée par le général Fésenzac et reçoit une lettre du gouverneur lui disant que, vu l'urgence, il avait décidé que le général Fésenzac passerait l'inspection du 58e à

la place du 26ᵉ, lequel serait inspecté par le général Changarnier.

Or, le 26ᵉ avait alors deux bataillons à Milianah et un autre à Orléansville. Il fallait donc encore parcourir une centaine de lieues !

Furieux, le général Changarnier va trouver le gouverneur, et, après s'être expliqué très vivement, il lui dit : « Je ne veux pas servir une minute de plus sous vos ordres, et je vous prie d'accepter ma démission de commandant de la division de Milianah ; mais, chargé de l'inspection par le ministre, je remplirai cette mission jusqu'au bout. »

Vous voyez, mon bon père, que, dans cette affaire, tous les torts ne sont pas du côté du général Changarnier.

Milianah, 22 octobre 1843.

Nous sommes rentrés d'expédition, mon cher père, et nous voilà de nouveau dans notre trou de Milianah.

Comme il était facile de le prévoir, les populations de l'Ouaren-Senis n'ont pas tenu devant nos nombreuses colonnes.

Toutes les tribus se sont empressées de se soumettre aux conditions rigoureuses imposées par le maréchal. Une seule a fait quelque résistance, celle des Béni-Boudouan ; mais, traquée sur tous les points, elle a fini par céder et payer les 1,500 douros (7,500 francs) d'amende.

Pour des gens tenant à l'argent et qui en ont peu, c'est une somme énorme. Il est donc probable qu'ils ne seront pas tentés de se soulever de nouveau.

Nous sommes à Milianah pour deux ans, et chacun cherche à se créer son petit bien-être. Je m'occupe de monter ma basse-cour et de faire défricher un jardin potager. Ce sont là mes grandes distractions. *O tempora, o mores !* Puis je m'adonne à l'étude de l'arabe.

Adieu.

Milianah, 17 novembre 1843.

..... Il n'est plus question que d'agriculture, de plantations; les discussions roulent sur l'avantage de semer l'orge ou la pomme de terre dans tel ou tel terrain; de planter des mûriers ou des peupliers, etc.

Pour mon compte, j'avoue que j'en ai par-dessus la tête, car je n'ai pas tardé à voir, après quelques jours d'essai, que mon ordonnance et mon jardinier s'entendaient beaucoup mieux que moi dans ces questions.

Pour passer le temps, je lis, je fume, et puis, et puis... quand je m'ennuie trop, je décroche mon fusil, je siffle mon chien et je vais faire un tour de chasse.

Milianah, 2 décembre 1843.

MON CHER PÈRE,

Les journaux vous ont appris le grand événement

dont la province d'Oran vient d'être le théâtre, et vous connaissez les détails que nous ignorons encore.

Ce qu'il y a de positif, c'est que les débris de l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader ont été joints et anéantis par la colonne du général Tampour, et que Ben-Allal a été tué (1).

Sa tête est restée pendant trois jours exposée sur la place de Milianah, et les Arabes ont pu se convaincre de la vérité d'un fait qu'ils ont nié jusqu'au dernier moment.

Un Arabe influent me disait, il y a quelques jours, à propos de cet événement : « Cela n'est pas possible! le sabre d'un Roumi (chrétien) se ploie sur la poitrine d'un marabout aussi saint que Ben-Allal. »

Il n'y a plus moyen de nier à présent, mais quelques-uns prétendent que, s'il a cessé d'être invincible, c'est qu'il a péché.

D'après mes renseignements, une petite histoire qui court chez les Arabes ne serait pas sans fondements.

Ben-Allal était jeune (vingt-neuf ans) et fort beau garçon, quoique borgne, par suite d'un coup de feu; il a longtemps vécu à Koléah et avait appris des *Roumis* à respecter peu la femme de son prochain (il paraît même

(1) Combat de Sidi-Yaya, 11 novembre. Ben-Allal, appelé aussi Sidi-Embareck, était le plus habile des lieutenants d'Abd-el-Kader et notre ennemi le plus acharné : mais il s'était toujours montré adversaire brave et loyal. Par ordre de Bugeaud, son corps fut ramené à Koléah et enterré dans le tombeau de ses ancêtres. L'armée lui rendit les honneurs militaires attribués à un officier général. Sa propriété, léguée par lui à Lamoricière, fut donnée par ce dernier au 1er régiment de zouaves, auquel elle appartient encore sous le nom de Jardin des zouaves.

que, dans l'intimité, c'était un bon vivant), mais il prenait de grandes précautions pour sauver les apparences devant ses coreligionnaires. Il était parvenu à conserver une influence due à son père, marabout très vénéré.

A l'époque de la paix, en 1836 ou 1837, Abd-el-Kader le nomma bey de Milianah, et la reprise des hostilités le trouva dans cette position.

Homme de tête et d'action, il rendit de grands services à Abd-el-Kader; mais, après la perte de ses dernières espérances, peut-être eût-il fait sa soumission s'il n'était resté attaché à la cause de l'Émir par des liens plus puissants que l'ambition.

Ben-Allal était amoureux! amoureux de la femme d'Abd-el-Kader, qui, s'il faut en croire la chronique scandaleuse de l'endroit, le lui rendait bien. Or, comme la chair est faible et que les tentations sont grandes, nos deux amants eurent un instant de faiblesse, peut-être plusieurs...

C'est pourquoi la main de Dieu s'est appesantie sur son serviteur infidèle!

Voilà l'histoire pure et simple que racontent, *à la plus grande gloire de Dieu,* les mauvaises langues du pays.

Cet événement doit anéantir les dernières espérances d'Abd-el-Kader et assurer pour longtemps la tranquillité du pays. Adieu donc la guerre!

Le colonel Daumas m'a fait proposer d'entrer dans les bureaux arabes. Cette position offre des avantages incontestables. C'est là que les généraux Lamoricière,

Duvivier, Marey, etc., ont commencé à conquérir leur réputation...

Milianah, 10 janvier 1844.

..... Je vous ai parlé déjà du projet de mon colonel de me placer à la tête des travaux d'agriculture entrepris par le régiment.

Je croyais m'être débarrassé habilement de cette corvée, je m'étais trompé.

L'officier désigné pour cette besogne est entré à l'hôpital, et le colonel a tellement insisté que je n'ai pu refuser.

Je suis donc dans les légumes! J'ai été à Alger faire des achats de semences et choisir, au jardin d'essai, des plants de toute nature.

J'ai vu le gouverneur pour lui rendre compte du point où en sont les travaux.

Il m'a reçu avec une grande bienveillance, m'a demandé une foule de détails sur ce qui était fait ou à faire, m'a donné d'excellents conseils et m'a congédié en me disant qu'il fallait se rendre utile de toutes les manières, et qu'il ne m'oublierait pas en temps opportun.

Pendant mon séjour à Alger, j'ai vu plusieurs fois le colonel Daumas. Il voulait m'enrôler immédiatement et me nommer chef du bureau arabe de Teniet-el-Haad.

J'ai demandé le temps de la réflexion, ne voulant pas prendre de détermination sans avoir votre assentiment.

Le général Baraguay-d'Hilliers, qui arrivait de Con-

stantine et que j'ai été voir, m'a dit que le duc d'Aumale lui avait beaucoup parlé de moi; il n'a pas tenu à lui que je n'aie été décoré après l'affaire de la Smala.

Ce souvenir du Prince, à deux cents lieues de moi, est bien flatteur.

On parle beaucoup de l'arrivée du duc d'Aumale pour prendre le commandement de l'Algérie en remplacement du général Bugeaud.

Il n'est pas plus question d'Abd-el-Kader que s'il n'avait jamais existé. Le pays est d'une tranquillité parfaite, et les chemins aussi sûrs que nos grandes routes de France, à part toutefois le voisinage des lions et des panthères qui, depuis quelque temps, inquiètent certaines tribus.

Adieu...

Milianah, 7 juin 1844.

Les événements se croisent autour de nous, mon cher père, sans que nous y prenions part, hélas! relégués que nous sommes dans ce vilain trou de Milianah.

L'expédition de l'Est est terminée; elle a amené des résultats qu'on ne pouvait espérer sitôt.

De l'aveu de la cavalerie et des gens les moins bien intentionnés, le rôle de l'infanterie a été magnifique dans cette expédition, et le maréchal se serait surpassé! Ce qui n'est pas peu dire (1).

(1) Expédition du maréchal dans la Grande Kabylie, occupation du Dellys, combat de Taourga et d'Ouarezzeddine, et soumission des Flittas.

A présent, on parle de mouvement dans le Maroc..

Un événement bien malheureux s'est passé dans la province de Constantine.

A la suite de sa première expédition dans le Sud, le duc d'Aumale avait occupé Biskra, et, comme garnison, y avait laissé une compagnie de tirailleurs indigènes dans laquelle on avait enrôlé bon nombre de déserteurs venant des troupes d'Akmet-Bey. Ces déserteurs sont parvenus à séduire une partie du bataillon, et, dans la nuit, tous les officiers ou employés français ont été massacrés, le trésor pillé (80,000 francs), deux pièces de canon et six mois de vivres et de munitions enlevés! Akmet-Bey se tenait à portée avec sa cavalerie; il est accouru et a achevé le pillage de la ville.

Cet événement est très malheureux, l'opposition ne manquera pas d'en rejeter la faute sur le Prince... On ne peut se dissimuler qu'il y a eu imprudence à confier un poste aussi important à des troupes indigènes; mais, à vingt-trois ans, peut-on avoir toutes les expériences (1)?

Le bruit court déjà que le Prince est rappelé en France, et qu'il sera remplacé par le général Changarnier.

Adieu...

(1) Quand, le 19 mai, le duc d'Aumale arriva à marches forcées devant Biskra, la place, abandonnée par Mohamed-ben-Hadj, avait déjà été réoccupée par le sergent-major Pelisse (seul échappé au massacre) et le caïd des Tolga.

Milianah, 27 juin 1844.

. ... Nous sommes toujours dans une immobilité désespérante ; c'est à peine si nous savons ce qui se passe sur le théâtre de la guerre.

Les journaux nous ont appris les deux engagements qui ont eu lieu dans l'ouest avec les Marocains ; depuis, nous n'avons plus de nouvelles.

Dans ce moment-ci, nous nous préparons à l'inspection générale.

Grâce à l'administration ferme et vigoureuse du maréchal, tout est tranquille autour de nous, et rien ne peut faire présumer le moindre soulèvement.

Les Arabes de cette région s'occupent fort peu du Maroc ; ils se contentent de lever les épaules, en disant que les Marocains sont fous, et qu'il leur arrivera ce qui est arrivé aux Algériens, à Achmet-Bey, à Abd-el-Kader ; en un mot, à tous ceux qui ont voulu entrer en lutte avec les Français. Je crois que s'il n'y a pas quelque influence étrangère cachée, cette question sera bientôt réglée.

Il paraît, du reste, que la guerre se fait contre la volonté de l'empereur du Maroc ; Abd-el-Kader a pris là une telle influence, il a tellement fanatisé les tribus, qu'il traîne l'empereur à la remorque et pourrait bien, d'un moment à l'autre, prendre sa place.

Une circulaire ministérielle, adressée à tous les colo-

nels d'Afrique, les engage à propager l'étude de la langue arabe et demande le nom des officiers qui s'en sont déjà occupés, et leur promet des faveurs spéciales. Le colonel a eu la bonté de me porter en tête, comme parlant bien l'arabe, le lisant et l'écrivant. Il m'a certainement jugé avec beaucoup trop d'indulgence.

Adieu...

Milianah, 22 juillet 1844.

Nous avons vu dernièrement quelques officiers qui faisaient partie de la colonne du général Marey ; ils ont été jusqu'à Aïn-Maddi, à 154 lieues au sud d'Alger, et sont revenus sans coup férir ; cette expédition est remarquable par l'étendue du pays parcouru (1).

On parlait d'Aïn-Maddi, il y a trois ans, comme on parle aujourd'hui de Tombouctou. Il était question d'établir des relations avec Tedjini, bey d'Aïn-Maddi, par l'intermédiaire des caravanes ; mais jamais il ne serait venu à la pensée qu'on pût y aller aussi facilement, aussi tranquillement que d'Alger à Douera.

J'insiste sur cette question pour vous prouver quels immenses progrès ont été faits dans ce pays depuis quelques années.

(1) Parti de Médéah le 1er mai 1844 avec une colonne d'infanterie montée sur des chameaux, le général Marey était le 14 à Tagienne, le 18 dans le Djebel-Amour, le 21 à Tadjemont, le 22 à Aïn-Maddi. De là il poussait une pointe sur El-Aouta et, le 25, entrait à Laghouat, d'où il repartait le 28 pour rentrer à Tiaret le 11 juin.

Reste à savoir si l'on saura mettre à profit ces grands résultats; si, après avoir *vaincu* et *pacifié,* l'on saura *administrer!*

J'en doute fort, car depuis que je m'occupe d'arabe, j'ai été à même de constater bien des fautes commises. Mes relations très fréquentes avec les chefs arabes me permettent de constater l'effet déplorable produit sur eux par certains actes.

Le grand malheur ne vient pas des administrateurs, mais des exigences de l'administration. C'est une absurdité de vouloir appliquer nos idées de liberté et d'égalité à un peuple dont tout le code religieux et politique est fondé sur le fatalisme et l'absolutisme.

Mais, quand on a entendu un député dire en pleine Chambre « *qu'il était d'autant plus apte à juger la question d'Afrique qu'il n'y avait pas mis les pieds et par conséquent ne subissait aucune influence fâcheuse* », rien ne doit plus étonner.

Enfin qui vivra verra. Tant que le maréchal Bugeaud restera gouverneur, je crois que les choses marcheront bien; avec son caractère ferme et résolu, il trouvera moyen de résister aux mauvaises influences des faiseurs et gardera, aux yeux des Arabes, tout le prestige du vainqueur; après lui, les affaires pourront bien changer.

Nous ne recevons de nouvelles positives sur ce qui se passe au Maroc que par les journaux de France...

Quatre cents blessés ont été débarqués à Alger par suite de l'encombrement des hôpitaux d'Oran... Cela

ne peut être que le résultat d'un grand combat ou d'une affaire très malheureuse.

Adieu...

17 septembre 1844.

MON CHER PÈRE,

Les affaires du Maroc sont loin d'être terminées. Le maréchal est rentré à Alger avec son état-major pour régler des questions urgentes d'administration. L'infanterie est restée sur la frontière; il est donc évident que le maréchal Bugeaud retournera là-bas et emmènera les troupes qui se trouvent dans le Sahel. J'ai lieu de croire que l'on ne pensera pas à nous... Nous avons le malheur d'être sous les ordres d'un général qui, à tort ou à raison, passe pour ne pas être un guerrier très féroce. Aussi l'a-t-on laissé à Milianah, lorsque le commandement de colonnes très importantes était confié à des colonels, voire même à de simples lieutenants-colonels !...

L'étude de la langue arabe ne me console nullement de ne pas marcher. Au point où j'en suis arrivé, j'ai surtout besoin de me familiariser avec la conversation des indigènes, et cela pourrait avoir lieu tout aussi bien en expédition qu'à Milianah.

Dieu veuille que vos prévisions à l'égard de l'Angleterre soient justes! Je ne parle pas seulement comme soldat, mais encore comme simple citoyen. Nous avons une terrible revanche à prendre contre cette nation, et,

le cas échéant, le fer français l'emportera peut-être enfin sur l'or anglais.

D'ailleurs, au point où nous en sommes, une guerre générale ne serait-elle pas un bienfait pour la France? Elle réveillerait, sans aucun doute, les sentiments d'honneur et de patriotisme étouffés sous les monceaux d'or de nos industriels, sentiments incompris et méprisés par l'aristocratie financière, aussi orgueilleuse qu'elle est égoïste.

J'ai lu les journaux ce matin, et je suis encore sous l'impression produite par les insultes des journalistes anglais. On ne peut répondre à cela que par des actes; malheureusement, il est à craindre que ces messieurs ne soient en droit de reprendre bientôt la pièce intitulée : *Le coq français chante, mais ne se bat pas,* pièce de circonstance, jouée en 1840, sur le théâtre de Londres.

Adieu...

24 novembre 1844.

Mon cher père, depuis que notre inspection générale est terminée, nous nous attendons à faire un mouvement, et je remettais de courrier en courrier pour vous apprendre quelque chose de positif à cet égard.

La mésintelligence qui existait depuis longtemps entre le général Reveu et notre colonel a pris un tel caractère d'aigreur qu'il a été facile à l'inspecteur général de s'en apercevoir, et les explications qui s'en sont suivies ont

été telles qu'il est presque impossible de laisser le colonel Picouleau sous les ordres du général Reveu. Le colonel lui-même a demandé avec instance à quitter la garnison de Milianah, et le général inspecteur a promis d'en parler au gouverneur.

Le départ de ce dernier, par suite des événements survenus dans l'Est, a probablement empêché les promesses du général de Bar de se réaliser. Aujourd'hui, notre colonel est à Alger, et certainement la question est résolue au moment où je vous écris. Si nous quittons Milianah, ce sera pour nous rapprocher d'Alger.

Le gouverneur a dû s'embarquer aujourd'hui pour aller en France, où il doit passer deux ou trois mois. Le général de Lamoricière prend le commandement pendant l'intérim. On ne parle en ce moment que de projets d'organisation qui verront le jour, lorsqu'on aura entendu le maréchal Bugeaud. Il en est un qui m'intéresse particulièrement et sur lequel je désirerais beaucoup avoir des renseignements positifs. Si l'on ne m'a pas trompé, les officiers employés aux affaires arabes formeront un corps d'état-major à part composé de trois colonels, trois lieutenants-colonels, six chefs d'escadrons, trente capitaines et je ne sais combien de lieutenants et sous-lieutenants. On n'a pas su me dire si, une fois classés dans cet état-major, les officiers cesseraient de faire partie des cadres de l'infanterie ou de la cavalerie, et si, par conséquent, il deviendrait impossible de rentrer dans l'armée active. Or, c'est la question importante pour moi; car, quels que soient les avantages d'une

pareille position, pour rien au monde je ne voudrais leur sacrifier ma carrière de combattant.

Tâchez d'avoir des renseignements au ministère de la guerre et ne vous laissez pas effrayer par l'idée de me voir à tout jamais devenir Africain. Il n'y a pas plus loin d'Alger à Paris que de certaines villes de garnison en province; la traversée se fait en quarante-huit heures.

Adieu...

Le capitaine Ducrot, après avoir longtemps hésité, après s'être assuré que son entrée dans les affaires indigènes ne lui fermerait pas « la carrière de combattant », céda enfin aux sollicitations du colonel Daumas, et fut attaché le 17 avril 1845 à la direction centrale des affaires arabes, à Alger.

Mais il ne resta pas longtemps astreint au service des bureaux de cette direction, et, dès l'été, le colonel Daumas, qui avait en lui une grande confiance, le chargea de missions actives, notamment des convois de ravitaillement destinés aux colonnes qui, pendant l'année 1845, ne cessèrent de parcourir l'Algérie, pour comprimer l'insurrection générale. Un de ces convois lui fournit l'occasion d'être présenté au maréchal Bugeaud par son ancien camarade, le capitaine Trochu, aide de camp du gouverneur. Celui-ci l'apprécia aussitôt à sa valeur, et ne cessa depuis de lui témoigner une estime particulière.

Ces opérations diverses fournirent encore au capitaine Ducrot de nombreuses occasions de se distinguer; ses états de service le constatent : « Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie, en date du 15 juillet 1845, comme s'étant distingué le 11 du même mois à l'enlèvement du village de Tikobain. Cité par le général Marey-Monge, pour s'être distingué le 22 septembre 1845 dans le Hanoza. »

Voici, sur la manière dont s'établirent les rapports du maré-

chal avec le jeune capitaine, une relation inédite communiquée par le général Trochu à la famille Ducrot :

Extrait d'un récit du général Trochu en date du 30 *janvier* 1883.

La campagne contre l'insurrection de 1845 fut très longue (neuf mois) et très laborieuse, parce que l'ennemi qui était partout, mais n'était pas comme par le passé en mesure de combattre ouvertement, se dérobait constamment, échappant par des marches rapides à la poursuite de nos colonnes qui étaient harassées et dont le ravitaillement, très difficile, s'effectuait par des convois indigènes qu'organisaient et conduisaient les chefs des bureaux arabes.

La colonne du maréchal Bugeaud venait d'opérer pendant des mois dans la province d'Oran, dans celle d'Alger, allant du désert au Tell et du Tell au désert, à bout de forces, à bout de vivres, et il fut décidé qu'on se rapprocherait de Médéah, d'où l'on ferait venir un convoi de vivres; les troupes furent mises au repos en l'attendant. Les bivouacs établis entre Boghar et Médéah, je partis avec une escorte de cavalerie, allant au-devant de ce convoi qui nous apportait la vie. Il faisait halte, et, dans la prairie, un officier de haute taille, le bras passé dans la bride de son cheval qui avait le nez dans l'herbe, interrogeait l'horizon du côté par où j'arrivais : c'était le capitaine Ducrot. J'avais retrouvé le compa-

gnon de mes jeunes années, et il y eut là des effusions auxquelles, après tant d'années écoulées, tant de douloureux événements accomplis, je ne puis m'arrêter par le souvenir sans me sentir pénétré de la plus profonde émotion.

Je l'annonçai au maréchal en le lui faisant connaître. Il dînait au quartier général dès le lendemain et séduisit absolument le gouverneur par l'intelligente et virile simplicité, par la netteté pleine de vues, avec lesquelles il entra dans la discussion des questions de guerre et d'indigénat qui occupaient alors les esprits. « Votre ami vaut beaucoup, — me dit le maréchal, — ne me le laissez pas oublier. » Telle fut l'origine des rapports particuliers de votre père avec l'illustre fondateur de la puissance française en Algérie (1).

Général TROCHU.

Le capitaine Ducrot à son grand-père.

20 mars 1846.

Vous savez déjà, mon bon père, que je suis chevalier de la Légion d'honneur, en date du 6 mars!

Cette faveur m'a fait grand plaisir, surtout à cause de tous ceux qui m'aiment; je me figure votre joie, celle

(1) Le capitaine Ducrot avait déjà eu un entretien avec le gouverneur en janvier 1844 : mais il n'y avait été question que de défrichements et de culture, et le maréchal Bugeaud n'avait pu à cette époque apprécier la valeur militaire de ce jeune officier.

de ma bonne tante, et je suis heureux de votre bonheur.

Nous avons eu une affaire brillante le 13 de ce mois; après une marche de trente heures, nous avons surpris le camp d'Abd-el-Kader. Nous avons pris tous ses bagages, tué une partie de ses fidèles, et, pendant plus de trois lieues, nous avons donné la chasse à l'Émir, qui n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval et à la fatigue des nôtres.

C'est une belle occasion perdue! Elle ne se représentera probablement pas de sitôt (1). Cependant, avec le général Yusuf, il ne faut désespérer de rien; c'est un homme qui mène vigoureusement les choses.

Il s'agit à présent de profiter de nos succès et de ne pas laisser à Abd-el-Kader le temps de se réorganiser.

Pour l'instant, il est dans le sud du Djebel-Amour; nous allons donc l'y suivre.

Comme vous le dites dans votre dernière lettre, il se commet bien des fautes dans cette pauvre Algérie, mais la question est tellement embrouillée, tellement difficile que je ne vois guère la possibilité de faire mieux que ce qui a été fait. *La critique est aisée, et l'art est difficile.* En bonne conscience, je crois que les fautes les plus préjudiciables aux intérêts de la colonie partent du bon pays de France, où l'on veut toujours juger les choses sans les connaître.

(1) Voir à la suite de cette lettre le récit de cette expédition d'après le général du Barail.

Extrait des états de service : « Cité dans le rapport du général Yusuf, en date du 15 mars 1846, comme s'étant particulièrement fait remarquer le 13 du même mois dans une affaire contre Abd-el-Kader. »

Chacun voulant mettre la main à la pâte, il en résulte un mauvais gâchis.

Pour énumérer toutes les sottises émanant des bureaux du ministère, il faudrait écrire un gros volume.

On s'étonne que le maréchal Bugeaud, qui est sur les lieux, qui juge les choses avec son excellent bon sens et son expérience du pays, se montre indiscipliné envers le ministre de la guerre!... Mais s'il agissait autrement, il ne serait pas à hauteur de son rôle, il ne serait pas digne de la mission qui lui est confiée.

J'ai pris le parti de ne plus lire un journal, parce qu'ils m'exaspéraient au point d'en être malade.

Le général Yusuf est un homme qui gagne beaucoup à être vu de près ; il a une intelligence des choses de ce pays extraordinaire. C'est un bon maître pour former un officier chargé des affaires arabes. Il est rempli de bienveillance pour moi.

Adieu...

Le général du Barail a donné sur les événements de cette époque une relation inédite, qui complète les lettres du capitaine Ducrot et que nous reproduisons ici.

Récit des combats de mars et avril 1846, *par le général du Barail, alors lieutenant au* 1er *régiment des spahis.*

L'insurrection, éclatant de tous côtés à la fois dans les premiers mois de 1846, parut si menaçante au général

de Lamoricière, gouverneur intérimaire, qu'il ne se crut pas assez fort pour assumer sur lui les responsabilités d'une pareille situation. Il se hâta de rappeler le gouverneur général, alors en France, le jugeant seul capable de conjurer une crise aussi redoutable.

Le maréchal, au premier appel, accourut à son poste, se faisant suivre, surtout en cavalerie, de renforts suffisants pour parer à toutes les éventualités à prévoir et se rendre promptement maître des événements. A peine rentré à Alger, il ordonna de prendre partout l'offensive la plus vigoureuse, et, se mettant à la tête des troupes, il prit lui-même la direction effective de l'ensemble des opérations militaires.

Néanmoins, Abd-el-Kader, après le combat indécis de l'Oued-Temda que le maréchal lui avait livré en personne, dérobant habilement sa marche et échappant à toutes les colonnes mobiles lancées à sa poursuite, s'était porté, par un mouvement aussi audacieux qu'habile, au cœur de la Grande Kabylie. Il y fut reçu par les sympathies de ces nombreuses populations guerrières qui, jusque-là, avaient soigneusement maintenu leur complète indépendance vis-à-vis de lui. Elles lui promirent l'aide et l'assistance qu'elles devaient au défenseur de l'Islam.

Abd-el-Kader comptait se servir de la montagne comme d'une forteresse inexpugnable, et partir de là pour faire irruption dans la Métidja qu'il supposait complètement dégarnie de troupes, et brûler jusqu'aux portes même d'Alger les fermes nombreuses et les éta-

blissements que les Européens y avaient créés. Pour assurer leur protection, on avait dû convoquer la milice algérienne et armer jusqu'aux soldats détenus dans les ateliers de pénitenciers.

C'est que, si de pareils événements s'étaient produits, ils auraient eu certainement les conséquences les plus fâcheuses pour l'avenir de la colonie, dont ils auraient paralysé tout l'essor pour longtemps en enlevant toute sécurité et toute confiance aux colons.

L'insurrection datait du mois de septembre 1845. On était arrivé au mois de janvier 1846, et la situation ne s'était guère améliorée, lorsqu'un avantage signalé remporté sur Abd-el-Kader vint brusquement changer les choses.

Après avoir traversé la Kabylie, l'Émir était venu établir son camp au pied du Djurdjura, chez les Issers, à un endroit connu sous le nom de Tchereck-el-Toboul (le déchirement du tambour, ainsi nommé parce que les Turcs y essuyèrent autrefois une cruelle défaite de la part des Montagnards). Il était arrivé ainsi jusqu'à l'entrée de la Métidja, où il pouvait facilement pénétrer par le col des Beni-Aïcha. L'inquiétude était grande partout, et on s'attendait à chaque instant à Alger à apprendre de cruelles dévastations signalant la subite irruption des bandes insurgées.

Le général Gentil, vieux soldat d'Afrique, commandant le territoire d'Alger, réunit en toute hâte les quelques troupes qu'il avait à sa disposition, ne laissant que la milice à la garde d'Alger. Par une marche de nuit, il

se porte hardiment sur le camp ennemi qui se gardait mal, plein de sécurité qu'il était, et l'enlève par une charge brillante à la baïonnette.

Abd-el-Kader, surpris avant le jour par une si brusque attaque qui mit dans sa troupe le plus épouvantable désordre, faillit être pris. Il n'eut que le temps de sauter sur un cheval nu et de s'enfuir. Et, presque seul, il repassa en fugitif la montagne presque inaccessible, où naguère il avait été reçu en triomphateur.

Mais il ne s'avouait pas encore vaincu et n'abandonnait pas la partie pour cela.

Après le combat désastreux de Tchereck-el-Toboul, redoutant les mauvaises dispositions des Kabyles, il traversa rapidement leurs montagnes et se rejeta dans le sud de la province d'Alger.

Là, grâce aux nombreuses intelligences qu'il s'y était ménagées et à quelques coups de vigueur portés à des populations que nous étions parvenus à maintenir dans la soumission, il avait pu réunir autour de lui d'assez nombreux partisans. C'est dans les immenses plaines du Sud qu'il s'agissait d'aller le chercher et le combattre, et de détacher de lui les nombreuses tribus de nomades si mobiles, si riches en troupeaux et si difficiles à atteindre, toujours prêtes qu'elles étaient à disparaître dans les profondeurs alors encore inexplorées du Sahara algérien.

Tel fut l'objet de la campagne de 1846.

Parmi les principaux officiers de l'armée d'Afrique, il en était un que le maréchal Bugeaud affectionnait

tout particulièrement, à cause des qualités toutes spéciales qu'il devait à son origine et à sa très remarquable intelligence. C'était le général Yusuf.

Son entente parfaite de la guerre d'Afrique, qu'il avait toujours pratiquée, son zèle ardent, sa vigueur d'action, sa connaissance complète du pays et du caractère arabe, tout en lui en faisait un collaborateur très utile, quand on savait comme le maréchal mettre en valeur ses très rares facultés. Le rêve du général était, depuis longtemps, de s'emparer de la personne d'Abd-el-Kader, que généralement on croyait être absolument insaisissable. Il avait la conviction que cette bonne fortune lui était réservée, et cet espoir avait bien failli se réaliser en 1843, lors de la prise de la Smala.

Dans cette nouvelle campagne, le maréçhal Bugeaud lui réservait encore un rôle des plus actifs et des plus importants. Après le combat de l'Oued-Temda, il avait été envoyé en toute hâte dans la Métidja pour s'opposer avec sa cavalerie aux incursions que l'Émir y pouvait tenter. Le beau succès du général Gentil avait rendu cette mission inutile. Mais, aussitôt après, le général Yusuf dut repartir à la poursuite d'Abd-el-Kader. Il avait pour instructions de s'attacher à lui, de le suivre pas à pas et de ne plus le quitter qu'il ne fût décidément mis hors de cause d'une manière ou d'une autre.

En arrivant à Boghar, où se constituait la colonne expéditionnaire dont il avait le commandement, il apprit que le colonel Camou venait d'infliger à Abd-el-

Kader un nouvel et très grave échec au combat de Ben-Mar, le 7 mars 1846. Il se porta immédiatement à sa poursuite, et six jours après, le 13 mars, il l'atteignait enfin à quelques lieues au nord de Bou-Saada.

Le général Yusuf avait, pour commander toute la cavalerie indigène irrégulière de sa colonne, le chef du bureau arabe de Médéah. Le capitaine Ducrot s'était déjà fait une grande et légitime réputation par ce courage et cette énergie incomparables qu'exaltait le danger, cette superbe intelligence, cette capacité supérieure, en un mot par ces puissantes facultés dont il devait encore donner tant de preuves éclatantes.

La mission des contingents arabes était de fournir les guides, les espions, tout le service de renseignements politiques, et, en marche, d'éclairer au loin la colonne forte de quelques bataillons d'infanterie et d'assez nombreux escadrons, arrivés pour la plupart récemment de France, et que la fatigue causée par l'extrême activité imprimée aux opérations, et aussi un peu d'inexpérience, devaient très promptement réduire à de très faibles effectifs.

Le capitaine Ducrot était donc chargé du rôle fort important confié particulièrement dans les guerres européennes à la cavalerie d'exploration, et personne n'était capable de s'en acquitter mieux que lui.

Dans la nuit du 12 au 13 mars, le général, guidé par les renseignements certains du capitaine, s'était porté, au moyen d'une marche rendue très pénible par les difficultés du terrain, qu'augmentait une obscurité

profonde, sur le point qui lui avait été indiqué comme devant être le bivouac de l'ennemi. Mais la nuit était si sombre que les guides eux-mêmes ne s'y reconnaissaient plus, et, trompé par quelque indice, le général Yusuf croyait avoir fait fausse route. Déjà il avait donné l'ordre de cesser la poursuite, lorsque quelques coups de fusil tirés par les éclaireurs de l'ennemi lui firent comprendre qu'au contraire il était sur la bonne piste. On se remit en marche aussitôt, et peu d'instants après on traversait le camp qu'Abd-el-Kader venait de quitter avec une telle précipitation que les feux étaient encore partout allumés.

Le capitaine Ducrot et l'aide de camp du général, le lieutenant d'état-major Faure, filèrent rapidement en avant pour aller chercher eux-mêmes des nouvelles précises de l'ennemi. Le point du jour commençait à peine, et l'obscurité était encore très grande. Les deux officiers mirent une telle ardeur et une telle conscience à remplir leur dangereuse mission, que, aventurés presque seuls au loin et hors de tout secours, bien peu s'en fallut qu'ils ne fussent enlevés par les cavaliers d'élite que l'Émir avait laissés en arrière pour couvrir sa retraite. Ils parvinrent toutefois à se dégager et purent revenir rapidement rendre compte au général du résultat de leur reconnaissance. Abd-el-Kader était là, tout proche; mais il n'y avait pas une minute à perdre si on voulait le joindre et tirer un utile parti de la circonstance.

Quatre escadrons de spahis, soutenus par les chasseurs d'Afrique et de France, furent aussitôt lancés

contre la cavalerie ennemie encore nombreuse. Abd-el-Kader courut certainement ce jour-là un très grand danger, et le général Yusuf put croire que, cette fois, il ne lui échapperait pas. En effet, on ne sait ce qui serait arrivé si, au début du combat, deux escadrons de spahis, mal dirigés par leur chef, n'eussent pris le change. Le commandant Desmaisons venait d'arriver en Afrique. Il avait toujours servi dans l'infanterie, et c'est comme officier d'ordonnance du Roi que, en passant officier supérieur, il avait été nommé dans les spahis. C'était un fort galant homme et un très brave officier, mais montant médiocrement à cheval; il était, de plus, fort dérouté par un genre de guerre tout nouveau pour lui. Il avait donné dans une ruse arabe et s'était laissé entraîner, malgré tout ce que ses officiers purent lui dire, à la poursuite d'un convoi qu'Abd-el-Kader avait envoyé dans une direction tout autre que celle qu'il suivait lui-même.

Toutefois, le convoi lestement enlevé, l'erreur avait été reconnue aussitôt, et les escadrons du commandant Desmaisons bientôt ramenés dans la bonne voie, dont le capitaine Ducrot ne s'était pas laissé détourner, avaient pu concourir à l'attaque principale dirigée contre le gros des forces ennemies. Mais ce court moment d'hésitation avait suffi pour permettre à Abd-el-Kader de prendre un peu d'avance, et ses meilleurs cavaliers, faisant bravement tête, lui avaient donné le temps de se mettre en sécurité, en gagnant les collines rocheuses et abruptes qui terminaient la plaine où se passait l'action.

Une fois là, il était sauvé, l'effort et l'ardeur de la poursuite se trouvant brisés par les difficultés du terrain, peu accessible à la cavalerie.

Ce rapide combat avait donné lieu à un épisode dramatique dont j'ai gardé un très vif et très présent souvenir.

Pendant qu'il était si vivement pourchassé, Abd-el-Kader, pour se débarrasser d'un obstacle qui gênait et ralentissait sa marche, avait donné l'ordre de mettre à mort quelques prisonniers qu'il traînait depuis longtemps à sa suite et qu'il ne voulait pas laisser retomber vivants entre nos mains. Ce fut son khaliffa Si Chérif-ben-Aruch, tué plus tard à notre service comme Bach-Agha des Ouled-Nayls pendant l'insurrection de 1864, qui fut chargé de cette exécution sommaire. Je me rappelle parfaitement avoir vu de loin des coups de fusil partir d'un groupe de cavaliers hors de notre portée, et sans comprendre sur le moment quelle pouvait en être la cause. Nous ne tardâmes pas à en avoir la douloureuse explication, en voyant se traîner vers nous, à notre approche, deux des malheureuses victimes de cet acte de cruauté. C'étaient M. Lacoste, lieutenant du train des équipages, chef du bureau arabe de Tiaret, et son interprète, M. Lévy. Ils se trouvaient l'un et l'autre, quelques mois auparavant, en tournée administrative dans une tribu du cercle de Tiaret, au moment où cette tribu faisait défection pour se joindre au soulèvement général. Lacoste et Lévy avaient été traîtreusement enlevés et conduits, comme gages de soumission, à l'Émir,

qui, pour stimuler le zèle et la confiance de ses populations, les leur présentait comme des prisonniers de marque. Il faisait passer M. Lacoste tantôt comme un fils du roi de France, tantôt comme un proche parent du maréchal Bugeaud.

Ces deux malheureux officiers étaient dans le plus triste état, quand nous les recueillîmes tout sanglants. M. Lévy, mortellement blessé, n'avait plus que quelques heures à vivre; mais M. Lacoste, lui, semblait devoir survivre à ses blessures. Il était en proie à la plus vive surexcitation, ce qui se comprenait de reste. Mais, des trois blessures dont il était atteint, aucune ne semblait nécessairement mortelle. Il fut transporté de suite à Boghar, où, malgré tous les soins dont il fut entouré, il succomba au bout de trois mois, moins des suites de ses blessures qu'aux horribles souffrances de son affreuse captivité.

Après la journée du 13 mars, le général Yusuf recommença plus activement que jamais sa campagne contre Abd-el-Kader, dont les forces, déjà bien réduites, ne semblaient plus pouvoir résister longtemps encore à une poursuite aussi acharnée. Mais l'Émir, instruit par l'expérience de ses récents échecs, déployait de son côté une non moins grande activité et une supérieure intelligence de cette guerre de partisans, toute d'embûches, de surprises et de coups de main. Il se tenait prudemment hors de notre portée, se gardant avec une extrême vigilance, mais n'abandonnant pas le théâtre de la lutte pour pouvoir conserver toute son action sur les très

nombreuses et très mobiles populations du Sud algérien.

Cependant, des coups de main heureux et répétés sur les tribus dissidentes avaient fini par en détacher un certain nombre de son obéissance, et avaient donné au général Yusuf plus de large et une plus grande liberté de mouvements. Sa colonne était campée, au commencement d'avril, au centre du territoire de la puissante confédération des Ouled-Nayls, dans un endroit appelé Korreich. Là, le général apprit par des renseignements certains, habilement recueillis par son infatigable chef des affaires indigènes, qu'Abd-el-Kader se trouvait à trente ou quarante lieues de lui avec les quelques centaines de cavaliers qui lui restaient fidèles. Son parti fut vite pris. Il fallait, sans perdre un instant, courir sus à l'ennemi et détruire ce dernier centre de résistance. Mais du secret autant que de la célérité dépendait le succès, et, pour mieux dérober son mouvement, le général résolut de ne l'exécuter que de nuit et à marches forcées. Ses ordres furent aussitôt donnés en conséquence, et on se mit en route le soir même à six heures, les hommes emportant dans le sac de la viande cuite pour trois jours. Il était interdit, de la manière la plus absolue, d'allumer du feu, même pendant le jour, tant que durerait cette opération.

Deux marches de nuit fort longues nous avaient portés dans le voisinage de l'ennemi sans que notre présence fût éventée. Déjà le général Yusuf se flattait de l'espoir de voir le succès couronner son entreprise, quand, au début de la troisième nuit, des feux de signaux s'allu-

mèrent tout à coup sur toutes les hauteurs, dévoilant notre manœuvre et indiquant la direction que nous suivions. Bientôt des coups de fusil échangés entre nos éclaireurs et ceux de l'ennemi nous prouvèrent que nous étions observés de très près. Il ne fallait plus songer à surprendre notre adversaire. Il ne nous restait que la chance de le gagner de vitesse. Le général pressa donc le plus qu'il put sa marche, et, à la pointe du jour, le capitaine Ducrot, se détachant de la colonne avec tous ses goums, poussa fort loin en avant une reconnaissance, qui malheureusement ne donna aucun résultat. Il dut revenir sur ses pas et, vers neuf heures, rejoignit le général sans pouvoir lui donner aucune nouvelle précise de l'ennemi, qui n'avait été signalé nulle part.

Le général Yusuf, très vivement contrarié d'avoir aussi inutilement imposé à ses troupes des fatigues et des privations extraordinaires, ne demandait qu'à rejeter sur un autre, sinon la faute de son insuccès, du moins le poids de sa mauvaise humeur. Il accueillit le capitaine Ducrot par des propos amers, qui contrastaient fort avec la juste confiance et l'estime toute particulière qu'il n'avait cessé de lui témoigner. « Ce n'est pas étonnant, lui dit-il, que vous n'ayez pas rencontré l'Émir : vos cavaliers ne sont pas, pour ainsi dire, sortis des jambes de mon infanterie. Si j'avais, moi, l'honneur de commander les goums de Titeri, je voudrais que la colonne ne pût jamais m'apercevoir. »

Le capitaine Ducrot, très justement froissé de voir ses services et ses peines récompensés par un pareil

reproche, se releva fièrement, faisant comprendre au général que, en fait de courage et de résolution, il n'avait de leçon à recevoir de personne; puis il lui fit remarquer que la présence d'Abd-el-Kader exerçait toujours sur nos cavaliers indigènes une influence à laquelle il était bien difficile de les soustraire, et qui leur enlevait, quoi que l'on fît, la plus grande partie de leur moral et de leur valeur, surtout lorsqu'ils ne se sentaient pas soutenus et appuyés par une force régulière.

Au fond, le général Yusuf savait parfaitement qu'il ne devait s'en prendre à personne de l'insuccès de sa manœuvre, et qu'à la guerre le hasard déjoue souvent les combinaisons les mieux étudiées. Mais son amour-propre était en jeu. Il ne voulait pas, aux yeux de ses troupes, s'être trompé ou avoir mal calculé la portée de ses coups. Il lui fallait, coûte que coûte, un résultat quelconque pour justifier l'excès de fatigue qu'il leur avait imposé et qu'elles avaient supporté sans murmurer, uniquement peut-être dans l'espoir de rencontrer l'ennemi et d'en finir avec lui par un coup de vigueur.

D'autre part, le général connaissait trop bien le caractère arabe pour ne pas se rendre aux très justes observations du capitaine Ducrot.

Il lui prescrivit donc de se reporter de suite en avant avec tous ses goums, et, pour leur donner un peu de confiance et de hardiesse, il les fit soutenir par un détachement de spahis.

Le choix tomba sur moi pour prendre le commandement de ce détachement, placé directement sous les

ordres du capitaine Ducrot et mis entièrement à sa disposition.

Je commandais par intérim comme lieutenant le deuxième escadron du 1er régiment de spahis.

J'étais parti trois mois auparavant de Blidah avec un petit escadron fort à peine de cinquante cavaliers, que les fatigues et les pertes de la campagne avaient réduit de moitié, et il me restait à peine vingt-cinq chevaux capables encore d'un effort sérieux.

Pour recompléter mon escadron pour la journée, on m'adjoignit un détachement à peu près de même force, emprunté au 2e régiment, et commandé par un officier servant au titre indigène, M. Seist, dit Chaix, qui devait, l'année suivante, être tué devant l'oasis de Chellalah. Avec mes quarante ou cinquante spahis je fus, avec autant de plaisir que de confiance, me mettre aux ordres du capitaine Ducrot, qui déjà jouissait dans le monde militaire d'Afrique d'une réputation toute particulière.

Nous partîmes bon train pour une destination qui m'était inconnue, piquant droit vers une chaîne de collines assez abruptes qui sépare le Zahrez de la vaste plaine d'Aïn-Oussera, et à laquelle la forme arrondie de ses sommets a fait donner le nom du Sebâ-Rouss (les Sept-Têtes).

En arrivant sur le terrain tourmenté qui en forme le plan inférieur, nous tombâmes sur quelques pâtres, occupés en apparence à faire paître quelques maigres troupeaux de chèvres, mais laissés là en réalité comme éclaireurs pour signaler par des signaux convenus tous

nos mouvements. Vivement et sévèrement interrogés par le capitaine Ducrot qui savait fort bien à qui il avait affaire, ils finirent par se laisser arracher l'aveu que de nombreuses tribus étaient encore campées le matin dans la plaine, de l'autre côté de la chaîne de hauteurs, au pied de laquelle nous nous trouvions.

Nous nous remîmes de suite en route et, arrivés au point culminant de la montagne, nous aperçûmes, en effet, dans le lointain, une immense émigration. C'étaient bien les tribus signalées par les soi-disant bergers.

A l'annonce de l'approche de la colonne, elles s'étaient empressées de plier bagage et de s'éloigner. Elles avaient été averties un peu tard du danger; elles faisaient diligence pour nous échapper, et certainement elles auraient eu le temps de se mettre en sûreté si nous-mêmes nous n'avions pas marché si grand train.

Le capitaine Ducrot avait encore sur le cœur la scène du matin, et le ressentiment que malgré tout il en conservait ne faisait qu'ajouter à sa bouillonnante ardeur naturelle. Il brûlait du désir de faire repentir le général Yusuf du semblant de reproche qu'il venait de lui adresser, et de lui prouver que personne plus que lui n'était animé de l'esprit d'offensive et capable de plus d'audace. Il voyait la possibilité de tenter un coup de main dépassant tous les autres en importance et de nature à produire les résultats les plus considérables, en forçant la soumission des dernières tribus dissidentes. Il

me montra cette émigration, en me l'indiquant nettement comme le but de notre poursuite.

Je n'étais pas du tout au courant de ce qui s'était passé le matin entre le général et son chef des affaires arabes. Je ne pouvais donc me douter de l'espèce de surexcitation qui persistait dans le cœur de celui-ci. Je ne vis que les difficultés et les dangers de l'entreprise, et je les exposai très brièvement au capitaine Ducrot, en lui faisant observer que cette émigration, vu son avance, allait nous entraîner fort loin à sa poursuite, et qu'il était douteux que nous pussions l'atteindre avant la chute du jour.

J'ajoutai qu'il me semblait peu probable, avec la fatigue extrême de l'infanterie, que le général pût franchir les Sebâ-Rouss, et que, dès lors, en supposant que nôtre attaque réussît, nous allions nous trouver bien en l'air, séparés que nous serions par un obstacle sérieux du reste des troupes et partant fort exposés.

J'ignorais même qu'Abd-el-Kader se trouvait à quelques lieues de nous, sur notre gauche, avec le reste de ses fidèles.

Le capitaine me répondit, sans même discuter mes observations, que, si notre poursuite nous entraînait trop loin pour rentrer à notre camp, nous en serions quittes pour continuer notre marche et aller mettre nos prises en sûreté à Boghar. Or, du point où nous nous trouvions, Boghar était encore à plus de quinze lieues de nous !

Comment, avec nos chevaux éreintés et avec tous les embarras d'une razzia, aurions-nous pu y arriver? Mais

je n'avais pas à discuter. Il ne me restait qu'à obéir, ce que je m'appliquai à faire de mon mieux.

Nous descendîmes le plus rapidement possible le versant opposé de la chaîne de hauteurs et, aussitôt en plaine, nous prîmes le train de chasse à une telle allure que bientôt beaucoup de nos cavaliers se trouvaient échelonnés derrière nous. Bien qu'il fallût nous presser si nous voulions arriver, je me permis encore de faire au capitaine Ducrot l'observation que notre troupe diminuait à vue d'œil, et que bientôt nous allions rester seuls. Un peu par ricochet du coup de boutoir du matin, je reçus cette courte réponse : « Si vous ne pouvez pas suivre, restez en arrière. »

Piqué à mon tour, je répliquai que je ne parlais pas pour moi, que j'avais un cheval excellent qui serait encore capable de me tirer d'affaire, alors que tous les autres seraient rendus. Je ne croyais pas si bien dire.

Nous continuâmes notre poursuite à outrance, et, plus tôt que je ne le supposais, nous arrivions sur la queue de l'émigration. En nous voyant arriver, tout ce qui avait pu s'échapper avait pris la fuite, abandonnant d'immenses troupeaux de moutons, des chevaux, des bagages, des femmes, des enfants. La razzia fut rapidement faite; mais il était impossible de tout prendre. On fit la part la plus large possible, et, pendant que les cavaliers du bureau arabe, secondés par quelques spahis, cherchaient à faire refluer en arrière la portion dont on s'était emparé, je me portai sur une petite éminence pour tâcher de rallier autour du fanion de l'escadron la

plupart de mes hommes encore éparpillés dans la plaine (1). Ce n'était pas facile ; les uns arrivaient péniblement sur leurs chevaux éreintés, d'autres se dissimulaient au milieu des troupeaux pour faire main basse sur ce qu'ils pouvaient trouver à leur convenance. De plus, il était presque impossible de mettre en marche cette masse confuse de troupeaux tourbillonnant sur elle-même et, par une sorte d'instinct, cherchant à reprendre la direction dont nous tâchions de la détourner pour la faire replier en sens inverse.

Tout cela avait pris du temps, et les nombreux cavaliers de ces tribus l'avaient mis à profit pour se grouper et pour tâcher de nous reprendre ce que nous leur avions si lestement enlevé. Ils avaient pu nous compter, et, en voyant notre petit nombre, non seulement ils se montraient disposés à nous résister, mais ils devenaient audacieux et entreprenants.

Comme il arrive toujours en pareil cas, nos auxiliaires,

(1) Tandis que le lieutenant du Barail ralliait son escadron, le capitaine Ducrot, suivi de quelques goumiers, se jetait, plus à gauche, aux trousses d'un très petit groupe de cavaliers parmi lesquels il avait cru reconnaître Abd-el-Kader. Au moment où il espérait les atteindre, sa monture, un cheval blanc dont il avait pu apprécier la vigueur et sur lequel il croyait pouvoir compter, s'abattit, fourbue.

Quelques années plus tard, le capitaine Ducrot, devenu colonel du 3ᵉ grenadiers, fut présenté à l'Émir, au palais de Saint-Cloud, et eut avec lui un long entretien. Comme ils se remémoraient les épisodes des derniers combats, et notamment ceux de mars et d'avril 1849, Abd-el-Kader s'écria : « C'était donc toi, ce cavalier au cheval blanc, qui me serrait de si près et qui a culbuté si à propos ! Tu m'as fait, ce jour-là, courir l'un des plus grands dangers de ma vie, car, moi aussi, mon cheval était à bout, et, si tu nous avais rejoints, nous aurions été hors d'état de combattre. »

comprenant fort bien qu'il n'y avait plus pour eux que des coups à gagner sans compensation, s'étaient pour ainsi dire éclipsés en un clin d'œil. On n'en voyait plus un seul. Mais peu à peu, au moment où la fusillade commençait à s'engager sérieusement avec l'ennemi, j'avais fini par être rejoint par presque tous mes hommes.

Parmi eux, j'en comptais plusieurs d'une bravoure et d'un dévouement éprouvés, dont ils donnèrent, en cette circonstance, de nouvelles preuves.

Le nombre de nos adversaires augmentait à chaque instant. Le combat pouvait mal tourner, et, de plus, j'étais fort embarrassé des prises que nous avions faites dans la journée, et que je prévoyais qu'il me serait fort difficile de conserver. Je ne tenais donc pas du tout à assumer sur moi la responsabilité d'une situation qui me paraissait assez critique. J'envoyai de suite au capitaine Ducrot un sous-officier dont je me rappelle encore le nom, le maréchal des logis d'Héricourt, pour lui demander ses ordres. Pour comble de malchance, le sous-officier trouva le capitaine à pied, son cheval fourbu de fatigue ne pouvait plus le porter, dans un embarras inimaginable et courant les plus grands dangers. Il ne me restait plus qu'à prendre conseil de moi-même pour me tirer de là le mieux que je pourrais.

L'ennemi devenait très entreprenant et commençait à nous serrer de fort près. Je pensai tout d'abord à me donner un peu de jour et d'espace en chargeant à fond les cavaliers les plus rapprochés de nous, espérant les rendre prudents par cette brusque attaque.

Je me jetai sur eux avec une partie de mon monde, laissant la moitié en réserve sous le commandement d'un très vigoureux officier, le sous-lieutenant Perier, sur qui je savais pouvoir entièrement compter et à qui je recommandai de tenir ferme dans la position afin de nous recueillir en cas d'insuccès. Mais l'ennemi, au lieu de lâcher pied sous notre attaque, comme je l'espérais, nous chargea résolument de son côté, le yatagan à la main. La mêlée fut courte, mais très vive, et, au premier choc, j'eus deux hommes et deux chevaux tués et blessés. Un des spahis, entre autres, fut littéralement tué entre les jambes de mon cheval, dont le poitrail fut tout rougi de son sang. Je montais un excellent cheval que j'appelais Schourar, du nom de l'agha des douairs qui me l'avait vendu. Mais il était quelquefois rétif et ne se détachait pas facilement du rang. Nous étions enveloppés par des cavaliers montés sur des juments, et j'eus un instant la perception rapide que j'allais rester entre leurs mains. Il n'en fut rien heureusement, et, à ma grande surprise, j'obtins sans peine de mon cheval l'effort que je lui demandais, il faut le croire, d'une manière irrésistible. Très vivement poursuivis à notre tour, je pus cependant rejoindre, avec ce qui me restait de mes spahis, le peloton de M. Perier, qui avait exécuté à merveille mes instructions.

Il n'y avait plus à prolonger inutilement un combat qui ne se présentait pas à notre avantage et qui pouvait mal tourner tout à fait. Je pris de suite mon parti de me retirer, mais très lentement et au pas. Disposant

mes cavaliers en tirailleurs sur une ligne pour offrir le moins de prise possible au feu, je me mis en marche, recommandant à mes officiers de ralentir l'allure. Je sentais fort bien que, si je permettais seulement un temps de trot, notre retraite dégénérerait aussitôt en une déroute folle. Mais le temps me semblait long, et mon anxiété était grande. Notre course nous avait entraînés loin du Sebâ-Rouss. Je battais bien en retraite dans cette direction, mais j'étais convaincu que le général Yusuf s'arrêterait, tout au plus, au pied de cette ligne de hauteurs, et qu'il ne la ferait pas franchir à sa colonne. Cependant une chose me causait un profond étonnement. Plus les assaillants avaient eu le temps de nous compter et d'apprécier notre faiblesse numérique, et moins leur attaque devenait pressante. Ils ne combattaient manifestement que pour reprendre leurs nombreux troupeaux, que je ne leur disputais plus que pour donner du prix à leur conquête, et j'avais remarqué qu'aussitôt qu'ils étaient rentrés en possession d'un lot de moutons ou de chameaux, il s'éloignait beaucoup plus de cavaliers qu'il n'en fallait pour l'accompagner et le mettre en sûreté.

Enfin, j'éprouvai un immense soulagement à voir revenir vers nous d'abord un, puis deux, puis plusieurs de nos cavaliers auxiliaires des goums du capitaine Ducrot. C'était l'indice qu'un secours nous arrivait, et en effet je ne tardai pas à être rejoint par tout le reste de la cavalerie, que le général Yusuf avait envoyée rapidement nous dégager.

Voici ce qui s'était passé.

Tout en galopant à la poursuite de l'émigration dont nous venions d'opérer la razzia, le capitaine Ducrot, qui ne perdait pas de vue le but essentiel de la campagne, avait recueilli des renseignements certains et précieux sur Abd-el-Kader. Il avait appris que l'Émir avait établi son camp à quelques lieues de nous, sur notre gauche, à un endroit nommé Guelt-el-Stel, où se trouve une sorte de réservoir d'eau pluviale. Comme l'eau est très rare dans ces immenses plaines desséchées et arides du Sud, Guelt-el-Stel est un lieu de halte obligé. Il se trouve dans une très large coupure qui interrompt la chaîne des Sebâ-Rouss et qui donne accès de la plaine d'Aïn-Oussera dans le Zahrez. Le capitaine Ducrot fit aussitôt parvenir cet avis important au général Yusuf, qui, espérant toucher enfin au but de tous ses efforts, força la marche de sa colonne et lui fit franchir les hauteurs en suivant nos traces. Il admettait comme possible qu'Abd-el-Kader se porterait au secours de ses tribus attaquées, et que, survenant inopinément avec toute la cavalerie, on avait des chances de le surprendre en flagrant délit et d'en finir une bonne fois avec lui. Mais Abd-el-Kader n'avait pas donné dans le piège qui lui avait été tendu bien fortuitement. Loin de là, il s'était retiré en toute hâte à l'approche de la colonne. Il ne restait plus auprès de lui que quelques fidèles cavaliers épuisés par les fatigues d'une poursuite aussi ardente et ne pouvant plus soutenir une lutte pareille. Les tribus que nous venions d'atteindre et que j'ai su plus tard être les Khaman, les

Momadat et les Oulad-Chaïb, s'éloignaient de lui, ne demandant qu'à faire leur soumission.

C'est peut-être bien en partie à ces bonnes dispositions que nous devions de ne pas avoir été plus vivement poussés. Il est juste d'ajouter que ces sages dispositions avaient bien pu être fortifiées par la vue des troupes françaises, que de loin on apercevait descendant les pentes des collines abruptes, se hâtant d'arriver dans la plaine. Quoi qu'il en fût, à l'approche de nos escadrons, les derniers cavaliers ennemis avaient disparu, nous laissant entre les mains de quoi récompenser libéralement nos cavaliers auxiliaires et les spahis qui avaient pris part à l'affaire.

Bientôt nous arrivâmes au camp harassés de fatigue, mais en somme très satisfaits d'avoir échappé à un danger que je crois être le plus grand que j'aie couru de ma vie.

Général du Barail.

On reprend ici la série des lettres du capitaine Ducrot.

Milianah, 18 juin 1846.

Mon bon père,

J'attendais pour vous écrire la confirmation d'une nouvelle qui devait vous être agréable, et je tenais à vous l'annoncer d'une manière certaine.

J'ai été proposé pour le grade de chef de bataillon par le général Yusuf; ma proposition a été ratifiée par Mgr le duc d'Aumale et fort bien accueillie par le maréchal; il y a donc lieu d'espérer que je serai compris dans le travail qui sera envoyé au ministre.

Mon peu d'ancienneté de grade empêchera l'effet immédiat de cette proposition, mais c'est beaucoup déjà de me trouver sur la liste des candidats.

Je vous le dis franchement, ce n'est pas une idée d'ambition qui me fait désirer impatiemment d'obtenir le grade, c'est l'espoir de pouvoir jouir d'un congé qui me permettra de passer quelques mois dans ma famille.

Je ne puis songer à rentrer en France avant d'avoir atteint le but de mes sacrifices, mais l'idée de vous revoir me trotte tellement dans la tête que je ne sais si j'aurai le courage d'attendre un an, deux ans, peut-être plus!...

Aujourd'hui, Médéah est le siège d'une division; un bureau divisionnaire comporte un chef du grade supérieur : voilà pourquoi je me trouve transporté à Milianah.

Il est question de créer à Sóur-el-Ghouzlain, entre la province d'Alger et la province de Constantine, le siège d'une subdivision. Les derniers événements ont prouvé que l'occupation de ce poste est indispensable. Or, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de voir le maréchal, il m'a fait entrevoir que son intention était de m'y placer.

Au point de vue de l'avancement, ce changement ne peut que m'être avantageux, car il y aura beaucoup à

faire, comme dans tout poste de nouvelle formation; mais la perspective de passer un an ou deux sous la tente est peu agréable.

Le Prince est en ce moment dans la province d'Oran; il ne tardera pas à rentrer en France. Le maréchal doit prendre un congé vers la fin de juillet. Nous espérons tous le voir revenir dans ce pays-ci, où il est si apprécié et si indispensable.

Adieu, bon père...

18 septembre 1846.

MON BON PÈRE,

Cette lettre vous trouvera sans doute tous réunis; je ne saurais vous dire quelles folles idées me prennent lorsque je pense au bonheur que j'aurais à passer quelques instants au milieu de vous; il y a si longtemps que je ne vous ai pas embrassés!

J'aurais bien voulu vous arriver avec l'épaulette de chef de bataillon; mais, l'occasion manquée, je ne peux y songer que dans un avenir éloigné, et je n'aurai probablement pas la patience d'attendre jusque-là.

Abd-el-Kader continue à remuer l'Ouest, et en dépit des Chambres, des ministres et de l'opinion, on sera forcé d'en venir à une expédition contre le Maroc, sans cela la partie serait interminable; après chaque coup de massue, Abd-el-Kader étourdi se retire sans ressource et presque anéanti; puis, au bout de quelques

mois, nous le voyons reparaître aussi fort, aussi entreprenant que par le passé.

Déjà il inquiète fortement la province d'Oran; ses lettres et ses émissaires jettent l'effroi jusque dans l'Est.

Nous ne saurions acheter par trop de sacrifices la mort ou la prise de cet homme extraordinaire, car lui seul peut donner aux populations dispersées cet ensemble de mouvements et cet accord qui nous forcent à être partout à la fois, pour ainsi dire, sous peine d'essuyer de sanglants revers.

Abd-el-Kader mort ou pris, si nous ne sommes pas parfaitement tranquilles, du moins nous n'aurions à craindre que des soulèvements partiels, faciles à réprimer; ce seront les derniers tressaillements d'un agonisant.

Le retour du maréchal est annoncé pour la fin du mois, et cette nouvelle est accueillie avec d'autant plus de joie que nous avons craint un instant de ne plus le revoir. Il touchera, dit-on, à peine Alger, et se dirigera immédiatement vers l'Ouest.

Adieu, bon père.

Aumale, 17 décembre 1846.

Pardon, mon bon père, d'être resté aussi longtemps sans vous écrire; je mène une existence tellement aventureuse que je n'ai pas le temps de compter les jours, et je me trouve tout étonné quand arrive la fin d'un mois.

J'ai quitté Milianah pour venir à Sour-el-Ghouzlain. L'occupation définitive de ce poste (1) a été décidée à l'arrivée de M. le maréchal, et avec cette décision s'est envolé l'espoir d'aller bientôt vous embrasser.

Placé dans un poste de nouvelle création, chargé d'organiser un service important, je ne peux songer à m'absenter.

J'ai entrepris une négociation difficile et très importante, qui, si elle réussit, aura d'heureux effets pour le pays.

Cette affaire (2) *sera terminée d'ici à une quinzaine de jours*. Je ne peux, quant à présent, confier au papier ce dont il s'agit; aussitôt que j'aurai atteint mon but, je vous donnerai tous les détails.

Sour-el-Ghouzlain, que nous avons nommé *Aumale* en l'honneur du Prince qui a arrêté la création de ce poste, est dans un pays sauvage, au milieu des ruines considérables de l'ancienne *Auzia;* nous sommes merveilleusement placés pour avoir de l'action et sur la Kabylie et sur les populations turbulentes du Sud; le pays qui nous entoure avait toujours échappé à toute espèce d'administration, et, par conséquent, il y a fort à faire pour dompter nos sauvages; mais, avec de la patience et de la fermeté, nous en viendrons à bout. Nous avons déjà beaucoup fait; il nous reste encore plus à faire.

Adieu...

(1) Créé sous le nom d'Aumale.
(2) Le capitaine Ducrot négociait la soumission de Ben-Salem.

Aumale, 4 mars 1847.

MON BON PÈRE,

La grande affaire qui a absorbé tous mes instants depuis près de trois mois est enfin terminée, et je l'ai menée à bonne fin.

Vous êtes assez au courant des affaires d'Afrique pour connaître Ben-Salem, et savoir le rôle important qu'il a joué dans toutes les insurrections du pays.

D'une famille illustre et d'une grande valeur personnelle, Ben-Salem a toujours conservé une grande influence sur toutes les populations de l'est de la province d'Alger.

Retranché sur les hauts sommets du Djurjura, au milieu des populations kabyles toujours prêtes à écouter la voix du saint marabout qui avait abandonné ses richesses et ses honneurs pour la cause de l'Islam, il menaçait sans cesse les populations qui avoisinent le Djurjura, et même nos colons de la Métidja.

Dans la dernière insurrection, c'est Ben-Salem qui a ouvert à Abd-el-Kader les portes de la Kabylie et qui l'a conduit jusqu'aux Issers.

Dès les premiers jours de mon installation à Aumale, je conçus l'idée d'entrer en relation avec ce chef redoutable; et, si je ne réussissais pas à l'amener à une soumission complète, du moins j'avais l'espoir d'obtenir quelques mois de tranquillité, ce qui est toujours précieux dans un poste de nouvelle formation.

A l'aide d'un peu d'argent, de bons procédés et de beaucoup d'adresse, je parvins à m'attacher un homme que je savais être l'ami de la famille Ben-Salem.

Le premier pas fait, je le sondai pour savoir s'il ne serait pas possible d'entrer en relation avec Ben-Salem ; je trouvai la chose plus facile que je ne m'y attendais, et bientôt j'eus noué une correspondance très suivie avec Ben-Salem.

Sa confiance à peu près établie, je sus que rien ne pouvait être plus agréable à Ben-Salem que le retour de son fils qui était depuis trois ans en France.

Je fis immédiatement le voyage d'Alger, j'exposai mon plan au maréchal Bugeaud, qui, surpris d'abord, finit par m'accorder l'autorisation en blanc-seing que je lui demandais (1).

Je repris la route d'Aumale, emmenant le jeune homme. Je le gardai chez moi un mois tout entier; il couchait dans ma chambre, mangeait avec moi; je pus donc l'étudier tout à mon aise.

Quand je crus être assez sûr de lui, je le renvoyai à son père, qui me sut un gré infini de ce procédé.

Une seule chose retenait encore Ben-Salem : il redoutait les intrigues de ses ennemis, et, bien que le maréchal lui eût écrit une lettre de pardon, il craignait encore un piège de notre part.

Pour le ramener complètement, je lui proposai une entrevue qui fut acceptée.

(1) Voir au sujet de cette entrevue le récit du général Trochu inséré à la suite de cette lettre.

Accompagné seulement de deux chefs arabes, dans lesquels j'avais une entière confiance, je montai fièrement tout droit au Djurjura (j'étais habillé en Arabe) et je traversai sans accidents les populations kabyles; je fus admirablement reçu par Ben-Salem, qui me donna les témoignages de la plus vive reconnaissance.

Il me fit connaître ses intentions, ses projets, les motifs qui s'opposaient à ce qu'il se rendît immédiatement à Alger, et me pria d'être son interprète auprès du maréchal.

Cette entrevue avait lieu le 9 janvier, et Ben-Salem me promettait que, dans un mois, il se rendrait chez le gouverneur.

Sans perdre un instant, je fus à Alger rendre compte de cette entrevue.

Le maréchal parut très content des résultats que j'avais obtenus et m'engagea à presser le plus possible l'arrivée du grand marabout.

Bien des lettres furent encore échangées.

Le maréchal étant venu le 25 février à Aumale, je pus enfin, le 27, lui présenter Ben-Salem, qui arriva accompagné de tous les grands chefs du Sebaou et de la Kabylie.

Il fut parfaitement digne et respectueux dans cette rencontre.

Voici à peu près le résumé de son discours à M. le maréchal : « Nous avons combattu jusqu'à ce jour pour la défense de nos libertés et de notre religion; nous avons succombé dans la lutte, et, puisque Dieu vous a

donné la force et le pouvoir, il ne nous reste plus qu'à nous soumettre à ses décrets.

« Ben-Salem n'a jamais manqué à sa parole, et vous pouvez compter que, à partir d'aujourd'hui, j'userai de toute mon influence pour assurer la paix et la tranquillité dont nos malheureuses populations ont un si grand besoin. »

Pendant deux jours, nous avons eu de longues conférences avec le maréchal, nous avons discuté l'organisation du pays; Ben-Salem s'est toujours montré d'un esprit supérieur et nous a donné d'excellents conseils.

L'organisation, telle qu'il l'a proposée, doit assurer notre domination dans toute la vallée du Sebaou et dans celle de l'Oued-Sahel, c'est-à-dire dans les deux vallées qui entourent la Kabylie; nous pouvons, dès aujourd'hui même, être assurés de n'avoir que de bonnes relations avec ces farouches Kabyles.

Plusieurs des marabouts les plus influents du Djurjura ont accompagné Ben-Salem dans notre camp et se sont portés garants des bonnes dispositions de leurs frères.

M. le maréchal nous a quittés dans l'enchantement, et m'a dit des choses très flatteuses.

Adieu...

Ce n'est pas sans raison que le capitaine Ducrot, dans la lettre qui précède, traite de « grande affaire » la soumission de Ben-Salem ; elle fut considérée par tous comme un fait des plus graves, comme un succès qui valait bien des victoires.

Dans le récit, qu'il fait à son grand-père, des négociations qui amenèrent cette soumission, le capitaine Ducrot omet les détails pour ne voir que l'ensemble, et oublie de parler des difficultés qu'il eut à vaincre pour ne considérer que le résultat obtenu. Ces difficultés furent grandes pour lui cependant, et il risqua non seulement sa carrière, mais aussi sa vie.

Le général Trochu, alors aide de camp du gouverneur général, eut l'occasion d'appuyer son camarade près de ce dernier et de l'aider à mener à bien « sa grande affaire ».

Récit inédit du général Trochu sur la capture de Ben-Salem.

Un jour, le capitaine Ducrot, venu de Médéah à Alger, entra dans mon cabinet et, sans préambule, me déclara qu'il jugeait possible d'amener, par des négociations habilement et fermement conduites, Ben-Salem à la reconnaissance de l'autorité française et finalement à la soumission. J'étais à la fois surpris et doutant, mais je connaissais trop l'auteur de cette proposition inattendue, pour croire un seul instant qu'il ne l'eût pas envisagée sous tous ses aspects de conception et d'exécution. Je le mis en présence du maréchal, qu'il étonna au moins autant que moi, en exposant ses vues pour la réalisation desquelles il ne demandait qu'une autorisation en blanc-seing.

Le gouverneur était d'ancienne date accoutumé à ne juger les affaires indigènes qu'à travers le jugement de leur directeur général (1), homme de mérite et de haute

(1) Le colonel Daumas.

spécialité, mais jaloux de cette spécialité, peu disposé à accueillir les propositions y ressortissant, dont il n'avait pas l'initiative, en tout, quelque peu ombrageux. Appelé à notre conférence, il traita son jeune sous-ordre de visionnaire ou à peu près, montra les impossibilités de l'entreprise, en railla doucement l'initiateur, et enfin la question fut rayée de l'ordre du jour gouvernemental. Mais, éclairé par la discussion, je l'avais reprise en sous-œuvre. Je ne laissais échapper aucune occasion d'en parler au maréchal, de lui montrer la confiance que méritait le capitaine, d'insister sur cette considération que lui seul risquait en cette affaire et portait ce risque avec une rare assurance. Tant il y eut qu'un jour, le gouverneur persuadé, même monté, donna l'ordre avec le blanc-seing et que, à trois semaines de là, le capitaine Ducrot entrait à Alger par la porte Babazoun, faisant escorte avec quelques cavaliers arabes à Ben-Salem soumis. Ce fut un grand événement dans cet temps-là, un événement qui, bien qu'il ne fût pas sorti du domaine de la diplomatie indigène, fit beaucoup d'honneur à votre père, mit en relief sa sagacité, son énergie, et commença sa réputation aussi bien que sa fortune militaire...

Général TROCHU.

Le capitaine Ducrot avait basé tout son plan sur le grand chagrin que ressentait Ben-Salem de la perte de son fils, captif des Français, et sur l'impression violente et favorable que

l'on pouvait, en le lui rendant, faire sur cet homme, naturellement généreux et droit. Après avoir gardé quelque temps chez lui le jeune homme, et quand il s'en crut sûr, le capitaine jugea le moment venu de le renvoyer à son père. Il se heurta alors à une difficulté d'ordre pratique. Lorsqu'il s'adressa au colonel de Ladmirault, commandant du cercle, afin d'obtenir le cheval nécessaire au voyage du fils de Ben-Salem, sa demande fut accueillie par un refus formel. Seul, en effet, il avait conçu et mené l'affaire, et les autorités n'avaient ni aucun ordre, ni aucune raison de l'y aider. Telle était toutefois sa confiance dans le succès de son entreprise qu'il se décida, avec l'autorisation du colonel, à donner au jeune prisonnier, à ses risques et périls, son propre et unique cheval.

Quelques jours plus tard, le fils de Ben-Salem, accompagné de plusieurs serviteurs, revenait à Aumale. Il apportait au capitaine une lettre dans laquelle le Khalifa lui exprimait toute sa reconnaissance; Ben-Salem ne croyait pouvoir mieux le remercier et lui témoigner combien il lui savait gré de son procédé, qu'en lui offrant le plus beau de ses chevaux, qu'Abd-el-Kader lui avait donné à la suite d'un fait d'armes.

Cet étalon, entièrement blanc, rendit plus tard de grands services au capitaine, puis commandant Ducrot, qui, en souvenir de ces faits, lui avait donné le nom de Ben-Salem.

Les négociations furent aussitôt entamées; le capitaine put constater combien il en coûtait à l'orgueil de Ben-Salem d'aller, à Alger même, faire sa soumission au gouverneur.

Désireux d'arriver le plus tôt possible au résultat, il consentit à ne pas lui imposer cette humiliation, et à traiter sur la base d'un acte de soumission fait à Aumale. Ben-Salem s'y engagea.

L'intervention du directeur des affaires indigènes faillit tout faire échouer; il agit près du gouverneur, et, bien que celui-ci eût tout d'abord approuvé les conventions arrêtées par le capitaine Ducrot, il réussit à faire imposer cette condition formelle que Ben-Salem ferait sa soumission à Alger. Le capi-

taine, pour hâter les choses, s'était décidé à demander au chef arabe l'entrevue directe dont il est question dans sa lettre à son grand-père.

Accueilli à bras ouverts par le Khalifa, il était assis sous sa tente, quand un cavalier lui apporta les nouvelles instructions du gouverneur : à cette lecture, il pâlit, et telle fut son émotion que Ben-Salem lui demanda s'il était malade, ou s'il venait d'apprendre la mort d'un membre de sa famille.

« Non, répondit le capitaine, mais il m'en coûte de faire près de toi la démarche qui m'est imposée... » Il lui expliqua alors le contenu de la lettre qui venait de lui être remise.

En apprenant que, contrairement aux engagements qu'il avait contractés avec un officier français, on voulait lui imposer l'humiliation d'entrer en vaincu à Alger, Ben-Salem se redressa et dit au capitaine Ducrot : « Mais alors, tu m'as trompé ! tu m'as manqué de parole ! — Non, mais sans doute, dans mon désir de la paix, j'ai mal compris et mal interprété les intentions du gouverneur : j'accepte la responsabilité de mon erreur. Je suis venu chez toi, seul ; je suis en ton pouvoir. Si tu ne veux pas accepter les dernières conditions du gouverneur, conserve-moi comme ton prisonnier et ton otage, c'est ton droit... »

Ben-Salem hésita quelque temps, puis gravement reprit : « J'accepte ce que le gouverneur commande, car la force vient de Dieu, et la France est forte, puisqu'elle a, pour la servir, des hommes aussi dévoués que toi. » Le reste de l'entrevue est raconté dans la lettre du capitaine Ducrot à son grand-père.

Il convient de faire remarquer à l'honneur du colonel Daumas que, si cette négociation, menée en dehors de son initiative par un de ses subordonnés, lui causa un moment d'humeur, il eut assez de justice et de générosité pour ne lui en conserver aucune rancune, et ses lettres, que l'on pourra lire plus loin, témoignent de l'affectueuse estime qu'il voua au capitaine Ducrot. Ben-Salem fit tout d'abord sa soumission à Aumale, le 27 février, à l'occasion d'un voyage du maréchal Bugeaud

dans cette ville. Enfin, le 8 avril, escorté par le capitaine Ducrot, il se rendit à Alger.

« Le maréchal, dit M. C. Rousset, avait donné l'ordre qu'on lui fît un accueil exceptionnel. Une députation d'officiers supérieurs, suivie d'un escadron de chasseurs d'Afrique, fanfare en tête, l'attendait à la Maison Carrée. Il arrivait, précédé lui-même d'un goum de cent cinquante cavaliers faisant la fantasia. Ben-Salem n'avait pas vu Alger depuis 1830; les changements accomplis pendant ces dix-sept années le frappèrent d'étonnement. »

Deux des fils de Ben-Salem accompagnèrent Abd-el-Kader en Syrie et s'y fixèrent. L'un d'eux, chef d'une tribu bédouine importante, acquit, sous le nom d'Akyli-Agha, une certaine notoriété en 1860 par la protection dont il couvrit les chrétiens des pays voisins de Nazareth et du mont Thabor. Le capitaine Ducrot, devenu général, et commandant les troupes d'infanterie de l'expédition de Syrie, eut l'occasion de le visiter dans son camp (1).

Deux autres fils de Ben-Salem, restés en Afrique comme leur père, et attachés très sincèrement à la cause française, Cheik-Ali et Ben-Nacem, furent proposés par le général Ducrot en 1864 pour les fonctions les plus importantes.

Du capitaine Ducrot.

Aumale, 28 avril 1847.

Mon cher père, en rentrant à Aumale après une absence de plus d'un mois, j'ai trouvé votre lettre du 10 mars.

(1) Voir, t. II, Expédition de Syrie : Pèlerinage à Jérusalem

Je vous remercie beaucoup des démarches que vous avez faites, je savais qu'un mémoire de propositions avait été expédié par M. le maréchal dans les premiers jours d'avril. Je compte peu sur l'effet de cette proposition, parce que je ne suis pas encore très ancien capitaine et que je n'ai pas le plus petit député dans ma manche; mais nous allons entreprendre une petite course à la suite de laquelle il est probable que M. le maréchal renouvellera ses demandes.

Nos affaires marchent parfaitement dans ce moment-ci, et, quoi qu'en disent les journaux, la course que va entreprendre M. le maréchal est très opportune. Il faut bien profiter des bonnes dispositions des populations pour achever de briser l'opposition qui existe; encore il faut assurer les communications de Bougie à Aumale, et particulièrement de Bougie à Sétif, et, dussions-nous brûler un peu de poudre pour arriver à un pareil résultat, nous ne devons pas hésiter un seul instant (1).

Adieu...

(1) Il s'agit de l'expédition que le maréchal Bugeaud se décida à entreprendre au printemps de 1847, pour relier nos établissements de la province d'Alger à ceux de la province de Constantine à travers la Kabylie. Jusqu'à ce moment, les communications entre ces établissements n'étaient assurées que par mer, les tribus de la Grande Kabylie, interposées entre eux, rendant toujours aléatoires les relations par terre. En France, l'opinion publique, celle de la Chambre surtout, était fermement opposée à toute opération dans la Kabylie, réputée inaccessible; le ministre, hésitant entre la volonté manifeste de la majorité et la conscience qu'il avait de l'utilité de l'entreprise, écrivit au maréchal Bugeaud, le 30 août, une lettre dans laquelle il blâmait l'opération sans cependant l'interdire. Cette lettre, reçue par le maréchal Bugeaud, au moment où il allait partir

Bivouac des Beni-Abbès, 17 mai 1847.

MON BON PÈRE,

J'espère bien ne pas m'abuser eu vous disant que dans un mois je serai auprès de vous.

A quelque chose malheur est bon! J'ai reçu hier une égratignure qui me met pour quelque temps hors de service.

Ne vous inquiétez pas : la balle n'a fait que traverser les chairs, et je souffre fort peu; néanmoins, j'en ai pour longtemps, parce que les blessures de la cuisse sont toujours très longues, et j'irai près de vous pour achever de me rétablir.

Nous avons eu une magnifique affaire, admirablement menée par M. le maréchal en personne, et seulement une trentaine d'hommes hors de combat dans des circonstances où tout autre général en aurait perdu plusieurs centaines.

pour commencer la campagne, motiva cette réponse bien connue : « Il est bien évident que je dois prendre sur moi toute la responsabilité de l'œuvre dans toute la chaine du Djurdjura. Je la prends en entier. Il le faut bien d'ailleurs, puisqu'elle m'est laissée; mais cela ne m'effraye pas. Je vous prierai seulement de remarquer qu'on serait mal fondé à me répéter encore que je redoute la presse et l'opinion. Je monte à cheval pour rejoindre mes troupes. »

Le capitaine Ducrot, chef du bureau arabe d'Aumale, remplit à la colonne les fonctions de chef des affaires indigènes, et, comme tel, fut chargé de l'exploration.

Cette affaire complète l'œuvre commencée par la soumission de Ben-Salem.

Adieu, bon père...

Le combat du 16 mai contre les Beni-Abbès, où le capitaine Ducrot avait été blessé, fut très vif et très brillant. Dès la veille, des coups de fusil avaient été échangés entre l'ennemi et nos grand'gardes.

« Vers une heure du matin, dit M. C. Rousset, le feu cessa; deux heures après, le maréchal prit l'offensive. Laissant ses bagages à la garde de trois bataillons, il s'éleva dans la montagne de la rive droite avec les huit autres et les obusiers. Toutes les crêtes occupées sur plusieurs lignes par les Kabyles furent tournées les unes après les autres, et les villages qui leur servaient d'appui successivement enlevés et incendiés. Il n'en restait plus qu'un, tout au sommet, entre deux tours. Ce village portait le nom d'Arzon, et, dans le pays, les deux tours étaient communément appelées les *Cornes du taureau*. La chaleur était excessive (45 degrés) et la pente raide. Malgré tout, les zouaves à droite, le 6ᵉ bataillon de chasseurs à pied de front, le 13ᵉ léger à gauche, grimpèrent résolument à l'assaut. Le spectacle qui devait terminer le combat, a dit le maréchal Bugeaud, devint des plus intéressants. Nos trois colonnes gravissaient les rampes avec une égale ardeur. Les officiers et les soldats les plus vigoureux devancèrent bientôt leurs camarades, et l'on vit la position abordée sur trois points par une poignée d'hommes qui n'étaient pas plus braves que leurs frères d'armes, mais que leurs jarrets ou leurs poitrines avaient mieux servis. Leur audace fut couronnée d'un plein succès. Les deux tiers de nos forces étaient encore sur les pentes que déjà la position était enlevée. »

Voici un récit du général Trochu sur sa rencontre avec le capitaine Ducrot blessé :

Récit inédit du général Trochu.

Nous traversions péniblement, pour regagner nos bivouacs de la plaine avant le coucher du soleil, les terrains violemment accidentés qui avaient été le théâtre de la lutte; nous vîmes étendu à terre, le buste adossé au tronc d'un tamaris, un officier blessé qu'assistait l'un de nos chirurgiens. J'allai à lui, suivi par le maréchal, et nous voilà aux exclamations en reconnaissant Ducrot. Il avait, comme toujours, payé de sa personne pendant le combat, et sa blessure était le résultat d'un coup de feu à la jambe dont le chirurgien déclarait que les suites n'auraient pas de gravité. A cette déclaration que confirmaient la bonne physionomie et la gaieté du blessé, le maréchal, mis en gaieté lui-même, lui dit avec sa bienveillante bonhomie : « Allons, tout va « bien! blessure heureuse,... blessure heureuse! A votre « âge, j'aurais payé cher la chance de l'avoir reçue. » Elle fut heureuse en effet, car elle complétait l'ensemble des titres déjà considérables qui allaient motiver, malgré la jeunesse du capitaine Ducrot, sa présentation pour le grade supérieur.

Général Trochu.

Cette blessure lui valut en outre sa neuvième citation : « Cité dans le rapport du gouverneur général de l'Algérie en

date du 17 mai 1847, comme s'étant particulièrement distingué au combat livré la veille aux Beni-Abbès. » (États de service.)

Du capitaine Ducrot.

Alger, 28 mai 1847.

MON BON PÈRE,

Je suis arrivé heureusement à Alger, et je vais aussi bien que possible.

Vous le croirez quand vous saurez que je ne suis pas entré à l'hôpital; le colonel Rivet, officier d'ordonnance de M. le maréchal, a eu la bonté de m'offrir la moitié de son appartement, et cette offre était faite de si bonne grâce que je l'ai acceptée avec empressement.

Je suis donc installé dans une charmante petite maison au bord de la mer, en vue du port.

Le docteur Philippe, médecin particulier de M. le maréchal, vient me voir tous les jours, et les visites de mes camarades m'aident à passer le temps.

Hier, je me suis levé pour la première fois et j'ai fait une petite promenade dans ma chambre avec des béquilles.

Ma blessure est beaucoup moins grave qu'on ne l'avait pensé dans le principe. La balle a contourné l'os sans rien briser et est sortie seule. C'est une blessure analogue à celle que j'ai reçue au bras en 1840.

M. le maréchal m'a témoigné beaucoup d'intérêt; il est venu me voir, a causé pendant plus d'un quart

d'heure seul avec moi; je suis proposé de nouveau pour le grade de chef de bataillon.

M. le maréchal part pour la France le 3 ou 4 du mois prochain. Il est probable qu'il ne reviendra plus; il est fatigué et trop dégoûté de la lutte qu'il soutient depuis longtemps dans l'intérêt de notre Algérie.

Chose incroyable! nous avons, en France, un homme de cœur et d'intelligence qui possède les qualités spéciales pour faire un excellent gouverneur dans une colonie naissante, en présence d'un peuple belliqueux, supportant notre joug avec impatience, et cet homme, l'opinion publique l'écrase et le gouvernement n'a pas le courage de le soutenir franchement!

Toutes ces idées me font bien plus souffrir que ma blessure.

Adieu...

Alger, 4 juin 1847.

MON CHER PÈRE,

Je sors de chez le maréchal : je tenais à lui faire mes adieux et à le remercier de la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée.

C'est fini! M. le maréchal part et ne reviendra plus! Il le dit d'une manière trop positive, et les raisons qu'il fait valoir sont trop puissantes pour que nous conservions quelque espoir de retour.

J'en ai le cœur navré. Je connais assez les hommes et les choses de ce pays-ci pour lire un peu dans l'avenir, et je suis effrayé de ce qui nous est réservé. Avec les

idées qui ont cours aujourd'hui en France, nous ne pouvons manquer d'arriver à quelque désastre; mais en voilà assez sur ce sujet.

Je vais de mieux en mieux; toute la partie intérieure de la blessure s'est cicatrisée avec une promptitude merveilleuse. Il reste encore deux petites plaies : l'une intérieure et l'autre extérieure; là où il y a eu perte de substance, c'est toujours plus long.

Je marche avec mes béquilles et je commence à étendre un peu la jambe; il est probable que j'éprouverai longtemps encore de la gêne. Tout cela disparaîtra, après un séjour en France.

J'espère être bientôt en état de me rendre à Aumale. Il est indispensable que j'y passe quelques jours pour régler les affaires courantes et remettre le service à l'officier chargé de mon intérim. Tout cela fait, je prendrai un congé; vous pouvez compter sur moi dans le courant de juillet.

Adieu...

Le capitaine Ducrot fut promu chef de bataillon le 22 septembre 1847, et maintenu en cette qualité comme chef du bureau arabe d'Aumale. Il écrivit vers cette époque au colonel Daumas la lettre suivante :

Le commandant Ducrot au colonel Daumas.

Je vous remercie des efforts que vous avez faits pour maintenir l'occupation du poste de Bouira; du reste,

c'est un grand service que vous avez rendu à la cause publique. Je conçois l'évacuation de certains postes dont l'utilité n'est pas évidente, et qui paralysent une partie de nos forces, soit par les garnisons, soit par la nécessité des ravitaillements. Mais un poste qui assure la tranquillité des populations les plus âpres et les plus turbulentes de la province d'Alger, un poste qui, avec quarante caisses de biscuits, est approvisionné pour deux mois, il faut ou vouloir le désordre, ou ne connaître nullement la question pour songer à l'évacuer.

Supposons un instant le poste de Bouira abandonné, toutes les populations des environs, Arids, Oulad-el-Ashri, Beni-Cala, Beni-Meddiane, etc., recommenceront à se voler, à se piller et à s'égorger. L'admirable zone de terrains qui environne le fort et qui aujourd'hui est couverte des plus belles moissons, redevient inculte et abandonnée; toutes ces populations qui ont accepté notre domination, parce qu'elles apprécient le bien-être que leur procure la sécurité due à notre occupation du Bordj, toutes ces populations nous envoient promener; les pentes sud du Djurjura, l'Oued-Sahel, une partie de l'Isser redeviennent ce qu'elles étaient encore l'année dernière, insoumises, turbulentes, en guerre continuelle; cette agitation se fait ressentir dans les Beni-Djaadi, dans l'Arougha, jusque dans le Hamza. Au milieu de ce désordre, les schériffs peuvent naître, grandir et prendre des forces, entretenir des relations avec toutes les populations environnantes jusqu'au moment où, trouvant l'occasion favorable, ils en profi-

teront pour bouleverser tout le pays. Nous pouvons éviter tous ces inconvénients avec une garnison de soixante indigènes, et nous hésiterions?...

Que ces indigènes s'appellent tirailleurs ou askars, peu importe ; cependant j'avoue que, dans mes idées, j'aurais préféré voir une section organisée de tirailleurs indigènes; peu à peu, cette section se serait recrutée sur les lieux ; nous n'aurions pris que des gens avec leurs familles, des gens dont les tentes et les troupeaux, mêlés à ceux des Ouled-Bellib, eussent été des otages précieux et des moyens d'influence sur les populations environnantes ; c'eût été le commencement d'une véritable infanterie indigène, tandis qu'aujourd'hui, pressés par notre recrutement, ayant à offrir cinquante centimes par jour à nos askars, et dans une saison où tout le monde est retenu chez soi par des intérêts matériels, le recrutement est fort difficile.

C'est aujourd'hui ou jamais le moment de chercher à organiser d'une manière sérieuse les troupes indigènes ; notre effectif peut être réduit, et alors ces indigènes faisant cause commune avec nous, et intéressés au maintien de notre domination, pourront rendre d'immenses services.

En mon âme et conscience, je déclare que les tirailleurs de la province d'Alger, s'ils ressemblent tous à ceux que nous avons à Aumale, sont un fléau, et non un renfort ; tous les jours, des désertions, des vols, des rixes ; il est honteux pour nous de faire entrer dans les rangs de notre armée le rebut de la population indigène. Comme

individus, ce sont des gens sans valeur; comme influence, ils en ont une négative.

Note du commandant Ducrot relative aux moyens à employer pour soumettre la Kabylie à l'influence française (1848).

La soumission d'Abd-el-Kader permet réellement de dire aujourd'hui que la conquête par les armes est terminée. Il nous reste cependant une grande mission à remplir, celle de dompter le peuple kabyle, ce peuple qui a su résister jusqu'à présent à tous les conquérants, à tous les gouvernements qui se sont succédé dans le pays.

Pour accomplir cette tâche, la politique et la persuasion doivent jouer le principal rôle; c'est pourquoi, nous le répétons, la conquête par les armes est terminée. Le peuple kabyle n'a de commun avec le peuple arabe que la religion, et il est peu fanatique; ses mœurs, ses habitudes ont bien plus de rapports avec les nôtres qu'avec celles des Arabes. S'il a toujours repoussé avec une superbe énergie le gouvernement injuste et vexatoire de nos prédécesseurs, il est permis d'espérer qu'il montrera moins d'éloignement pour un gouvernement qui assure les droits de chacun, permet la liberté des transactions et réprime avec fermeté, mais avec justice,

tous les délits attentatoires à la sûreté de la société. Il est un écueil que nous devons surtout chercher à éviter, et vers lequel nous semblons malheureusement avoir une tendance à nous laisser entraîner. Chacun sait l'abus que font les agents indigènes de leur autorité; ils pressurent d'une manière infâme leurs administrés; ils les blessent à chaque instant dans ce que l'homme a de plus cher (la profanation de sa compagne), et nous font ainsi détester par la masse des populations, qui, avec une certaine raison, rejettent sur le gouvernement français la responsabilité des actes de ses agents.

En débutant avec le peuple kabyle, nous devons donc redouter les abus de l'administration indigène et chercher avant tout à bien établir la réputation de justice et d'équité de notre gouvernement : c'est un moyen certain de les amener à nous et de substituer notre influence à celle des marabouts, aujourd'hui si puissants chez les Kabyles.

Pour arriver à ce but, nous n'avons qu'un moyen : c'est de nous mettre dès le principe en rapport direct avec les populations kabyles; et, pour cela, il faut établir des agents français à la limite du peuple arabe et du peuple kabyle. Ces agents, pour exister et avoir des moyens d'action, ont besoin d'une certaine force, ce qui implique la nécessité de créer de nouveaux postes; d'un autre côté, disséminer les troupes françaises dans ces postes, c'est affaiblir la force active de notre armée, et des événements, dont le souvenir est encore présent à la mémoire de tous, doivent nous tenir en garde contre

ce système. Créer des postes sans nous affaiblir, tel est donc le problème que nous devons nous proposer.

Peut-être serait-il possible de le résoudre en donnant une organisation spéciale aux bataillons de tirailleurs indigènes, fort difficiles à recruter aujourd'hui d'une manière convenable, et par suite presque sans valeur et sans spécialité. Nous ne nous occuperons ici que de la province d'Alger, la seule que nous connaissions à fond.

Supposons un bataillon à six compagnies de cent cinquante hommes chacune; plaçons une compagnie de dépôt à la Maison Carrée ou mieux encore au village du Fondouck; ce dépôt comprendra les comptables, armuriers, tailleurs, convalescents, etc. Une deuxième compagnie sera placée sur la rive gauche de l'Isser, à hauteur du pont de Beni-Heni; elle sera recrutée de zouaouas, gens du pays très portés à s'enrôler, si on ne les éloigne pas de leurs villages. Un bâtiment crénelé renfermera le logement des officiers et des cadres, un petit magasin de vivres et de munitions, un café maure et une vaste salle pour les voyageurs : tous les hommes de la compagnie seront organisés en smala, à proximité de ce bâtiment; une vaste redoute en terre protégera leurs gourbis et leurs troupeaux. Peut-être pourrait-on adjoindre à cette smala de fantassins une smala de cavaliers, les Aribs de la Maison Carrée, par exemple. Ils sont ou deviendront gênants dans la Métidja, si la colonisation fait des progrès. La jouissance des magnifiques terres du beylik situées dans la vallée de l'Isser, la proximité

de leurs frères du Hamza avec lesquels ils ont toujours conservé des relations très suivies, seront pour eux des avantages qui compenseront certainement les inconvénients d'un déménagement.

Une troisième compagnie de tirailleurs occupera les différents postes sur lesquels l'administration a réuni des approvisionnements de vivres ou de fourrages pour les besoins des convois, tels que l'Arba des Beni-Moussa, Tablat.

Trois compagnies seront installées à Bordj-Hamza. Les officiers et les cadres occuperont le bordj restauré; les tirailleurs seront établis en smala sur le beau plateau qui domine la rivière. Deux ou trois petites redoutes en terre placées sur les points culminants du plateau donneront une sécurité parfaite à cette smala, et rendront parfaitement libre tout ce grand plateau. Avec un peu de fermeté et d'adresse, la situation politique du pays sera bientôt telle que l'on pourra pousser l'une des deux compagnies de Bouira dans la vallée de l'Oued-Sahel jusqu'au pied des Beni-Abbès. Cette compagnie sera organisée comme celle des Beni-Heni, c'est-à-dire composée de Beni-Abbès, organisée en smala, à proximité d'un bâtiment crénelé occupé par les officiers et les cadres.

A ceux qui craindraient de voir aventurer dans ces parages quelques Français isolés, nous répondrons par des faits. Peu de jours avant l'expédition de Bougie, un jeune touriste, M. Chevarier, parcourait en amateur les villages des Beni-Abbès; il assistait chaque jour aux

discussions soulevées entre les partisans de la guerre et les partisans de la paix; souvent son avis était demandé par les uns et par les autres; partout il était fort bien accueilli. Pendant le combat du 16 mai, alors que les populations des Beni-Abbès fuyaient de tous côtés, M. Dargent, capitaine commandant le poste de Bouarerias, accompagné de deux cavaliers seulement et de tirailleurs indigènes en uniforme, traversait le terrain des Beni-Abbès pour rejoindre la colonne de M. le maréchal; à chaque pas il rencontrait des fuyards qui lui donnaient des détails sur les combats que nous venions de livrer, et pas un ne songea à abuser de sa position. Si les Beni-Abbès acceptaient d'avance l'établissement de ce poste, nul doute qu'il ne fût parfaitement en sécurité au milieu d'eux. D'ailleurs, les habitudes de cette population sont telles que nous avons toujours entre les mains de nombreux otages.

Une simple dépêche télégraphique suffit pour faire arrêter en quelques heures plus de deux cents Beni-Abbès éparpillés sur nos marchés ou dans nos villes. C'est une garantie certaine contre la trahison.

Chacun de ces postes serait commandé par un officier français sachant parler arabe, et ayant une certaine connaissance des mœurs et des habitudes des indigènes; les tirailleurs et les Maghezens seraient entièrement à sa disposition et ne pourraient rien par eux-mêmes. Auprès de chaque poste, on établirait un marché où les populations arabes et kabyles opéreraient leurs transactions dans une parfaite sécurité.

Examinons maintenant les avantages de cette organisation : 1° nous occuperons ainsi les débouchés des populations du Djurjura vers la Métidja, le Hamza et la Medjana, c'est-à-dire vers les sources d'où elles tirent leurs subsistances, les laines dont elles fabriquent leurs vêtements, etc.; 2° nous assurerons une sécurité parfaite aux vallées du haut Isser, de l'Oued-Djema, de l'Oued-Sahel, c'est-à-dire aux routes les plus fréquentées par les Kabyles; nous multiplierons à l'infini nos relations avec eux; le spectacle du bien-être et de la tranquillité dont jouiront les populations administrées et protégées par nous produira certainement un heureux effet sur les esprits.

Si, comme nous l'avons dit plus haut, les rudes populations de la Kabylie ont toujours repoussé avec énergie le gouvernement oppresseur des Arabes et des Turcs, il est fort possible qu'elles se laissent séduire par la justice et la douceur de notre gouvernement; beaucoup d'entre eux déplorent l'anarchie dans laquelle ils vivent constamment et seraient sans doute disposés à accepter un gouvernement qui maintiendrait la paix, en assurant les droits de chacun.

On sait avec quelle persévérance, avec quel soin les Kabyles tirent partie de la moindre parcelle de terrain. Ils ont toujours eu des tendances à venir labourer dans les grandes vallées, en dépit des vexations de l'ancien régime et des rapines des Arabes. A peine serions-nous installés à Bordj que des individus des Zouaouas, c'est-à-dire des plus hautes crêtes du Djurjura, viendraient

nous demander l'autorisation de cultiver dans les vallées de l'Oued-Djema et de l'Oued-Bouira.

Enfin une fois aux Beni-Abbès, nous donnerions la main à Si-Abd-el-Kerim et à Ben-Ali-Chérif, dont l'influence est très grande dans ces contrées et qui ont toujours paru bien disposés pour nous. Nous n'aurions plus qu'un pas à faire pour assurer nos communications jusqu'à Bougie.

P. S. — Une autre considération doit attirer toute notre attention sur les vallées du haut Isser et de l'Oued-Djema. Ces vallées sont la grande route naturelle d'Alger vers l'Est; par elles on tourne en quelque sorte la grande chaîne de montagnes qui sépare la Métidja du Hamza, Alger d'Aumale. Une fois dans la vallée de l'Oued-Djema, on peut communiquer avec la vallée du Sebaou par les plateaux des Nezliouas et de Boghm, avec la vallée de l'Oued-Sahel par Bordj-el-Bouira. Par cette dernière route, un seul pont sur l'Isser, à Beni-Heni, assure pour toujours les communications d'Alger à Aumale.

Deux hivers passés dans ce dernier poste ont prouvé que la route à travers la montagne était presque impraticable pendant quatre ou cinq mois de l'année.

De l'Arba des Beni-Moussa à Tablat, ce sont les neiges qui viennent de nous engloutir onze hommes et huit mulets du train; de Tablat à la plaine du Hamza, ce sont l'Oued-Isser et l'Oued-Zaghoua dans lesquelles plusieurs de nos hommes et de nos mulets se sont noyés.

Le commandant Ducrot à M. Ferdinand de Champs (1).

Médéah, juin 1849 (2).

MON BON PÈRE,

Je vous écris les larmes dans les yeux et le désespoir dans le cœur : notre vieux général n'est plus (3).

La fatalité qui semble s'appesantir sur notre pauvre pays nous l'enlève au moment où la situation devient de plus en plus menaçante...

Le général de Ladmirault a dû arriver aujourd'hui à Boghar; il sera ici après-demain (4). La tournée dans le Sud ne s'est pas terminée aussi pacifiquement qu'on pouvait le supposer : au moment où la colonne reprenait le chemin de Médéah, une fraction considérable des Ouled-Nayls s'est réfugiée dans la montagne, en déclarant qu'elle ne voulait pas payer l'impôt. On a dû aller les châtier.

Encouragés par les difficultés du terrain qui paralysaient presque l'action de la cavalerie, ces Arabes ont ouvert une vive fusillade ; le capitaine Gaboriaud, mon

(1) Le commandant Ducrot épousa le 5 décembre 1848 Mlle Marie-Ursule de Champs, appartenant à une des plus anciennes familles du Nivernais.

(2) Le commandant Ducrot, après avoir été par intérim directeur des affaires arabes à Blidah, avait été nommé, le 19 avril 1849, chef du très important bureau arabe de Médéah, dont dépendait tout le sud de la province d'Alger.

(3) Maréchal Bugeaud, enlevé par le choléra à Paris.

(4) Voir note ci-après.

adjoint, qui était chargé des affaires arabes auprès du général de Ladmirault, est tombé mortellement frappé. Bon nombre d'Arabes ont été sabrés, mais leur mort ne nous console pas des regrets que nous donnons à notre pauvre camarade.

Adieu...

Au printemps de 1849, une grande fermentation s'était produite d'un bout à l'autre de l'Algérie. Mais il n'y avait plus à ce moment ni un Abd-el-Kader, ni même un Bou-Maza, pour coordonner jusqu'à un certain point les efforts des populations. Tout se borna à des insurrections partielles provoquées par divers agitateurs : dans le Sud-Ouest, Sidi-Cherkh-ben-Tayde souleva les nomades des Choth, tandis que l'infatigable Si-Djouni, à la tête des bandes kabyles, inquiétait nos alliés et bloquait Bougie. On fut obligé de faire face à la fois des deux côtés. En Kabylie, les généraux Bosquet, Blangini, Carbuccia, Daumas, Saint-Arnaud, les colonels Canrobert, de Barral, par diverses opérations heureuses, rétablirent l'ordre et chassèrent Si-Djouni des montagnes. Au Sud-Ouest, les généraux Pélissier et Mac Mahon infligèrent de rudes punitions aux tribus révoltées et finirent par les amener à composition. Entre ces deux foyers principaux, les peuplades du sud de la province d'Alger, sans être en insurrection ouverte, restaient hésitantes, prêtes, au moindre revers de nos troupes, à faire cause commune avec nos ennemis. Les Ouled-Nayls, tribu très importante au sud de Médéah, donnaient surtout des causes d'inquiétude, et le général de Ladmirault fut chargé de faire une pointe dans leur territoire pour les contenir dans le devoir.

Le capitaine Gaboriaud, adjoint au bureau arabe de Médéah, était détaché par le commandant Ducrot près du général de Ladmirault, pendant cette expédition, dans laquelle il trouva la mort.

Le commandant Ducrot
à M. Ferdinand de Champs.

Médéah, 8 octobre 1849.

MON CHER PÈRE,

Nos affaires de l'Est vont toujours fort mal; le général Herbillon ne peut en finir avec cette bicoque de Zaatcha, et toutes les tribus s'insurgent autour de lui. Jusqu'à présent le mal s'est concentré dans la division de Constantine, et nous avons su nous préserver de la contagion; cependant il est temps d'en finir; quelques principes de désordre se sont manifestés dans notre Sud, et, si l'on n'en finit pas avec Zaatcha par un éclatant succès, gare la bombe! le feu prend vite aux poudres dans ce diable de pays.

Adieu...

PRISE DE ZAATCHA

Le fait capital qui signale l'année 1849 est la prise de Zaatcha. Les habitants de cette oasis, située au sud de Biskra, ayant manifesté leur mécontentement à propos d'une question d'impôt, le bureau arabe voulut faire arrêter un personnage important nommé Bouzian : la population se souleva.

Le général Carbuccia, commandant la subdivision de Batna, marcha pour réprimer l'insurrection; mais, après une attaque malheureuse dans laquelle il subit des pertes graves, il dut, le 19 juillet, se replier sur Biskra.

Diverses circonstances, dont les principales furent une épidémie de choléra et un été exceptionnellement chaud, empêchèrent le général Herbillon, qui commandait la province de Constantine, de venger aussitôt cet échec. L'audace des révoltés s'en accrut, ainsi que leur nombre, et, s'attendant à une attaque, ils ne négligèrent rien pour fortifier l'oasis. Ce ne fut qu'à la fin de septembre que le général Herbillon fut en mesure de marcher sur Zaatcha, avec 4,500 hommes. Le 7 octobre, l'assaut donné contre deux points du mur d'enceinte crénelé échoua, et l'on dut se résigner à entreprendre un siège régulier des plus pénibles, qui donna lieu à diverses attaques partielles plus ou moins heureuses, mais toujours sanglantes. L'arrivée des renforts amenés par les colonels de Barral et Canrobert tira enfin d'embarras la petite armée du général Herbillon. Malgré le choléra, qui décimait les assiégeants comme les assiégés, l'assaut fut donné le 26 novembre, sur trois points, par les colonels Canrobert, de Barral et de Lourmel ; les brèches furent enlevées, mais il fallut ensuite prendre les maisons l'une après l'autre, et tuer jusqu'au dernier des défenseurs, qui se laissèrent ensevelir sous les ruines de la ville.

Pendant ce long siège, les nomades sahariens n'avaient cessé d'inquiéter le général Herbillon, qui dut leur livrer plusieurs combats. Leur chef, Mohammed-ben-Hadj-Schrier, ancien khalifat d'Abd-el-Kader, déployait une extrême activité pour venir en aide aux assiégés, et s'efforçait de soulever toutes les tribus voisines, afin de couper les communications du général Herbillon et d'affamer ses troupes. Aussi fut-il nécessaire de créer des colonnes mobiles, destinées à assurer les derrières du corps de siège et à maintenir les tribus dans le devoir.

Le colonel Daumas, directeur des affaires indigènes, prit personnellement le commandement d'une de ces colonnes, dont la mission spéciale était d'occuper Bou-Saada et de contenir les populations au sud de la province d'Alger. Il devait opérer au milieu des tribus et sur le territoire du cercle de

Médéah; aussi eût-il vivement désiré que le commandant Ducrot, chef du bureau de cette ville, pût l'accompagner.

Le mauvais état de santé du commandant Ducrot ne le permit pas. Mais le général ne cessa d'avoir recours à son expérience et à sa parfaite connaissance des tribus. Comme il le dit lui-même dans ses lettres, il se plut à se laisser conduire par les conseils d'un inférieur en qui il avait pleine confiance. Le commandant Ducrot ne borna pas d'ailleurs à des conseils l'aide prêtée à son chef. Informé que les fractions des Ouled-Nayls, voisines de Zaatcha, se laissaient entraîner et n'attendaient que l'arrivée de Mohammed-ben-Hadj-Schrier pour se joindre à lui, il réunit les goums fidèles dont il disposait, et les partagea en deux groupes placés sous les ordres de deux vigoureux officiers, MM. Carrus et Gruard, ses adjoints, auxquels il traça dans les moindres détails un plan d'opération des plus habiles.

Ces officiers se conformèrent à la lettre aux instructions du commandant Ducrot, surprirent les tribus hostiles le 14 novembre, les dispersèrent et firent une razzia dont les résultats furent immenses. Mohammed-ben-Hadj-Schrier, battu à Ourtal le 16 par le général Herbillon, se vit privé des ressources qui lui eussent permis de réparer sa défaite, et dut disparaître définitivement dans le Souf.

Ce succès complet sur des tribus puissantes et guerrières avait été obtenu par l'emploi exclusif des goums indigènes, fait qui fut très remarqué en raison de sa nouveauté, car jusqu'alors on n'avait osé employer ces goums aux actions de guerre qu'en liaison avec des troupes régulières.

Les lettres suivantes fournissent des détails relatifs à ces opérations.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Aumale, le 28 octobre 1849.

MON CHER COMMANDANT,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 27 octobre. Je reçois à l'instant l'ordre de partir pour Boghar, où je serai probablement dans quatre jours. Je n'ai point le temps de vous donner des détails sur la situation d'Aumale, mais une razzia tentée par M. Beauprêtre sur les révoltés (1) n'a point réussi et vient encore compliquer notre situation; cependant l'esprit des tribus n'est point mauvais, et il est probable que, d'après les mesures qui sont prises, la révolte ne pourra point pénétrer dans la subdivision d'Aumale.

Veuillez recevoir, mon cher commandant, l'assurance de mon entier dévouement.

Le colonel commandant la subdivision d'Aumale,
E. DAUMAS.

P. S. — L'ami Durrieu vient me remplacer à Aumale, où la situation n'est point aussi mauvaise qu'on aurait pu le craindre après la malheureuse affaire de M. Beauprêtre. Si on entre bientôt dans Zaatcha, tout s'arrangera, et il paraît que l'on ne tardera pas à en avoir raison complète, s'il faut en croire D'Argent, qui

(1) Ouled-Dja, Ouled-Amen et Ouled-Ferrendj.

vient de nous écrire à la date du 24, c'est-à-dire après l'assaut qui a échoué.

Quant aux Kabyles, ils ne bougent pas. Les prédicateurs de la guerre sainte sont chez les Tholbet-ben-Deriss et ne trouvent pas jusqu'à présent de grands partisans. En menant bien les affaires de l'Oued-Sahel, il n'y a rien à craindre de ce côté. Êtes-vous de mon avis?

Je termine en vous disant que je serais bien heureux de vous avoir avec moi, et que, si cela est possible, c'est-à-dire si vous vous décidez à venir, Mme Daumas, dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui, sera aux anges de donner l'hospitalité à Mme Ducrot pendant notre absence. Votre smala sera ainsi parée : que vous manquerait-il? de bonnes chances.

Bien à vous.

E. Daumas.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Berouaghia, le 2 novembre 1849.

Mon cher Ducrot,

Je suis bien contrarié de l'incident qui m'a empêché d'avoir avec vous une entrevue, dans laquelle nous nous serions plutôt et mieux entendus dans un quart d'heure qu'avec toutes les lettres du monde. J'ai lu avec attention le plan de campagne que vous me proposez, je le crois très rationnel, mais malheureusement ce qui se passe à Bou-Saada, dans le Zibâne, et les instructions

réitérées et *positives* du général commandant la division, m'empêchent de m'y conformer. Toutefois, quand je serai en marche, je me déciderai suivant les événements qui ne peuvent manquer de se dérouler.

J'ai reçu la carte que vous m'avez envoyée et vous remercie. Elle me sera très utile.

J'ai appris avec plaisir que les Ouled-Sidi-Hamed, des Ouled-Nayls, avaient fait des ouvertures à Boghar. Je crois, comme vous, que si nos affaires vont bien à Zaatcha, nous ne tarderons pas à reconquérir les Ouled-Nayls, qui relèvent de la division d'Alger. Seulement, si vous voulez m'en croire, nous ne donnerons pas d'espérances qui pourraient ne pas se réaliser. Il est encore un autre service que vous pouvez me rendre, c'est celui de me faire tracer nettement la conduite à suivre avec les *Ouled-Aâmer* et les Ouled-Ferrendj. Faut-il avec eux une sévérité excessive ou bien prendre en considération qu'ils ont été razziés, peut-être injustement?

Vos Mechah, si elles m'arrivent à *El-Gotza,* me seront bien utiles.

Votre lettre, ou du moins celle du colonel Cambray, m'a parfaitement éclairé sur nos relations avec les Ouled-Aâmer, et je ferai mon profit de ces utiles renseignements.

Vous savez par Durrieu ce qui se passe à Bou-Saada et dans la colonne du général Herbillon, je ne vous en parlerai donc pas; cela n'est pas très brillant.

. . . .

Le colonel, E. DAUMAS.

Lettre du lieutenant-colonel Durrieu au commandant Ducrot.

Aumale, le 13 novembre 1849.

MON CHER DUCROT,

Comme vous, je suis occupé du matin au soir à recueillir et à rédiger des nouvelles pour Alger et Blidah. Pour le malheur de tous, je ne parviens pas à savoir ce qui se passe à Zaatcha. Tous nos efforts tournés vers ce côté échouent : Msilah Bordj-Bou-Areridj, Bou-Saada ne savent rien. Les nomades et les Ouled-Mahdi coupent toutes les communications.

Au moment où j'écrivais ces derniers mots, arrive un courrier de Sétif qui contient dans son enveloppe une lettre du 2, du général Herbillon, dont voici le résumé : Les nomades attaquent toutes les reconnaissances, qui dégénèrent toutes en combats. Le 30 et le 31 surtout, il y a eu entre Séchana et Zaatcha une rencontre de notre cavalerie soutenue par un bataillon et une section d'artillerie qui a été sérieuse. L'ennemi était au nombre de mille chevaux et de cinq à six mille fantassins, la plupart non armés. Nos chasseurs et spahis ont poussé deux charges à fond et en ont tué un grand nombre. Ils n'ont eu que cinq ou six morts. Ces combats paraissent avoir remonté notre moral. Les assiégés ont fait une sortie pendant que l'on se battait avec les nomades; ils

ont été repoussés; ils ont toutefois bouleversé une sape, ce qui retardera d'un jour l'arrivée au pied des murs de la sape de droite. La sape de gauche est arrivée à la muraille. L'artillerie a reçu ses munitions, elle a fait de nouvelles batteries mieux placées, elle dirige mieux ses feux, et l'ennemi commence à en être intimidé; son feu se ralentit et devient moins juste.

Le général Herbillon attendait avec impatience le colonel Canrobert et le huitième bataillon d'Orléans, venu d'Oran pour investir complètement la place, ce qui n'a pas encore été fait, et pour donner le dernier coup de collier.

Saint-Aurès ne bouge pas encore comme offensive. On y attend l'ex-khalifat d'Abd-el-Kader, Mohammed-ben-Hadj-Schrier, qui vient du Souf. Le rassemblement kabyle, convoqué par Abd-el-Afis, s'est dissous.

Les nomades ont fait quelques demandes auprès du cheik El-Arab, mais elles n'ont abouti à rien.

Le général est inquiet pour la colonne Canrobert, qui aura sans doute rencontré les nomades. Il n'en a aucune nouvelle, ni nous non plus, depuis sa première étape après Bou-Saada. Il me tarde d'être rassuré sur son compte. S'il arrive bien portant à Zaatcha, il sera personnellement d'un grand secours au général Herbillon.

Le général Herbillon reprend un peu de confiance dans cette dernière lettre. On commence à espérer en le lisant. C'est la première fois que ce sentiment m'est venu depuis que je lis sa correspondance. Cependant il

hasarde une éventualité qui le forcerait à rentrer : c'est celle ou les vivres viendraient à manquer. J'espère bien que le cas n'arrivera pas ; nous en ressentirions ici bien promptement le contre-coup.

Le commandant Robert ne se plaint pas trop des Arabes de la subdivision de Sétif ; à part les Ayoubs et les Mahdi qui ont fait pleine défection, le reste n'a pas bougé.

Ici tout est encore calme, la vallée même de l'Oued-Sahel ne me donne pas encore de souci. Chacun attend la solution de Zaatcha. Mais revenons un peu à nos affaires du Sud. Continuez à amuser l'attention des Ouled-Nayls, c'est une bonne diversion. La colonne Daumas a déjà rallié une bonne partie des Ouled-Dya, Ouled-Ferrendj. Les Ouled-Aâmer même sont en pourparlers. Quant à moi, je leur pardonne très bien de ne pas s'être laissé manger. P*** donne pour motif de l'agression mille raisons que j'accepte en faveur de la responsabilité qui pèse sur le colonel Canrobert, mais dont j'apprécie très bien la valeur. P*** se défend difficilement de son esprit de clocher. Il est aujourd'hui aussi bien l'ennemi de Ben-Gaya que de Maydin et de Mokrani. Il n'a pas l'esprit de bon voisinage. J'espère que le colonel Daumas fera rendre les chevaux de nos goums et payer les Dya, et tout sera oublié. Le colonel me fait entrevoir cette possibilité. Je ne sais rien de lui depuis son arrivée devant Bou-Saada. Il a en main une jolie partie à jouer ; je crois qu'il s'en tirera à son avantage, soit par la force, soit par l'adresse.

Votre histoire de Si-Moussa avec ses meharis et ses goums est effrayante; nous ne lui donnions pas ici un aussi gros cortège. Votre botte à Tiaret m'a fait une once de bon sang. Vous connaissez bien le cœur humain. Mais voyez-vous l'état-major général s'occupant d'Ouargla?

Vous rétablissez les fiefs turcs. Vous progressez et vous vous éloignez du commandement direct. Je vous en fais mes compliments.

Je ne désapprouve pas les mouvements de troupes dirigés vers Zaatcha et vers Bou-Saada. Il faut avant tout abattre les Zibans. Quant à votre colonne de Boghar (1), je n'y comprends rien. L'effort doit être préparé vers l'est; c'est donc Aumale qu'il faut renforcer si l'on veut empêcher l'insurrection de pénétrer dans la province d'Alger. Mais je deviens orfèvre. J'ai cependant mis dans mes principes d'éviter cette faiblesse. Je crois donc être dans le vrai dans cette opinion indépendamment de tout intérêt personnel. Je commande ma subdivision jusqu'ici comme le premier venu. Je me fais très bien à ma nouvelle dignité éphémère, mais difficilement à Aumale qui est plus laid que jamais. La chaleur nous a heureusement quittés. Il est temps que nous arrivions au commandement; il y a assez longtemps que nous le servons, que vous en semble?

(1) Le paragraphe final a trait à un projet présenté par le commandant Ducrot en vue de constituer à Boghar une colonne destinée à agir dans le sud de la province d'Alger, pour maintenir les tribus dans le devoir, et empêcher les nomades de l'extrême Sud de porter secours aux défenseurs de Zaatcha.

Adieu, mon cher ami; croyez-moi toujours votre très dévoué camarade.

DURRIEU.

Lettre du lieutenant-colonel Durrieu au commandant Ducrot.

Aumale, le 19 novembre 1849

MON CHER AMI,

Je réponds à votre lettre du 17 qui vient de m'être remise. Je vous croyais aussi bien au courant que moi des nouvelles de la colonne Daumas; mais puisqu'il n'en est point ainsi, je vais vous faire rapidement son bulletin.

Arrivé le 13 sous Bou-Saada avec cent quarante-trois hommes de moins, laissés dans ses divers bivouacs, il a trouvé la désunion, même parmi les insurgés. *Ben-Yaya s'est fait un sof dans le quartier insoumis, et il a servi considérablement la colonne en détachant la première pierre de la résistance.* Le 15, la soumission de Bou-Saada a eu lieu : postes, barricades, tout est tombé, et la circulation rétablie pour tous. Quelles sont les conditions de la reddition? Je ne peux vous les dire. Le colonel ne les a pas encore formulées. Il y a amende, otages, sans doute; en résumé, la ville s'est rendue, et c'est une première épine d'enlevée. Cependant des instructions très sévères sont arrivées au colonel Daumas

de la part du général Herbillon. Mais trop tard, les choses étaient faites. Le colonel en était un peu inquiet, mais je crois à grand tort. Le gouverneur lui saura le plus grand gré de son résultat.

La chute de Bou-Saada a déjà son effet. Les Ouled-Dya viennent de conduire au colonel onze chevaux du goum Beauprêtre que j'envoie chercher. Les Ouled-Aâmer parlementent; je crois aussi qu'elle décide plus d'un Arabe à sortir de Zaatcha.

Passons à cette bicoque qui nous tient en échec depuis si longtemps. A la date du 10, rien n'était encore disposé pour l'assaut. On attendait les troupes venant de Constantine : le 51ᵉ de ligne, le 8ᵉ d'Orléans, deux pièces de douze. On se proposait d'attaquer les nomades qui forment un camp considérable près Ourlal, et qui inquiètent journellement nos fourrages, nos communications avec Biskra et nos travaux de siège.

Carbuccia était à Biskra avec la légion pour arrêter Mohammed-ben-Hadj-Sebrier, qui vient d'arriver à quelques lieues de Sidi-Okba, où il compte de nombreux partisans.

De tout cela, il ne résulte pas encore pour moi d'une manière bien claire que le résultat définitif soit très prochain. Je crains les pluies pour cette masse énorme d'hommes agglomérés sur ce point, les difficultés des arrivages. Cependant le colonel Canrobert est bien arrivé. Il a même enlevé, sur sa route, sept mille moutons aux insurgés des Ouled-Sidi-Khala.

Voilà tout ce que je sais et tout ce que l'on sait à

Alger. J'attends de nouvelles lettres demain. C'est une des périodes de passage, d'après mes observations, sur les messages Herbillon.

Je vous félicite de vos succès avec les Ouled-Nayls, ils sont aussi opportuns que possible. La renommée m'avait déjà apporté quelques détails sur les beaux résultats que vous aviez obtenus.

Adieu, mon cher ami; je vous enverrai un courrier le jour où j'apprendrai que Zaatcha est tombée. Je m'ennuierais fort ici, si je n'avais autant à faire; mais jusqu'ici je n'ai pas chômé un instant.

Mes hommages affectueux à Mme Ducrot.

Votre ami dévoué et pressé,

DURRIEU.

P. S. — Je crois que nous faisons assaut d'écriture illisible. Je vous devine très bien. J'espère qu'il en est de même de vous à mon endroit.

Ici tout va bien, même les Kabyles. Le choléra nous a, je crois, décidément quittés. Il éclate à Bouira. Que Dieu vous en préserve!

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Bou-Saada, le 26 novembre 1849.

MON CHER DUCROT,

J'étais sans nouvelles de vous depuis bien longtemps; votre lettre du 20 courant m'a fait un grand plaisir.

Elle m'a fait un grand plaisir, d'abord parce qu'elle me prouve que vous ne m'avez point oublié, et ensuite parce que je suis aujourd'hui certain que vous approuvez tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Oui, mon cher ami, il est fort heureux que cela se soit ainsi passé. Ma colonne était décimée par le choléra, mes convoyeurs m'abandonnaient, mon ambulance regorgeait de malades, toutes les tribus environnantes étaient ou indociles ou chancelantes, et les quartiers insurgés étaient fortifiés par des barricades si solides et si bien entendues que, probablement, nous aurions perdu un monde fou sans pouvoir les enlever. Après cela et jusqu'à l'arrivée d'une autre colonne, Dieu sait ce qui serait arrivé.

Le résultat de la soumission de *Bou-Saada* n'a pas été obtenu sans avoir à lutter contre bien des intrigues arabes que vous devinez. N'est-il pas malheureux d'avoir, en certaines circonstances, à lutter plutôt contre les siens que contre l'ennemi?

Mais cette soumission n'est point encore tellement consolidée que la présence de ma colonne et celle du bataillon du 38ᵉ ne soient indispensables ici pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'après la chute de Zaatcha; agir autrement serait vouloir tout remettre en question. Vous en concevez les raisons.

Je suivrai la sage politique que vous indiquez dans mes relations avec les tribus révoltées. Les Ouled-Aâmer-ben-Ferrendj me sont venus, ils vont payer leur amende.

J'aurais aussi les Ouled-Aâmer, sans une intrigue arabe qui leur a fait rebrousser chemin. Ils viendront peut-être malgré cela. Et comment voulez-vous que tous ces sales tripotages n'aient pas lieu, quand le bruit de l'occupation de Bou-Saada fait craindre ou espérer à chaque tribu un changement de maître?

A propos de cela, je vous dirai qu'on a la prétention de vous enlever les Ouled-Aâmer-ben-Ferrendj, les Ouled-Aâmer et même les Ouled-Ayssa.

Je serais bien aise d'avoir votre avis sur ce remaniement de territoire qui ne peut que blesser profondément Ben-Yaya, dont je ne saurais *trop faire l'éloge pendant cette campagne*. Il consentirait, lui, à abandonner les Ouled-Aâmer-ben-Ferrendj, les Ouled-Bouhfaa et les Ouled-Fekroum des Ouled-Aâmer, mais il ne va pas plus loin. Décidez dans votre sagesse.

Dieu merci, le choléra nous a quittés; il était temps : nous avons perdu le huitième de la colonne. Six hommes sont morts autour de ma tente.

Nous commençons à nous ennuyer furieusement. Maudite Zaatcha, quand tomberas-tu? Cela ne paraît pas très prochainement, vous avouerez que c'est incroyable.

Adieu, mon cher Ducrot; continuez-moi votre bonne amitié, et recevez la nouvelle expression de mon inaltérable dévouement.

Tout à vous.

E. DAUMAS.

Lettre du lieutenant-colonel Durrieu au commandant Ducrot.

Aumale, le 29 novembre 1849.

MON CHER AMI,

Je vois toujours arriver avec plaisir vos missives, et je me rafraîchis l'esprit et le cœur en vous écrivant. Je continue à voir passer et repasser ici toutes les correspondances de Zaatcha, Sétif, Bou-Saada, Alger et Blidah. C'est une véritable lanterne magique, à laquelle j'attache mon petit lampion au passage, pour que les fonds soient quelquefois mieux éclairés ; et la mesure est bonne, car la profusion des nouvelles amène fréquemment la confusion, et je me mets à plaindre le gouverneur général qui a le tout à digérer.

Après cette sortie qui sera la formule de ma lettre, passons à ce qui se fait ici. Grande ghazzia ou razzia du 16, près d'Ourlal ; c'est le champ de bataille de la politique de cette semaine. Le sujet ne tarit pas, première impression, deuxième, troisième, quatrième et cinquième, enfin rapport officiel. Journal du siège, les relations s'arrêtent au 21, époque à laquelle ce qui suit : l'investissement se poursuit, mais ne sera jamais terminé ; on y suppléera par un cordon de soldats si l'*assaut doit avoir lieu*.

Une députation de Zaatcha est entrée au camp pour faire des propositions. Elle est repartie avec des conditions modérées, disant qu'elle reviendrait avec la demande d'aman. Elle n'avait pas reparu au moment du départ du courrier.

Continuation des travaux. Il fallait encore quinze jours le 17 novembre pour les terminer et livrer les routes qui conduisent aux trois brèches, aux colonnes d'assaut. Les Ouled-Salthar, les Ouled-Sabar, etc., sont en révolte; les convois venant de Batna ont été attaqués, mais non entamés. La ghazzia du 16 a fait son effet dans le Sud : Mohammed-ben-Hadj-Schrier a rétrogradé. Le cœur est revenu au ventre de tous, et, à mon appréciation, la confiance se remet dans nos troupes. Si-Moussa s'est jeté dans Zaatcha avec cinquante fantassins; il n'ajoute rien à la force de l'ennemi. En résumé, et tréve de mauvaise plaisanterie, je crois que l'affaire s'arrangera.

Je vivais tranquille en mon fromage, ne m'occupant guère que des autres, lorsque P*** débouche ce matin chez moi et me dit : « Colonel, voici Si-Djoudj qui marche vers nous. — Que Dieu vous confonde! Dites-lui que je n'y suis pas; mais, avant tout, envoyez-lui demander ce qu'il me veut. » Espions sont en route, et j'attends. Jamais pareille visite n'est plus mal tombée. Je n'ai pas cinq cents hommes à mettre dehors.

Enfin, j'espère encore qu'il ne vient que carotter les Mabidalh et leur demander du blé. C'est égal, je voudrais savoir la fin de ceci.

J'envoie un convoi à Bou-Saada, le premier; j'occupe trois points d'une ligne télégraphique en construction. Je suis l'homme le plus en l'air du monde.

Mais passons à *Bou-Saada*. Le colonel Daumas s'y démène entre Ben-Yaya et le Mokrani. Chacun veut tout pour lui.

C'est un club de chicaneurs qui s'est installé sous les palmiers. On y attend l'arrivée du colonel de Barral pour tout décider de ce qui doit être proposé à la décision du gouverneur général.

Vous voyez que la séance du colonel Daumas n'est pas terminée. Je ne comprends pas tant d'hésitation quand on crée un poste. Qu'on lui accorde donc immédiatement son rayon d'influence, sans s'inquiéter de qui l'on ne fait pas l'affaire. Le petit directeur central s'empare de cette question difficile et la traite très savamment dans une notice sur les Ouled-Nayls, dans laquelle il remonte au deuxième fils de Sidi-Nayl, le Sidi-Malek. Cette notice, signé Charon, est curieuse de sérieux. J'y ai compris peu de chose et la livre au colonel Daumas.

Mais assez pour aujourd'hui. Le colonel Daumas compte séjourner encore longtemps à Bou-Saada. Quand il veut faire une ghazzia sur les Ouled-Aâmer, c'est Ben-Yaya qui le trahit; quand il veut agir contre les Ouled-Mahdi, c'est le Mokrani qui prend ce rôle. C'est à s'amuser beaucoup, si l'on voyage pour l'observation.

J'écris illisiblement afin que vous seul lisiez cette

tartine antiparlementaire pour un membre sérieux du Parlement algérien.

Adieu. Votre vieil ami,

DURRIEU.

P. S. — Lieutenant-colonel au 1er régiment des chasseurs d'Afrique, directeur des affaires arabes de la division d'Alger, commandant la subdivision d'Aumale par intérim.

Voilà de quoi écraser de plus larges épaules que les miennes.

J'oubliais : membre de l'Institut d'Afrique, membre de l'Académie d'Alger (mort-né), membre du comice agricole, etc., etc.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Bou-Saada, le 4 décembre 1849.

MON CHER DUCROT,

Je vous écris souvent, vous ne me répondez jamais, cela n'est pas bien. M'auriez-vous entièrement oublié, quand je pense, moi, à chaque instant à vous?

Vous savez déjà que j'ai eu le bonheur de pouvoir donner une bonne leçon aux fractions insoumises des *Ouled-Aâmer-ben-Ferrendj*.

Je suis certain que cela vous aura fait plaisir. Les *Ouled-Mereddilj* et les *Ouled-Djaber* comptaient sur leurs âpres montagnes pour nous échapper; leur illusion est

détruite aujourd'hui. Ils ont amené le cheval de soumission et payent l'amende qui leur a été imposée par M. le général de Ladmirault. Joignez à cela ce que nos goums leur ont enlevé, et vous penserez, comme moi, que c'est assez pour le moment. La punition est tombée sur ceux qui ont tué le capitaine *Gaboriaud* et qui ont fourni des contingents aux révoltés de *Bou-Saada*.

Maintenant, qu'allons-nous devenir?

Bou-Saada est tellement soumis que cette ville a dû me fournir quatre cents hommes armés pour marcher contre les Ouled-Aâmer-ben-Ferrendj; ces derniers ont été châtiés; il ne reste plus que les *Ouled-Aâmer*, ils s'annoncent.

L'insurrection de l'*Aurès* et du *Belegma* ne paraît pas avoir la gravité qu'on lui avait prêtée; nous entrons dans une ère nouvelle. Vienne la colonne Barral, et nous lui remettrons les affaires *magna cum voluptate*. Il est possible cependant que mon concours soit demandé pour fermer quelque issue à des populations traquées. Nous sommes prêts.

Je ne sais quel éloge vous faire de votre *goum*, des chefs qui le commandent, de *Ben-Yaya*, de Carus. J'ai soin, bien entendu, de tout ce monde-là. Les insurgés de *Bou-Saada* sont chargés de les approvisionner en orge et en blé. Que n'avez-vous pu venir avec nous!

Adieu, mon cher ami. Mes hommages les plus respectueux à Mme Ducrot, et pour vous amitié et dévouement.

Le colonel, E. DAUMAS.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Bou-Saada, le 8 décembre 1849.

MON CHER DUCROT,

J'ai reçu votre lettre du 1er décembre et m'empresse de vous dire que je suis très satisfait d'avoir votre opinion sur l'organisation à donner au nouveau cercle de Bou-Saada.

Je naviguerai dans vos eaux ; selon moi, vous êtes dans le vrai. En effet, si l'on ne sait pas mettre de côté les interminables prétentions *personnelles* de *Mokrani*, on ne fera rien qui vaille et l'on sera souvent forcé de revenir par ici. Je proposerai donc de faire relever du commandement supérieur de *Bou-Saada* toutes les tribus dont les intérêts réels se rattachent à ce point, et puis on décidera ce que l'on voudra. J'aurai agi consciencieusement.

Il va sans dire que je tiendrai grand compte et des intérêts et des prétentions de *Ben-Yaya*. Vous concevez que ce chef et son goum se sont trop bien conduits avec nous pour que nous ne rompions pas une lance en leur faveur, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Et cela, à plus forte raison, quand mes sentiments particuliers se trouvent d'accord avec l'intérêt général.

Je ne sais plus trop ce que nous faisons ici ; nous y

avons, et vous le savez à présent, à peu près heureusement terminé toutes nos affaires ; le kalifat El-Mokrani ne veut pas de notre concours pour tomber sur des tribus indociles qu'il déclare soumises, mais nous attendons la colonne Barral. Pourquoi? Pour régler le sort de deux ou trois tribus, sort que l'on peut aussi bien décider d'Alger ou de Blidah. Vous avouerez que c'est un peu cher. N'importe, attendons.

Je pense que vous m'approuverez de m'être attaché à reconstituer chaque tribu sur son territoire. Il nous sera facile ensuite de régler notre arriéré avec elle.

Les Arbâa ont tué quelques hommes aux *Ouled-Aâmer*, fraction vagabonde et insoumise des Ouled-Ayssa. C'est une bonne chose.

Tout à vous.

Le colonel,

E. DAUMAS.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

Aïn-Cherab ou Heurob, le 17 décembre 1849.

MON CHER DUCROT,

Enfin nous avons terminé nos affaires à Bou-Saada et nous sommes en marche pour rentrer à Médéah. Le colonel de Barral a été charmant; c'est un homme d'esprit, d'intelligence; nous n'avons pas tardé à tomber d'accord sur tous les points. Je vous envoie confi-

dentiellement notre rapport sur l'organisation du cercle de *Bou-Saada*. Il est bon que vous l'ayez sans retard et avant qu'il vous parvienne d'une manière officielle. Ben-Yaya est enchanté; son amour-propre a été non seulement ménagé, mais encore satisfait. On ne lui a enlevé que ce qu'il ne voulait pas.

Je suis véritablement heureux d'avoir pu faire réussir vos idées, tout en faisant plaisir à Ben-Yaya, qui nous a rendu des services si éminents pendant notre longue expédition.

Vos goums se sont conduits avec nous d'une manière admirable, et je me plais et me plairai toujours à en rendre le témoignage. Valeur, dévouement, abnégation dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser, j'ai trouvé tout en eux. Je compléterai le chapitre en vous disant qu'ils ont été, sous tous les rapports, très bien conduits par M. Carus.

Vous savez que les Ouled-Aâmer ont fait leur soumission. Je leur ai imposé, pour première condition, de rentrer dans leur pays et de me rendre les chevaux pris au goum de M. Beauprêtre. La tribu va reprendre ses campements habituels, et tous les chevaux qui existent encore me seront remis à mon arrivée à El-Gosfa, qui aura lieu le 20 ou le 21 courant. De là, je les enverrai à Aumale.

Jusque-là tout va bien, mais il reste la question de l'amende à infliger aux Ouled-Aâmer, question épineuse et sur laquelle je désire vivement votre avis. Sont-ils coupables, oui ou non? Faut-il frapper fort ou être cou-

lant? Soyez assez bon pour me guider, vous me rendrez service. Comme renseignement, de mon côté, je vous dirai que cette tribu est, par suite de ses émigrations, dans un profond état de misère, et que les troupeaux qu'elle a conservés ne valent absolument rien. Quoi qu'il en soit, je ferai ce que vous voudrez, et Ben-Yaya se rend garant des payements. Il fera au besoin des avances. J'attends votre réponse.

Recevez la nouvelle expression d'un dévouement aussi sincère que durable. Plus tard, et de vive voix, je saurai, je l'espère, vous remercier du bon et utile concours que vous avez bien voulu me prêter.

Tout à vous.

E. DAUMAS.

P. S. — *Ouled-Aâmer*. Il me vient une idée, voyez ce qu'elle vaut :

1° Rendre tous les chevaux qui ont été pris au goum de M. Beauprêtre ;

2° Frapper une amende qui n'entrerait pas dans les caisses de l'État, mais avec laquelle on donnerait une indemnité aux familles des hommes tués dans cette affaire. Il me semble qu'ainsi on éteindrait bien des haines.

E. DAUMAS.

Lettre du colonel Daumas au commandant Ducrot.

El-Gosfa, le 20 décembre 1849.

MON CHER DUCROT,

Votre lettre m'arrive au moment où je lève mon camp : je n'ai que le temps de vous dire ceci :

Votre manière de voir sur les *Ouled-Aâmer* est extrêmement sage ; je leur impose toutes les conditions dont vous me parlez, et le bach agha Ben-Yaya se rend garant de leur accomplissement.

Comme par le passé et pour toujours, amitié sincère et dévouement inaltérable.

Le colonel, E. DAUMAS.

Des projets de conquête de la Kabylie, discutés à la Chambre, avaient jeté l'inquiétude dans les populations, et un agitateur, nommé Bou-Baghla, en avait profité pour soulever les Grands Kabyles et attaquer notre allié, Si-ben-Ali-Schériff. Le colonel d'Aurelle, commandant une petite colonne d'observation, avait cru bien faire en prenant sur lui de châtier les Beni-Melli-Keuchs. Mais son opération, exécutée sans ordres, ayant été assez sanglante, le général d'Hautpoul, gouverneur intérimaire de l'Algérie, le blâma dans un ordre du jour en date du 15 avril, conçu en termes très violents. Le général Daumas, alors attaché au ministère de la guerre, désireux d'être éclairé sur la situation réelle, s'adressa au commandant Ducrot, le jugeant plus apte et mieux placé que qui que ce fût pour lui procurer des renseignements exacts et sûrs.

Le commandant Ducrot au général Daumas.

Fin avril 1851 (1).

Vous me faites l'honneur de me demander confidentiellement ce que je pense des événements qui se passent depuis quelque temps dans ce pays. Je suis bien sensible à cette marque de confiance, et je vais faire tous mes efforts pour m'en montrer réellement digne.

Depuis quelques mois, j'ai été si souvent (je pourrais dire constamment) en contradiction avec mon entourage, supérieurs, inférieurs et égaux, que je craindrais de vous induire en erreur en vous exposant mon opinion personnelle sur les événements qui se sont récemment produits. Je vais donc tâcher de retracer simplement et le plus succinctement possible, avec une entière sincérité, les événements tels que je les ai vus se dérouler devant moi.

D'abord, je dois avouer que je n'ai jamais entrevu la nécessité ni la possibilité de *faire la conquête* de la Kabylie avec les moyens militaires et financiers dont nous disposons. J'ai pensé que l'on risquait de faire contre le Djurdjura une démonstration très meurtrière, d'obtenir un succès contestable, sans résultats plus sérieux que ceux obtenus précédemment chez les Flissas. Beni-Ouagena, Beni-Djenad... et tant d'autres, chez

(1) Le commandant Ducrot avait été nommé le 18 juin 1850 directeur divisionnaire des affaires arabes à Blidah.

lesquels nous étions guidés cependant par un illustre général, qui n'a pas encore trouvé son remplaçant dans ce pays-ci. Le refus du gouvernement d'obtempérer aux propositions de M. le général d'Hautpoul m'a prouvé que, si j'étais ici à peu près seul de mon avis, il n'en était pas de même en France.

Nos projets de conquête de la Kabylie s'étaient ébruités et avaient produit dans les montagnes, et surtout en Kabylie, une certaine agitation. Quelques intrigants avaient cherché à en profiter pour faire oublier aux Kabyles leurs inimitiés intestines, et pour se créer quelques partisans, réunis dans le principe au seul point de vue de la défense. Mais voilà que l'un de ces prétendus schériffs, plus audacieux que les autres, Bou-Baghla (l'homme à la mule), passe de la défensive à l'offensive et ne craint pas d'attaquer l'oncle de notre allié Si-ben-Ali-Schériff; il lui enlève trois cents bœufs et trois mille moutons. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenter la cupidité de ces pauvres et avides montagnards. La défense était sans doute chose facile; mais le jeune marabout, notre allié, plus habitué à manier son chapelet et ses livres que le fusil et le yatagan, fuit sans même chercher à résister, et, sur les instances de M. Beauprêtre, vient se réfugier au milieu de ses goums.

Ce succès de Bou-Baghla, dû à l'incroyable... *prudence* de Ben-Ali-Schériff, change un peu la face des affaires; il grandit l'influence morale de cet intrigant et met à sa disposition quelques ressources matérielles dont il use

assez adroitement pour augmenter le nombre de ses partisans. Nos ennemis deviennent plus audacieux, nos alliés sont ébranlés, et, dans ces conditions, la position de M. Beauprêtre, seul avec ses goums dans l'Oued-Sahel, n'est plus tenable. S'il se retirait, il donnait toute liberté d'action au schériff, et nous semblions abandonner non seulement Ben-Ali-Schériff, mais encore toutes les populations de la vallée qui jusqu'alors avaient tenu bon pour nous. Pour gagner du temps et donner aux esprits le temps de se calmer, le général Blangini propose au gouverneur d'envoyer chez les Beni-Mançours une petite colonne composée de huit cents zouaves, deux pièces de montagne et un escadron de spahis. D'un côté, c'est un minimum de forces suffisant pour n'avoir rien à redouter des Kabyles au milieu d'une plaine parfaitement découverte, et dans un camp protégé par quelques ouvrages de campagne; d'autre part, cette troupe est trop faible pour permettre au chef de céder à un mouvement d'impatience et d'audace, et de compromettre nos affaires en s'engageant dans la montagne.

Pour détruire le mauvais effet moral produit sur les indigènes par cette attitude défensive, il est convenu que l'on mettra à exécution une maison de commandement projetée depuis longtemps, et qui doit assurer la route des Bibans, le haut de la vallée de l'Oued-Sahel, et empêcher les maraudeurs des Beni-Melli-Keuchs d'inquiéter nos communications entre Aumale et Sétif. On espère que la réaction se fera bientôt sentir en faveur

de Ben-Ali-Schériff, et que, fortifié par l'influence de nos baïonnettes, il parviendra à réchauffer le zèle de ses partisans et à prendre le dessus.

Au début, toutes ces prévisions semblent se réaliser. Peu de jours après son installation aux Beni-Mançour, M. d'Aurelle écrivait au général Blangini : « La réaction commence à se faire sentir en faveur de Ben-Ali-Schériff. Bou-Baghla est venu attaquer Chellala pour enlever sa famille, mais il a été repoussé après avoir perdu dix hommes. Ceci prouve combien la défense eût été facile dans le principe, si Ben-Ali-Schériff avait fait preuve de quelque énergie. Mais passons. — Le général Bosquet s'est ému des événements de l'Oued-Sahel, et, quelques agitations étant survenues chez les Beni-Abbès, il apparaît aux Bibans avec une colonne de quatorze cents baïonnettes, cent cinquante sabres, etc. »

En présence de ces deux colonnes françaises qui semblent menacer les Beni-Melli-Keuchs, il est facile au schériff de réunir quelques centaines de Kabyles pour combattre les chrétiens, et le colonel d'Aurelle écrit au général Blangini que le schériff a réuni trois mille Zouaouas, qui campent entre Seloum et Ghebissa. Le général Blangini ne s'inquiète pas, pensant bien que ce rassemblement se dispersera, quand il aura consommé ses vivres et épuisé les ressources du pays.

Mais on écrit que les rassemblements augmentent, que les Kabyles sont descendus jusqu'à la rivière et ont brûlé quelques gourbis appartenant à Ben-Ali-Schériff. On demande des renforts en infanterie et cavalerie ; le

général, par prudence, se détermine à accéder à cette demande : un bataillon de zouaves et un escadron de chasseurs viennent renforcer le camp de Beni-Mançour.

On pouvait craindre que ce mouvement de troupes ne maintînt le rassemblement plus longtemps sur pied, mais il n'en est rien, et on écrit de Beni-Mançour « que les rassemblements diminuent, que les populations se rassurent. Ben-Ali-Schériff s'est enfin mis en mouvement; il est à la tête d'un corps assez nombreux de partisans, et veut faire une razzia sur les Beni-Melli-Keuchs; ses gens le supplient de rentrer dans sa zaouïa... »

Tout va bien, en un mot, mais voilà que tout à coup nous recevons une dépêche télégraphique dans laquelle on nous apprend que le colonel d'Aurelle s'est porté par une marche de nuit sur Selloum, l'a attaqué le 10 avril, l'a brûlé, etc. Le lendemain, une lettre de M. d'Aurelle vient confirmer ces nouvelles et donner quelques détails, mais sans donner aucun motif satisfaisant pour expliquer l'infraction commise aux ordres formels du général et du gouverneur qui lui prescrivaient de ne pas passer sur la rive gauche de l'Oued-Sahel. « Il était indispensable, dit la dépêche, de tirer vengeance de l'injure faite à notre allié Ben-Ali-Schériff, et de frapper l'imagination des Kabyles en attaquant dans leurs repaires ces hordes qui, depuis longtemps, inquiètent le pays, etc. »

Les renseignements les plus positifs parvenus depuis nous font connaître que l'on n'a rencontré dans Selloum

que très peu de monde, que la prise du village n'a coûté que peu de blessés à la 3e compagnie du 2e bataillon; mais que la retraite a été de plus en plus inquiétée; que dans cette retraite, qui a duré jusqu'à huit heures du soir, nous avons eu treize tués, dont un officier, un adjudant et trois sous-officiers de zouaves, et soixante blessés.

Depuis lors, les choses sont toujours à peu près dans le même état, c'est-à-dire que les Beni-Melli-Keuchs, retranchés dans leurs villages, se tiennent sur la défensive. Le schériff cherche à faire de la propagande chez les Beni-Abbès et tribus voisines; il compte parmi eux un certain nombre de partisans, qui n'ont cependant pas agi ouvertement. La présence de M. d'Aurelle aux Beni-Mançour et celle de M. Camou, qui a remplacé le général Bosquet aux Beni-Abbès, ont l'avantage de rassurer les populations alliées, et l'inconvénient de maintenir les insurgés et les Zouaouas dans un état perpétuel de rassemblement. Il est donc difficile de savoir comment tout cela se terminera.

Je vous ai rendu compte exactement des faits qui se sont produits successivement. Je ne me permettrai pas d'en tirer des conclusions. Je laisse ce soin à votre vieille expérience.

Je vous remercie de ce que vous avez bien voulu faire pour mes indigènes, Si-Paly, Ould-Bey-Bon-Mezraque et Si-Ali-Embareck. Malheureusement vos bonnes intentions, vos actes même restent sans effet en présence du mauvais vouloir et de l'incurie de l'administration. Il n'a pas encore été possible de faire toucher à... un rotin

des quarante-six mille francs qui lui sont alloués par décret présidentiel. Les fonds ne sont pas faits au budget..... Bref, malgré le bon droit et la justice, en dépit des décisions du gouvernement, ces malheureux continuent à mourir de faim, et il n'est pas possible de prévoir combien de temps cela durera encore.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander si j'étais disposé à accepter la succession du colonel Durrieu dans le poste de chef du bureau politique. A cette question je réponds en toute franchise.

Depuis quelque temps, ma santé souffre considérablement des atteintes du climat; je viens encore récemment d'être rudement secoué par la fièvre, à tel point que j'ai dû garder le lit quinze jours. Je vais mieux depuis quelques jours, mais je souffre toujours du foie. L'air de France, disent les médecins, peut seul me débarrasser complètement de cette terrible affection, et je vous avoue franchement que j'hésite encore à abandonner la position spéciale que j'occupe ici, et qui me donne une foule d'avantages que je ne retrouverais pas dans la vie de garnison. Je me dis que peut-être l'air d'Alger me serait plus favorable que celui de Blidah. Si donc j'étais appelé prochainement à remplacer Durrieu, j'en essayerai pendant quelque temps. Puis, si ma santé ne se remettait pas promptement, j'abandonnerais tous les avantages que j'ai ici, pour retrouver la santé, qui, en définitive, est le bien le plus précieux de ce monde.

Voilà Périgot enfin lieutenant-colonel; des trois portés l'an dernier sur le tableau de la province d'Alger,

il ne reste que moi; cela me donne quelque espoir. Si mes calculs ne me trompent pas, et si, dans les dernières promotions, on n'a pas pris derrière moi, je dois me trouver maintenant presque à la droite du tableau du comité. Je ne sais au juste où j'en suis, et je vous serais reconnaissant de m'en dire quelques mots.

Ma femme et ma fille continuent à se bien porter, et je serais heureux d'apprendre qu'il en est de même dans votre petite smala. Je vous prie de présenter mes humbles hommages à Mme Daumas et de vouloir bien agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

La maladie dont parle le commandant Ducrot dans la lettre précédente s'aggrava subitement, au point de nécessiter son départ précipité d'Alger au courant du mois de mai 1851. Une saison à Vichy et une seconde à Pougues le remirent complètement, mais les médecins lui interdirent de retourner en Afrique.

A Monsieur Ferdinand de Champs.

La Ferté, 3 octobre 1851 (1).

Nous prenons décidément le casernement des Tuileries et de ses dépendances; mon colonel est logé dans le pavillon de Marsan, et moi, j'occuperai, suivant toute probabilité, un apppartement dans le pavillon de

(1) Le commandant Ducrot avait été promu lieutenant-colonel au 49e de ligne le 8 août 1851.

Flore. Je l'ai vu et trouvé très commode et très convenable sous tous les rapports. Mlle Agathe (1) aura donc la cour ou le jardin des Tuileries pour promenade habituelle, ce qui est fort agréable; nos écuries sont également dans un bâtiment militaire, sur la place du Carrousel. J'oubliais de vous dire que nous faisons partie de la brigade Canrobert, ce qui me plaît infiniment. Avec un pareil chef, en qui j'ai pleine confiance, je n'ai pas à me préoccuper de la conduite politique à tenir; ses ordres seront ma loi, et ce n'est pas un mince avantage dans les circonstances difficiles où nous pouvons nous trouver placés.

(1) Sa fille aînée, morte le 1er juillet 1864.

BOMARSUND

(6 JUILLET 1854 — 16 MAI 1855)

En 1854, lors de la guerre de Russie, le général Ducrot fit partie du corps envoyé sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers pour opérer contre la forteresse de Bomarsund, située dans les îles d'Aland, à l'entrée du golfe de Bothnie.

Les lettres suivantes sont relatives à cette expédition.

A Monsieur F. de Champs.

Au camp de Wimereux, 6 juillet 1854 (1)

MON BON PÈRE,

L'ordre officiel de notre embarquement est arrivé aujourd'hui ; nous faisons partie de la première brigade d'une division destinée à opérer dans la Baltique et placée sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers. Notre général de brigade est M. d'Hugues, dont mon

(1) Le colonel Ducrot commandait le 3ᵉ régiment de ligne depuis sa promotion au grade de colonel, à la date du 26 décembre 1853.

frère est l'aide de camp ; j'en suis doublement heureux, et parce que j'ai grande confiance dans ce chef que je connais beaucoup, et parce que je ne me séparerai pas de mon frère. Bien avec mon général de division et avec mon général de brigade, je pars dans les meilleures conditions possibles, et j'espère en profiter promptement pour notre cher Antonin (1).

Ne vous préoccupez pas de sa position actuelle ; entrant en campagne, il est peut-être préférable qu'il soit sergent, il aura moins d'ennuis, moins de tracas et tout autant de chances d'arriver.

La pensée qui m'occupe sans cesse et qui me navre le cœur, c'est le désespoir de ma pauvre femme..., et cependant je dois conserver un visage riant et satisfait devant tout ce qui m'entoure, je dois songer aux intérêts et aux besoins de tous les braves gens qui me sont confiés.

Adieu, cher père ; je vous embrasse tendrement, ainsi que ma mère et mes sœurs. Comptez sur moi pour protéger votre fils, comme je compte sur vous pour protéger ce que j'ai de plus cher au monde.

Votre fils dévoué.

(1) Antonin de Champs, frère de Mme Ducrot. Engagé volontaire au 3e régiment d'infanterie de ligne, il fit, en qualité de sous-officier, la campagne de Bomarsund avec son beau-frère. En 1859, il remplit près du général Ducrot les fonctions d'officier d'ordonnance pendant la campagne d'Italie. Au moment où éclata la guerre de 1870, il était capitaine adjudant-major au 59e. Blessé le 14 août, à la bataille de Borny, il tint absolument à quitter l'hôpital pour prendre part à la sortie du 31 août, à laquelle il assista la tête encore enveloppée de bandages, et fut tué devant Servigny

A Madame Ducrot.

Boulogne, 12 juillet 1854.

... Je viens de voir le général Baraguay-d'Hilliers ; il m'a laissé peu de doute sur notre prochain embarquement ; sans dire précisément où nous allons, il laisse entrevoir que sa mission est plus politique que militaire. Nous serons là pour décider et soutenir la Suède au besoin.

Je n'ai pas besoin de te dire combien mon cœur se déchire à la pensée de partir sans vous embrasser, mais c'est un sacrifice que le devoir m'impose ; d'un instant à l'autre, nous attendons le signal du départ ; une partie de la division s'embarquera à Calais, l'autre ici ; si nous allons à Calais, nous pourrons partir demain ou après-demain.

Demande à Dieu le courage, la résignation. Tes prières appelleront sur ma tête la protection divine, et je te reviendrai bientôt digne de toi.

Le général Baraguay-d'Hilliers a été extrêmement aimable ; il m'a rappelé qu'il y a douze ans je lui servais de guide en montant le pic de Mouzaïa.

. . . .

A la même.

Calais, 16 juillet.

... La plus grande partie du corps expéditionnaire

s'est embarquée hier et vogue maintenant vers le nord; nous attendons toujours notre *Prince* (1), qui est, dit-on, à Londres pour faire des vivres. Nous avons changé de camp hier, nous étions un peu loin de la ville, nous sommes dans la citadelle; cela est plus commode pour nos hommes et plus agréable pour les officiers qui sont logés en ville.

Le docteur Fenin, qui est le chirurgien en chef de notre corps et qui est ordinairement bien informé, me disait que le quartier général resterait à Stockholm jusqu'à nouvel ordre, et que, suivant toute probabilité, nous irions aux îles d'Aland ou sur la côte même de Suède, à quelques lieues de Stockholm. Cela prouverait d'une manière évidente la coopération complète de la Suède à cette affaire, et ce qui indiquerait, d'autre part, que la Prusse est tout à fait disposée en notre faveur, c'est que l'on établit un hôpital pour la flotte et l'armée à Memel, sur le territoire prussien. Avec tant d'efforts accumulés contre la Russie, je ne comprends pas comment elle pourrait lutter longtemps encore.

J'ai été voir le général Niel, qui est chargé du service du génie dans notre corps expéditionnaire ; il m'a assuré que ces bruits d'hivernage que l'on faisait courir étaient sans fondement, et que notre campagne ne devait pas durer plus de trois mois.

Cinq compagnies du deuxième bataillon embarquent demain matin à quatre heures, avec le commandant de

(1) Paquebot à vapeur

Boistertre ; le pauvre homme est très inquiet de la santé de sa femme. Combien je bénis le Ciel qui permet du moins que je vous laisse tous bien portants !

Nous sommes singulièrement favorisés par le temps ; la mer est calme, les embarquements se font avec une facilité extrême, et la cordialité la plus parfaite existe entre les Anglais et les Français ; cette cordialité est même parfois poussée trop loin. Ainsi les vaisseaux qui ont pris les troupes dans la journée d'hier devaient partir le soir ; mais il n'y a pas eu moyen, parce que les marins et les soldats avaient tellement fraternisé que tous étaient ivres au point de ne pouvoir faire la manœuvre ; on a été forcé de remettre le départ à ce matin. Nos hommes sont généralement très gais.

Bonsoir, ma chère amie ; il est onze heures ; il faut que je sois sur pied à trois heures du matin pour présider à l'embarquement de mon 2e bataillon.

A la même.

Calais, 17 juillet.

... D'après les journaux et d'après les lettres particulières, il paraît que les Russes viennent d'éprouver un échec sérieux sur la rive gauche du Danube, et que nos armées alliées sont aujourd'hui à Bukharest. Si les événements continuent à marcher ainsi, il est évident que la campagne sera de courte durée, et, comme me le disait hier le général Niel, nous serons certainement arrivés

dans le courant d'octobre ou au commencement de novembre.

Occupe-toi de nos enfants, de nos intérêts ; pense au plaisir que j'éprouverai en retrouvant notre petit Sesseigne bien coquet, bien joliment arrangé par tes soins ; quels bons instants de repos j'y goûterai le jour où il plaira à Dieu de me ramener au milieu de vous ! Cette pensée doit te soutenir dans tes moments d'angoisses.

Ce matin, comme je te le disais, j'ai fait embarquer mon 2e bataillon de très bonne heure, puis je suis allé voir son installation à bord du *Belgravia*. J'ai trouvé mes hommes bien établis, mais dans un grand embarras, pas un d'entre eux ne savait un mot d'anglais ; ils en étaient réduits à se parler par signes et se comprenaient très difficilement. J'avais heureusement amené avec moi un jeune interprète qui nous a été très utile, puis l'on a fini par découvrir que le cuisinier du capitaine était un Allemand parlant très bien anglais, et, comme nous avons bon nombre d'Alsaciens dans nos rangs, les relations ont été bientôt établies.

... Notre départ, d'abord fixé au 14, s'est ajourné de jour en jour, et nous nous embarquons ce soir à cinq heures. Notre embarquement se fait dans les meilleures conditions possibles ; la mer est superbe, la brise très favorable. Le *Prince* est un magnifique paquebot à vapeur, de la force de mille chevaux, tout neuf. Nos chevaux sont embarqués avec nous, ce qui sera une grande distraction pendant la traversée.

Notre Antonin est parti hier soir ; il était à peine

à bord du *Columbia* qu'il a appareillé, et nous l'avons vu disparaître dans la brume.

Il paraît que tous les bâtiments français doivent relâcher pour faire du charbon à Kiel, au fond du golfe qui se trouve à la sortie du Petit-Belt. Les bâtiments anglais relâcheront au contraire, pour le même motif, à Helsingör, à l'entrée du Sund, un peu au nord-ouest de Copenhague ; c'est un port de commerce très important.

A la même.

6 heures du matin, à bord du *Prince*, 20 juillet.

MA BIEN-AIMÉE,

Nous avons passé la nuit à bord ; sous le rapport matériel, je suis aussi bien que possible. Seul dans ma cabine, je pensais à ces traversées que nous faisions ensemble autrefois, je repassais toute cette délicieuse existence !... Nous appareillons, le capitaine du port réclame ma lettre, je t'envoie mille baisers ; en levant l'ancre, en perdant de vue les côtes de France, ma pensée reste à toi...

A la même.

Rade de Deal, 20 juillet soir.

Nous voici donc en route, les côtes de France s'ef-

facent peu à peu, et cependant nous ne faisons pas encore route pour notre destination. Un petit accident arrivé à notre cabestan, au moment où on levait l'ancre, nous a forcés de nous diriger sur Deal, petite ville au fond de la rade des Dunes.

Pour bien des gens, ce voyage serait une véritable partie de plaisir ; mais je ne saurais accepter sans impatience tout ce qui m'éloigne du but et par conséquent du moment du retour.

Peut-être resterons-nous ici deux ou trois jours ; nous sommes à cinq minutes de la terre, et je ne sais si j'irai y faire une promenade. La mer est d'un calme parfait ; elle me rappelle cette belle traversée que nous avons faite ensemble, en revenant d'Afrique. J'étais bien malade, sans doute, mais j'avais près de moi ma douce amie, et tout me souriait.

A une heure, nous avons mouillé en rade de Deal. Quelques instants après, nous étions entourés de barques chargées de messieurs et de dames, de soldats anglais qui portent les nos 38 et 44 ; ils sont généralement frais et dodus, paraissent robustes et surtout bien nourris, mais ils n'ont pas les mâles figures de nos grenadiers et de nos voltigeurs. Plusieurs dames sont montées sur le pont, la musique jouait ; en entendant la polka, elles trépignaient. Mes officiers m'ont prié d'engager une de ces dames pour donner l'exemple, ce que j'ai fait. Oh ! chère amie, dans la situation d'esprit où je me trouve, c'est triste plaisir. Je pensais à tout autre chose qu'à la danse !

Nous ne sommes pas les seuls retenus sur la côte d'Angleterre ; le 51ᵉ et une partie du génie sont embarqués sur des bâtiments à voiles que nous devons remorquer et dont le sort se trouve ainsi lié au nôtre.

A la même.

A bord du *Prince,* en rade de Deal, 22 juillet.

... J'ai été à terre hier. Mon premier soin a été de porter à la poste la lettre que j'avais écrite le matin...

De la poste, j'ai été avec les officiers qui m'accompagnaient visiter la caserne d'infanterie. Nous avons trouvé les soldats à l'exercice ; le colonel anglais et ses officiers nous ont fait excellent accueil. La garnison de Deal se compose des dépôts de trois régiments qui sont en Orient : 38ᵉ, 44ᵉ et 26ᵉ. Le colonel a fait manœuvrer son régiment devant nous, a fait présenter les armes en l'honneur de l'*Empereur des Français ;* en un mot, a épuisé tous les raffinements de la politesse britannique.

Après nous être rafraîchis et avoir porté les toasts de rigueur à l'Empereur, à la reine Victoria, nous sommes montés en voiture pour aller visiter Douvres, qui est à trois lieues de Deal. La route traverse un beau pays, parfaitement cultivé, fortement ondulé, dont l'aspect est généralement gai et fertile. De très loin on aperçoit le château de Douvres, bâti sur une hauteur. Au centre des fortifications modernes, se trouvent des ruines dont

l'origine remonte, je le crois, à l'époque romaine. Les Saxons les ont restaurées et augmentées; elles forment aujourd'hui le noyau des fortifications modernes qui ont une certaine importance.

Douvres est au pied des hautes falaises sur lesquelles sont bâties les fortifications; la ville s'étend au fond d'une vallée étroite qui s'élargit brusquement au bord de la mer; dans cette partie, la ville est réellement belle; toute la jetée est couverte de superbes maisons entourées de petits jardins. En arrivant, nous avons été faire une visite au colonel commandant supérieur des troupes; il n'y était pas; mais, en sortant, nous avons rencontré un ministre protestant fort aimable qui nous a offert de nous servir de cicerone. Après nous avoir fait visiter la ville avec une extrême complaisance, il nous a offert de nous reposer un instant chez lui. Nous sommes donc entrés dans une délicieuse maison meublée et organisée avec tout le luxe et le confortable anglais; nous avons été présentés à Mme Patreack, à sa belle-fille, à Mlles Patreack, grandes personnes de dix-huit à vingt ans. On a apporté du vin de Bordeaux, et il a fallu boire aux Français, aux Anglais, au succès de notre voyage, etc., etc. La plus jeune fille de M. Patreack a trois ans et demi, à peu près l'âge de notre Agathe; c'est une jolie enfant, aux joues vermeilles, aux longs cheveux blonds. En la voyant, je pensais à Agathe, à ma petite Marie; la vue de cet intérieur si calme, si paisible, me rappelait tout ce que je viens de quitter, et mon cœur soupirait tout bas!

Arrivés à Deal à six heures du soir, nous nous dirigions vers le port, lorsqu'une députation d'officiers anglais est venue nous prier d'accepter à dîner; il était impossible de refuser. Malgré la difficulté de se comprendre, le dîner a été fort gai, fort animé, et s'est prolongé jusqu'à dix heures.

Les officiers anglais nous ont accompagnés jusqu'au rivage et nous ont salués d'une foule de *Hepp! hepp! Hurrah! hurrah!*

En rentrant à bord, j'ai appris que l'on avait dansé toute la soirée. Les dames de Deal étaient arrivées en foule, à tel point que les danseurs manquaient.

Aujourd'hui, une députation des principales notabilités de la ville est venue me trouver pour me prier de laisser la musique aller à terre, où l'on prépare une fête. J'ai accordé, comme bien tu penses. Tout cela donne un mouvement qui empêche l'ennui de gagner nos hommes. Les sous-officiers anglais sont venus aussi chercher les nôtres, que j'ai laissés presque tous partir.

Aujourd'hui, je garde la maison.

Hier, du château de Douvres, on distinguait la terre de France, au point de compter les maisons sur le rivage. Ma pensée franchissait l'étroit canal qui me sépare de vous!...

Nous ne savons pas encore quand nous serons en mesure de lever l'ancre; la machine destinée à remplacer notre cabestan est attendue de Londres, elle peut arriver ce soir ou demain matin; il faut deux ou trois heures pour la mettre en place et pour chauffer.

Notre navire est envahi par les officiers et les soldats anglais, le port en est couvert.

Les officiers sont venus m'engager à dîner, mais je voulais causer avec toi, j'ai refusé.

J'irai peut-être faire un tour à terre un peu plus tard.

23 *juillet, 8 heures du matin.* — Décidément je n'ai pas été à terre; après dîner, le navire était calme; presque tous les officiers étaient absents, le temps était si pur que les côtes de France semblaient à deux pas; mes regards ne pouvaient s'en détacher. Quand le soleil a disparu à l'horizon, mes prières ardentes demandaient à Dieu notre prochaine réunion.

Tu sais que l'escadre de la Baltique est sous la protection toute spéciale de la sainte Vierge, qu'une magnifique image donnée par l'Empereur a été inaugurée dernièrement en grande cérémonie.

De temps en temps, j'entendais sur le rivage les acclamations de la population qui applaudissait nos musiciens et poussait des hourras frénétiques. On me les a retenus jusqu'à onze heures; tout s'est parfaitement passé; le maire de Deal m'a envoyé une lettre de remerciement.

Nous allons appareiller dans un instant; j'en suis heureux, car il me tarde de sortir de cette inaction; complètement abandonné à mes pensées, je suis trop malheureux loin de vous!

Le maire de Deal remercia en ces termes le colonel Ducrot

d'avoir laissé descendre à terre la musique française à l'occasion de la fête :

Discours prononcé par le maire de Deal.

Monsieur,

Je saisis l'occasion de vous exprimer mes remerciements et ceux des habitants de la ville de Deal, pour la grande condescendance et bonté que vous avez montrées, en permettant à la musique réellement supérieure de votre régiment de visiter notre territoire anglais, de nous charmer et de nous réjouir par le choix excellent des morceaux qu'elle a joués.

Permettez-moi, Monsieur, de vous exprimer l'espoir que je conserve : puisse l'union qui existe aujourd'hui entre les deux plus grandes nations de l'Europe ne jamais être rompue!

Et, Monsieur, j'ai la confiance que le brave régiment que vous commandez ajoutera de nouveaux lauriers à sa réputation déjà si bien méritée.

Puisse le Dieu des armées être votre protecteur et vous défendre, vous et ceux auxquels vous commandez, au jour de la bataille, et vous donner la victoire sur nos communs ennemis!

Je suis, Monsieur, avec le plus profond sentiment de respect et d'estime,

Votre très obligé et humble serviteur.

C. T. Hills, *maire de Deal.*

Le colonel Ducrot à Madame Ducrot.

A bord du *Prince*, le 24 juillet.

Hier, à quatre heures du soir, nous commencions à appareiller; l'opération a été longue, parce qu'il fallait attacher des câbles aux deux navires à voiles le *Hadforshire* et le *Fox*, qui portent une partie du 51ᵉ et que nous remorquons.

A cinq heures un quart, nous nous mettions en marche; placé sur le pont, je ne quittais pas des yeux les côtes de France; il est impossible de décrire le sentiment qu'on éprouve en voyant disparaître peu à peu cette terre sur laquelle respirent toute une famille aimée, une femme, des enfants adorés!

Au moment où le soleil se couchait, splendide et majestueux, derrière les côtes d'Angleterre, dans la direction de Londres, mes vœux ardents s'élevaient vers le ciel, et je lui demandais de me ramener bientôt vers ces êtres chéris!

La gloire, l'ambition, tous ces vains mots qui entraînent la plupart des hommes, me semblent bien peu de chose, en comparaison du bonheur que l'on goûte à son foyer.

25 *juillet.* — Rien de nouveau aujourd'hui; l'on ne voit toujours que le ciel et l'eau; le vent n'a pas changé; nous avançons lentement; le pilote me disait tout à l'heure que nous étions à peu près à hauteur de Brême;

de temps à autre, l'on aperçoit quelques navires qui filent dans la direction de la France ou de l'Angleterre. J'envie leur sort !

Hier, comme toujours, je suis resté sur le pont jusqu'au moment où le soleil a disparu à l'horizon ; chaque jour mes prières et mes vœux sont plus ardents !

26 *juillet.* — Depuis hier soir, la mer, sans être absolument mauvaise, est cependant un peu houleuse ; quelques hommes ont le mal de mer ; moi-même, je ne suis pas tout à fait à mon aise.

Hier soir s'est produit un petit incident qui nous a donné quelques instants de distraction : vers sept heures, nous avons aperçu derrière nous un fort bâtiment à vapeur que l'on a bientôt reconnu : c'était le *Vulture* (Vautour), bâtiment à vapeur anglais de la force de cinq cents chevaux. Le capitaine Scheade, commissaire royal à bord du *Prince*, a fait des signaux pour prier le *Vulture* de se rapprocher. Quand il s'est trouvé à petite portée, le capitaine est descendu dans une barque et est allé à l'autre bord pour demander au commandant du *Vulture* de prendre à sa remorque l'un des bateaux qui, jusqu'à présent, ont tant retardé notre marche ; après quelques pourparlers, l'on est tombé d'accord, et le *Vulture* s'est rapproché pour prendre le câble de remorque. Depuis cette opération, nous marchons plus rapidement ; quant au *Vulture*, il file si vite que nous l'apercevons à peine ce matin.

..... Il me semble que malgré la distance nos âmes communiquent, que ton cœur bat avec le mien, que

nos impressions sont les mêmes! C'est le soir surtout, au coucher du soleil, que je suis tout entier avec toi; appuyé sur le bastingage du navire, je le vois descendre d'abord lentement vers la mer; puis, lorsqu'il atteint les premières vagues, sa marche devient rapide, en quelques minutes il disparaît complètement; je voudrais le retenir pour prolonger ces instants si beaux et si bons!

28 *juillet.* — Depuis quarante-huit heures, mon journal a été interrompu; la mer est devenue de plus en plus grosse, et, malgré tous mes efforts, le mal de mer m'a gagné à tel point que j'ai dû m'étendre sur ma couchette.

Nous sommes en vue des côtes du Danemark, à peu près à hauteur du phare de Hansted; nous avons encore perdu beaucoup de temps, par suite d'un accident survenu dans la nuit d'avant-hier; la mer était tellement grosse que les câbles qui liaient à nous le navire que nous remorquions se sont rompus; la mer était trop mauvaise pour pouvoir les ressaisir, de sorte que, pendant la journée et la nuit d'hier, les deux bâtiments ont voyagé de conserve à la voile, en courant des bordées.

Le capitaine me disait tout à l'heure que son intention était de relâcher à Copenhague même, cette ville offrant plus de ressources que Helsingör; il espère y arriver après-demain, dans la soirée. De là, sans doute, mon journal te parviendra assez vite; mais moi, je ne peux espérer trouver de tes nouvelles, puisque tu n'as pu y adresser tes lettres.

La mer est redevenue calme, nous sommes dans le Cattégat; à droite, nous apercevons les côtes du Jutland; à gauche, celles de Norvège.

Ce soir probablement nous serons en vue d'Helsingör, et demain, entre neuf et dix heures du matin, nous mouillerons à Copenhague.

30 *juillet*. — Ce matin, à trois heures, nous sommes entrés dans le Sund; je m'étais fait réveiller et je me trouvais sur le pont. L'entrée du détroit présente l'aspect de l'embouchure d'un grand fleuve : la largeur, d'abord de huit à dix kilomètres, se réduit bientôt à six, puis, à hauteur d'Helsingör, elle se réduit tout au plus à quatre kilomètres; le chenal praticable aux grands bâtiments est à peu près à trois ou quatre cents mètres de la côte du Danemark; le rivage est couvert d'habitations, de villages bien bâtis, de riches moissons et de bois magnifiques; le paysage est riant et pittoresque.

A la partie la plus resserrée, se trouvent les deux villes d'Helsingör et Helsingborg, la première sur la côte de Danemark et la seconde sur celle de Suède. En avant d'Helsingör, sur le bord même de la mer, est un vieux château dans le style moitié gothique, moitié mauresque; les tours des angles sont bâties dans le genre des mosquées que tu as vues à Alger, et au centre s'élève un clocheton tout à fait dans le goût de ceux que l'on voit dans les vues de Bagdad, Constantinople et autres grandes villes de l'Orient. Le château, ancienne habitation royale, sert aujourd'hui de caserne, et nous avons vu les soldats danois aux fenêtres et sur le rivage.

Nous nous sommes arrêtés un instant pour prendre notre pilote; pendant ce temps d'arrêt, plusieurs petits bâtiments à vapeur ont passé devant nous, et les voyageurs qui couvraient le port nous ont salués d'acclamations amicales, auxquelles nos soldats ont répondu joyeusement.

Un jeune officier dit ne connaître aucune nouvelle récente de la Turquie et même des flottes de la Baltique. Il paraît ignorer complètement le but de notre expédition.

A la même.

À bord du *Prince*, en vue de Copenhague, 30 juillet 1854.

Mon précédent journal a été interrompu brusquement, en voici la raison : Nous devions nous arrêter ici, au moins douze heures, pour faire de l'eau. Je pensais donc avoir le temps nécessaire pour descendre à terre, faire une petite tournée et terminer ma lettre, en te faisant part de mes impressions. Mais nous avons trouvé ici un remorqueur anglais, le *Bull-dog,* qui avait tout préparé pour nous et était chargé de remorquer l'un des transports qui nous suivent et que le *Vulture* avait pris provisoirement.

Notre capitaine, en me donnant ces nouvelles, m'a dit : « Je descends dix minutes à terre pour voir le consul anglais; vous plaît-il de venir avec moi? » Je n'ai eu que le temps de fermer ma lettre, de ramasser

celles des officiers et soldats du bord, et j'ai sauté dans le canot.

La vue du port est très animée et charmante; l'entrée est fermée par un îlot sur lequel existe une batterie très forte, dite batterie des Trois-Couronnes et célèbre par la part glorieuse qu'elle prit au combat soutenu par les Danois contre les Anglais, commandés par Nelson; les Anglais furent victorieux, mais achetèrent leur victoire bien cher. Ce combat date de 1801. A gauche sont de vastes chantiers en construction, un bel arsenal; au fond, un quai de débarquement dans le genre de celui d'Alger, et toujours garni de canots; puis, entre ce quai et l'arsenal, se prolonge, à perte de vue, le port du commerce, dont les nombreuses ramifications se répandent dans les différentes parties de la ville. A droite, une promenade couverte d'arbres magnifiques s'étend jusqu'au bord de l'eau, et l'ombre des branches, dont l'extrémité plonge dans l'eau, produit un effet charmant. Devant le débarcadère se trouve un poste de soldats danois qui, aussitôt qu'ils nous ont aperçus, ont pris les armes et nous les ont présentées.

Les Français sont généralement très aimés dans ce pays-ci, et les Danois ont presque toujours fait cause commune avec nous. Leur fidélité, en 1814, leur a été funeste, car elle leur a fait perdre la Norvège. D'après ce que j'ai entendu dire, ils paraissent disposés, malgré leurs sympathies pour nous, à garder une stricte neutralité, et nous ne pouvons leur en savoir mauvais gré. Leur petite armée est parfaitement instruite et équipée,

ce sont de bons soldats; mais ils sont en si petit nombre qu'ils ne sauraient être trop prudents. Nous avons trouvé immédiatement un indigène obligeant qui nous a conduits à la poste, située à quelques pas du débarcadère. Il y a ici un bureau pour l'arrivée des lettres et un autre pour les départs; nous étions à celui des départs. Quand nous avons demandé s'il y avait des lettres à notre adresse, l'on nous a dit qu'il fallait aller à l'autre, justement situé à l'autre bout de la ville. Nous étions assez embarrassés, lorsque notre indigène nous a conduits à quelques pas à une station de voitures, absolument comme celles que l'on trouve sur les boulevards de Paris.

Nous sommes donc montés en voiture, et notre interprète a indiqué au cocher le but de notre course. Arrivés au bureau de poste, nous avons appris que toutes les dépêches à l'adresse du corps expéditionnaire de la Baltique avaient été remises au chargé d'affaires, le baron d'Havezac ou d'Hostac (je ne suis pas très sûr du nom). On nous a conduits dans un fort bel hôtel où nous avons trouvé dans la personne du chargé d'affaires français, le baron d'Havezac, un fort aimable homme, qui s'est mis entièrement à notre disposition, mais n'a pu nous donner de lettres, parce qu'il les avait envoyées toutes par une occasion précédente.

Il nous a dit que les dernières nouvelles d'Orient étaient peu importantes, qu'Omer-Pacha avait remporté un nouveau succès sur les Russes à Giurgewo, mais que les armées alliées n'étaient pas encore entrées

en ligne; que les flottes, dans la Baltique, nous attendaient autour des îles d'Aland, etc., toutes nouvelles déjà bien vieilles à l'heure qu'il est, et qui le seront encore plus quand cette lettre t'arrivera.

31 *juillet.* — J'en étais là de ma lettre, quand je suis monté sur le pont pour voir l'appareillage. L'opération a été assez longue. Notre cabestan réparé à Deal ne va pas toujours parfaitement : c'est une affaire chaque fois qu'il faut lever l'ancre ; cependant nous étions en route à quatre heures et nous filions rapidement, en rasant les côtes de Danemark, apercevant toujours dans le lointain celles de Suède. A huit heures, nous rattrapions le *Bull-dog* et notre second transport, et après l'avoir amarré nous avons repris notre course. La soirée était superbe ; après le coucher du soleil, je me suis promené jusqu'à onze heures sur le pont en pensant à toi et à mes chères enfants!

Ce matin, nous sommes passés en vue des îles de Bornholm et de Christian, assez près pour distinguer parfaitement un fort joli village et une vieille tour en ruine, sur la pointe de Bornholm ; toutes ces îles sont parfaitement cultivées ; les récoltes paraissent fort belles et très avancées. Un des caractères particuliers de toutes ces terres, baignées par la mer Baltique, c'est leur peu d'élévation au-dessus du niveau de l'eau ; puis, contrairement à ce que l'on voit sur toutes les côtes de l'Océan, la végétation ne s'arrête que là où commence l'eau ; partout l'on aperçoit des prairies, des champs et des bois magnifiques dont les dernières

branches, comme je te le disais hier, se baignent dans la mer.

Hier, je ne t'ai rien dit de Copenhague, et, par le fait, j'y ai passé si rapidement que je n'ai presque rien vu. L'aspect général de la ville est agréable, les rues sont larges, bien alignées, très propres; à côté de quelques beaux hôtels, l'on voit beaucoup de petites maisons ayant une foule de petites fenêtres.

La population m'a semblé peu vigoureuse. Les femmes marchent mal et sont affublées de toilettes véritables caricatures de celles de France. Mais je suppose que nous n'avons vu que la partie la moins élégante de la société, car c'était dimanche.

Un des caractères particuliers de la ville, ce sont les canaux qui s'avancent fort avant, dans presque toutes les directions, dans l'intérieur de la ville, et sont couverts de navires.

Nous avons vu sur une fort belle place, très bien bâtie, une statue équestre en bronze, représentant je ne sais quel roi danois qui, par sa carrure et sa mine renfrognée, ressemble pas mal à un bull-dog; le cheval est tout aussi laid. Cette composition fait peu d'honneur au pays qui s'honore, avec raison, d'avoir vu naître le fameux Thorwaldsen, sculpteur qui a fait des chefs-d'œuvre. Il paraît que ce qu'il a produit de plus beau est dans une des églises : ce sont les statues des douze apôtres; malheureusement, nous n'avons pu aller les voir. Nous avons passé en voiture devant un bel hôtel, à la porte duquel se trouvaient deux factionnaires

et des hommes en livrée; notre cocher nous a baragouiné quelques mots, au milieu desquels nous avons cru comprendre qu'il nous disait que cette habitation était celle du roi.

En somme, Copenhague est une grande et belle ville, renfermant une population de cent dix à cent vingt mille âmes, très commerçante ; c'est le véritable entrepôt de la Baltique. Je regrette de n'avoir pu la mieux visiter.

Dans la soirée, nous passerons probablement en vue de la pointe sud de l'île d'Aland, puis nous nous dirigerons à l'est de l'île de Gottland, et après-demain, vers le soir, nous serons à l'île de Faro, où nous rallierons le reste de notre flottille et les escadres. Nous attendons ce moment avec impatience, parce qu'alors nous connaîtrons peut-être le but de notre expédition et, ce qui est bien précieux pour moi, je trouverai de tes nouvelles !

1er *août.* — Ce matin, à la pointe du jour, nous apercevions l'île de Gottland; ce soir, nous serons à Faro. Un vent très favorable nous pousse rapidement; plus nous avançons dans la Baltique, moins l'eau est salée; aujourd'hui, elle est presque potable : néanmoins, c'est encore une détestable boisson. Notre capitaine me racontait qu'un des navires de l'escadre avait eu à son bord une véritable épidémie, parce que le capitaine avait imaginé de remplir ses tonneaux avec cette eau. Nous n'avons rien de pareil à craindre, car notre machine à vapeur distille chaque jour trois mille litres

d'eau, quantité bien suffisante pour notre consommation.

Cette mer est extrêmement poissonneuse, à tel point que, par instants, l'eau est troublée par des quantités énormes de frai.

Tout mon monde se porte à merveille depuis le départ : je n'ai que deux hommes malades; ils sont atteints de rhumatismes articulaires, résultat probable de quelque imprudence.

Les soldats sont nourris à bord comme les marins anglais : le matin, d'excellent chocolat; à une heure, la soupe au lard avec des pois ou de la viande salée; à trois heures, le grog, et le soir, à sept heures, le thé. Mais chez les soldats l'habitude de grogner est telle qu'ils se plaignent constamment : c'est le chocolat qui n'est pas assez épais ou qui l'est trop, la soupe trop salée, le thé fadasse; enfin il y a toujours quelque chose à dire. J'ai pris le parti de mettre à l'eau et au biscuit tous ceux qui se plaignent; c'est la seule manière de leur faire entendre raison.

Tous les soirs, notre musique joue à bord; en pensant au plaisir que tu aurais à l'entendre, j'éprouve toujours un serrement de cœur. Cependant je me complais dans cette douleur, comme dans tout ce qui me rattache à toi.

2 *août*. — Hier, nous sommes arrivés d'assez bonne heure à hauteur de Faro; là, un bateau à vapeur anglais est venu au-devant de nous et a remis au capitaine une dépêche nous enjoignant de continuer sur les

îles d'Aland, sans nous arrêter. Le rendez-vous est à Ledsund, petite île un peu en avant de l'île principale : on espère y arriver aujourd'hui.

Nous voici donc en plein dans les eaux de la Russie, ce soir peut-être nous foulerons le territoire russe! Depuis hier, nous n'avons pas aperçu une voile, c'est la conséquence du blocus. Il paraît de plus en plus probable que le but de l'expédition est la prise de possession des îles d'Aland; cependant, nous ne savons rien encore.

4 août. — Hier, au moment où je t'écrivais, des visiteurs sont venus m'interrompre; ils sont restés longtemps à bord; puis j'ai été retenu sur le pont par un magnifique spectacle : celui des évolutions des chaloupes canonnières de l'escadre.

Le 2, dans la soirée, nous avons mouillé au sud de l'île d'Aland, dans une belle rade où toute la flotte est réunie; c'est un beau spectacle que celui de cette innombrable quantité de grands et majestueux vaisseaux, autour desquels circule une foule de petites embarcations allant de l'un à l'autre, portant des officiers affairés et des visiteurs.

L'île d'Aland est un immense rocher de granit, sur lequel poussent à grand'peine des sapins assez rabougris, une espèce d'herbe ou plutôt de mousse qui nourrit quelques moutons et quelques bœufs; une population d'environ dix mille habitants est répartie sur l'île principale et sur les îlots environnants. Les Russes occupent plusieurs points fortifiés; le principal est la

citadelle de Bomarsund, qui est réellement très forte du côté de la mer, mais offre peu de difficulté du côté de la terre. La garnison totale de l'île est très faible, environ deux mille hommes; la résistance sera donc très peu de chose, si toutefois il y a résistance, car il est très possible que le général Bodisko, gouverneur, se rende dès la première sommation; s'il faut en croire des déserteurs russes, il était sur le point de le faire dernièrement, lorsque les Anglais sont venus lui tirer quelques coups de canon.

Ce qui me charme, ce qui me rend toute ma gaieté et qui va toi-même te combler de joie, c'est que nous avons maintenant la certitude de ne point passer l'hiver ici; l'on a reconnu que ces îles ne valaient pas les embarras d'une occupation; d'ailleurs, elles offrent peu de ressources, et le froid y est si vif (40 degrés) que les Russes eux-mêmes peuvent à peine y vivre.

C'est donc une campagne de quelques semaines. Nous sommes certains de rentrer avec la flotte vers la fin de septembre.

Hier, j'ai été déjeuner à bord de la *Reine Hortense* avec le général Baraguay-d'Hilliers; puis j'ai été faire une visite au général d'Hugues à bord de l'*Hannibal*. L'état sanitaire de la flotte est excellent; tout le monde va à merveille, est gai et plein d'entrain.

Un incident facilite singulièrement nos projets : le commandant en second du fort de Bomarsund a déserté cette nuit. Il est arrivé à bord du vaisseau amiral, apportant le plan très exact de la fortification et des ren-

seignements précieux ; on a pensé un instant que c'était une comédie jouée, et que nous étions en face d'un espion; mais on a fini par se convaincre de la sincérité de cet individu.

Il paraît que c'est à la suite d'une scène très vive avec le général Bodisko, qui a imaginé de faire brûler tous les villages avoisinant Bomarsund, pour nous priver de toutes ressources, que son second a déserté.

Nous attendons pour débarquer l'arrivée du *Tilsitt* qui porte notre matériel. Le point de débarquement est hors de portée des canons de la forteresse et parfaitement couvert. Un courrier de l'escadre va, toutes les semaines, à Dantzig, chercher les lettres; elles peuvent arriver de Paris en quatre jours.

J'étais sur le pont, il y a un moment, lorsque nous avons vu venir un canot portant un gros monsieur, coiffé d'un chapeau rond à gros galons d'or, comme un cocher de bonne maison; le monsieur est monté à bord sans façon, et, comme j'avais aperçu sur le chapeau de l'un des marins le nom du bâtiment amiral anglais, le *Wellington*, j'ai regardé le gros monsieur curieusement. Il m'a semblé reconnaître le portrait donné par l'*Illustration* de l'amiral Napier; c'était bien lui, en effet, qui faisait une petite promenade en mer et avait eu l'idée de monter à bord du *Prince*. Il m'a demandé si nous étions bien confortablement installés, à quoi j'ai répondu affirmativement, en me louant beaucoup de l'hospitalité de ces messieurs; puis le père Napier est reparti sans autre cérémonie. C'est un original fieffé; il a tou-

jours des tenues excentriques. Le capitaine Schade m'a raconté qu'il l'a vu un jour dans un salon *sans bas;* une autre fois, avec une botte à un pied et un soulier à l'autre.

5 *août.* — Le *Tilsitt* et les autres bâtiments en retard entrent en rade à l'instant; le vaisseau amiral les salue de vingt et un coups de canon. Tout est en mouvement, nous allons donc partir dans quelques instants. Nous jouissons d'un temps superbe; il fait un peu chaud pendant le jour, mais les soirées et les nuits sont admirables.

Hier, j'ai été me promener un instant à terre; j'ai été tout surpris de trouver une belle végétation, en tout semblable à celle de nos contrées : des aunes splendides, des champs de pommes de terre et de gourganes. Nous sommes entrés dans une maison de paysans; il y avait une femme et un enfant de dix à douze ans, petit garçon d'une figure intéressante, qui lisait un catéchisme écrit en caractères allemands, mais probablement en langue russe ou suédoise; l'intérieur de cette habitation, tout en bois et calfeutrée avec de la mousse, est d'une propreté parfaite. La femme nous a fait un très bon accueil et nous a offert du lait excellent. En revenant, j'ai cueilli quelques petites fleurs que je t'envoie...

A la même.

Ledsund, à bord du *Prince*. Lundi, 7 août 1854.

..... C'est aujourd'hui que nous nous dirigeons sur Bomarsund; nous mouillerons ce soir à six kilomètres

environ de la place, et demain, au point du jour, le débarquement commencera. Il est probable que ce débarquement ne sera pas inquiété, ou du moins très faiblement, car l'ennemi n'est pas en force pour cela (c'est à peine si l'on compte deux mille hommes dans les différents forts).

Le seul moment périlleux sera probablement celui de l'établissement des batteries, car, une fois cette opération terminée, l'ennemi ne saurait tenir longtemps, et il est possible qu'il n'attende pas l'assaut.

Oh! chère compagne, au moment du danger comme dans tous les instants de ma vie, ma pensée sera tout à toi. La sainte Vierge me protégera, j'en ai la ferme confiance; mais, s'il plaisait à Dieu d'en décider autrement, mon dernier soupir sera pour toi, que j'aime de toutes les forces de mon âme. Que mon souvenir ne t'abandonne jamais, consacre ta vie tout entière à l'éducation de nos chères fillettes, parle-leur souvent d'un père qui les aimait tendrement et qui eût été heureux de les voir grandir sous ses yeux, d'être leur ami, leur soutien. Élève-les dans des goûts simples, mais ne crains pas de faire quelques sacrifices pour compléter une solide et brillante éducation. N'oublie pas cependant que des filles ne doivent jamais quitter leur mère; qu'elles aillent dans le monde le plus tard possible. Pour trouver la force de supporter ton malheur, pense que je veille sur vous, et qu'un jour Dieu nous réunira.

Adieu donc, mon amie; adieu, mes chères enfants; à vous ma vie, à vous ma dernière pensée!

A la même.

Nora-Finly, mardi, 9 août.

Le débarquement a eu lieu hier; commencé à deux heures du matin, il était terminé à cinq heures et demie. J'étais à terre avec mon deuxième bataillon à quatre heures et demie. Pas un coup de fusil n'a été tiré, pas un ennemi n'a été aperçu. Mille Anglais et deux mille hommes d'infanterie de marine, sous les ordres du général anglais Johnes, débarquaient au nord de la presqu'île dont Bomarsund occupe la pointe, pendant que les troupes françaises débarquaient sur deux points, sud et sud-ouest. Le terrain est tellement couvert de broussailles et de bois, au point où nous avons abordé, que nous avons eu quelque peine à nous former et à nous reconnaître; si l'ennemi nous avait inquiétés en ce moment, nous eussions éprouvé des pertes cruelles, mais lui-même courait risque d'être tourné et pris, car, comme je te l'ai dit, Bomarsund est à la pointe d'une presqu'île, et les Anglais en occupaient la gorge de très bonne heure. Le général Baraguay-d'Hilliers m'a envoyé en avant avec mon deuxième bataillon pour reconnaître la route et la déblayer des abatis et des obstacles dont elle était couverte. Mes sapeurs ont eu fort à travailler; mais, comme nous n'étions pas inquiétés, cela marchait rondement, et à neuf heures du matin j'étais en vue et à trois kilomètres

de la place. Je me mettais immédiatement en relation avec le général Johnes, j'occupais fortement le village de Nora-Finly et je poussais une reconnaissance jusqu'à mille deux cents mètres de la place. Je trouvai sur ce point une batterie abandonnée depuis la veille seulement. L'ennemi s'était retiré avec les pièces dans l'intérieur des fortifications ; après avoir établi une section de grenadiers dans cette batterie, je revins à Nora-Finly et j'attendis les ordres du général.

A onze heures, le général arrivait et paraissait enchanté de toutes les dispositions que j'avais prises. Il voulut pousser immédiatement jusqu'à la batterie, et, une fois là, nous allâmes même jusqu'à quatre ou cinq cents mètres de la place; l'ennemi nous a envoyé quelques coups de fusil et de canon fort mal pointés. Le général Johnes ayant opéré comme moi de son côté, il est résulté de ces deux reconnaissances qu'une des principales tours qui dominent complètement la place peut être attaquée facilement sans délai à quatre ou cinq cents mètres en deux points différents. On arrive jusque-là parfaitement à couvert, et il est facile d'y établir deux fortes batteries qui, en quelques heures, feront une brèche praticable.

Pendant notre opération, le reste des troupes était venu se masser dans le village de Nora-Finly, où nous avons établi notre camp. La position est excellente, au point de vue militaire; de plus, elle est très pittoresque. Les maisons, toutes en bois, sont propres et commodes; de distance en distance, il y a des croix ornées de fleurs.

La population était fort effrayée, mais elle commence à se rassurer, et un certain nombre d'habitants sont déjà rentrés chez eux. C'est une population douce et hospitalière. Je suis installé dans une maison où il y a un jeune ménage et deux petits enfants, avec lesquels j'ai fait connaissance ; la petite fille surtout, de l'âge de notre Agathe, est très gracieuse. Quelques morceaux de sucre l'ont bien vite apprivoisée.

Nora-Finly, 11 août.

Hier dans la journée et ce matin de bonne heure, l'ennemi nous a envoyé quelques boulets de la tour du sud. Ils sont arrivés jusqu'au camp, mais n'ont touché personne.

Nous sommes toujours très occupés à débarquer le matériel et les vivres ; c'est là la grosse affaire, car, une fois tous nos moyens d'action réunis, nous aurons bon marché de cette bicoque.

Pendant la nuit, le général Niel, chef du génie, a poussé une reconnaissance jusqu'à cent quarante mètres de la place ; il a définitivement arrêté l'emplacement des batteries. Le travail de tranchée commencera probablement dans deux ou trois jours.

Je partirai cette nuit pour ouvrir les travaux de siège ; c'est un honneur dont je suis fier, pour moi-même et pour le régiment.

En me donnant cette marque de confiance, le général en chef m'a dit les choses les plus gracieuses.

Dimanche 13 *août.* — Tout s'est bien passé : à une heure du matin, je prenais mes positions à quatre cents mètres de la citadelle, et, grâce aux accidents de terrain, je plaçais mes tirailleurs de telle façon qu'ils pouvaient voir parfaitement les approches de la place sans être vus eux-mêmes. Mes réserves étaient aussi dans d'excellentes positions. J'avais expressément défendu de riposter au feu de l'ennemi, et, grâce à cette bonne précaution, je n'ai pas eu un blessé; cette journée a donc été un excellent début pour mes jeunes soldats, qui se sont habitués peu à peu à entendre siffler les balles et les boulets.

L'opération la plus délicate était de nous établir de nuit sur les positions choisies, afin de permettre au génie de commencer ses travaux. Nous avons parfaitement réussi ; j'ai pu pousser deux compagnies de voltigeurs jusqu'à deux cents mètres du point d'attaque, sans donner l'éveil à l'ennemi, que nous entendions causer et chanter dans la tour du sud. Je comptais passer ainsi la nuit en position, et certainement nous n'aurions pas été inquiétés ; mais on a eu la malencontreuse idée de me faire relever, à minuit, par un bataillon du 2ᵉ léger, ce qui fut fait silencieusement et sans accident; mais les troupes qui nous avaient remplacés, n'ayant pas vu le terrain pendant le jour, étaient fort inquiètes ; aussi nous venions à peine de les quitter que le bruit d'une fusillade assez vive m'arrêta. Je me dirigeai immédiatement à gauche pour prendre un ravin que j'avais remarqué dans la journée, et par lequel j'aurais

certainement tourné l'ennemi s'il avait tenté une sortie.

Il n'en fit rien, la fusillade était le fait de nos troupes qui tiraient les unes sur les autres. Je me reliais, par ma droite, à deux compagnies de chasseurs à pied qui étaient venues me rejoindre le soir. Je l'avais bien expliqué au capitaine du 2e léger qui avait pris la place de mes voltigeurs du premier bataillon; mais sans doute lui-même ne l'avait pas expliqué suffisamment à ses hommes, de sorte que ces malheureux avaient tiré sur les chasseurs, lesquels avaient riposté, de là grande confusion; enfin tout s'est calmé, Dieu merci! et le mal a été moins grand qu'on ne pouvait le craindre.

Un officier et une douzaine de chasseurs ont été blessés, soit par le feu de leurs camarades, soit par le feu de l'ennemi, qui, réveillé en sursaut, a tiré plusieurs coups de canon et de fusil dans la direction où il voyait tirer. Quand tout a été calmé, je suis rentré au camp à trois heures du matin, horriblement fatigué, mais enchanté de ma journée. En deux nuits, deux batteries ont été complètement armées et terminées; ce matin, dimanche, à trois heures, elles ouvraient leur feu. L'ennemi a d'abord riposté très vigoureusement, puis son feu s'est un peu ralenti; de gros morceaux de blocs de granit commencèrent alors à se détacher des murailles, et plusieurs bombes tombèrent sur la tour. Jusqu'à présent, nous n'avons que deux pièces légèrement endommagées et quelques hommes blessés.

Lundi 14 *août.* — Hier, à quatre heures et demie, la garnison de la tour hissait le pavillon blanc et deman-

dait à parlementer. Le général a fait répondre qu'il n'y avait pas à parlementer, qu'ils devaient se rendre à discrétion, ou que dans une heure il ferait recommencer le feu.

En effet, le feu reprenait à cinq heures et demie : la tour ripostait très faiblement et cessait complètement à la nuit. Il était facile de voir que les soldats n'en voulaient plus, et que le commandant seul, homme énergique, tenait encore. Le matin, à la pointe du jour, les avant-postes se glissaient jusqu'au pied de la tour et entraient par une embrasure sans trouver la moindre résistance. Une trentaine de soldats russes, complètement ivres, restaient seuls dans la tour; les autres s'étaient retirés sur le corps de place pendant la nuit. Le commandant a cherché encore à faire un semblant de résistance, mais il a reçu deux coups de baïonnette qui l'ont mis hors de combat. Au moment où je t'écris, les drapeaux français et anglais flottent sur la tour, et nous y avons mis une garnison. Tu ne peux t'imaginer la figure que font les Anglais; ils prétendaient que le canon ne pourrait mordre sur ces murailles de granit. Ils avaient pris tant de précautions pour armer leurs batteries qu'elles ne devaient être prêtes que mardi prochain, et il nous a suffi de quelques heures pour en finir, à nous seuls. Quand je dis finir, le mot n'est pas complètement exact, mais peu s'en faut. Le feu de la tour prend à revers l'ouvrage principal, de sorte qu'il est impossible que la résistance soit longue.

A la même.

Finly, 16 août.

Chère amie, nous avons marché rondement depuis deux jours ; hier, pour la Saint-Napoléon, nous ouvrions le feu sur le corps de place principal à quatre cents mètres. Pendant la nuit nous établissions la batterie de brèche à cent cinquante mètres et nous allions ouvrir le feu, lorsque la place a lâchement capitulé. Le succès n'était pas douteux ; mais enfin, pour leur honneur, ils devaient attendre au moins que la brèche fût praticable.

C'est donc aujourd'hui, à deux heures, que nous sommes entrés dans la place ; les Russes, au nombre de deux mille, ont défilé devant nous ; je n'ai jamais vu des coquins aussi ignobles ; ils étaient ivres, chantaient, gambadaient comme des prisonniers qui recouvrent la liberté. Si l'empereur Nicolas a beaucoup de soldats comme ceux-là, je ne lui en fais pas mon compliment.

La journée d'hier et surtout la matinée d'aujourd'hui ont été chaudes. Le régiment a eu une vingtaine d'hommes tués ou blessés. On va démanteler la place, après en avoir tiré son immense matériel ; puis, suivant toute probabilité, nous rentrerons en France...

Finly, 17 août 1854.

..... Nous avons été visiter aujourd'hui la citadelle de Bomarsund, qui est véritablement fort belle. Les dégâts

occasionnés par nos bombes et nos boulets se réduisent à peu de chose, et la place était encore tenable pendant longtemps, si le général Bodisko et ses soldats avaient eu quelque énergie; mais, je te le répète, cette troupe ne valait rien; sur les deux mille hommes renfermés dans la citadelle, on comptait cinq cents Juifs polonais qui servaient certainement à leur corps défendant; aussi sont-ils dans le ravissement d'être délivrés du knout.

Pour en revenir à la citadelle, c'était réellement un beau monument d'architecture militaire; les murailles en briques et en granit ont, en moyenne, trois mètres d'épaisseur; il y a du logement pour trois mille hommes, au moins; cent cinquante pièces de canon, des obusiers, des mortiers, des approvisionnements énormes de toute espèce.

L'empereur de Russie avait l'intention de faire quelque chose de gigantesque et de formidable de ce point; de tous côtés, surgissaient de nouvelles fortifications déjà assez avancées, le tout se reliant méthodiquement, de manière à abriter plus de dix mille hommes; ce devait être évidemment la première étape de l'armée russe destinée à envahir, un jour, la Suède.

Il paraît à peu près certain que nous allons faire sauter tout cela, puisque la Suède n'a pas voulu en prendre possession, et c'est réellement dommage.

Une commission est chargée de faire l'inventaire de tout ce qui a été trouvé dans le fort; c'est un gros travail qui durera plusieurs jours. Il sera encore plus long

de le démolir, et l'on devra dépenser pour cela bien des tonneaux de poudre.

Je crois que nous ne serons pas prêts à nous rembarquer avant une quinzaine de jours.

Devant Bomarsund, 20 août.

..... Nos longues journées se passent maintenant sans occupation, sans préoccupations. Nos hommes à tour de rôle sont commandés pour les travaux qu'exigent le rembarquement du matériel, l'enlèvement de tous les approvisionnements accumulés dans la citadelle de Bomarsund et mille autres détails.

Il paraît que je suis proposé pour officier de la Légion d'honneur; c'est tout ce que vaut la mince besogne que j'ai pu faire. Le général Baraguay-d'Hilliers disait au général d'Hugues qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour moi : « Ducrot, je l'aime comme mon fils; je voudrais en faire demain un général de brigade; mais, avec ses sept mois de grade, c'est bien difficile. »

Hier, nous avons changé l'emplacement de notre camp; notre village de Finly commençait à être infect, et d'ailleurs, comme nous avons tous les jours des corvées qui travaillent au fort, il était indispensable de s'en rapprocher. Nous sommes donc établis au pied de la tour sud, à l'endroit même où a été établie la première batterie de 16.

La tour fume encore. Je ne sais si je t'ai dit que l'ennemi y avait mis le feu avec des bombes, quelques

heures après notre occupation; elle a brûlé pendant la journée du 14 et la nuit du 14 au 15; puis à midi, pendant que les canons de la flotte grondaient, que le feu de nos batteries se croisait avec celui de la place, nous avons entendu, au milieu de la fusillade, une énorme explosion; à cent mètres de nous, une gerbe immense de fumée, de pierres, de poussière s'élevait majestueusement dans l'air : c'était la tour qui sautait. L'explosion s'est faite presque verticalement, de telle sorte que nous n'avons eu qu'un seul homme atteint légèrement par une pierre. Tu ne peux te faire une idée de la magnificence du spectacle; de ma vie, je n'ai rien vu de plus grandiose.

Les Russes étaient bien installés à Bomarsund; ils avaient des casernes magnifiques, un matériel et des approvisionnements immenses, plus de deux cents pièces de canon. On ne comprend pas qu'ils ne se soient pas mieux défendus.

Ce que j'ai vu de plus curieux, c'est la chapelle, décorée avec un luxe remarquable. On a fait deux lots de tous les objets de quelque valeur, et nous avons partagé avec nos bons amis les Anglais. Je crois que l'intention du général Baraguay-d'Hilliers est d'offrir notre part à la chapelle de l'école de Saint-Cyr, qui vient d'être restaurée. Je te rapporterai deux ou trois petits tableaux sans valeur, mais qui ont un certain cachet d'originalité.

Je ne sais ce que peuvent dire les journaux de notre parfaite entente avec les Anglais ; ce que je puis t'affir-

mer, c'est que nous sommes loin de sympathiser. L'amiral Napier est un personnage dont les habitudes et les manières n'ont rien de séduisant. Il est souvent en discussion avec le général Baraguay-d'Hilliers, et je suis bien certain que le contact dans lequel nous vivons, loin de faire oublier nos vieilles querelles, ne fait que raviver l'antipathie naturelle qui existe entre les deux nations. Il n'est pas un troupier qui n'ait plus de sympathie pour nos ennemis les Russes que pour nos amis les Anglais.

A la même.

Devant Bomarsund, 22 août.

..... Ce que disent les journaux de notre situation, jusqu'à présent, est à peu près exact. Je ne puis dire avec quelle impatience nous attendons la réponse du gouvernement. Un conseil composé des amiraux et des généraux français a déclaré, à l'unanimité, que l'occupation des îles d'Aland était impossible, que la mer n'était plus tenable à partir du 1er septembre; il est donc bien évident que nous ne pouvons tarder à rentrer en France. Comme je vais trouver nos fillettes grandies et embellies! Mignonne sera presque un petit personnage, et Marie commencera à trotter comme une souris ; j'espère qu'elles sont bien sages, qu'elles écoutent toujours leur bonne petite mère.

Hier, nous avons été faire une reconnaissance à deux

ou trois lieues dans l'ouest de l'île; cela pour occuper un peu nos hommes qui, comme nous, commencent à s'ennuyer. Le sol est accidenté ; il y a beaucoup de roches escarpées et de précipices, et aussi de nombreux lacs bordés de hauts sapins, ce qui forme d'assez jolis points de vue. Le pays est pauvre. Les habitants ont pourtant une certaine aisance; ils possèdent quelques vaches, quelques moutons; tous ont deux ou trois chevaux, une ou deux voitures. Les chevaux, de petite taille, sont excellents. Attelés à de légers cabriolets, ils courent à toute vitesse, en dépit des pentes raides et du terrain rocheux.

Les habitants souffrent plus ou moins de la guerre et de notre présence ; cependant ils nous font bon visage. Les Russes ont brûlé tous les villages qui entouraient la place : pour se défendre comme ils l'ont fait, ce n'était pas la peine de causer tant de désolation !

La dernière note de M. de Nesselrode porte à croire que l'empereur Nicolas est assez embarrassé, et qu'il désire entrer en arrangement.

Les affaires vont bien mal en Espagne. Ce malheureux pays est sur une pente fatale. Espartero semble avoir adopté le rôle de Lafayette dans notre première Révolution ; triste rôle ! Il n'aura certainement pas la force d'arrêter le torrent.

J'ai oublié de te dire que j'avais rencontré ici M. de Saint-Phale, le marin ; c'est lui qui m'a débarqué. Je pense que c'est le frère de celui qui a été mangé par les sauvages. MM. les marins ne sont pas très enchantés de

leur campagne ; ils n'ont rien fait de bon, et réellement ils auraient pu agir. D'abord, il leur était extrêmement facile de prendre Bomarsund sans le concours d'un corps expéditionnaire de dix mille hommes. Les marins français rejettent la faute sur l'amiral Napier ; je ne sais ce que disent les Anglais.

Le général Baraguay-d'Hilliers a profité de ses loisirs pour aller faire une promenade sur les côtes de Finlande.

24 *août.* — Hier, je suis monté à cheval avec mon lieutenant-colonel, et nous avons fait une longue et intéressante tournée. Ce pays n'est pas aussi misérable que voudraient le faire croire bien des gens qui ne se soucient pas d'y rester. Le sol est granitique, et des collines rocheuses où poussent des sapins en occupent la plus grande partie ; mais il y a aussi de jolies vallées très bien cultivées, des lacs poissonneux bordés de belles et fraîches prairies, dans lesquelles paissent de nombreux troupeaux. Les petits chevaux abondent ; chaque paysan a son cabriolet, son chariot, son tombereau ; ces gens-là sont mieux vêtus que nos paysans de France. L'intérieur de leurs maisons de bois est d'une rare propreté, très bien chauffé par d'excellents calorifères ; en un mot, si le numéraire est rare ici, on y possède en abondance tout ce qui est nécessaire à l'existence.

J'ai vu là ce que l'on ne voit peut-être jamais dans nos contrées : des paysans se rendant à leurs champs, pour labourer, dans un excellent cabriolet. Arrivés sur les lieux, ils détellent leurs petits chevaux, les mettent à la

charrue, et, quand l'ouvrage est terminé, ils repartent comme ils sont venus.

Dans notre promenade d'hier, nous avons visité une jolie petite église luthérienne ; des stalles bien frottées et cirées, des crucifix, des statues de la Vierge de tous côtés, pourraient faire croire que l'on se trouve dans une église catholique, si le portrait de Luther n'était mêlé à ceux des saints du paradis. Dans le cimetière, nous avons vu des monuments fort beaux, en granit rouge, avec des lettres dorées, des ornements de toute espèce ; autre particularité qui prouve combien la civilisation est avancée ici, c'est que presque tous les habitants, hommes et femmes, savent bien lire et écrire.

25 *août.* — Nouvelle excursion à cheval aujourd'hui. Le géneral d'Hugues m'avait donné rendez-vous; mais, comme je me suis trouvé un peu en retard, il était parti, et je ne l'ai rejoint qu'à Godbie, but de notre promenade ; ce village est à quatre lieues de Bomarsund ; la route qui y conduit est fort pittoresque et parfaitement entretenue. En voyant les belles pelouses qui la bordent, les hauts sapins mêlés de bouleaux et de sorbiers pleins d'oiseaux, les échappées de vue qui laissent entrevoir la mer ou de grands lacs, on se croirait dans un beau parc anglais ; je t'assure que M. de Choulot pourrait venir ici pour faire des études. Une lieue avant d'arriver à Godbie, on traverse un bras de mer dans un bac; hommes, chevaux, voitures, tout s'y entasse. La traversée dure quelques minutes.

Depuis la veille, quatre compagnies de chasseurs

avaient été envoyées, avec un interprète et un agent de l'administration, pour acheter des bestiaux; nous avons donc trouvé une certaine quantité de bêtes réunies, et l'on en promet beaucoup pour les jours suivants. C'est chose fort heureuse, car les hommes sont bien fatigués de la viande salée. Jusqu'à présent, j'ai été plus heureux que les autres ; j'ai toujours trouvé moyen de donner à mon monde une certaine quantité de viande fraîche, achetée au compte des *ordinaires*.

A Godbie, nous avons été reçus par un jeune médecin finlandais parfaitement installé : salon, chambres à coucher, salle à manger; son appartement est complet, très confortablement et même élégamment meublé ; des lithographies reproduisant les principaux sujets du tableau de la *Smala,* des Vénus plus ou moins décolletées, d'excellents fauteuils, des causeuses, tout, en un mot, rappelle un de nos intérieurs aisés. A trois heures, on nous a offert un très bon dîner, bien servi : un beau brochet, des œufs brouillés aux fines herbes, du veau froid, des langues fumées, des espèces de crêpes avec des confitures de framboise. Ajoute à cela un fort beau service de table, du linge damassé, bonne figure d'hôte, et tu comprendras que c'était une véritable jouissance pour des gens qui, depuis des semaines, sont mal installés.

Nos sympathies pour cette excellente population augmentent chaque jour; mais il est vrai de dire que notre antipathie pour nos chers alliés augmente en proportion. Pour peu que la campagne dure encore, nous

finirons par nous détester au suprême degré ; on aura beau dire et beau faire maintenant, je ne croirai jamais à une entente cordiale et sincère. Des intérêts communs peuvent nous rapprocher momentanément ; mais nos caractères ne se ressemblent pas plus que nos cuisines.

On travaille toujours avec ardeur à préparer tout ce qui est nécessaire pour faire sauter la citadelle et les autres ouvrages ; nous espérons que le général Baraguay-d'Hilliers donnera l'ordre de commencer cette opération aussitôt qu'il sera de retour, c'est-à-dire dimanche ou lundi. Il n'y a pas de temps à perdre ; depuis deux jours il pleut, et le vent est très frais. Les indigènes annoncent des pluies torrentielles pour le mois de septembre.

26 *août*. — Les journées passent avec une lenteur désespérante. Je calcule, dix fois par jour, le temps nécessaire pour permettre au courrier porteur de la nouvelle de la prise de Bomarsund d'arriver jusqu'à l'Empereur, les délais indispensables pour prendre une décision et enfin la venue de cette décision ; tout cela doit nous conduire aux premiers jours de septembre... C'est long encore, et cependant, en pensant aux camarades qui sont à l'armée d'Orient depuis plusieurs mois et qui y resteront peut-être indéfiniment, nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

..... J'avais entendu tonner le canon, je pensais qu'il annonçait l'arrivée du général en chef... Je bâtissais des châteaux en Espagne en me rendant au quartier général. Quelle a donc été ma déception en apprenant

que le canon avait été tiré en l'honneur d'une fête anglaise! Le jour même de la prise de Bomarsund, le général en chef a expédié son aide de camp, le capitaine Foy, pour en porter la nouvelle à l'Empereur; cet officier s'est embarqué sur la *Reine Hortense,* commandée par le capitaine Exelmans. La frégate devait se diriger sur Dantzig et mettre à terre M. Foy, qui pouvait être à Paris en six jours. Le bâtiment a échoué, paraît-il, sur des rochers près de Dantzig; il n'est pas complètement perdu, mais il faudra plusieurs jours pour le renflouer. Tel est le récit apporté par un navire marchand arrivé hier; pour l'honneur de notre marine en général et celui d'Exelmans en particulier, je veux en douter.

28 *août.* — L'ordre de notre rentrée est arrivé; nos chevaux embarquent demain; nous ne tarderons pas à les suivre...

29 *août.* — Le départ du courrier a encore été ajourné pour donner au général Baraguay-d'Hilliers le temps d'achever sa correspondance. Voici ce qui a amené l'ordre de départ : hier, en revenant de sa reconnaissance, le général a trouvé une dépêche télégraphique envoyée à notre ministre à Stockholm; elle était conçue à peu près en ces termes : « Mettez le gouvernement suédois en demeure de se prononcer au sujet de l'occupation des îles d'Aland; s'il accepte, qu'on prenne des mesures pour faire hiverner notre corps expéditionnaire de la Baltique; s'il refuse, expédiez l'ordre au général Baraguay-d'Hilliers de rentrer immédiatement en France. » Depuis l'arrivée de cette

bonne dépêche, l'on travaille à force pour détruire tout ce qui a appartenu au gouvernement russe, et je t'assure que nos troupiers ne se font pas prier. La première brigade, dit-on, doit s'embarquer la première, et probablement le 3ᵉ de ligne le premier.

31 août.

C'est après-demain que nous embarquons sur le *Prince,* ce même navire qui nous a amenés ici... Nous débarquerons à Dunkerque, Calais ou Boulogne. Là, nous trouverons probablement des ordres pour notre destination ultérieure.

1ᵉʳ septembre.

..... Depuis deux jours, la mer est un peu grosse, et cela retarde l'embarquement. Le chef de bataillon du génie, envoyé en mission à Paris pour porter au ministre la délibération des amiraux et généraux relative à l'évacuation des îles d'Aland, est arrivé hier; il a apporté l'ordre de presser le départ. Toute la division se dirige sur Cherbourg. Cela retardera de quelques instants le bonheur de notre réunion; mais nous avons ainsi la certitude de ne pas rester au camp de Boulogne.

2 septembre.

Nous voici donc à bord du *Prince,* et, cette fois, chère amie, c'est vers toi qu'il va me conduire. Avec quel bonheur j'ai revu ce navire! Il m'a paru plus beau, plus

grand; tout me semble charmant, les Anglais mêmes me paraissent plus aimables. Les vents se sont calmés comme par enchantement, et en moins d'une heure et demie tout mon monde était à bord. Nous passons la nuit devant Bomarsund; demain le général d'Hugues nous rejoint. Il est arrivé hier soir un joli petit bateau à vapeur russe avec pavillon parlementaire. Que veut-il faire? C'est la question que tout le monde se pose. Les uns parlent de paix et de conciliation; les autres disent qu'il ne s'agit que de l'échange de quelques prisonniers et de recueillir les femmes de quelques malheureux officiers russes emmenés prisonniers. Cette dernière version me semble la plus probable, car la question de paix ne peut se traiter que par la diplomatie.

3 *septembre*. — Nous avons assisté, hier, à l'un des plus beaux et en même temps l'un des plus horribles spectacles qu'il soit possible de voir. A sept heures du soir, au moment du coucher du soleil, la grande citadelle de Bomarsund s'abîmait tout à coup au milieu d'un nuage épais de poussière et de débris de toute espèce; quoique placés à près de 2,000 mètres, nous avons été enveloppés pendant plus d'une heure d'une telle fumée que l'on ne voyait pas d'un bout du navire à l'autre; puis l'aspect a changé, et, au milieu d'une mer de feu, nous avons vu reparaître les débris de cette superbe forteresse. Ainsi, il a suffi d'une seconde pour réduire à néant ce que des milliers d'hommes ont mis des années à construire; il y a vraiment quelque chose de triste dans cette puissance de destruction donnée à

l'homme; elle est par trop supérieure à sa puissance de production.

J'ai passé une partie de la nuit sur le pont, à contempler ce spectacle; à la lueur de l'incendie, on distinguait les forts avancés; à chaque instant les détonations des bombes, des obus, lançaient vers le ciel de nouvelles gerbes de feu et ravivaient l'incendie; aujourd'hui, tout cela brûle encore et brûlera peut-être pendant quinze jours, car il est impossible d'imaginer la quantité d'huile, de farine, de vêtements, de matériel accumulée dans cet immense bâtiment.

L'embarquement s'achève aujourd'hui, et nous irons, ce soir, à Ledsund, pour nous mettre définitivement en route demain. Nous avons assez de charbon et d'eau pour plus d'un mois, le vent est favorable, la mer est belle : nous pouvons être à Cherbourg dans douze ou quinze jours.

Oh! chère amie, que d'actions de grâces à la Providence qui me ramène vers toi, qui abrège cette campagne qui avait semblé devoir être longue et périlleuse! Parmi les quelques objets que je te rapporte, se trouvent trois lampes que j'ai ramassées dans la chapelle de Bomarsund, la veille de sa destruction; nous ferons purifier ces objets, et ils nous serviront à orner la chapelle de la Vierge, à Germigny (1). Cette idée m'est venue au moment même où tu pensais à lui faire élever un autel.

(1) Paroisse du général Ducrot dans la Nièvre.

GUERRE D'ITALIE

(1859 — 1860)

A Monsieur Ferdinand des Champs.

Orléans, 18 avril 1859 (1).

Mon bon père,

Une dépêche télégraphique du ministre, arrivée ce matin à onze heures, m'enjoint de partir immédiatement pour Lyon ; j'y arriverai demain matin...

J'ai laissé ma pauvre femme bien triste. Je compte sur votre tendresse pour l'entourer de tous les soins dont elle a besoin.

A Madame Ducrot.

Lyon, 20 avril 1859.

Au moment où j'écris, nous ne savons pas encore si

(1) Le général Ducrot, nommé général de brigade le 13 mars 1858, commandait la subdivision d'Indre-et-Loire depuis le 15 janvier 1859.

nous irons à Briançon ou si nous resterons à Lyon. Notre première destination était en effet Briançon ; mais, comme tout ce pays est couvert de neige, qu'il est impossible d'y faire camper ou même d'y réunir une division d'infanterie, le maréchal de Castellane a demandé par dépêche télégraphique à nous conserver à Lyon ; cette demande, partie hier à trois heures, n'avait pas encore de réponse hier soir à dix heures.

Voici comment se sont passés les faits qui ont motivé notre départ si précipité. Dans la nuit de dimanche à lundi, Trochu fut mandé par le ministre de la guerre, qui lui communiqua une note dans laquelle il était dit que les Autrichiens faisaient un grand mouvement de troupes ; que toutes se concentraient entre l'Adda et le Tessin, etc. ; bref, que les Piémontais allaient être attaqués.

Après la lecture de cette note (que Trochu crut être de la main du prince Napoléon), le ministre (1) dit à notre ami : « Vous voyez qu'il n'y a pas une minute à perdre ; partez donc immédiatement. » Trochu fit observer que les choses ne lui paraissaient pas aussi pressées ; que la concentration des troupes autrichiennes entre l'Adda et le Tessin était un fait tout simple ; que, là, ils étaient sur leur terrain ; que de là à un passage du Tessin, il y avait loin ; que, dans tous les cas, il faudrait un certain temps pour réunir la division dans les environs de Briançon ; et il ajouta une foule d'autres

(1) Le maréchal Vaillant.

bonnes raisons. Mais le ministre, qui paraissait avoir perdu la tête, ne voulut rien entendre et lui dit : « Il faut partir, et cela sans perdre un instant. — C'est bien, je pars, répliqua Trochu; mais si vous tenez à avoir vos généraux immédiatement à Briançon, prévenez aussi le général Ducrot, car, hier, je l'ai induit en erreur en lui disant, par le télégraphe, qu'il avait au moins devant lui les quatre jours réglementaires. »

J'ai interrompu ma lettre pour aller voir le général Bourbaki et recueillir quelques nouvelles. J'en arrive, et je t'avoue que je ne suis guère plus avancé...

J'ai reçu, tout à l'heure, du maréchal de Castellane, une invitation à dîner pour lundi 26; cela semble faire présumer que nous avons quelques jours devant nous. L'article qui a paru au *Moniteur* d'avant-hier donne de grandes espérances d'arrangement. Beaucoup de gens ici pensent que si l'on réunit avec tant d'empressement une division à Briançon, c'est afin de pouvoir la renvoyer quand les bases du désarmement seront posées, et satisfaire ainsi l'opinion publique et les grandes puissances.

En résumé, ce ne sont que des hypothèses, et, tout en conservant des espérances de paix, il faut nous préparer à combattre. Nous n'avons ni ambulances, ni moyens de transport, ni les autres accessoires pour entrer en campagne.

Le maréchal de Castellane vient de me dire que la guerre est loin d'être décidée.

21 avril.

Nous sommes toujours dans un imbroglio auquel il est difficile de comprendre quelque chose. Les journaux, la Bourse, l'opinion publique sont à la paix, et cependant les mouvements de troupes continuent.

La réponse du ministre au maréchal de Castellane était ainsi conçue : « Il est urgent que la division Bourbaki se réunissse à Briançon : c'est une démonstration commandée par la politique. » Est-ce pour faire un semblant de désarmement, quand on sera d'accord sur les bases de ce désarmement? Est-ce pour prêter notre appui au gouvernement piémontais, quand il faudra désarmer, et surtout licencier ces bandes de misérables que Garibaldi traîne à sa suite? Les deux hypothèses sont admissibles.

Je partirai à cheval, après-demain, pour Grenoble; j'y passerai la journée de dimanche, fête de Pâques, et, lundi, je me mettrai en route pour me rendre par étapes jusqu'à Mont-Dauphin, lieu désigné pour l'établissement de mon quartier général. Il y a une diligence entre Grenoble et Mont-Dauphin, mais elle marche lentement, et d'ailleurs, comme je ne suis pas pressé d'arriver dans ce trou de Mont-Dauphin, j'aime mieux parcourir, en me promenant, cette route qui, dit-on, est belle et pittoresque.

22 avril.

..... Les événements paraissent se précipiter; il est difficile d'en prévoir l'issue. L'Autriche fait preuve d'une obstination qui rendra un arrangement impossible. L'Angleterre a fait des propositions fort raisonnables qui ont été acceptées avec empressement par la France, la Prusse et la Russie; l'Autriche les a repoussées, mais a témoigné l'intention de s'entendre directement avec le Piémont. C'est une dernière chance de solution pacifique, et, dans tous les cas, la situation de notre pays devient bonne, puisque, si la guerre éclate, ce sera incontestablement du fait de l'Autriche, et que nous sommes ainsi assurés, sinon du concours, au moins de la neutralité des grandes puissances. En présence des éventualités qui peuvent se produire, l'Empereur a dû ordonner la concentration immédiate de deux corps d'armée sur les Alpes. Le 1er, sous les ordres du maréchal Canrobert, a son quartier général à Grenoble; il se compose des divisions Renault, Bouat et Bourbaki; le 2e, sous les ordres du maréchal Baraguay-d'Hilliers, se réunit dans le Midi et se compose des divisions la Motte-Rouge, Forey et Bazaine. Un 3e corps s'organise à Toulon; on ne sait encore qui le commandera...

Lyon, 23 avril.

Il est six heures du matin, je suis dans les préparatifs

de départ; mais avant de m'éloigner encore, je veux te donner de mes nouvelles.

On disait, hier soir, que l'Angleterre avait fait des représentations à l'Autriche, au sujet de son refus d'accepter les conditions d'arrangement proposées par elle; que, par conséquent, cela donnerait de nouvelles chances d'arriver à une solution pacifique.

Si la guerre a lieu, il est de fait que la responsabilité en retombera sur l'Autriche, qui, dans ces derniers temps, s'est montrée d'une arrogance incroyable, tandis que l'Empereur a fait les concessions compatibles avec l'honneur de la France.

Bourg d'Oisans, 24 avril 1859.

..... Nous voici au milieu des Alpes, dans une auberge d'assez triste apparence, où cependant nous avons trouvé bonne table et bon lit. Nous avons fait nos quinze lieues dans la montagne, ce qui est assez joli pour des chevaux sortant du chemin de fer; hommes et dadas se sont très bien comportés.

Après-demain, nous serons à Briançon, où je brûle d'arriver pour trouver une lettre de toi. Que se passe-t-il en ce moment à Paris, en Italie, à Londres? Nous voici plongés dans un pays où les nouvelles arrivent en retard de huit ou dix jours.

La Garde, 25 avril.

..... Nous poursuivons notre route sans encombre et sans accidents; nous avons fait nos huit lieues aujourd'hui. Nous voici dans un malheureux village entouré de neige de tous côtés; l'on se demande comment une population nombreuse peut vivre dans de semblables conditions! et cependant la population paraît aisée et vigoureuse; à chaque pas sur la route, on aperçoit des cascades qui descendent d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres, des rochers à pic couverts de neige; la route, qui d'ailleurs est très bonne et très bien entretenue, suit constamment le bord d'un beau torrent. Notre gîte se nomme La Garde; de ma fenêtre j'aperçois la montagne du Lautaret et le col que je dois franchir demain.

Il y a quelques jours encore, la neige rendait ce col infranchissable; mais on a employé une compagnie du génie et de nombreux ouvriers civils à déblayer cette neige, et aujourd'hui le passage est très facile.

Les remontrances de l'Angleterre et de la Russie auront-elles fait réfléchir l'Autriche? Se sera-t-elle décidée à accepter des conditions vraiment honorables pour elle comme pour la France? Si, aveuglée par son orgueil, elle veut la guerre, malheur à elle! nous en aurons bientôt fait justice; nos petits soldats sont pleins de courage et d'entrain. J'en rencontre tout le long de

la route, et c'est plaisir de les voir. Mon fidèle Knecht (1) est le serviteur le plus précieux qu'il soit possible de trouver ; il est d'une attention, d'une exactitude, d'un dévouement à toute épreuve ; je lui ai donné la haute main sur la conduite de tout mon convoi, qui est assez nombreux par suite de l'adjonction des chevaux de Trochu et de de Salles ; il s'en acquitte admirablement et mène tout son monde avec une fermeté remarquable.

..... Quel changement dans cette bonne ville de Tours ! la voilà sans général, sans maréchal, sans état-major général et peut-être même sans garnison, car je ne crois pas qu'on lui laisse le 6e hussards, ni le 5e de ligne ; ainsi va le monde : aujourd'hui le calme le plus complet, demain la tempête ; puis revient le calme, ce calme tant désiré, puisqu'il doit nous réunir !

Briançon, 26 avril.

..... Nous voici arrivés à Briançon ; le passage du Lautaret s'est parfaitement effectué par un temps magnifique. La route est bonne, à part quelques centaines de mètres où elle est couverte de glace et que nous avons dû descendre en tenant nos chevaux par la figure.

J'ai trouvé le général Bourbaki, à mon arrivée, fort occupé d'organiser sa division et de lui assurer les

(1) Son ordonnance.

moyens de vivre; il a paru enchanté de me voir, je vais faire de mon mieux pour le seconder. Les nouvelles de Paris annoncent que la Prusse, comme la Russie et l'Angleterre, protestent contre la conduite de l'Autriche. Cela rend notre position excellente.

D'après les derniers renseignements venus de Turin, il paraît que les Autrichiens ont reculé, après avoir fait un premier mouvement en avant. C'est probablement le résultat de la note collective des trois grandes puissances.

27 avril.

..... Mon cœur est bien soulagé par ta lettre du 23 qui respire le courage et la résignation; oui, chère amie, Dieu nous protégera et nous réunira bientôt.

La campagne que nous allons entreprendre ne saurait être de longue durée; notre présence en Italie va amener un soulèvement général qui facilitera notre besogne.

L'ordre de franchir la frontière est arrivé cette nuit! Je me mets en route demain matin, avec deux bataillons du 59e et un bataillon du 11e. Après-demain nous serons à Suse, et peut-être le soir même à Turin.

Je te quitte pour faire mes préparatifs de départ.

Dans quelques heures, nous franchissons la frontière. Je pars plein de confiance... Mais les desseins du bon Dieu sont impénétrables, et il faut d'avance s'y sou-

mettre avec résignation. Si je ne dois plus te revoir en ce monde, ma compagne bien-aimée, consacre ta vie tout entière à élever religieusement nos chères filles. Fais tous tes efforts pour leur inculquer des goûts simples; qu'elles restent étroitement unies entre elles et groupées autour de leur excellente mère.

C'est le dernier vœu d'un père qui les a tendrement aimées et qui aurait voulu vivre pour assurer leur bonheur.

Oulx, 28 avril.

..... Nous avons franchi le mont Genèvre aujourd'hui. Le temps était assez mauvais, mais la route est bonne, et tout mon monde est arrivé à Oulx, sur le territoire sarde, à deux heures.

Un capitaine d'état-major, venant directement de Paris, nous a appris que le mouvement de la garde avait dû commencer hier; que l'Empereur et toute sa maison partiront samedi de Paris; que toutes les troupes sont en mouvement, et que, dans quelques jours, cent cinquante mille hommes de notre armée seront concentrés autour de Turin.

Avec l'armée piémontaise, nos forces seront portées à deux cent mille hommes. C'est bien certainement plus qu'il n'en faut pour donner une bonne leçon aux Autrichiens.

D'après les renseignements que j'ai recueillis, l'armée piémontaise occuperait une forte ligne s'étendant de

Casal à Alexandrie jusqu'aux Apennins. Elle est couverte par ces deux places fortes et par une série d'inondations factices que l'on a obtenues en remplissant les rivières et en crevant les canaux. Il me semble difficile que les Autrichiens puissent et même cherchent à les forcer, dans cette position. Nous aurons donc tout le temps de prendre nos mesures.

On n'a aucune nouvelle des mouvements de l'ennemi; on ne sait même pas s'il a passé le Tessin!

A partir de demain, je serai sur une ligne de chemin de fer et de télégraphe électrique, c'est-à-dire en mesure de te faire passer presque instantanément toutes les nouvelles importantes.

Je suis installé dans la maison de campagne d'un haut personnage de la cour de Turin, nommé le chevalier des Ambrois; il a mis son habitation et tout son monde à la disposition des officiers généraux français. Je suis entouré de tout le confortable possible.

Chaumont, 29 avril.

..... Une dépêche télégraphique du maréchal Canrobert, arrivée cette nuit, m'a donné l'ordre de m'arrêter avec ma colonne, à six kilomètres de Suse, dans un petit village appelé Chaumont.

Toute la division Bourbaki doit être concentrée ici ou dans les environs; j'ai eu fort à faire pour assurer le logement de tout mon monde et des colonnes qui viennent derrière moi.

Les habitants sont pleins de bonne volonté; ils font tout leur possible pour nous bien recevoir, mais il y a un tel encombrement de troupes que j'ai dû faire tout moi-même pour arriver à un résultat.

Le colonel de Senneville vient de m'apprendre que la division Bouat est concentrée à Suse, et que personne encore n'a été dirigé sur Turin.

Le maréchal, arrivé dans la nuit, est reparti le matin pour Turin.

Les Autrichiens n'ont pas bougé.

Ma propriétaire m'a apporté l'*Opinione*, de Turin, et m'a traduit les passages les plus saillants. J'ai constaté avec étonnement que l'Autriche s'était ravisée, et que, sur les représentations énergiques des trois grandes puissances, elle avait accédé aux propositions de l'Angleterre et retiré l'ultimatum signifié au Piémont. Quel résultat va produire ce nouvel incident?

Il ne peut nous être que très favorable, car il nous permet de gagner du temps et d'achever une préparation qui laissait à désirer sous tous les rapports.

Nous aurions certainement suppléé à l'incurie de notre ministre de la guerre; mais enfin mieux vaut avoir quelques jours pour se retourner.

Je présume que le mouvement de la garde et le départ de l'Empereur vont être ajournés. Il n'est pas impossible que le Congrès se réunisse, mais aboutira-t-il à une solution pacifique? Je ne le crois pas.

L'esprit des Piémontais est exalté à un haut degré : ils ont une haine des Autrichiens que je ne soupçonnais pas.

Je ne parle pas des employés du gouvernement ou des officiers qui pourraient obéir à un mot d'ordre, je parle des bourgeois, des paysans, des femmes, des enfants même.

Tout ce pays a été français; il faisait partie du Dauphiné; les habitants s'en souviennent avec plaisir.

Je loge chez un brave homme passablement original; c'est un composé de principes libéraux et royalistes assez bizarres.

La collection de portraits qui orne ma chambre me paraît l'expression assez exacte de ces contradictions politiques. Ainsi, en face de moi, je vois Marie-Antoinette, Murat, La Révellière-Lépeaux, Talleyrand, Junot, Lally-Tollendal, lord Byron, Custine, général Foy, Malesherbes, Santerre!

Je suis moins bien que chez mon chevalier des Ambrois...

Chaumont, 30 avril.

Le général Bourbaki m'a apporté, ce matin, ta lettre du 25 et celle pour Knecht... Ce brave garçon a paru enchanté de ta bienveillante attention; il avait les larmes dans les yeux quand je lui ai remis ta lettre. C'est vraiment un serviteur comme on en rencontre peu dans la vie; il est plus soigneux de ma personne et de mes intérêts que des siens propres.

Le général Bourbaki ne nous a apporté aucune nouvelle inédite; nous étions au courant de ce qui se passe

par les journaux du pays. Il paraît que les populations de la rive droite du Pô s'agitent beaucoup; les Toscans ont mis leur prince en demeure de faire alliance avec les Piémontais ou d'abdiquer, et, comme il n'a pas voulu se prononcer, ils le tiennent en chartre privée.

Il est évident que notre marche en avant provoquera un soulèvement général. Hier, j'ai passé la soirée avec le curé du village, qui est un homme distingué; il a habité longtemps Vienne et la Lombardie ; il me disait que dans toute la Lombardie les Autrichiens sont détestés; que, dans ces dernières années, les impositions de tous genres ont été tellement lourdes qu'il en est résulté une irritation générale. Il m'a donné des détails intéressants sur les difficultés survenues entre la cour de Rome et le gouvernement piémontais.

« Sans approuver ce dernier, me disait-il, je crois qu'il a été contraint par les nécessités de l'époque à prendre certaines mesures qui ont cruellement blessé le Souverain Pontife. Je ne mets pas en doute, ajoutait le bon curé, que l'intervention de l'empereur Napoléon ne parvienne à amener une solution satisfaisante entre les deux cours. »

Chaumont, 1er mai.

..... C'est aujourd'hui le premier jour du mois de Marie ; nous l'avons commencé en allant à la messe en grande cérémonie. La petite église de Chaumont est charmante et parfaitement décorée.

Le curé est venu nous inviter à assister à la messe, afin d'entendre le *Domine salvum* qu'il devait faire chanter à l'intention de notre empereur. Un piquet avait été commandé, ainsi que la musique militaire. J'y assistai, avec d'autant plus de plaisir que je m'unissais à vous d'intention, à vous, chères et bien-aimées amies, qui êtes sous la protection de la Vierge Marie.

Il paraît que les Autrichiens ont rétrogradé après avoir fait une pointe sur le territoire piémontais. On ne sait encore à quoi attribuer ce mouvement.

Nous savons par les journaux du pays que le maréchal Baraguay-d'Hilliers est débarqué à Gênes avec une partie de son corps d'armée, mais là s'arrêtent les nouvelles. Il est probable que ce corps d'armée marchera sur Turin aussitôt qu'il sera réuni.

Le général Bouat, commandant la deuxième division de notre corps d'armée, est mort hier soir, en sortant de table, d'une attaque d'apoplexie.

Nous avons un temps affreux depuis hier; les troupes en mouvement ont dû beaucoup souffrir. Mais voilà le soleil qui se montre, et j'espère qu'il prendra le dessus.

Je suis très bien outillé; j'ai quatre chevaux, un bon mulet, une petite voiture très commode.

Alexandrie, 3 mai.

..... Depuis hier nous sommes à Alexandrie, en pleine Italie, et à quelques lieues seulement des avant-postes autrichiens. Notre ordre de mouvement nous est par-

venu dans la nuit d'avant-hier, et à huit heures du matin nous nous embarquions au chemin de fer de Suse.

Le général Bourbaki m'avait envoyé en avant avec la première colonne pour préparer l'installation, ce qui m'a donné fort à faire. Toute la division occupe la citadelle, en attendant la concentration des troupes. Le mouvement sur Alexandrie a été ordonné fort judicieusement par le maréchal Canrobert, pour arrêter la marche des Autrichiens qui semblaient décidés à pousser tout droit jusqu'à Turin.

Cette capitale, qui renferme une population de près de deux cent mille âmes, est ouverte et ne possède aucun moyen de défense; en nous y maintenant, nous courions risque d'être forcés et nous perdions nos communications avec Alexandrie, sur laquelle se dirige le gros de l'armée arrivant par Gênes.

Au contraire, en prenant position à Alexandrie, sur le flanc de l'ennemi, il était probable qu'il n'oserait pas s'avancer, exposé qu'il serait à être tourné et à recevoir la bataille dans les conditions les plus défavorables. Les prévisions se sont réalisées, les Autrichiens se sont arrêtés net, et, ce matin, ils ont effectué le passage du Pô, au-dessous de Valence; ils semblent aujourd'hui vouloir menacer nos communications avec Gênes. Mais comme le maréchal Baraguay-d'Hilliers et le général Mac Mahon sont à Gênes en ce moment-ci, qu'ils disposent de cinquante mille hommes, que ces forces grossissent chaque jour par les renforts venus de France,

que nous comptons déjà, à Alexandrie ou aux environs, près de cent mille hommes, tant Piémontais que Français, je ne crois pas que les Autrichiens puissent rien entreprendre de sérieux. Nous serons donc en mesure de prendre l'offensive quand cela nous conviendra, c'est-à-dire quand nous serons complètement organisés et que tous les corps d'armée seront réunis. Nous nous trouverons alors dans des conditions de supériorité incontestable, et, si les Autrichiens soutiennent le choc sur la rive droite du Pô, nous pouvons détruire leur armée dans une seule bataille heureuse. Tout va donc bien de ce côté; il est impossible que nous nous engagions avant quatre ou cinq jours.

Une dépêche télégraphique nous a appris, ce matin, la nomination de Trochu au grade de général de division, en remplacement du général Bouat. Tout le monde s'en est réjoui.

Alexandrie, 4 mai.

..... Les Autrichiens sont décidément d'une prudence extrême; après avoir fait une légère démonstration sur Tortone, ils se sont retirés. Maintenant, il me paraît certain que nous ne les rencontrerons que quand nous irons les chercher; or, comme nous serons alors beaucoup plus forts qu'eux, moralement et numériquement, leur compte sera bientôt réglé.

Trochu nous est arrivé dans la nuit; nous l'avons

embrassé avec une véritable satisfaction. Il prend le commandement de sa division aujourd'hui même.

..... J'espère que tu t'occupes bien régulièrement de l'éducation de nos chères fillettes; je ne saurais trop te recommander ce soin si important. Pousse surtout Agathe pour la lecture, la grammaire française, les dictées et l'écriture; remets-la au piano. Veille bien aussi à mes arbres fruitiers. Tu ne saurais t'imaginer la différence qui existe entre la végétation de ce côté-ci des Alpes et celle du côté de la France. Tous les arbres sont feuillus, ici, comme au mois de juin chez nous. On fauche les prairies artificielles. Je comprends que ce magnifique pays fasse envie aux Autrichiens.

Alexandrie, 5 mai.

..... Au point de vue des affaires militaires, la journée d'hier a été fort calme : nos troupes continuent à arriver, et je pense que tout notre corps d'armée sera réuni ce soir ou demain matin. Il en est de même, probablement, pour les corps d'armée qui se réunissent à Gênes. La division Bazaine est à Serravalle avec ses avant-postes à Novi, c'est-à-dire à cinq lieues de nous. Enfin, le corps Niel s'organise à Suse, et deux divisions de cavalerie viennent derrière lui. Que font les Autrichiens, pendant ce temps-là? Pas grand'chose. Ils ont fait des démonstrations sur Casal, puis ont redescendu le Pô, ont fait de nouvelles démonstrations de passage au-des-

sous de Valence, près du confluent du Tanaro et du Pô, leurs avant-postes sont venus jusqu'à Sale, sur la route de Tortone, et maintenant ils sont immobiles et paraissent fort irrésolus.

Avec un peu d'audace, ils pouvaient, au début, enlever Alexandrie, Turin, couper les lignes de chemins de fer entre Gênes et Turin, nous fermer les débouchés des Alpes et des Apennins; l'armée piémontaise et tout le Piémont étaient à leur discrétion. Leur méthode et leur lenteur proverbiales nous ont sauvés, et maintenant les conditions sont toutes contraires, c'est-à-dire que nous sommes maîtres de la situation et prendrons, à notre gré, l'initiative des opérations.

6 mai.

Chère amie, je comprends bien ton impatience d'avoir des nouvelles, et je t'assure que je fais tout mon possible pour t'écrire régulièrement et longuement; mais souvent nous sommes pressés de telle façon par les événements qu'il est difficile de disposer de quelques instants. J'ai toujours sur moi encre, plume et papier, de manière à pouvoir profiter de la première minute de liberté pour t'écrire quelques mots.

..... Tout notre corps d'armée se trouve aujourd'hui concentré à Alexandrie; c'est un résultat fort heureux et qui, certes, n'a pas dépendu du ministre de la guerre! Le corps Niel se concentre à Turin, à quelques

heures de nous. Comme je te le disais hier, le maréchal Baraguay-d'Hilliers est avec son corps d'armée entre Serravalle et Novi, le général de Mac Mahon derrière lui, et une partie de la garde est déjà à Gênes. Nous voici donc plus de cent mille Français et environ soixante mille Piémontais sur la ligne qui s'étend de Turin à Gênes, couverts par des cours d'eau et de bonnes positions défensives, ayant, à notre centre, un vaste camp retranché inexpugnable (Alexandrie), des voies ferrées qui permettent de nous concentrer en quelques heures et de faire arriver tout le matériel et tous les approvisionnements nécessaires. Les Autrichiens, au contraire, n'ont pu mouvoir que quatre-vingt-dix mille ou cent mille hommes au plus. L'effectif de leur armée est de plus du double; mais ils ont dû laisser de très forts détachements sur plusieurs points, afin d'assurer leur retraite et de maintenir dans la soumission les populations qui n'attendent que l'occasion de s'insurger. S'ils ont fait passer le Pô, au-dessus de Valence, à douze ou quinze mille hommes qui occupent, en ce moment, Castel-Nuovo et Voghera, je suis convaincu que c'est un mouvement défensif. En effet, le plan de campagne le plus rationnel de notre part serait celui-ci : descendre le Pô, en longeant avec la masse de nos forces la rive droite de ce fleuve; surprendre un passage entre Crémone et Guastalla, de manière à tourner le Tessin et l'Adda, et forcer les Autrichiens à accepter la bataille dans les mêmes conditions qu'à Marengo. Or, pour effectuer ce plan, il faut franchir un défilé fort difficile, formé par

les contreforts des Apennins et connu sous le nom de défilé de Stradella; il barre, sur la rive droite, la route de Plaisance et a toujours joué un grand rôle dans les guerres antérieures.

En occupant Castel-Nuovo et Voghera, les Autrichiens ont évidemment pour objet d'observer la marche des troupes qui débouchent de Gênes et qui, faisant tête de colonne à droite, pourraient se porter sur le défilé de Stradella. Je suis donc convaincu que nous n'aurons rien de sérieux avant plusieurs jours.

Nous achèverons de nous organiser, de nous masser; les Autrichiens feront des marches et contremarches, échangeront quelques coups de fusil et quelques coups de canon avec les coureurs piémontais; mais nous n'aurons aucun engagement important. L'ennemi a laissé passer les occasions de nous devancer et de nous surprendre pendant la période de notre organisation; j'espère que nous ne la leur donnerons pas une seconde fois.

Je cause avec toi, chère amie, comme avec un vieux capitaine, parce que je suis bien sûr que cela t'intéressera, et que ton esprit si juste et si droit saisit parfaitement mes explications.

7 mai.

..... Nous sommes toujours dans un calme parfait. Hier, nous avons fait l'exercice, comme si nous étions en garnison à Tours. Les différents services administra-

tifs de l'armée s'organisent; jusqu'à présent nous nous sommes complètement passés de l'intendance, elle commence à paraître et s'agite beaucoup ; elle ne manquera pas de faire valoir ses services bien haut et de prouver qu'elle avait tout prévu, tout assuré.

Les petits engagements continuent entre les patrouilles piémontaises et autrichiennes; hier, les premières ont ramené cinq prisonniers tyroliens qui s'étaient égarés. Avant-hier, les Autrichiens ont brûlé deux ponts sur la Scrivia, petit affluent de la rive droite du Pô, en avant de Tortone. Cette opération confirme ce que je te disais au sujet de leur mouvement sur Castel-Nuovo et Voghera : c'est évidemment un mouvement défensif qui a pour objet de couvrir la route de Plaisance.

Nous sommes donc assurés de ne commencer les hostilités que lorsque cela nous conviendra, c'est-à-dire lorsque nous serons tout à fait prêts. Les hommes sont au complet; mais il nous manque une partie de l'artillerie et toute la cavalerie. Deux divisions, dit-on, sont en route par le mont Genèvre et le mont Cenis.

Alexandrie, 8 mai.

Une dépêche télégraphique arrivée hier nous apprend que le maréchal Vaillant n'est plus ministre de la guerre. Le maréchal Randon est désigné pour le remplacer. Le général de Martimprey remplira les fonctions

de major général; il est arrivé hier soir et est entré immédiatement en fonction.

Nous sommes toujours dans le *statu quo,* c'est-à-dire continuant à nous organiser et sans nouvelles précises des Autrichiens. Cependant, le corps du général Niel, qui nous avait rejoints, va faire un mouvement en avant; nous ne savons encore dans quelle direction. Je suppose qu'il va aller occuper Tortone et mettre cette position importante en état de défense; elle pourra nous être fort utile dans nos mouvements ultérieurs.

Les corps qui ont séjourné à Turin et à Gênes ont été l'objet de grandes ovations; Antonin me racontait qu'il était logé à Gênes chez de braves gens, qui l'entouraient de tous les soins imaginables. Une jeune personne charmante, Mlle M..., lui apportait chaque matin une tasse d'excellent chocolat, et elle s'était chargée de lui apprendre l'italien; mais il a dû partir avant que les leçons eussent amené de grands résultats. Nous avons été moins heureux dans nos courses; j'ai presque toujours été logé dans d'affreux taudis. Depuis que je suis ici, j'occupe dans la citadelle une chambre de caserne, et je n'en sors guère que pour mon service. La ville d'Alexandrie est peu agréable en elle-même; tous les gens comme il faut l'ont abandonnée, et il y a un tel encombrement de soldats français et piémontais que l'on a peine à circuler dans les rues.

Alexandrie, 9 mai 1859.

..... Je suis l'homme le plus malheureux de la terre; voici encore un courrier qui apporte des lettres à tout le monde et pas un seul petit mot pour moi!...

Nous sommes toujours dans une immobilité absolue; demain 10, le maréchal passera en revue notre division.

Inès de Waldner a écrit à son mari que Philippe (1) lui avait annoncé son départ avec l'Empereur pour le 14. A cette époque, nous serons complètement organisés; tout le monde est impatient de sortir de l'inaction.

En lisant quelques journaux français, j'ai été frappé d'étonnement, en constatant que la Chambre s'amuse encore à faire de l'opposition; certes, le moment est mal choisi! Cela fait peu d'honneur au patriotisme français. Ce sont probablement quelques spéculateurs exaspérés par leurs pertes à la Bourse qui n'ont pu retenir un cri de rage.

Il paraît que les dépôts des camps sont encombrés d'hommes rentrés de congé; beaucoup sont déjà habillés et équipés; ils ne tarderont pas à nous rejoindre. Ce sera un précieux renfort, car la plupart de ces hommes ont fait la campagne de Crimée et sont dans toute la force de l'âge.

(1) Philippe de Bourgoing, écuyer de l'Empereur.

Pomaro, 11 mai 1859.

..... Nous avons quitté Alexandrie hier matin et nous sommes dirigés sur Valence, où nous avons fait la grande halte, après quoi nous sommes venus prendre nos cantonnements un peu en avant. Je suis installé aux environs de la ville, dans le château de Pomaro, que le propriétaire a mis à notre disposition. De mes fenêtres je découvre la magnifique vallée du Pô. Mon général de division est un peu à ma droite, dans un village nommé Monte.

La journée d'hier a été fatigante, la chaleur était insupportable. Cependant mes hommes ont bien marché, et, à part un petit nombre de traînards, nous sommes arrivés en bon ordre au bivouac.

Je crois que nous avons pris position en avant de Valence, pour permettre à l'armée piémontaise de marcher sur Turin, que les Autrichiens semblent vouloir menacer de nouveau.

L'Empereur est attendu demain; il est fort à souhaiter qu'il arrive, pour imprimer de l'ensemble et de la suite à nos opérations.

Au moment de quitter Alexandrie, j'ai vu le commandant Meslin, aide de camp du maréchal Baraguay-d'Hilliers. Il m'a dit que son patron est toujours fort souffrant, mais qu'il peut travailler quand même, monter à cheval au besoin. Je désire bien que ses forces ne trahissent pas son courage.

Je te quitte pour m'occuper de mes distributions, de mes réquisitions, en un mot de mille détails auxquels il faut veiller soi-même pour s'assurer que tout marche convenablement.

Pomaro, 12 mai.

..... L'Empereur a dû arriver aujourd'hui à Gênes; il sera probablement demain à Alexandrie; son premier soin sera, je l'espère, de se mettre au courant de tous nos besoins et d'y pourvoir le plus vite possible. Nous connaissons maintenant les motifs qui ont déterminé notre mouvement sur Valence, et de là sur Pomaro. Les Autrichiens avaient fait un mouvement assez audacieux sur Turin, laissant un corps d'armée pour masquer la place de Casal, par laquelle nous pouvions déboucher sur leur flanc. Le roi et l'armée sarde s'en étaient fort émus, et il avait été décidé que toute l'armée sarde se concentrerait sur Casal pour menacer les Autrichiens sur leur flanc gauche. La division Renault et la division Bourbaki avaient pour mission de boucher la trouée laissée par le départ de l'armée sarde entre Casal et Valence.

L'extrémité gauche de ma brigade occupe un petit village appelé Valmarca, sur le bord du Pô, et mes avant-postes se relient avec ceux de l'armée sarde.

Notre position est excellente, parfaitement couverte par le fleuve et par des digues infranchissables; j'ai sous la main le 14ᵉ de ligne commandé par Duplessis, que le

général Bourbaki a mis provisoirement à ma disposition, et le 59ᵉ. Le général Bourbaki est, de sa personne, en face du pont de Valence, avec le bataillon de chasseurs à pied, le 11ᵉ de ligne et une compagnie du génie. Pendant la nuit, les Autrichiens ont fait un feu assez vif sur nos avant-postes, qui n'ont même pas daigné leur répondre.

L'armée autrichienne paraît fort inquiète et irrésolue.

Le simple mouvement de nos deux divisions a suffi non seulement à les arrêter court, mais encore à les faire rétrograder précipitamment.

L'armée a appris avec une véritable stupéfaction que le maréchal Vaillant avait quitté le ministère pour devenir major général. Il lui sera difficile de remplir cet emploi si important, qui exige la plus grande activité possible de corps et d'esprit. On ne peut s'expliquer ce fait qu'en supposant que l'intention de l'Empereur est de faire exercer l'emploi par le général de Martimprey et de n'en laisser que le titre honorifique au maréchal Vaillant, à peu près comme le maréchal Magnan est grand veneur, à la condition de ne pas se mêler de la vénerie et de laisser tout faire par M. Ney.

Pomaro, 13 mai 1859.

..... Aucun fait nouveau à signaler aujourd'hui. Dans la soirée d'hier, les Autrichiens qui occupaient la rive

gauche du Pô, en face du pont de Valence, se sont retirés dans la direction de Mortara, et ce matin on n'en voit pas un seul.

Une division piémontaise a passé le fleuve à Casal et a marché dans la direction de Verceil; ce mouvement a pu déterminer l'ennemi à rappeler tous ses détachements, pour se concentrer.

J'ai employé ma journée d'hier à faire des reconnaissances, à étudier le terrain, à placer des postes, à étudier les positions occupées par mes voisins de droite et de gauche.

On ne peut s'imaginer combien ce terrain, qui, au premier abord, présente l'aspect d'une vaste plaine parfaitement unie, est cependant difficile pour faire manœuvrer une armée et relier l'action des différentes armes. Ce ne sont que canaux, ruisseaux, barrages, digues s'enchevêtrant en tous sens. L'artillerie et la cavalerie ne sauraient s'écarter des grandes routes un seul instant. Cette configuration du pays doit nécessairement nous donner une grande supériorité sur l'ennemi, car, ici, l'intelligence et le courage individuels doivent jouer un grand rôle. Sous ce rapport, nos soldats sont bien supérieurs aux Autrichiens.

Ce pays, si difficile pour la guerre, est le plus riche que j'aie vu ; ce sont des champs de fèves, de blé, de lin, au milieu desquels un homme disparaît, de magnifiques mûriers, de belles vignes. Les agriculteurs, plus heureux ici que chez nous, n'ont pas à redouter les gelées tardives ou la sécheresse; grâce à un système

d'irrigation bien entendu, presque tous les champs peuvent être arrosés à volonté.

Quand, de mon beau château, je jette un regard sur cette superbe vallée du Pô, ma pensée se porte bien vite vers ce petit coin de terre où sont réunis les êtres que je chéris...

J'apprends à l'instant que la division de notre corps d'armée tout entière est arrivée à Alexandrie ; le 6e hussards en fait partie ; ce sont des cavaliers de cet excellent régiment qui sont venus relever mon escorte aujourd'hui.

Pomaro, 14 mai.

..... Nous avons passé la nuit à courir la plaine par une pluie torrentielle, et j'étais si fatigué en rentrant que je me suis endormi et que j'ai laissé passer l'heure du courrier ce matin.

Un avis du major général piémontais qui est à notre gauche nous avait donné une fausse alerte, et, quoique je fusse bien convaincu d'avance de l'inexactitude de ces renseignements, j'ai dû prendre néanmoins toutes les précautions nécessaires pour me mettre en mesure de bien recevoir l'ennemi.

Je le crois beaucoup plus en position de se défendre que d'attaquer, et d'ailleurs le Pô a été tellement grossi par les dernières pluies que toute tentative de passage serait impossible en ce moment.

Pomaro, 15 mai 1859.

..... Nous recevons l'ordre de partir à l'instant; nous coucherons à Alexandrie, et le lendemain nous repartirons pour Tortone. Le mouvement se dessine; nous allons probablement descendre le Pô pour saisir un passage et tourner les affluents de gauche et les places qui les couvrent.

Malheureusement, il fait un temps affreux; les Autrichiens en seront encore plus embarrassés que nous.

L'Empereur a transporté, aujourd'hui, son quartier général à Alexandrie. Le 1er corps est à Tortone, avec une forte avant-garde à Bobbio; le 2e corps occupe la plaine de Marengo; le 3e corps, c'est-à-dire le nôtre, est entre Alexandrie et Casal; le 4e corps est en seconde ligne derrière nous.

La garde est autour de Novi; tout cela est parfaitement coordonné : une concentration peut s'effectuer en vingt-quatre heures, et notre situation est excellente. Je ne pense pas que les opérations offensives commencent immédiatement; les pluies ont grossi tous les cours d'eau, défoncé les chemins et rendu la marche de la cavalerie et de l'artillerie presque impossible.

Pendant la nuit d'hier, lors de notre prise d'armes, le général Bourbaki avait donné l'ordre à une batterie d'artillerie d'appuyer mon mouvement; les canons se sont embourbés de telle façon qu'il a été impossible de

les faire démarrer avant le jour; un caisson seul est arrivé jusqu'à Pomaro, et cependant nos pièces sont d'une légèreté extraordinaire; mais, dans ces terres d'alluvion, la moindre pluie forme des bourbiers infranchissables. Nous en sommes à nous demander comment on pourra utiliser l'artillerie et la cavalerie.

16 mai.

..... Nous avons eu une journée pénible et laborieuse. Les chemins sont dans un état affreux; une voiture cassée est venue arrêter la ligne des bagages; il a fallu travailler beaucoup pour déblayer la route.

Heureusement, la distance de Pomaro à Alexandrie n'est pas très grande, et, à cinq heures du soir, tout mon monde était arrivé.

L'Empereur est venu au-devant de nous; il a causé un instant avec moi et le chef de corps du 59e.

Tortone, 18 mai.

..... Voici toute l'armée à peu près concentrée et dans l'ordre suivant : 1er corps à Voghera et environs, couvert par dix escadrons de cavalerie légère piémontaise qui escarmouchent avec l'ennemi, en avant de Stella et de Stradella. A gauche et toujours en première ligne, le corps de Mac Mahon, qui a sa partie principale

à Salle. En deuxième ligne, derrière les 1er et 2e corps, le 3e corps qui est à Tortone.

A notre gauche, vers Valence, le 4e corps, sous les ordres du général Niel, la garde en troisième ligne à Alexandrie. Le 5e corps, sous les ordres du prince Napoléon, a détaché le 3e régiment de zouaves à Bobbio et paraît marcher directement de Gênes sur Plaisance. Je suppose que ce mouvement a pour but de nous assurer le défilé de Stradella et de chercher ensuite à surprendre un passage sur le Pô au-dessous de Plaisance, et même peut-être beaucoup plus bas.

. . . .

Les projets de l'Empereur se dessinent assez clairement à mes yeux; c'est bien ce que je pensais. Tous nos petits dépôts qui avaient été installés à Alexandrie ont reçu l'ordre de se transporter à Gênes ; le 2e et le 6e hussards qui nous avaient suivis à Tortone partent, par le chemin de fer, pour Gênes; ils longeront ensuite la mer pour rejoindre le corps du prince Napoléon qui suit la route de Parme; le reste de l'armée s'avancera, sans doute, par la route de Plaisance, en gardant les défilés de Stradella, et le gros de l'armée passant sur le bas Pô, près du Mincio, nous ferons tomber d'un seul coup toutes les barrières que les affluents du fleuve présentent sur sa rive gauche. Une bataille gagnée, dans cette situation, amènera des résultats décisifs. Rien ne nous manque maintenant; nous sommes riches en artillerie, en cavalerie; nous avons même des équipages de pont.

T'ai-je dit que je m'étais croisé avec une partie du 3e grenadiers, en quittant Alexandrie ? J'ai serré la main de bon nombre de ces messieurs.

Armand de Maillé m'écrit ce matin que personne ne songe plus aux causes de la guerre, qu'on ne s'intéresse qu'aux résultats, que tout le monde forme les vœux les plus sincères pour nos succès, que d'ailleurs la confiance est générale.

Il ajoute que le départ de l'Empereur a réellement donné lieu à une explosion d'enthousiasme d'autant plus remarquable que le lendemain, lorsque le prince Napoléon a suivi le même chemin, pas un chapeau ne s'est levé sur son passage.

Nous sommes certains de la neutralité de toute l'Europe ; l'Angleterre arme dans la Manche et la Méditerranée; mais elle ne peut être prête avant quatre mois, et, d'ici là, nous aurons le temps d'avancer notre besogne. Peut-être aussi serons-nous alors en mesure de conclure une paix honorable et avantageuse pour notre pays.

Adieu.

Le général Ducrot, comme la majorité des officiers français et comme l'état-major autrichien, s'attendait à voir Napoléon III, renouvelant la marche de Bonaparte en 1796, traverser la Stradella pour franchir le Pô vers Plaisance et faire ainsi tomber les lignes naturelles de défense que les affluents de la rive gauche du Pô offraient à l'ennemi.

L'Empereur jugea, non sans raison, que cette marche de

flanc à travers un long défilé, possible pour une armée peu nombreuse comme l'était celle de 1796, présenterait de graves inconvénients en 1859 si on l'exécutait avec cent cinquante mille hommes, et se résolut à tourner au contraire la droite autrichienne; mais ce mouvement exigeait une autre marche de flanc pour gagner Verceil, et, afin de la rendre possible, il fallait entretenir l'ennemi dans son idée préconçue que les Français comptaient franchir la Stradella. De là les démonstrations dirigées dans cette direction, démonstrations qui trompèrent non seulement les Autrichiens, mais aussi la plupart des généraux français sur le plan réellement adopté par l'Empereur.

Tortone, 20 mai.

..... J'ai été voir le maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui est à Ponte-Corone, à environ sept kilomètres de nous. Le maréchal va bien; il conduit parfaitement son affaire. J'ai rencontré sur la route, en chaise de poste, l'Empereur, avec le maréchal Vaillant et le général Fleury; Philippe de Bourgoing les précédait en courrier.

Sa Majesté venait de visiter les avant-postes; elle en a profité pour faire l'essai de nos fameux canons. On a tiré cinquante coups sur une maison occupée par les Autrichiens, à une distance de deux mille sept cents mètres. Ces cinquante coups ont suffi pour cribler la maison et la faire abandonner complètement. « C'est un joli résultat », m'a dit le maréchal.

Je pense que nous sommes ici pour quelques jours encore; on attend l'arrivée du reste du matériel et la

réunion du cinquième corps, qui, si je ne me trompe, est chargé de faire un mouvement tournant sur la droite.

21 mai.

..... Pour la première fois, hier, les troupes françaises ont eu un engagement sérieux avec l'ennemi. Dans la journée du 19, un corps autrichien avait poussé quelques reconnaissances jusqu'à Casteggio, en avant du défilé de Stradella, pour frapper une contribution de guerre. Les habitants s'étaient barricadés, avaient refusé de payer et avaient même tué un officier et quelques soldats autrichiens. Craignant de voir l'ennemi revenir en force le lendemain, ils avaient demandé des secours au général Forey, dont la division était très rapprochée.

Le général, après avoir informé le maréchal Baraguay-d'Hilliers de l'état des choses, a reçu l'ordre de soutenir Casteggio et de chasser les Autrichiens. Hier, à quatre heures, un engagement a donc eu lieu entre une ou deux divisions autrichiennes et la division Forey; nos troupes ont eu l'avantage, elles ont fait des prisonniers et pris quelques canons; parmi les prisonniers se trouve un colonel autrichien. De notre côté, nous avons six cents blessés ou tués; parmi ces derniers, le général Beurret, non pas celui de l'artillerie, mais celui de l'infanterie, qui est moins connu.

Tout cela s'est passé hier soir, de quatre à six heures;

les détails nous manquent encore. Le maréchal Canrobert est allé voir le maréchal Baraguay-d'Hilliers ; il est plus que probable qu'il nous rapportera des nouvelles.

Tortone, 22 mai.

..... Nous avons des détails assez circonstanciés sur l'affaire d'avant-hier, qui fait le plus grand honneur à nos jeunes troupes.

Un corps autrichien fort de quinze mille hommes, sous les ordres du feld-maréchal comte Stadion, s'est avancé jusqu'au delà de Montebello, faisant mine de tourner la droite du général Forey, qui formait l'extrême droite du corps Baraguay-d'Hilliers. La division, réunie en toute hâte, s'est portée à la rencontre de l'ennemi et l'a trouvé en position, un peu en avant de Montebello; le combat s'est engagé avec beaucoup de vivacité, et l'ennemi a plié dès le premier choc, malgré son avantage numérique et celui des positions (la division Forey ne compte pas plus de cinq à six mille hommes). Nos troupes ont poursuivi les Autrichiens jusqu'au delà de Casteggio et ne se sont arrêtées qu'à la nuit. L'ennemi a laissé entre nos mains tous ses blessés et environ trois cents prisonniers, parmi lesquels un officier général et plusieurs officiers supérieurs. Le nombre de nos morts ou blessés est de cinq cents hommes environ; les pertes des Autrichiens sont évaluées au moins à mille deux cents ou mille cinq cents hommes.

Nos petits soldats ont été pleins d'ardeur et d'énergie; parmi eux se trouvaient quelques vieux Criméens; l'un d'eux disait hier à Bourbaki : « Oh! ces Autrichiens, ça n'a pas de cœur au ventre; dix d'entre eux ne valent pas un Russe! » Nous avons fait quelques pertes regrettables : le général Beurret, le colonel Merié de Bellefond, blessé très grièvement, le colonel piémontais du régiment des *lanciers de Montferrat*.

Ce premier engagement établit incontestablement la supériorité de nos troupes.

Espérons maintenant que d'heureuses combinaisons amèneront promptement des résultats décisifs.

Nous sommes toujours à Tortone, sans avis de mouvement prochain. L'Empereur a été, hier matin, à Casteggio voir la division Forey. Il a donné quelques récompenses et a visité les blessés. Sa présence a produit bon effet. Nous allons tous bien et commençons à nous ennuyer de notre inaction.

23 mai.

... Hier, à quatre heures, nous avons quitté Tortone pour nous porter à Ponte-Corone, où nous sommes arrivés fort tard. Je commençais à peine à me reposer lorsque j'ai reçu l'ordre de prendre les armes pour marcher sur Voghera. Nous y étions à trois heures du matin et y sommes restés jusqu'à neuf, attendant les Autrichiens qui, pensait-on, voulaient reprendre leur revanche de l'échec du 19. Ils se sont bien gardés de

venir et nous rentrons à l'instant (midi) à Ponte-Corone.

Le courrier part, je n'ai que le temps de t'embrasser, ainsi que mes chères fillettes.

25 mai.

..... Les journaux de France nous donnent déjà les bulletins français et autrichiens de l'affaire du 20. Ils sont d'accord sur le résultat et diffèrent un peu sur les détails.

Je crois notre récit le plus exact, d'abord parce que le chiffre de quinze mille hommes a été donné par tous les prisonniers, ensuite parce que le maréchal comte de Stadion ne se serait pas aventuré avec une simple brigade ou une simple division.

Quoi qu'il en soit, ils ont été battus, bien battus, et le seront encore souvent, je l'espère.

Nous sommes toujours au repos, cela tient à plusieurs causes : la principale est, je le crois, que nous attendons encore nos équipages de ponts et une partie du matériel de notre ambulance; d'ailleurs, les pluies entretiennent les moindres ruisseaux à l'état de torrents, ce qui rend les opérations fort difficiles. En attendant, les Autrichiens se consument sur place : ils ont, paraît-il, beaucoup de malades et peu de bien-être; le triste état de leurs finances est la cause première de tout cela, et leurs embarras augmenteront chaque jour.

Ponte-Corone, 26 mai.

Chère amie, je crois que, comme je le prévoyais, nous allons prendre l'offensive.

..... Nous venons de recevoir l'ordre de faire filer notre artillerie et tous nos bagages sur Tortone, en ayant soin toutefois de conserver des vivres pour deux jours.

Nous partirons probablement pendant la nuit, et prendrons la route de Valence par Castelnuovo et Saale. Après avoir traversé le Tanaro sur un pont de bateaux (jeté par notre artillerie), nous passerons le Pô à Valence sur le pont du chemin de fer, dont deux arches seulement ont été brisées par les Autrichiens, et nous serons en bataille avant même que l'ennemi ait pu sortir de Pavie et de Stradella, où se trouve, en ce moment, le gros de ses forces. Ce plan me semble bien conçu, d'une exécution facile, et je ne doute pas qu'il réussisse; restera ensuite à passer le Tessin, mais je pense que, là encore, nous pourrons arriver avant le gros de l'armée ennemie, et qu'il nous sera facile de saisir un passage au-dessus de Vigevano, ou même peut-être plus haut.

Une fois sur ce terrain, les Autrichiens devront accepter une grande bataille, dont l'issue ne saurait être douteuse, et qui nous donnera toute la Lombardie, jusqu'au Mincio, et tous les petits États sur la rive droite du Pô. Ce fait sera peut-être accompli quand cette lettre te parviendra.

La division Forey a fait des pertes considérables, parce qu'elle a été suprise par l'ennemi. Elle ne s'attendait pas à le rencontrer avant Casteggio et marchait dans la plus grande sécurité au moment où le combat s'est engagé. Il y a eu d'abord un certain désordre, dont les Autrichiens ont profité pour nous faire beaucoup de mal; puis nos bataillons se sont déployés; quelques bonnes dispositions ont été prises, et l'ennemi a dû reculer à son tour. Je suis convaincu que les combats seront ordinairement beaucoup moins meurtriers..... Tu prieras tandis que nous combattrons; tes prières et celles de mes chères fillettes seront agréables à Dieu, qui me protégera, j'en ai la ferme confiance. Sois donc calme et courageuse, chère petite amie, redouble de vigilance, de soins pour nos chères enfants; tu trouveras dans l'accomplissement de ces devoirs une utile distraction.

Casal, 28 mai.

Nous voici à Casal, à l'extrême gauche de notre ligne; nous y sommes arrivés encore plus vite que je ne pensais. Par ordre de l'Empereur, des trains ont été organisés sur la ligne du chemin de fer. Chacun de ces convois emmène deux mille hommes, de telle sorte que, en vingt-quatre heures, tout notre corps d'armée sera transporté de Ponte-Corone à Casal.

Le quatrième corps et la garde sont en arrière de Valence; le premier et le deuxième corps doivent être

en route pour appuyer notre mouvement. Cela fait, nous pourrons nous porter sur Mortara en trois ou quatre colonnes présentant un effectif total de cent cinquante mille hommes.

Il est peu probable que l'ennemi ose nous attendre ; s'il nous offrait cette bonne chance, bien peu repasseraient le Tessin. Garibaldi a traversé le Tessin, à Arona, avec ses volontaires ; il est par conséquent sur le territoire lombard, menaçant l'extrême droite de l'ennemi. Il paraît que ces bandes ont une certaine valeur. Leur chef est un homme intelligent, audacieux, très énergique, qui les tient avec une main de fer ; il en a déjà fait fusiller trois ou quatre ; il est parvenu ainsi à les discipliner... dit-on ! Ces bandes ne tiendraient probablement pas en ligne contre des troupes régulières : mais, dans la montagne, elles pourraient harceler l'ennemi, couper ses convois, menacer ses communications...

Les gens qui approchent l'Empereur prétendent que Sa Majesté paraît parfaitement sûre que la guerre ne durera pas longtemps ; il forme des projets pour le mois de septembre, comme si rien ne pouvait l'empêcher d'être, à cette époque, à Fontainebleau ou à Saint-Cloud. Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

Casal, 29 mai.

..... Notre mouvement tournant par la gauche continue. Ce matin, toute la garde a traversé Casal et le

Pô; elle s'est arrêtée sur la rive gauche, et, cette nuit, nous défilons dans la direction de Verceil. Toute l'armée piémontaise se concentre aux environs de cette ville; une brigade de la division d'Autemarre reste à Tortone, l'autre vient former la garnison d'Alexandrie. J'ai vu d'Alton, ce matin, au moment où il traversait la ville, à la tête de son régiment : j'espère pouvoir le rencontrer dans la journée. Le bruit s'est répandu, au 3e grenadiers, que le régiment avait six lieutenants promus capitaines, par suite des nouvelles formations, et douze sous-lieutenants promus lieutenants; qu'Antonin était du nombre : ce serait une bien bonne chose pour ce brave garçon.

Casal, 29 mai.

Je pense sans cesse à toi et j'aspire avec ardeur au moment où j'aurai le bonheur de te revoir; puisse ce moment tant désiré ne pas se faire trop attendre! La vie passe si vite à mon âge, qu'en vérité c'est pitié de perdre des jours de vrai bonheur.

Quand je suis à la tête de mes troupes, j'ai la même ardeur, le même entrain qu'à vingt ans, parce que cela est dans mon sang; mais quand je suis seul sous ma tente, je suis pris parfois d'une amère tristesse...

..... Notre objectif pour demain est Robbia, sur la rive gauche de la Sesia, un peu au-dessous de Verceil. Nous nous trouverons là sur la droite de l'ennemi qui est concentré à Mortara, couvrant les routes de Milan et de

Pavie. Il est probable que l'armée piémontaise s'avancera en se rapprochant du Tessin, de manière à menacer la ligne de retraite. Si la fortune nous favorise, nous pouvons avoir là une belle affaire. Mais il est à craindre que l'ennemi ne batte en retraite sur Pavie.

Au bivouac, devant Praolo, 31 mai.

..... Notre mouvement sur la Sesia s'est effectué fort heureusement, malgré le mauvais temps qui a grossi considérablement le cours de la rivière, de telle sorte que, au lieu de trois ponts de bateaux, l'on n'a pu en établir qu'un seul.

Pour faciliter l'établissement de ce pont, l'armée piémontaise tout entière s'est rabattue de Verceil sur Vigevano, dans la direction de Mortara. Elle a eu une affaire assez brillante (1), dans laquelle elle a enlevé trois pièces de canon et fait quelques centaines de prisonniers. Ce matin, elle a continué son mouvement offensif, appuyée par le 3e régiment de zouaves, que l'Empereur avait mis à la disposition du Roi. Ce beau régiment s'est couvert de gloire (2); il a fait des choses impossibles à tous autres qu'à des soldats français. Nous avons tout vu de la rive droite de la rivière, et les batteries de notre division ont même aidé quelque peu leur mouvement. Les Autrichiens, en très grand nombre, occu-

(1) Premier combat de Palestro.
(2) Deuxième combat de Palestro.

paient une position dominante sur la rive gauche; cette position, armée de douze pièces de gros calibre, était couverte par un ruisseau fangeux, bordé de rizières et ne présentant qu'un seul gué enfilé par les batteries. Après l'avoir traversé, il fallait remonter une côte excessivement raide, terminée par un épais taillis, derrière lequel étaient massés plusieurs bataillons autrichiens.

Prenant le pas de course à cinq ou six cents mètres du ruisseau, les zouaves sont venus se buter contre cet obstacle infranchissable, où ils ont été accablés par une grêle de projectiles. Sans se déconcerter, les zouaves ont fait tête de colonne à droite, longé le ruisseau sur une longueur de cent cinquante mètres environ, toujours sous le feu de l'ennemi, sont tombés sur le gué, s'y sont jetés ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ont gravi la côte, culbuté les Autrichiens qui se sont mis à battre en retraite sur une route coupée par une rivière profonde et aux berges escarpées. Un pont unique donnait passage sur cette rivière; il était défendu par deux pièces de gros calibre et une maison crénelée. Les zouaves se sont rués sur le pont, à la suite des Autrichiens, ont tué chevaux et canonniers, et pris ou tué deux cents hommes dans la maison. Les deux grosses pièces et les six autres qui se trouvaient au delà ont été enlevées, avec je ne sais combien de caissons et de voitures. Nos zouaves ont poursuivi l'ennemi sans désemparer, jusqu'à un autre canal où beaucoup de fuyards se sont noyés.

Je suis arrivé sur le terrain au moment où la bataille se terminait; j'ai été émerveillé de ce triomphe presque incompréhensible.

Bourbaki était dans la même admiration, et nous avons été bien heureux quand, en revenant, nous avons rencontré l'Empereur; Sa Majesté m'a demandé de la conduire sur le champ de bataille, où étaient encore les morts et les blessés. Elle a pu féliciter elle-même le brave colonel Chabron et ses glorieux soldats.

Les pertes ne sont pas en raison des obstacles vaincus. Un seul officier tué, une dizaine de blessés, une soixantaine de soldats tués, et je ne sais combien de blessés. J'ai vu beaucoup de groupes de prisonniers autrichiens.

Demain, nous marcherons sur Robbia, et après-demain, je le présume, nous serons à Mortara. Les Autrichiens sont démoralisés; nos soldats, pleins de confiance et d'ardeur. Le succès n'est pas douteux.

Au bivouac, sous Palestro, 2 juin.

Notre mouvement continue avec un plein succès, et jusqu'à présent nous n'avons même pas été engagés.

..... Hier, l'avant-garde du corps Niel était à Trecate, entre Novare et le Tessin; le 1er et le 2e corps, ainsi que la garde, le suivaient de près. L'Empereur était à Novare. Il est probable que l'on a commencé à passer le Tessin aujourd'hui, à Cerano, en face d'Abbiategrasso : tout le gros de l'armée française sera bientôt à

Lodi, prenant ainsi à revers l'armée autrichienne qui, en ce moment, appuie sa droite à Robbia, en avant de Mortara, et sa gauche à Pavie. Ces malheureux n'ont pas l'air de se douter de ce qui se passe et de ce qui les attend ; ce matin encore, il y a eu un petit engagement entre les avant-postes. Aussitôt que leur mouvement de retraite se prononcera, nous les pousserons vigoureusement. (Avec l'armée piémontaise, le corps Canrobert compte plus de soixante mille hommes.) Cette combinaison stratégique est vraiment fort remarquable.

4 juin.

...... Nous sommes arrivés à Novare, et toute l'armée française se trouve concentrée aujourd'hui sur le flanc droit des Autrichiens, qui se retirent partout avec une extrême précipitation.

Les 2e et 4e corps et la garde sont déjà sur la rive gauche du Tessin ; ils ont traversé cette rivière sans aucune difficulté ; la retraite de l'ennemi a été si précipitée qu'il n'a pas fait sauter les ponts ! Le bruit court que les voltigeurs de la garde ont eu une très belle affaire en avant d'un canal qui se trouve de l'autre côté du Tessin (1) ; ils seraient tombés sur le flanc d'un corps d'armée qui marchait contre Garibaldi...

L'Empereur sera à Milan demain ou après-demain ;

(1) Petit combat de Turbigo.

c'est un magnifique résultat qui surprendra l'Europe et jettera dans la consternation tous les partisans de l'Autriche. Ce mouvement tournant de Voghera sur Novare est une des plus belles manœuvres qui aient été faites dans les temps modernes ; elle est digne du *Grand Empereur*.

Aujourd'hui, tous les doutes ont disparu ; l'armée est pleine de confiance en elle-même et dans son chef. Il paraît évident que les Autrichiens auront évacué la Lombardie avant un mois. Nous avons été reçus ici comme des libérateurs ; les Autrichiens occupaient Novare depuis trente jours, et, dans cet espace de temps, ils ont fait payer à la population de quinze mille âmes deux millions de contributions, soit en argent, soit en nature !

Devant Buffarola, 5 juin.

..... La journée d'hier a été bien glorieuse pour nos armes, mais elle nous a coûté cher ! Les grenadiers et les voltigeurs de la garde ont supporté seuls, pendant plusieurs heures, les efforts de toute l'armée ennemie. Des villages et des positions autour du pont de Buffarola ont été pris et repris plusieurs fois. Le 3e grenadiers a particulièrement souffert ; il compte dix-sept officiers tués ou blessés ; La Blanchetée, Benoist, Ducoin ont eu leurs chevaux tués ; d'Alton a été superbe. L'armée ennemie est en pleine retraite, le champ de bataille

est couvert de ses morts; nous avons environ trois mille prisonniers. La division Bourbaki n'a pas donné.

Bivouac de Ponte-Magenta, 6 juin.

Les résultats de la bataille d'avant-hier sont beaucoup plus beaux qu'on ne le pensait d'abord. Nous avons fait huit à dix mille prisonniers; l'armée autrichienne, qui comptait soixante-dix mille hommes, en a perdu quinze à vingt mille. Elle est en pleine retraite, et une fraction de l'armée française a dû entrer aujourd'hui à Milan, qui est en pleine insurrection et a chassé les Autrichiens. Nos pertes sont sensibles : nous avons quatre à cinq mille hommes hors de combat. C'est peu, eu égard aux difficultés des positions enlevées et à la disproportion des forces. Nous n'avons jamais eu plus de quarante mille hommes engagés.

Notre corps d'armée marche dans la direction de Pavie; nous coucherons ce soir à Abbiategrasso. Nous allons tous bien.

Au bivouac, devant Abbiategrasso, 7 juin.

..... Nous venons de recevoir l'ordre de faire nettoyer et astiquer nos hommes, pour les préparer à faire leur entrée dans Milan.

Les Autrichiens continuent à se retirer devant nous, et la trace de leur passage est marquée par les nom-

breux blessés qu'ils abandonnent à notre générosité. Nous en avons trouvé une centaine au petit village de Robecco, trois cents à Abbiategrasso.

D'après les renseignements que nous recueillons de tous côtés, il paraît qu'après la bataille, ils étaient dans une désorganisation complète. Il est regrettable que nous n'ayons pas mieux profité de notre victoire. Si on les avait fait suivre par quelques divisions fraîches (et il n'en manquait pas, puisque nous n'avons pas eu la moitié de notre monde engagé), nous aurions probablement pris la moitié de leur armée et une grande partie de l'artillerie. Ceci prouve, une fois de plus, la vérité de ce principe, qu'il est plus difficile de savoir profiter de la victoire que de vaincre.

Tout le pays nous reçoit comme des libérateurs et s'organise pour nous seconder. Il est probable que nous ne rencontrerons plus d'obstacles jusqu'au Mincio, et peut-être même jusqu'à l'Adige.

Regnault de Saint-Jean d'Angély est maréchal; Wimpffen, général de division (il a bien gagné cette troisième étoile); Mac Mahon, maréchal et duc de Magenta; Decaen, général de division. La nomination de d'Alton paraît certaine; cependant elle n'est pas encore à l'*Officiel*.

La nouvelle de notre entrée à Milan, après une lutte si courte, va produire une grande sensation en Europe et sans doute calmer tout à fait l'Allemagne. A ce sujet, j'ai entendu, ce matin, un bon propos de troupier qui causait politique · au moment où l'on a annoncé notre

prochaine entrée à Milan, il s'est écrié : « Oh! du coup, l'Europe va être asphyxiée! »

Milan, 9 juin.

..... Nous voici à Milan, dans cette antique capitale de la Lombardie! A coup sûr, je ne pensais pas y arriver sans que ma brigade eût tiré un coup de fusil.

Toute la ville est pavoisée, les habitants paraissent dans la joie et nous font l'accueil le plus gracieux. Les Autrichiens sont détestés dans ce pays-ci; du reste, ils ont bien fait tout ce qu'il faut pour cela. Non seulement ils accablaient la population d'impôts au-dessus de toutes les proportions ordinaires, mais encore ils enlevaient par la conscription tous les jeunes gens valides. Ils n'exemptaient même pas les fils uniques de veuves. Un remplaçant coûtait, en ces derniers temps, quatre mille cinq cents francs.

Le corps Baraguay-d'Hilliers a eu hier un engagement avec un corps autrichien chargé de protéger le mouvement de retraite sur Lodi (1). Nous avons fait quelques milliers de prisonniers; nos pertes sont peu sensibles. La plus regrettable est celle de ce pauvre Paulze d'Ivoy, colonel du 1er zouaves. Les Autrichiens ont perdu beaucoup de monde à la bataille de Magenta. Les gens du pays racontent qu'ils sont rentrés ici dans

(1) Melegnano.

une véritable débandade : artillerie, cavalerie, infanterie, pêle-mêle, sans officiers. Le lendemain, ils ont évacué la ville avec tant de précipitation qu'ils ont laissé le trésor, leurs magasins de vivres, et que leurs malades et blessés encombrent les hôpitaux... J'espère que nous allons battre le fer pendant qu'il est chaud. On parle déjà d'armistice, de conférences diplomatiques et d'arrangements ; mais je pense que c'est prématuré. La leçon n'a pas été assez rude pour que l'Autriche arrive à composition. Elle ne consentira à traiter qu'après avoir été refoulée de l'autre côté de l'Adige.

Milan, 10 juin.

..... Notre journée d'hier s'est passée tranquillement à Milan; j'en ai profité pour visiter cette superbe ville. La cathédrale est peut-être la plus belle du monde; elle est surtout remarquable par le fini des détails et l'immense quantité de statues et de statuettes qui ornent ses clochetons ; toutes sont bonnes, et plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre. Ce temple magnifique a été bâti en 1386, par Galeas Visconti, duc de Milan, pour accomplir un vœu fait à la sainte Vierge. Il est entièrement en marbre blanc qu'on retire d'une carrière près du lac Majeur et qui appartient à cette cathédrale ; on y travaille toujours, et l'on ne sait quand elle sera complètement terminée.

Tu ne peux te faire une idée de la joie folle des habi-

tants; femmes, enfants, hommes de toutes classes passent leur temps dans les rues ou aux fenêtres à applaudir, à crier : *Viva la Francia! Viva l'Unione! Viva Napoleone!* etc. Dans la soirée, toute la ville a été pavoisée et illuminée; une foule immense s'est portée sur la place, avec des torches, des drapeaux, et a acclamé l'Union italienne et le roi Victor-Emmanuel. La foule s'est portée ensuite au palais royal en traversant toute la ville, et, sur son passage, les femmes agitaient leurs mouchoirs en criant : *Viva il Re! Viva l'Unione!*

Il est certain que tous les Lombards sont d'accord sur la nécessité de l'Union italienne; la leçon de 1848 leur a profité.

Les Autrichiens ont évacué Pavie et toute la partie du territoire qui est sur la rive droite de l'Adda.

..... Dans le combat d'avant-hier (1), le 1er zouaves a particulièrement souffert; la division de Ladmirault a été fortement engagée; son officier d'ordonnance, M. de la Tour du Pin, a été blessé. De Choulot n'a rien, Marandat non plus.

Je ne sais trop ce que nous attendons pour nous porter en avant et pour agir... Ce qui était facile dans le premier moment de la victoire deviendra difficile dans quelques jours. Après tout, il est possible que ce temps d'arrêt se rattache à quelque heureuse combinaison qui amènera de grands résultats.

(1) Melegnano.

Milan, 11 juin.

Nous sommes encore à Milan, et je t'avoue que je m'en étonne quelque peu. On prétend que c'est la question des vivres qui nous retient; si cela est vrai, l'intendance est bien coupable, car il n'est pas difficile d'assurer la subsistance de l'armée dans un pays aussi riche. Quelques-uns disent que les négociations sont entamées, et que probablement la campagne sera bientôt terminée. Je n'en crois rien; la nation autrichienne, ou plutôt le gouvernement autrichien est trop tenace pour se rendre si promptement. L'ennemi concentre sans doute ses forces entre le Mincio et l'Adige, et nous aurons là de nouveaux combats et de nouveaux efforts.

Hier soir, magnifique représentation au théâtre de la Scala; les loges étaient pleines d'officiers en uniforme et de femmes élégantes en grandes toilettes. C'est un des plus grands et des plus beaux théâtres de l'Europe; nous n'avons rien de pareil. Le corps des ballerines, réputé pour un des meilleurs, est à la hauteur de sa réputation. Elles ont dansé hier soir avec un entrain remarquable; on les a beaucoup applaudies, et, à la fin de la représentation, oubliant la scène et leur rôle, elles se sont débandées et se sont avancées vers la rampe en criant : *Viva la Francia! Viva l'Unione!* et ont envoyé des baisers au parterre. L'Empereur a été applaudi avec frénésie. Il est temps que nous partions, Milan deviendrait pour nos soldats une nouvelle Capoue; mais

tout n'est pas terminé, et, comme l'a dit Napoléon Ier, « rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire ».

On présume que notre corps d'armée va prendre la route de Bergame et de Brescia : nous ne rencontrerons donc aucun obstacle jusqu'à Peschiera, car l'ennemi a évacué Lodi et n'aura sans doute pas l'idée de s'arrêter avant le Mincio.

Treviglio, 13 juin.

Nous sommes à la poursuite d'un corps d'armée qui se retire dans la direction de Brescia. Hier, nous avons couché à Gorgonzala; aujourd'hui, à Treviglio. D'après les renseignements que nous donnaient les habitants, il paraît que ce corps d'armée est dans une déroute presque complète, et, si nous pouvions le joindre, nous en aurions bon marché; mais je crois qu'il a trop d'avance sur nous. Les habitants continuent à nous recevoir avec un véritable bonheur. Les femmes surtout nous témoignent une sympathie très démonstrative; ce sont des applaudissements, des bouquets dans le moindre bourg où nous passons. Hier, nous sommes arrivés par un affreux orage; malgré la pluie et le vent, tout le monde est venu au-devant de nous et nous a acclamés; les habitants ont pris nos soldats et en ont le plus grand soin.

Au village de Sala, 14 juin.

Nous continuons à avancer dans la haute Lombardie;

nous avons couché cette nuit à Sala, à environ seize kilomètres de Treviglio.

Aujourd'hui, nous irons jusqu'à Fontanella, sur la route de Sencino, petite ville qui se trouve à cheval sur les routes de Brescia et de Crémone. L'armée piémontaise est à notre gauche, le corps Baraguay-d'Hilliers à droite, le corps Mac Mahon à une petite journée en arrière. Le corps Niel et la garde suivent probablement, mais nous n'en avons pas de nouvelles.

La division d'Autemarre est à Plaisance et doit rejoindre l'armée par la route de Lodi. Le prince Napoléon est à Parme et marche aussi dans notre direction.

Nous continuons à recevoir le meilleur accueil de la population.

Sala, 15 juin.

Nous devions partir ce matin pour Sencino, sur la route de Monte-Chiari; contre-ordre nous est parvenu dans la nuit, et il est probable que la journée se passera sans mouvement. Le roi de Piémont est à Brescia avec une partie de son armée; on se plaint à l'état-major général de son imprudence, on trouve qu'il va trop vite. A ceux qui me disent cela, je réponds : « En revanche, nous allons trop lentement, ce qui fait compensation. »

Le fait est que la lenteur nous a empêchés de tirer partie de nos succès. Si le corps Niel n'avait pas perdu quarante-huit heures à Novare, si nous n'en avions pas perdu vingt-quatre après la bataille de Magenta, une

partie de l'armée autrichienne serait complètement détruite aujourd'hui, et nous ne rencontrerions plus de résistance, tandis que, en laissant toujours à l'ennemi le temps de se réorganiser, de se refaire matériellement et moralement, il est évident que nous n'aurons que des succès stériles.

Les journaux nous ont apporté nos rapports officiels et ceux de l'ennemi. Le général Giulay s'avoue vaincu. Il cherche à s'excuser en alléguant l'infériorité de ses forces et la vaillance de nos soldats. Cette dernière raison est la seule véritable, car il est bien certain que les forces engagées de notre côté étaient bien inférieures à celles des Autrichiens; et si le combat avait recommencé le lendemain, nous aurions fait entrer en ligne une masse énorme de troupes qui n'avaient pas été engagées la veille.

On dit que le Tyrol italien est en pleine insurrection. Il y a également beaucoup d'agitation en Vénétie; le podestat a dû se retirer. Une bataille heureuse encore, et la question sera probablement résolue.

Au bivouac, devant Sencino, 16 juin.

Nous avons fait séjour à Fontanella, et aujourd'hui nous avons marché dans la direction d'Orsinavi, sur la route de Brescia; nous sommes campés sur la rive gauche de l'Oglio. On pensait que l'ennemi tiendrait à Monte-Chiari, de l'autre côté de la Chiese; c'est une

belle position qui couvre à la fois Peschiera et Mantoue; mais, d'après les nouvelles parvenues ce matin au quartier général, Monte-Chiari est évacué, et nous ne trouverons l'ennemi que de l'autre côté du Mincio.

L'avènement du ministère Palmerston est un incident heureux pour la politique de la France et qui peut contribuer à nous donner promptement la paix.

Je suis convaincu que l'Autriche a déjà fait, dans son for intérieur, le sacrifice de la Lombardie; seule une question d'amour-propre la déterminerait à continuer la lutte.

En ce moment, je suis campé sur les bords d'un joli petit ruisseau dont l'eau claire et limpide fait plaisir à voir; je n'ai pu résister à la tentation et j'ai pris un bon bain. Tu ne peux t'imaginer combien les eaux sont belles et abondantes dans ce pays; on ne suit pas une route sans côtoyer quelque beau canal, aux eaux vives et rapides, ou quelque ruisselet bien ombragé qui, au moyen d'une multitude de petits canaux, peut déverser sur tous les terrains environnants ses eaux bienfaisantes.

Nous continuons à recevoir partout un excellent accueil, nous passons sous des arcs de triomphe et recevons des bouquets de la main des belles; ce matin, à Sencino, j'ai été couvert de feuilles de roses.

17 juin.

Notre division est bivouaquée autour du village de Pontecasale, à deux heures de Brescia. Il paraît que

Garibaldi a osé attaquer un corps de quinze mille Autrichiens. Il a perdu du monde, mais a fini par avoir l'avantage.

Pontecasale, 19 juin.

Je me suis parfaitement installé pour ma journée de repos; j'ai dormi profondément cette nuit, dans un très bon lit et du linge blanc.

De ma fenêtre, je domine toute la vallée de la Chiese. A ma gauche j'aperçois Brescia et toutes les montagnes qui bordent la rive occidentale du lac de Garde, dont les derniers contreforts, contournant ce lac, présentent au sud les positions de Lonato, Castiglione et autres lieux rendus célèbres par la campagne de 1796-97.

L'Empereur est à Brescia avec toute la garde et le 2ᵉ corps. Comme nous, ils font séjour aujourd'hui. Toute cette concentration avait été faite en prévision d'une rencontre avec les Autrichiens vers Monte-Chiari; mais ils ont abandonné cette position, après avoir escarmouché avec Garibaldi, qui les a poussés jusqu'à Castiglione et Lonato.

Le bruit court que notre flotte s'est emparée de l'un des forts qui commandent l'entrée de Venise : c'est possible et même probable; mais cependant la nouvelle mérite confirmation.

D'Alton, Douay et de Chabron (du 3ᵉ zouaves) sont généraux. Picard remplace Decaen aux voltigeurs de la garde.

Mes relations avec le général Bourbaki sont toujours excellentes; c'est un véritable ami et un chef dans lequel j'ai la plus grande confiance. Je suis sûr qu'il compte sur moi comme je compte sur lui.

D'Alton viendra peut-être prendre le commandement de la brigade Picard; j'en serais enchanté.

20 juin.

Nous faisons encore séjour à Pontecasale aujourd'hui; il est même question de nous y laisser trois ou quatre jours, afin de donner aux vivres le temps d'arriver, de créer des magasins et tout ce qui constitue la base d'opération d'une armée. Jusqu'à présent, nous avons vécu au jour le jour, recevant le soir, quelquefois fort tard, les vivres du lendemain; c'est une des causes qui nous ont empêchés de marcher, le lendemain de la bataille de Magenta. Éloignés comme nous le sommes de nos frontières, et à la veille peut-être de rencontrer l'ennemi, on estime qu'il serait très imprudent de continuer ce système. On attend aussi des batteries flottantes, qui se composent de pièces faciles à réunir et présentant toutes les conditions d'un bon service; elles nous seront très utiles sur le lac de Garde et rendront facile le siège de Peschiera. C'est l'amiral Dupouy, une de tes anciennes connaissances, qui commandera cette flottille; il est déjà arrivé à Brescia, et ses engins le suivent de près.

Tout le monde autour de l'Empereur semble convaincu que la campagne actuelle ne durera pas plus de six semaines ou deux mois; le général de Montebello le disait hier à son neveu, qui est officier d'ordonnance de Bourbaki.

Mezzano, 23 juin.

Aujourd'hui, nous n'avons pas bougé, et j'en suis peu satisfait, car nous avons un fort triste bivouac, au milieu d'un champ de blé qui était couvert de magnifiques épis au moment de notre arrivée, et qui maintenant ne présente plus que de tristes sillons.

..... La plus grande partie de l'armée est en avant de nous; elle s'étend de Lonato à Volta, et un corps piémontais est à Sala, sur les bords du lac de Garde. Ce temps d'arrêt est motivé par la nécessité d'assurer notre base d'opération et de faire arriver les approvisionnements. Dans quelques jours, nous serons dans l'abondance, tandis que jusqu'à présent nous vivions au jour le jour, remplaçant quelquefois le pain par la farine de maïs, nourriture habituelle des gens du pays. Ils font avec cette farine une espèce de bouillie appelée *polenta*. Nos soldats apprécient fort peu ce genre de mets; ils grognent quand on leur en donne, et ils n'épargnent pas les quolibets sur le compte de l'intendant du corps d'armée qui prétend que cette nourriture est *aussi saine qu'agréable*. Dernièrement, ce malheureux intendant passait dans les rangs peu de temps après une distribu-

tion de ce genre. Un loustic, l'apercevant, s'écria : « *Eh! voilà le duc de la Polenta!...* » Le mot a couru immédiatement dans les rangs, et voilà M. Malarmé baptisé à tout jamais du nom et du titre de duc de Polenta!

En fait de mots de troupiers assez drôles, en voici encore un. Pour le bien comprendre, il faut savoir que les mesures de capacité sont ici plus petites que les nôtres, les mesures de longueur, au contraire, plus longues. Ainsi le mille lombard est de 1,850 mètres. Au moment où l'on faisait une halte après une marche fort longue, un soldat, qui était assis près d'une borne indiquant la direction et la distance, s'écria : « *Décidément c'est un sale pays! les litres sont plus petits qu'en France, les kilomètres plus longs!* »

Hier soir, je suis allé avec Bourbaki faire une visite au maréchal Canrobert; nous y avons rencontré Trochu. La conversation a roulé nécessairement sur les opérations de la campagne, sur ce qui a été fait et sur ce qui reste à faire... Tous nous regrettons que l'ennemi n'ait pas été poursuivi dès le lendemain de la bataille de Magenta. Le maréchal reconnaissait tout le premier que l'on aurait obtenu des résultats décisifs... trente mille prisonniers peut-être et toute l'artillerie ennemie. Le maréchal cherchait à justifier cette immobilité en disant que nous n'avions pas de vivres. Le fait est exact, mais ce n'était pas un motif suffisant pour nous arrêter, car, vainqueurs, nous eussions trouvé des vivres à Milan, à Pavie, à Lodi... Il est difficile de prévoir ce que nous allons faire; deux plans de campagne me pa-

raissent praticables. Le premier consisterait à faire une fausse démonstration sur le Mincio, vers Mozambano, ou plus bas, vers Pozzola, et à replier brusquement notre droite sur notre gauche pour nous emparer de Peschiera et du lac de Garde. Nous pourrions alors déboucher sur le haut Adige vers Roveredo ou vers Trente. Nous tournerions ainsi toutes les places fortes occupées par les Autrichiens, et nous les forcerions à accepter la bataille sur leurs derrières. Cette opération demanderait de l'audace, de l'activité; elle amènerait des résultats décisifs; mais, en cas d'insuccès, l'on risquerait gros jeu. L'autre plan, plus simple, plus facile d'exécution, consisterait à surprendre ou à forcer le passage du Mincio, vers Mozambano ou Pozzola, et à se porter rapidement sur Villafranca, point central du quadrilatère d'où l'on menacerait également Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnago. En dehors de ces deux systèmes, mon imagination ne voit rien de possible. Il se peut que l'esprit de l'Empereur soit plus inventif, qu'il trouve quelque chose de plus neuf, de plus facile.

Le chemin de fer fonctionne jusqu'à Brescia et rend tous les transports aisés; c'est une artère importante qui nous permet de tirer d'abondantes ressources de Turin et d'Alexandrie; ce n'est cependant pour nous qu'une ligne de communication secondaire; la principale est le chemin de fer de Gênes à Stradella et le Pô jusqu'à Crémone. L'on crée en ce moment d'immenses magasins dans cette dernière place, qui n'est qu'à douze lieues de nous. Si, avec de pareils moyens, les intendants nous

laissent manquer de quelque chose, nous aurons le droit de les pendre!

Je t'envoie un pauvre petit bluet qui a échappé à tous les piétinements de ma brigade et qui, depuis quarante-huit heures, est resté abrité sous ma tente ; je le charge de mes plus tendres baisers.

Au bivouac, près Robico, 25 juin.

Nous venons d'avoir une grande bataille : on s'est battu pendant dix-sept heures, sur une étendue de plus de quatre lieues. L'avantage complet nous est resté, sur toute la ligne ; mais, sur quelques points, il a été vivement disputé. De notre corps d'armée, la division Trochu a été seule vivement engagée ; cependant elle a perdu peu de monde, et personne de ta connaissance.

Quant à nous, nous n'avons eu affaire qu'à quelques escadrons de uhlans qui ne valaient pas la poudre que l'on a employée pour en décrocher quelques-uns. Le corps Baraguay-d'Hilliers est à l'extrême gauche de notre ligne ; je crois qu'il a été peu engagé ; cependant personne encore n'a pu me donner de renseignements positifs à ce sujet. Le 4e corps est celui qui a le plus souffert.

Solferino, 26 juin.

..... Le corps Baraguay-d'Hilliers a été vigoureusement engagé ; il a subi de grandes pertes, mais les ré-

sultats obtenus sont magnifiques. Les pertes de l'ennemi sont énormes. L'empereur François-Joseph commandait en personne, et notre Empereur a mis de la coquetterie à venir occuper son appartement à Cavriana, le soir même de la bataille. Toute l'armée autrichienne a repassé le Mincio; elle est dans un tel état de démoralisation et de désorganisation que je la crois peu susceptible de nous offrir encore une grande résistance.

Nous sommes arrivés hier soir, fort tard, à Solferino, et nous y séjournerons. Le général de Ladmirault a été blessé, le général Auger l'est très gravement. Nous avons perdu grand nombre de colonels. Parmi eux, le plus regretté est ce brave Malleville, qui a succombé après une lutte héroïque; trois fois son drapeau a été pris, et trois fois il l'a arraché des mains de l'ennemi. A la troisième fois, il a eu la cuisse brisée par un coup de fusil tiré à bout portant. Alors une lutte s'est engagée sur son corps, et ses soldats ont fini par l'enlever et l'emporter. Il est mort pendant l'amputation. Charles Tiersonnier est resté trois quarts d'heure entre les mains de l'ennemi; les chances du combat l'ont délivré. Une perte bien regrettable est celle du pauvre Jourgeau, colonel du génie. Laure, le colonel des tirailleurs indigènes, a également succombé.

Nous sommes encore à Solferino, mais nous en partirons probablement dans l'après-midi pour nous porter un peu en avant. Toute l'armée autrichienne a repassé le Mincio en brûlant tous les ponts; deux divisions du

corps Baraguay-d'Hilliers occupent Mozembano et Ponto, sur la rive droite du Mincio.

Hier, j'ai envoyé Antonin au quartier général du premier corps et au quartier impérial pour avoir des nouvelles exactes du général de Ladmirault. Voici le résumé des renseignements recueillis. Le général, après avoir admirablement engagé et dirigé ses troupes pendant la plus grande partie de l'action, a reçu une première blessure légère à l'épaule; au moment où il se retirait, il en a reçu une plus grave au haut de la cuisse. De Choulot va bien. De Malleville n'est pas mort, comme on l'avait dit dans le premier moment; on espère le sauver.

Tout le premier corps a été enchanté du maréchal Baraguay-d'Hilliers, comme direction et comme action; il a vigoureusement payé de sa personne dans un moment décisif; il a reçu une balle dans sa tunique, a eu deux chevaux blessés sous lui, dont un deux fois, et cependant, au quartier impérial, l'on ne parle que du maréchal Niel.

L'Empereur a été très bien aussi; il a bien dirigé et bien payé de sa personne, dans des limites raisonnables. Le docteur Conneau a eu son cheval tué près de Sa Majesté; plusieurs cent-gardes ont été blessés derrière Elle.

Peu s'en est fallu que l'empereur François-Joseph ne soit enlevé à Cavriana. Quand il s'est retiré sur Volta, la route était tellement encombrée par les fuyards autrichiens que son escorte a dû mettre le pistolet au poing

et même faire feu sur les fuyards pour s'ouvrir un passage.

Au quartier impérial, l'on est furieux contre le maréchal Canrobert, et il semble que ce n'est pas sans quelque raison. Ses hésitations nous ont, dit-on, empêchés d'arriver à temps sur le champ de bataille, et au moment de notre arrivée, à cinq heures du soir, si nous nous étions lancés résolument à la poursuite de l'ennemi, qui était canonné d'écharpe et de flanc par l'artillerie de la garde et du deuxième corps, nous avions chance de les joindre et d'enlever une masse de prisonniers.

Quoi qu'il en soit, je le défends de mon mieux, parce que le maréchal Niel l'abîme. . . . .

. . . .

Singulières chances de guerre! La division Bourbaki, qui semblait destinée à frapper les premiers coups, celle que l'opinion publique désignait aux premiers engagements, n'a pas encore perdu un homme par le feu de l'ennemi, et toutes les autres ont été engagées une ou plusieurs fois.

28 juin.

..... Nous voici à Goïta, sur la rive droite du Mincio; l'ennemi y avait fait d'énormes travaux de défense, mais il a tout abandonné après la bataille de Solferino. Les habitants assurent que toutes les troupes autrichiennes se sont retirées dans les places de Peschiera, Vérone et Mantoue. S'il en est ainsi, la campagne est

bien avancée, et il est possible que la diplomatie commence son rôle.

Ce que l'on nous dit du désordre qui a accompagné la retraite des Autrichiens est vraiment incroyable! L'encombrement était tel sur le pont de Goïta, que nombre d'hommes et de chevaux ont été jetés et noyés dans le Mincio.

Quel malheur que nous nous soyons arrêtés à Rebecca! En nous portant en avant, droit devant nous, nous aurions pris la majeure partie des fuyards, l'artillerie et les bagages.

On ne peut en faire un crime au maréchal Canrobert. Il avait l'ordre formel de l'Empereur de se porter sur Medale et de l'occuper solidement; or nous avions déjà dépassé ce village d'une heure quand nous nous sommes arrêtés, et l'on ne pouvait savoir si, en nous portant plus loin, nous ne dérangerions pas les combinaisons stratégiques de l'Empereur. Un homme très audacieux n'aurait pas hésité; mais tel n'est pas le fond du caractère de notre maréchal, et, je le répète, au strict point de vue militaire, il serait injuste de le blâmer. Mais, comme il est toujours facile de juger et de critiquer après les événements, on ne se fait pas faute de tomber dessus.

29 juin.

Chère amie, nous sommes toujours à Goïta, attendant S. A. I. le prince Napoléon qui vient de Crémone. Mon-

seigneur devait passer l'Oglio à Marcaria, hier 28 ; mais il a trouvé sans doute qu'il faisait trop chaud, et il n'a pas paru.

Le quatrième corps a passé le Mincio à Valeggio hier ; nous le passerons aussi à Goïta quand nous le voudrons, car nous n'avons personne devant nous. L'armée autrichienne s'est retirée derrière l'Adige, dans la direction de Vérone et Legnago, laissant des garnisons dans Peschiera et Mantoue.

Nous nous bornerons probablement à bloquer cette dernière place, et l'armée piémontaise sera chargée d'assiéger la première, qui ne nécessitera pas un siège bien long.

Il est assez difficile de prévoir ce que l'Autriche fera. L'arrivée du cinquième corps et la présence dans l'Adriatique d'une flotte avec un corps de débarquement de trente à quarante mille hommes, mettent l'armée française dans une position de supériorité qui laisse bien peu d'espérances de succès à l'armée autrichienne. Le résultat de la guerre paraît aujourd'hui certain ; ce n'est plus qu'une affaire de temps, suivant la ténacité plus ou moins longue de l'empereur François-Joseph. Ce monarque, d'un naturel rageur, dit-on, doit être en ce moment dans un état d'exaspération facile à décrire.

..... Tous les officiers autrichiens se figuraient faire une marche triomphale de Milan à Paris, en passant par Turin ; ils avaient dans leur force une confiance superbe ! On m'a raconté que tous les officiers supérieurs avaient

d'excellentes cartes des environs de Paris, qu'ils étudiaient avec beaucoup plus de soin que celles de l'Italie. Ils calculaient le nombre d'étapes de Turin à Lyon, de Lyon à Paris, fixaient l'époque de leur arrivée...

Notre Empereur a véritablement un bonheur providentiel, et, s'il ne se laisse pas éblouir par cette incroyable fortune, il prendra certainement une grande position en Europe.

Voilà les Indes qui donnent de nouveaux embarras à l'Angleterre, ce qui nous assure sa neutralité. Quant à l'Allemagne, elle fera bien de rester tranquille, si elle ne veut être bouleversée de fond en comble; je crois qu'elle le comprend et qu'elle se résignera à l'inaction, malgré ses sympathies pour l'Autriche ou plutôt sa haine contre nous.

Je croyais t'avoir dit que le général Vergé avait remplacé Trochu dans le commandement de sa brigade; il espérait ne pas y rester longtemps et passer général de division, mais les événements de guerre ont créé de nouveaux droits, et le pauvre général risque fort d'attendre encore longtemps la troisième étoile.

Goïta, 30 juin.

Nous continuons à nous reposer paisiblement à Goïta, en attendant le cinquième corps qui nous rejoindra demain. Le canon s'est fait entendre pendant toute la nuit sur notre gauche; il paraît que c'est le commencement

de l'investissement et du siège de Peschiera, qui, dit-on, est confié à l'armée piémontaise. Ce ne sera pas une grosse affaire, si, comme on l'affirme, il nous arrive une nombreuse artillerie de siège et des chaloupes canonnières.

Chaque nuit, nous recevons un certain nombre de déserteurs ennemis, ce qui est l'indice certain du découragement de l'armée autrichienne. D'après les renseignements fournis par ces déserteurs, on ne peut évaluer à moins de trente ou quarante mille hommes le chiffre des pertes éprouvées par l'ennemi ; c'est donc un total d'environ soixante mille hommes depuis le commencement de la campagne.

Il est bien clair qu'il reste encore à l'Autriche les éléments nécessaires pour mettre sur pied une nombreuse armée ; mais ce qu'elle ne peut retrouver, c'est l'ascendant moral qui donne la victoire ou plutôt plusieurs victoires successives. Je la crois absolument incapable, pendant longtemps, de tenir contre nous, en rase campagne ; il est donc probable qu'elle se retirera derrière la ligne de l'Adige, dedans ou autour de ses places fortes. Dans ces conditions, il est fort possible que la diplomatie intervienne et que nous ne soyons pas très éloignés de la paix.

A la bataille de Solferino, le colonel de Montaigu, l'ancien lieutenant-colonel des guides, a échappé par miracle ; il a essuyé le feu de tout un bataillon presque à bout portant ; tout est tombé autour de lui, et il n'a pas reçu une égratignure. L'on est très mécontent du général

Morris, qui aurait pu employer fort utilement la cavalerie de la garde et ne l'a pas fait donner.

Les nouvelles de Ladmirault sont beaucoup meilleures.

30 juin.

..... Je t'écrivais ce matin que nous pensions rester plusieurs jours à Goïta, mais dans la soirée nous avons reçu l'ordre de partir cette nuit à trois heures. Nous sommes venus nous installer sur les hauteurs de la rive gauche du Mincio, à gauche de Valleggio. Toute l'armée se trouve réunie autour de ce point, à l'exception des 4e et 2e corps, qui sont à Villafranca et ses environs, et du 5e corps, qui nous a remplacés à Goïta. Il est probable que nous ne ferons pas grands mouvements jusqu'à la prise de Peschiera, dont le siège marche aussi bien que possible. Les nouvelles du général de Ladmirault continuent à être très favorables ; toutes les chances sont maintenant en sa faveur. Toute l'armée s'intéresse à lui, car on a su l'apprécier à Melegnano comme à Solferino. Le pauvre général Auger a succombé avant-hier ; on n'avait jamais eu l'espoir de le sauver.

Nous ne savons rien des opérations de la flotte de l'Adriatique ; vous êtes peut-être plus heureux, car, bien souvent, les nouvelles ne nous arrivent que par les journaux. Si Venise était en notre pouvoir, nous pourrions nous créer une base d'opération du côté de l'Adriatique et menacer le flanc des Autrichiens sur la

rive gauche de l'Adige, ce qui changerait bien la question.

Je désire ardemment tout ce qui peut amener promptement et heureusement la fin de la guerre; avec quel bonheur je me retrouverai auprès de toi dans notre petit Sesseigne. Comme il sera doux de reprendre cette bonne vie de famille que nous savons si bien apprécier! Je t'embrasse de toutes les forces de mon âme, chère et tendre amie; j'embrasse nos chères fillettes et je te charge de toutes mes respectueuses tendresses pour tes bons parents.

Ton fidèle ami.

1er juillet.

Nous voici définitivement installés autour de Goïta pour un certain temps. Toute notre armée est échelonnée sur les deux rives du Mincio. Les Piémontais font le siège de Peschiera; le quartier impérial est à Valleggio. La 3e division du 3e corps et la division de chasseurs d'Afrique sont à Goïta, rive droite; les deux autres divisions du 3e corps sont à Valleggio. Nous allons construire un vaste camp retranché destiné à assurer notre droite et à couvrir nos bases d'opération.

D'après tous les renseignements que nous avons pu recueillir, la garnison de Mantoue ne compte pas plus de huit mille hommes, c'est-à-dire le nombre strictement nécessaire pour garder cette place qui présente un très

grand développement ; il n'est donc pas probable que nous soyons inquiétés de ce côté.

..... J'habite un château entouré d'un grand parc qui devait être fort beau, mais qui a été saccagé par les Autrichiens dans l'intérêt de leur défense. Nous achevons de le détruire, et je plains le pauvre propriétaire qui assiste à ce triste spectacle. C'est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, ancien préfet et baron de l'Empire. Malgré toutes ses sympathies pour la France, je suis bien convaincu qu'il ne peut s'empêcher de nous maudire tout autant que les Autrichiens.

Fornelli, 6 juillet.

Nous sommes au repos et nous en jouissons autant que peut le permettre la chaleur accablante qui règne depuis quelques jours. Je suis assez bien installé dans ma ferme avec tout mon monde, mais je plains de tout mon cœur les malheureux qui n'ont que leur tente pour s'abriter pendant tout le jour contre l'ardeur du soleil. Les gens du pays m'assurent que le mois de juillet est toujours le plus pénible à passer dans ces parages ; que généralement les pluies d'orage rafraîchissent la température dans le courant du mois d'août. Je veux bien les croire, et j'espère que nous souffrirons moins dans trois semaines. Quand je dis nous, je veux parler de nos pauvres soldats, car, personnellement, je suis bien abrité par de bons murs et une toiture convenable. Mes

chevaux sont eux-mêmes sous des hangars et ne manquent de rien, car ils ont fini par s'habituer au maïs.

Nous n'entendons pas parler des Autrichiens ; on ne les voit ni de près ni de loin. Cependant le fils du maréchal Urban est venu avant-hier en parlementaire. Le but avoué de sa mission était de traiter de l'échange de quelques prisonniers. Mais on a prétendu qu'il avait une mission plus importante, et ce qui a donné un air de vraisemblance à ces cancans, c'est qu'il a eu une assez longue conversation avec l'Empereur; mais rien n'a transpiré, bien entendu.

Notre général de division a dîné chez l'Empereur avant-hier ; il m'a dit que Sa Majesté avait l'air passablement ennuyé de l'inaction momentanée à laquelle elle se trouve condamnée.

Fornelli, 8 juillet.

Un armistice est conclu entre les deux armées ; il ne peut avoir été accepté, si, de part et d'autre, l'on ne pense sérieusement à faire la paix. Si je ne t'aimais si tendrement, si je ne pensais sans cesse à nos enfants, je ne pourrais me consoler de l'inaction à laquelle nous avons été condamnés pendant cette guerre si glorieuse et si brillante pour tous mes camarades. Mais je me fais une idée du bonheur que tu as dû éprouver en apprenant cette grande nouvelle, du repos dont tu jouis après de si grandes inquiétudes ; je pense au bonheur que

j'aurai à te revoir, et je renonce volontiers à mes idées de gloire et d'ambition.

La nouvelle de cet armistice nous est parvenue au moment où on s'y attendait le moins. Avant-hier soir, fort tard, un ordre de l'Empereur nous prévenait que l'on devait s'attendre à une grande bataille pour le lendemain : tous les ordres étaient donnés en conséquence, et hier matin, à deux heures, ma brigade quittait ses bivouacs pour se porter à quelques kilomètres en avant, dans la direction de Villafranca. A quatre heures, toute l'armée était en position, et l'Empereur sortait à Valleggio pour se porter à notre gauche, au sommet d'une colline d'où l'on découvre tout le fameux quadrilatère. Après cinq heures d'attente, pendant lesquelles nous n'avons pas aperçu l'ombre d'un Autrichien, nous recevions l'ordre de rentrer à nos bivouacs. Nous y étions depuis une heure à peine, lorsque j'ai reçu la visite de M. Guizot (1), qui m'apportait de tes nouvelles et m'annonçait qu'il venait d'apprendre au quartier impérial la conclusion d'un armistice. Je ne voulais pas y croire d'abord, mais il m'a donné des détails si précis sur le voyage du général Fleury à Vérone, son retour, etc., qu'il fallut bien se rendre à l'évidence, et en effet, peu d'instants après, nous en recevions l'avis officiel.

La visite de M. Guizot m'a fait grand plaisir ; je l'ai gardé à dîner, et, le soir, je l'ai conduit au général Bourbaki, qu'il désirait beaucoup connaître.

(1) Fils de l'ancien ministre.

Chacun explique l'armistice à sa façon ; la version qui me paraît la plus vraisemblable est celle qui l'attribue à une très grande agitation en Hongrie. On en ignore encore les conditions et la durée ; on parle d'un mois, mais ce n'est pas une nouvelle officielle. Ce qui paraît positif, c'est que l'Empereur part ce soir ou demain matin pour Paris. On dit que la garde ira à Brescia, que l'armée prendra ses cantonnements ou ses positions autour du lac de Garde et sur les bords du Mincio. C'est à souhaiter, car, en ce moment, nous sommes réellement dans de mauvais bivouacs, fort éloignés de l'eau, dans un pays n'offrant aucune ressource, et surtout beaucoup trop agglomérés sur un petit espace. Cette situation pourrait offrir de graves inconvénients, au point de vue sanitaire, avec les chaleurs excessives que nous avons depuis quelques jours. Si l'Empereur paraît devoir rester quelque temps à Paris, et si les négociations s'entament sérieusement, l'on peut considérer la paix comme chose certaine.

Je viens de voir, à l'instant, dans le rapport du maréchal Niel, que ce pauvre Charles Tiersonnier était cité au nombre des tués. J'en suis consterné ; on avait affirmé à Antonin qu'il était sorti sain et sauf de la bagarre.

9 juillet.

L'armistice est conclu pour cinq semaines ; il expire le 15 août. Je suis intimement convaincu qu'il nous

conduira à une paix solide et glorieuse pour la France. Si ce n'était pas la pensée de l'Empereur, ce serait une insigne folie, car nous perdrions l'ascendant moral que nous ont donné nos succès constants, depuis notre entrée en Italie, et l'on aurait versé bien inutilement un sang généreux.

Voici quelques détails sur la manière dont cet armistice a été conclu. Dans la journée du 6, notre Empereur a reçu trois dépêches chiffrées des grandes puissances : Angleterre, Russie et Prusse. Elles étaient d'accord pour offrir leur intervention et demander l'ouverture des négociations avant qu'il se produisît un nouveau choc entre les deux armées. Napoléon III savait que l'empereur d'Autriche était à Vérone (sa fuite à Vienne est une pure invention), que toute son armée y était concentrée et qu'il se préparait à tenter encore le sort des armes. On croyait même à une attaque pour le lendemain. Préparés et concentrés comme nous l'étions dans d'excellentes positions, l'issue de cette rencontre n'était pas douteuse. Cependant notre Empereur, voulant éviter une nouvelle effusion de sang et probablement bien assuré, par les ouvertures de l'Angleterre et de la Russie, que les bases des négociations seraient en rapport avec son programme et ses vues politiques, l'Empereur, dis-je, a fait partir le général Fleury, à sept heures du soir, pour proposer une armitice à l'empereur d'Autriche. Le général Fleury était accompagné de Verdière.

Le général, arrivé à dix heures du soir, au moment

où l'empereur d'Autriche allait se coucher, á été reçu avec empressement par Sa Majesté, qui lui a fait un accueil très gracieux. On est tombé d'accord promptement sur les bases de l'armistice. L'empereur François-Joseph a paru réellement touché de la modération et de la générosité de notre Empereur, et a exprimé ses sentiments en termes fort chaleureux... il aurait même employé le mot *reconnaissance* dans une lettre autographe que le général Fleury a rapportée à Napoléon III.

Les affaires terminées, l'empereur d'Autriche a présenté le général Fleury au maréchal de Hesse et aux personnes intimes de sa suite... Une partie de la nuit s'est passée en conversations, et Verdière a eu l'honneur de causer plusieurs minutes avec Sa Majesté. Dans cette conversation, l'Empereur lui a dit : « Je ne veux pas chercher à dissimuler ma profonde admiration pour vos vaillants soldats ; jusqu'à présent j'avais cru qu'un pareil courage se rencontrait dans quelques individus isolés, mais je ne me figurais pas qu'on pût le trouver dans les masses ; mes idées se sont complètement modifiées depuis Solferino... »

Ces messieurs avouent avoir perdu quarante-deux mille hommes pendant cette terrible journée! Notre artillerie surtout a produit des effets désastreux dans leurs rangs ; elle venait faire des trouées jusque dans leurs dernières réserves. Le départ de notre Empereur pour Saint-Cloud est chose bien décidée ; mais, ce matin encore, on ignorait le jour ; du reste, Sa Majesté arrivera incognito et ne fera son entrée officielle dans

Paris, à la tête d'une partie de l'armée, que quand la paix sera conclue.

Voici ce qui circule sur les bases probables des arrangements : la Lombardie tout entière, avec la ligne du Mincio et les places de Peschiera et Mantoue, sera annexée au Piémont. La Vénétie, y compris Venise, formera un État indépendant gouverné par un duc ou un archiduc héréditaire et indépendant de l'Autriche, mais choisi parmi les membres de la famille régnante, peut-être le grand-duc Maximilien qui est assez populaire dans ce pays-là. Les duchés de Toscane, Parme et Modène seront rendus à leurs souverains, avec les réformes politiques que comporte l'époque actuelle. Ce programme paraît fort sage et de nature à satisfaire tout le monde, y compris même les vaincus, qui doivent nécessairement faire quelques sacrifices.

La France n'aura rien gagné comme agrandissement territorial; mais elle aura acquis sur l'Europe entière une influence morale qui la replace incontestablement au premier rang. En Italie, elle aura substitué à l'influence autrichienne l'influence française, c'est-à-dire atteint le but politique poursuivi par tous les gouvernements qui se sont succédé depuis Charles VIII. Devant de pareils faits, il faut s'incliner et reconnaître que, si l'Empereur n'est pas un grand génie, il est du moins un être prédestiné.

L'armée va prendre ses cantonnements, le 1er et le 5e corps sur les bords du lac de Garde, le 4e corps à Vallegio, le 2e à Mozambano, le 3e à Pozzola, Goïta et

Volta, notre division à Pozzola. C'est un joli bourg sur les bords du Mincio, rive gauche ; je crois que nous y serons bien.

Mozambano, 10 juillet.

J'ai été, ce matin, à Vallegio, pour voir Philippe de Bourgoing et de Verdière qui étaient venus chez moi, avant-hier, pour me faire leurs adieux. J'étais monté à cheval, et ils ne m'avaient pas trouvé. Aujourd'hui, je n'ai pas été plus heureux ; tous ces messieurs étaient partis pour Villafranca, à la suite de l'Empereur. Les deux souverains se sont donc rencontrés aujourd'hui ; on m'a même assuré, au quartier impérial, qu'ils devaient déjeuner ensemble. Je n'affirmerais pas le fait, mais je suis convaincu que, dès aujourd'hui, seront posées les bases d'un traité de paix... Les deux Majestés ne seront probablement pas fâchées de s'entendre et de traiter, en dehors des grandes puissances, qui seront quelque peu vexées et certainement très attrapées si les choses se passent ainsi. Et les diplomates ! vois-tu leur grimace, si l'on parvient à s'entendre sans eux et sans un interminable congrès dans lequel chacun s'apprêtait à déployer son habileté et son éloquence !

Notre Empereur et sa suite partent demain pour Desenzano, où ils monteront en chemin de fer et fileront directement sur Paris.

J'ai été avant-hier à Castelnuovo pour voir d'Alton et faire ma visite au maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui

nous a retenus tous les deux à dîner; il était d'une humeur charmante, nous a beaucoup parlé de nos femmes. Il profite du repos pour se soigner et a dû partir hier matin pour Acqui, près Alexandrie; il y a là des eaux réputées excellentes pour les douleurs. Ce voyage m'a procuré encore une grande satisfaction, j'ai retrouvé mon pauvre Kara (1) qui était perdu depuis un mois; on l'avait recueilli à l'état-major du général Manèque et on en avait grand soin, en attendant l'occasion de me le rendre.

La lettre du maréchal Canrobert au maréchal Niel est la nouvelle du moment. Tu as remarqué que ce dernier dans son rapport semble accuser Canrobert de n'être pas venu à son aide en temps opportun et d'avoir ainsi fait manquer ses hautes combinaisons. La lettre du maréchal Canrobert est très violente, mais au fond il a parfaitement raison; tout ce qu'il dit est l'exacte vérité. On ne peut comprendre comment le maréchal Niel a immobilisé, pendant cette journée, la division Renault complètement mise à sa disposition dès le matin. Ce n'est qu'à l'arrivée de la division Bourbaki, c'est-à-dire à six heures du soir, que le maréchal Canrobert a dit au maréchal Niel, devant de nombreux témoins : « Mes trois divisions sont en ligne maintenant, j'en reprends le commandement. » A cette heure le village de Giudizzola était évacué par l'ennemi; un escadron du 3ᵉ chasseurs d'Afrique y avait

(1) Chien de chasse.

trouvé plusieurs de nos prisonniers qu'il avait ramenés, la panique avait été telle, sur ce point, que les Autrichiens y avaient abandonné plus de mille blessés des leurs, dont treize officiers et le prince de Windin-Graëtz, qui est mort dans la nuit.

La route était encombrée de voitures et de caissons versés dans l'empressement de la fuite. Rien donc n'empêchait le maréchal Niel d'aller coucher à Giudizzola, point qui lui avait été assigné par l'Empereur. En résumé, c'est le seul qui, pendant cette bataille, n'ait point atteint son objectif!

12 juillet.

..... Le départ de l'Empereur est ajourné; cette détermination a été prise à la suite de l'entrevue des deux souverains à Villafranca. Elle est interprétée d'une manière toute différente par les uns et les autres. Les plus belliqueux prétendent que Leurs Majestés n'ont pu s'entendre, et que la reprise des hostilités est imminente. Les gens raisonnables, qui réfléchissent, disent que, l'armistice étant conclu jusqu'au 15 août, il est impossible que les hostilités reprennent avant cette époque...

J'en étais là de ma lettre lorsque j'ai reçu la visite de Noguès arrivant de Vallegio, c'est-à-dire du quartier impérial. La paix est faite ou à peu près. Hier, après l'entrevue, les deux empereurs sont montés à cheval ensemble. Ils ont passé la revue de l'escadron de lanciers autrichiens, des guides français et des cent-gardes

qui formaient l'escorte des deux souverains ; ils avaient l'air très satisfaits et dans les meilleurs termes. Le prince Napoléon a été ensuite à Vérone, pour régler quelques questions de détail restées en suspens; il est revenu ce matin avec une solution satisfaisante.

Mozambano, 14 juillet.

« Soldats, les bases de la paix sont arrêtées avec l'empereur d'Autriche... Vous allez bientôt retourner en France... » Tels sont les passage d'une proclamation de l'Empereur que l'on vient de nous distribuer et que les journaux vont vous porter...

Notre mouvement de retraite commencera décidément le 19. La première division va à Parme; la deuxième à Casal-Maggiore, sur le Pô; la troisième sur l'Oglio. Ma brigade sera probablement à Piedana. L'artillerie de réserve du 3ᵉ corps va à Pavie. Nous resterons ainsi les plus éloignés, et, après être entrés les premiers en Italie, nous en sortirons les derniers...

Il ressort clairement de la proclamation de l'Empereur que nous nous sommes arrêtés parce que nous ne pouvions continuer sans avoir l'Europe contre nous. Mais que de déceptions et de mécontentements en Italie! Tous les souverains des petits États chassés par leurs sujets vont rentrer avec des rancunes et des sentiments de vengeance. Je ne compte guère sur l'amnistie générale pour faire disparaître les traces des discordes

civiles. Les Piémontais eux-mêmes sont loin d'être satisfaits : la Lombardie est sans doute un beau fleuron ajouté à la couronne de la maison de Savoie ; mais elle espérait mieux. Le bruit courait hier que MM. de Cavour et de la Marmora avaient donné leur démission. Cela ne m'étonnerait pas, et le roi Victor-Emmanuel se trouverait dans un grand embarras. Il est fort possible que, tôt ou tard, l'Autriche lui fasse payer cher ces succès d'aujourd'hui. Autre embarras : que va-t-on faire des bandes de Garibaldi et de cette armée toscane composée d'un tas de chenapans ? Tant qu'il restera en Italie un soldat de l'armée française, personne n'osera bouger ; mais, quand nous serons partis, les désordres et les révolutions pourront bien recommencer... Nous n'avons aucune nouvelle du quartier impérial, nous ne savons pas encore si l'Empereur est parti ; depuis trois jours nous sommes sans courriers.

Nous avons deux jours de marche d'ici à Bazzola et Piedana, nous y serons donc le 20. Il est bien possible que je regrette la maison de mon bon curé et les bords du Mincio. La mauvaise chance n'aura pas abandonné notre division un seul instant pendant toute cette campagne. Je n'y penserai plus les jours où j'aurai le bonheur de t'avoir avec les enfants autour de moi ; mais, en ce moment, je ne peux m'empêcher de pester quelque peu.

16 juillet.

..... J'ai recueilli chez Trochu des renseignements qui donnent un air de vraisemblance et même de probabilité à une nouvelle qui circulait depuis quelques jours déjà. On dit qu'un corps d'armée d'occupation doit rester en Italie pour prévenir tout désordre, faciliter la rentrée des souverains dans les duchés, et permettre d'organiser sur des bases solides la nouvelle confédération italienne.

Le troisième et le cinquième corps, sous les ordres du maréchal Canrobert, composeraient ce corps d'occupation. Il serait nécessairement dispersé dans les grands centres, et les états-majors placés dans de grandes villes telles que Milan, Parme, Plaisance, Florence, etc., c'est-à-dire dans de charmantes résidences. Un hiver passé en Italie dans ces conditions serait une véritable partie de plaisir. Tu comprends bien que, dans de pareilles conditions, je n'hésiterais pas un seul instant à te faire venir avec nos enfants chéries. Cette idée me sourit fort.

17 juillet.

..... Les nouvelles et les cancans contradictoires se succèdent; c'est la conséquence naturelle de l'oisiveté dans laquelle nous vivons. Chacun forge son conte ou

admet celui du voisin, suivant la tendance de son esprit.

..... Il paraît positif que la première division de notre corps d'armée, qui devait aller à Parme, ne passera pas le Pô et restera à Casal-Maggiore avec la deuxième.

C'est un événement fort simple, une modification peu importante dans l'emplacement des troupes, et qui pourrait s'expliquer de plusieurs manières; mais les fortes têtes en ont tiré la conclusion suivante : la guerre avec la Prusse est imminente, nos frontières sont menacées, et l'Empereur, assuré aujourd'hui de la neutralité et même du concours de l'Autriche, va se hâter de rappeler son armée en France pour entrer immédiatement en Allemagne. Ce thème est absurde et ne supporte même pas l'examen, mais il plaît à certains esprits conquérants qui l'ont adopté avec empressement et exposent déjà leur plan de campagne à qui veut les entendre.

L'Empereur a décidément quitté Milan le 14; il est par conséquent à Saint-Cloud depuis hier; c'est donc à Paris que vont se traiter les grandes affaires politiques et autres, et ce sera à ton tour de me donner des nouvelles.

Nous avons toujours une chaleur accablante, beaucoup de personnes en éprouvent du malaise; notre général de division est assez souffrant depuis deux ou trois jours, ce qui ne l'empêche pas d'aller, de monter à cheval, de courir; il se soigne fort mal; aussi paraît-il très fatigué.

Ma petite colonie continue à se bien porter. Antonin

engraisse et est frais comme une rose; il se livre à la navigation, à la pêche, à la natation et à des études culinaires intéressantes.

Aujourd'hui dimanche, nous avons commencé la journée en allant à la messe; notre bon curé avait magnifiquement orné sa petite église, allumé tous ses cierges, étalé toutes ses draperies, tous ses vases; en revanche, je lui avais donné trois beaux sapeurs, une section de grenadiers, la musique et les tambours du 46ᵉ.

Mozambano, 18 juillet.

Chaque jour apporte sa nouvelle qui contredit celle de la veille.

..... On raconte aujourd'hui que la première division de chaque corps d'armée va rentrer en France par les voies rapides, ainsi que toute la garde. Toute l'armée se trouvera donc représentée pour faire une entrée triomphale à Paris, l'Empereur en tête, bien entendu.

J'envie le sort de d'Alton, il appartient à la première division du premier corps. Ce brave garçon aura fait une campagne aussi heureuse et aussi brillante que possible. Magenta et Solferino sont deux souvenirs qui marqueront dans sa carrière militaire. Je n'ai pu savoir si la proposition pour le grade de commandeur, dont il a été l'objet après Solferino, a été suivie d'effet; je l'espère bien; mais il y a des choses si extraordinaires, dans ce genre, qu'il faut voir pour être sûr.

Ainsi nous nous attendions tous à voir Trochu nommé grand officier; il n'en est rien, et notre ami supporte cette injustice avec la philosophie que tu lui connais.

Piedana, 21 juillet.

Un ordre du jour nous apprend que l'Empereur est définitivement rentré en France, et que le maréchal Vaillant prend le commandement de l'armée.

Un instant l'on a eu quelques inquiétudes ici, parce que les pessimistes faisaient courir le bruit que les Autrichiens conservaient les places de Peschiera et de Mantoue, c'est-à-dire une partie de la Lombardie; mais il paraît positif que l'évacuation de ces deux places est commencée.

Tous les Lombards paraissent très satisfaits du sort qui leur est fait, à part les libéraux ou plutôt les démagogues très avancés. Les journaux italiens parlent d'un discours que l'Empereur aurait prononcé à son arrivée à Saint-Cloud, et qui expliquerait d'une manière très satisfaisante les motifs qui l'ont déterminé à conclure la paix, en accordant à l'Autriche des conditions plus avantageuses que ne ne le comportaient notre situation militaire et les engagements pris vis-à-vis de l'Italie.

L'Empereur, disent ces mêmes journaux, acceptera le protectorat de la confédération italienne, ce qui est un gage de sécurité pour l'avenir.

Piedana, 24 juillet.

Le maréchal Canrobert parle de son départ pour Paris comme d'une chose certaine et très prochaine. Une dépêche télégraphique très laconique lui a transmis, ce matin, l'ordre de faire partir immédiatement les deux premières divisions et de les diriger sur Stradella, où elles doivent prendre le chemin de fer jusqu'à Gênes et, là, s'embarquer pour la France.

La dépêche ne parlait pas de la troisième division, mais ajoutait qu'un officier d'ordonnance du maréchal Vaillant arriverait, dans la soirée, porteur d'instructions détaillées. Or, cette nuit, j'ai reçu l'ordre de faire verser à l'artillerie les cartouches des hommes de ma brigade, ce qui a été fait ce matin à quatre heures. Je pense que, si nous devions rester, on ne nous laisserait pas sans cartouches.

..... Tout le monde est fort étonné de la précipitation avec laquelle on fait rentrer l'armée en France. On se demande ce que va devenir l'Italie, à laquelle nous avions apporté tant d'espérances, et qui, abandonnée à elle-même, va se trouver dans un désordre affreux. Peut-être l'Empereur n'est-il pas fâché de lui laisser toute liberté pour manifester ses vœux et ses désirs, mais il est à craindre que le parti démagogique, toujours plus remuant, plus audacieux que les autres, ne l'emporte sur le parti vraiment italien, c'est-à-dire celui qui demande purement et simplement l'expulsion

des Autrichiens, avec un gouvernement sagement organisé. Tout cela est fort compliqué.

San-Giovani, 29 juillet.

Chère amie, nous sommes dans un grand coup de feu; dans quelques instants, nous attendons le général et Mme Bourbaki, le général Vergé, le colonel Duplessis et je ne sais qui encore. Tout ce monde vient nous demander à déjeuner et visiter notre château. Antonin, en qualité de grand popotier, est dans tous ses états. Voici un menu approuvé par moi : œufs à la coque, tanches frites, côtelettes jardinière, haricots verts, poulets rôtis, fromage glacé, fruits divers et petits fours, vin ordinaire à discrétion, asti fumant frappé, thé et café.

L'intendant du seigneur Vidoni a mis à notre disposition la vaisselle et le linge nécessaires, des fleurs sur la table, etc. Tout ira donc pour le mieux, je l'espère. Je fais tous mes efforts pour me donner de l'entrain, chère et tendre amie, pour faire bonne figure à ces hôtes aimables. Que n'es-tu là pour m'aider! Comme tout me paraîtrait charmant!

Nous venons de recevoir l'ordre de passer ici notre inspection générale, mais les instructions ministérielles recommandent de hâter autant que possible les opérations et l'envoi du travail; c'est de bon augure.

Mmes Trochu et d'Alton seront déjà en possession de leurs maris que nous serons peut-être encore en Italie!

Partir les premiers, n'avoir rien fait pendant la campagne, rentrer les derniers, c'est par trop de mauvaises chances!

San-Giovani, 30 juillet.

..... Le courrier ne m'a encore rien apporté; il semble que nous soyons relégués au bout du monde; nous ne savons rien, nous n'entendons parler de rien. Nous ignorons absolument où en sont les mouvements de troupes, et, pour tuer le temps et tromper notre impatience, nous n'avons même pas la ressource de faire des excursions dans les environs, car un ordre de mouvement peut arriver d'un moment à l'autre.

Malgré tout le luxe et le confortable de mon palais, je trouve la vie insupportable et les journaux d'une longueur désespérante.

Hier, j'ai bien causé de toi avec Mme Bourbaki; c'est une aimable femme; nous avions fait de notre mieux pour la bien recevoir, et elle a paru enchantée de notre accueil.

A chaque instant, elle me disait : « Quel dommage que Mme Ducrot ne soit pas là pour jouir de tout ceci! Comme vos petites filles s'amuseraient sous ces beaux ombrages! »

Je ne puis faire un pas dans le beau palais que j'habite et dans ce joli parc sans penser au bonheur que nous pourrions goûter si nous étions réunis. Tout est calculé pour rendre l'existence facile et agréable sous ce climat

brûlant : les pièces sont vastes, bien éclairées, les murs sont épais, le sol est une vaste mosaïque toujours propre et toujours fraîche. En fermant les fenêtres pendant la journée et les ouvrant la nuit, on entretient une fraîcheur qui permet de respirer à l'aise.

Martignano, 4 août.

La pauvre Mme d'Abrantès est arrivée à Brescia, tout juste pour recevoir le dernier soupir de son mari qui avait été blessé à Solferino; cette malheureuse jeune femme était seule, dans ce cruel moment... Bien d'autres femmes sont venues pour recevoir les derniers adieux de leurs maris, plusieurs sont arrivées trop tard. Quand je pense à cela, j'accepte sans murmurer la situation qui nous est faite, et je remercie Dieu et je le prie d'abréger le temps de la séparation.

..... Nous attendons, d'un instant à l'autre, notre ordre de départ; car le terrain est à peu près déblayé devant nous. Une grande partie de l'armée sera déjà rendue à Paris quand cette lettre te parviendra; si j'envie le sort de ceux qui nous ont précédés, ce n'est certes pas parce qu'il m'eût été agréable de faire mon entrée en triomphateur au milieu de la population parisienne, dont je ne suis pas fou! Au contraire, c'eût été une affreuse corvée; mais j'aurais certainement trouvé le moyen de m'échapper un instant pour aller vous embrasser.

Martignano, 6 août.

..... Grand nombre d'officiers ont été se promener à Parme et, de là, en chemin de fer, ont poussé jusqu'à Bologne. Ils nous ont rapporté les détails les plus tristes sur la situation de ce malheureux pays. Depuis le départ des Autrichiens, le désordre règne dans les Légations. Les troupes papales n'ont pas osé se montrer, et, contrairement à ce qui a eu lieu dans toutes les autres parties de l'Italie, la garde nationale n'a pu s'organiser. Il en résulte que les honnêtes gens sont à la merci des bandits : on assassine, en plein jour, pour un oui et pour un non. Il est évident que le gouvernement papal est dans l'impuissance de rétablir l'ordre dans le pays, sans l'intervention étrangère. Cependant, comment sortir de là? Les Autrichiens ne veulent pas nous voir entrer dans les Légations, et nous ne voulons pas les y voir rentrer? C'est bien certainement ce qu'il y a de plus compliqué dans la question italienne. Partout ailleurs, à Florence, à Parme, tout le monde est d'accord pour repousser l'influence autrichienne; un gouvernement provisoire est bien installé, vigoureusement appuyé par une bonne garde nationale, et les élections permettront au pays d'exprimer hautement et franchement ses vœux. Tout fait présumer qu'il y aura presque unanimité pour demander l'annexion au Piémont.

Je crois qu'en cela l'instinct populaire est d'accord

avec la raison, car c'est le vrai moyen de soustraire le pays à toute domination et même à toute influence étrangère.

En Lombardie, tout le monde est satisfait, la classe aristocratique en particulier. Il n'est pas une famille qui n'ait plusieurs de ses membres dans l'armée piémontaise. Ainsi j'habite, en ce moment, un château appartenant au comte Faligati, homme fort bien élevé et jeune encore. Il est simple soldat dans le régiment d'Aoste et a fait toute la campagne comme tel. Il a trois frères : l'un est soldat dans les guides garibaldiens, le second dans les *bersaglieri,* le troisième dans je ne sais quel corps. Les exemples du même genre abondent. Les paysans ne détestent pas moins les Tudesques, qui, dans ces derniers temps surtout, les ont grugés et maltraités outre mesure.

Presque tous les soirs il y a bal sur la place du village ; nos soldats font danser les paysannes et retournent, bras dessus, bras dessous, dans leurs fermes. Je n'ai pas eu à signaler une rixe ou une discussion entre les habitants et les hommes de ma brigade depuis que je suis en Italie. Nous payons tout très exactement ; cela jette beaucoup d'argent dans la contrée qui en avait grand besoin, et c'est à qui logera nos soldats. Ils donnent un coup de main dans les fermes pour rentrer la moisson, battent le grain, fanent, etc. Il est impossible de voir une entente plus parfaite, et, chaque fois que nous quittons un cantonnement, il y a des pleurs et des grincements de dents.

8 août.

..... Le commandant de Laurencelle, notre sous-chef d'état-major, est revenu hier de Milan. Il nous a rapporté la confirmation de notre prochain départ...

Laurencelle nous a raconté qu'à Milan on appelait la 3e division du 3e corps « la providence des mères de famille ». Le mot est piquant; cela vaut « la cinquième roue du carrosse ».

Antonin a été hier à Parme avec notre propriétaire, le comte Faligati; il est revenu à minuit, enchanté de son voyage. Il a visité, en grands détails, le palais de la pauvre duchesse de Parme, et, entre mille richesses, a remarqué la fameuse toilette offerte par les légitimistes de France. Il a trouvé la ville dans le plus grand calme, la garde nationale faisant parfaitement son service, mais les habitants de toutes les classes très décidés à repousser par la force toute tentative qui aurait pour objet de leur rendre leur souveraine. L'union italienne, c'est-à-dire l'annexion au Piémont, voilà ce qu'ils rêvent tous.

Si nous restons encore quelques jours ici, je me déciderai à faire ce voyage qui est bien court (cinq lieues); mais, en ce moment, nous sommes en pleine inspection générale, et je suis assez occupé, soit par le travail de cabinet, soit sur le terrain.

Martignano, 9 août.

..... Il paraît que ce qui retarde l'évacuation de l'armée, c'est la difficulté de faire filer l'immense matériel d'artillerie qui avait été accumulé à Alexandrie et à Turin. Ainsi, l'on calcule qu'il faut huit mille chevaux pour traîner ce matériel entre Suze et Saint-Jean de Maurienne, et l'on ne dispose que de quatre mille chevaux, c'est-à-dire tout juste la moitié. Il faut donc faire plusieurs convois, et c'est un retard considérable.

..... Le 5ᵉ corps, qui était à Milan, a été envahi par les maladies, de telle sorte que l'on a dû lui faire évacuer la ville et l'envoyer prendre des cantonnements sur les bords du lac de Côme...

Le prince Napoléon est parti sans même dire adieu à ses généraux de division. Il ne laisse pas dans le 5ᵉ corps de meilleurs souvenirs que parmi les troupes qu'il avait commandées en Crimée. Il n'a du général qu'un uniforme qu'il porte assez mal.

Les discussions du maréchal Canrobert et du maréchal Niel sont toujours pendantes; cependant le premier est bien décidé à obtenir une satisfaction quelconque. Il s'est exprimé très haut, à son passage à Milan, et a déclaré, devant plusieurs personnes, que, immédiatement après les fêtes du 15 août, il exigera impérieusement du maréchal Niel une rétractation, c'est-à-dire un exposé exact des faits, ou une réparation l'épée à la main.

On se fait en France de très fausses idées sur ce qui s'est passé pendant cette guerre; à Nevers encore plus que partout ailleurs. Ainsi, M. de Champs, dans une de ses dernières lettres à Antonin, déplore les rivalités qui ont éclaté entre les commandants de corps d'armée, la mauvaise entente qui a empêché d'obtenir des succès complets. Rien n'est moins vrai. Nos succès sont dus, au contraire, au mutuel concours que se sont prêté les divers corps dans les circonstances les plus critiques. Exemple : à Magenta, la garde est engagée contre des forces supérieures, elle lutte avec énergie, mais elle est sur le point d'être écrasée, lorsque Canrobert accourt avec la 1re brigade de son corps d'armée et, à force de dévouement et d'héroïsme personnel, parvient à la dégager. En même temps, Mac Mahon lui vient en aide d'un autre côté et assure la victoire. A Solferino, le corps Baraguay-d'Hilliers, après une lutte terrible, se voit presque forcé de renoncer à l'espoir d'enlever les positions de gauche, lorsqu'une brigade des voltigeurs de la garde accourt à son aide et assure le succès. Immédiatement, le corps Baraguay-d'Hilliers se divise : la division Bazaine va dégager la droite des Piémontais très compromise, et les deux autres divisions se rabattent sur les hauteurs de Cavriana pour coopérer au mouvement de Mac Mahon. En même temps, le maréchal Canrobert envoie au secours du 4e corps tout ce qu'il a sous la main : la division Renault d'abord, puis la 1re brigade de la division Trochu. Il est là, de sa personne, avec ces troupes, qui sont à lui; il est exposé à la mitraille,

au feu de la mousqueterie, et cependant, il laisse entièrement au maréchal Niel la disposition des troupes du 3ᵉ corps. Ce n'est qu'après avoir été rejoint par notre division qu'il déclare au maréchal Niel reprendre le commandement de son corps d'armée, mais être, d'ailleurs, prêt à coopérer à tout mouvement qu'il jugera utile.

Un maréchal du premier empire n'aurait pas laissé échapper une aussi belle occasion de faire écraser un camarade, pour venir ensuite rétablir le combat et accaparer la gloire de la journée...

Je t'envoie deux petites fleurs que je couvre de baisers; l'une est pour toi, l'autre pour ma petite Marie. J'espère qu'elles arriveront pour votre fête et seront les interprètes de toutes mes tendresses.

10 août.

..... Nous voici replongés dans une incertitude désespérante. Un ordre du maréchal Vaillant annonce une nouvelle organisation des troupes encore présentes en Italie. Les deux divisions du corps Napoléon et les troisièmes divisions des autres corps formeront une seule armée composée de cinq divisions et de deux brigades de cavalerie. La division Bourbaki devient 5ᵉ division de l'armée d'Italie. Les pessimistes voient dans cette nouvelle organisation un indice certain de notre occupation indéfinie. Notre général de division pense que

cela ne prouve rien. Il est évident que le départ des états-majors généraux de chaque corps rendait une fusion indispensable pour assurer la transmission des ordres. Jusqu'au dernier jour, et tant qu'il restera un soldat français en Italie, il faut évidemment qu'il y ait une organisation régulière.

12 août.

J'ai écrit confidentiellement au général Jarras, chef d'état-major général, pour lui demander si notre retour en France est indéfiniment ajourné, auquel cas tu ne devrais pas hésiter à venir me rejoindre le plus tôt possible...

13 août.

..... J'attends avec impatience la réponse du général Jarras, et cependant je ne me dissimule pas qu'il y a beaucoup de chance pour qu'elle ne m'apporte rien de positif. Il est très probable que notre sort est subordonné aux résultats de la conférence de Zurich...

Nos travaux d'inspection générale ayant été suspendus hier, j'en ai profité pour aller visiter Parme : la ville en elle-même est assez laide, mais elle renferme de véritables trésors artistiques : deux magnifiques églises remplies de peintures du Corrège, de Mazzola et autres illustres artistes ; des bas-reliefs d'un fini et d'une

perfection rares; une galerie de tableaux renfermant de véritables chefs-d'œuvre, entre autres le *Saint Jérôme* du Corrège, que le général Bonaparte avait envoyé à Paris, en 1796, malgré les supplications des Parmesans qui avaient offert un million pour le racheter; un Titien, un Murillo, plusieurs Mazzola, des marbres de Canova incomparables...

18 août 1859.

..... J'ai bien fait de ne pas me laisser aller aux espérances de retour immédiat.

..... Certains ordres arrivés hier soir sont venus confirmer la note insérée au *Moniteur* du 14, et je crois bien que nous sommes ici au moins pour quelques semaines. Ne changeons donc rien à notre programme, et viens me rejoindre...

A Madame de Champs.

Crémone, 16 novembre 1859.

Ma bonne mère, nous sommes toujours bien préoccupés de vos souffrances, et chaque matin nous attendons avec impatience le courrier qui nous apporte de vos nouvelles. Le bon Dieu vous soumet à une cruelle épreuve; que ne sommes-nous près de vous pour vous

donner nos soins et les distractions dont une convalescente a toujours grand besoin?

Nous paraissons condamnés à passer tout l'hiver en Italie, bien heureux, peut-être, si cet exil ne se prolonge pas au delà.

Il est impossible de prévoir comment l'Italie sortira de tous les embarras dans lesquels elle est plongée. Si la diplomatie parvient à résoudre le problème de la question italienne à la satisfaction générale, elle aura fait un véritable chef-d'œuvre et bien mérité de toute l'Europe.

En attendant, il est fort à craindre que l'impatience des volontaires de Garibaldi n'amène des incidents qui pourraient bien compliquer encore cette affaire. Ici on regrette beaucoup que le gouvernement français n'ait pas autorisé le prince de Carignan à accepter la régence; c'était vraiment le seul moyen d'organiser un gouvernement assez fort pour empêcher tout désordre; mais il est probable que les engagements pris avec l'empereur d'Autriche n'ont pas permis d'agir autrement.

Nous continuons à vivre en très bonne intelligence avec nos Crémonais. Le temps est assez beau, mais le froid est très vif, et tous les canaux sont gelés; j'attendais mieux du beau ciel de l'Italie.

Tout mon petit monde va bien, à part quelques légers rhumes. Nous causons souvent de la bonne grand'mère toujours si affectueuse, si bienveillante; on se demande quand arrivera le moment tant désiré de la réunion à Chazelles.

A Monsieur de Champs.

20 janvier 1860.

Mon cher père, j'attends patiemment que les événements se déroulent et nous ramènent en France. Il est impossible de prévoir quand arrivera ce moment. Le changement du ministère piémontais et le retour de Cavour à la présidence du conseil indiquent clairement que l'on est parfaitement décidé à assurer l'indépendance de l'Italie centrale et l'annexion au Piémont de tout ou partie des duchés. C'est réellement un fait accompli depuis plusieurs mois déjà, et il est probable qu'une partie des États européens ne tarderont pas à reconnaître ce nouvel ordre de choses. Les autres protesteront; mais leur action, pour le moment, se bornera à une simple protestation. L'Autriche, la plus intéressée dans la question, n'est pas en mesure de recommencer la guerre de sitôt. La Prusse protestante et la Russie schismatique n'entreprendront pas la guerre pour assurer la puissance temporelle du chef de l'Église catholique. Je ne partage donc pas l'opinion des gens qui prétendent que l'on ne peut arriver à une solution que par la guerre, et qui croient à une reprise très prochaine des hostilités.

Notre genre de vie à Crémone est toujours fort agréable, nos relations de société charmantes, et je

jouis des succès de Marie. Soirées, bals masqués, spectacles se succèdent, et nous sommes trop heureux quand nous pouvons, une fois par hasard, passer une soirée au coin de notre feu.

A Monsieur de Champs.

Crémone, 1860.

Mon bon père, toutes les données parvenues à notre connaissance jusqu'à ce moment font supposer que l'immense majorité des votes, en Toscane et dans les Romagnes comme dans les autres duchés, demandera l'annexion.

En présence des déclarations du gouvernement français et du gouvernement piémontais, il ne nous restera plus qu'à nous retirer, et les ordres que nous recevons nous font supposer que notre mouvement de retraite commencera avant la fin du mois.

Nous laisserons les Italiens en présence de deux grands dangers : l'Autriche et la démocratie rouge; mais il ne saurait convenir à la France de se mettre à la remorque de M. de Cavour, dont la politique agressive est trop bien constatée. Comme il le disait hautement ici, *il ne pourra s'arrêter dans la voie où il est engagé que quand il sera au fond de la botte.*

En dépit des criailleries de l'Angleterre, il est probable que nous aurons la Savoie et même le comté de

Nice. Ce sera un dédommagement des sacrifices que nous a coûté la dernière guerre, car la possession des Alpes savoisiennes équivaut pour la France à une armée de cent mille hommes nécessaire pour garder la trouée qui existe entre Grenoble et la Suisse.

Adieu.

A Monsieur de Champs.

Crémone, 16 mars 1860.

Mon bon père, vous vous préoccupez trop vivement de la situation générale des affaires ; sans me dissimuler les causes d'agitation que renferme l'Europe et la France en particulier, je considère vos inquiétudes comme très exagérées.

D'abord, je ne crois pas à une guerre prochaine ; les triomphes de Magenta et de Solferino ont été trop chèrement achetés.

L'Empereur a dû faire de très sérieuses réflexions. Comment n'aurait-il pas discerné les imperfections de notre état militaire et compris que, en présence d'un ennemi mieux préparé et mieux commandé, nous aurions probablement essuyé des revers ? Il doit donc être peu disposé à recommencer ce jeu dangereux.

La prépondérance de l'Autriche en Italie est détruite ; elle a perdu la plus belle partie de ses possessions dans ce pays, et elle est obligée de renoncer pour longtemps,

sinon pour toujours, à ses idées d'agrandissement de ce côté.

C'est donc le triomphe de la politique séculaire de la France, et, à ce point de vue, il me semble que tout bon Français doit être heureux et fier du résultat de la dernière campagne.

. . . .

Ne cherchons donc pas à percer les mystères de l'avenir, et comptons un peu sur la sagesse et l'habileté de la diplomatie, et beaucoup sur la Providence, pour écarter les nuages, très noirs assurément, qui assombrissent l'horizon.

Adieu...



JOSEPH KARAM



L'EXPÉDITION DE SYRIE

HISTOIRE DE JOSEPH KARAM

En 1860, le général Ducrot fit partie de l'expédition envoyée en Syrie à la défense des populations chrétiennes du Liban.

Pour comprendre les événements dont on va lire le récit, il est nécessaire de jeter d'abord un coup d'œil rapide sur l'histoire du Liban et sur l'état de cette malheureuse contrée si cruellement déchirée par les factions.

C'est sur les coteaux escarpés du Liban que, lors de la conquête arabe, les débris de l'ancien monde romain, déjà christianisé, allèrent chercher un refuge contre l'invasion. Vers le milieu du septième siècle, ces chrétiens fugitifs, qui, en souvenir d'un certain moine Jean Maron célèbre parmi eux, portaient le nom de Maronites, vinrent se retrancher sur les contreforts du pays de Kesrouan, dans la région du nord, en face de Tripoli. Et à travers la suite des siècles leur tribu s'est conservée là, pratiquant et maintenant sa religion, véritable îlot du catholicisme, inébranlable malgré la marée de l'Islam qui grondait alentour.

Peu à peu, en effet, arrivaient des clans d'infidèles qui prenaient leur part des territoires voisins et enserraient les Maronites. Au douzième siècle, on cite les Mân, Arabes venus de Mésopotamie. Ils s'installèrent dans le Chouf, c'est-à-dire dans la partie méridionale du Liban, en face des Maronites qu'ils

avaient l'air de menacer du haut de leurs pics. Un peu plus tard, ce fut le tour des Chéhab, originaires de l'Hedjaz; ceux-là s'établirent un peu plus loin vers le sud-est, dans le Haouran.

Malgré la diversité des origines et des croyances, il ne semble pas que, pendant le moyen âge et jusqu'à l'époque moderne, le pays ait été le théâtre de luttes intestines très âpres et très violentes. Sans doute chaque tribu trouvait sa subsistance sur son propre sol, et les habitants, relativement peu nombreux et à l'aise sur des domaines d'une étendue suffisante, n'éprouvaient pas le besoin de se répandre au dehors.

En 1517, l'invasion des Osmanlis trouva toutes les populations du Liban réunies pour la défense commune. Mais elles étaient trop faibles pour résister efficacement et durent se résigner à payer un impôt annuel au Sultan.

Soixante ans plus tard, à la suite d'une incursion d'Ibrahim, pacha d'Égypte, une constitution nouvelle fut imposée au Liban; toutes ses tribus furent soumises à l'autorité d'un gouverneur unique, choisi dans le clan des Mân et portant le titre d'émir.

Cette concentration, assurant une certaine puissance à des groupements jusque-là épars, rendit les Libanais redoutables à leurs voisins, notamment aux pachas de Damas. Constantinople intervint entre les partis, s'empara de l'émir Fakreddin qu'elle mit à mort, et peu après, la dynastie des chefs Mân s'étant éteinte, l'émirat passa aux mains de la famille Chéhab, où il demeura près d'un siècle et demi (1698-1840).

Ce fut une cruelle période de troubles, de dissensions, d'anarchie, remplie par de perpétuelles intrigues pour la possession du pouvoir. Il y avait lutte ouverte entre les cheiks, chefs des districts, et l'émir suprême auquel ils devaient obéissance. Comme, dans ce système féodal, les forces respectives s'équilibraient à peu près des deux parts sans que le suzerain pût réduire ses vassaux ni que les vassaux pussent annihiler le suzerain, les compétitions renaissaient sans cesse avec l'appui perfide des pachas de Damas et de Saïda, qui faisaient pencher

la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant leur intérêt du moment.

L'émir Béchir-Chéhab, investi du pouvoir en 1791, se maintint longtemps à travers mille oscillations, dépossédé, rétabli, chassé encore, mais toujours passionnément tenace et toujours surnageant pendant quarante années. Lors de la guerre entre la Turquie et l'Égypte, il eut le flair de se mettre du parti de Méhémet-Ali, tandis que la plupart de ses cheiks suivaient le Sultan : le triomphe des Égyptiens affermit son pouvoir (1832).

Ce rapide exposé nous a montré les populations libanaises tantôt paisibles et florissantes, tantôt en lutte contre les ennemis du dehors, tantôt déchirées intérieurement par des querelles politiques. Mais pendant dix siècles on ne les a pas vues une seule fois aux prises entre elles pour des motifs religieux. Il semble que chrétiens et musulmans aient vécu les uns à côté des autres dans un large esprit de tolérance. Les Maronites se développaient laborieusement dans le Kesrouan par la culture du sol, par l'exploitation des mûriers et par l'industrie de la soie. Prolifiques, ils s'infiltraient peu à peu hors de leur territoire primitif, dans les pays limitrophes, et voyaient leur influence grandir avec leur prospérité, tandis que les musulmans moins travailleurs, plus irréguliers et plus belliqueux allaient plutôt en diminuant. Ces derniers, groupés sous la dénomination générale de Druses, sont restés cantonnés sur les plateaux du Chouf.

Dans les longues guerres civiles du commencement de ce siècle, l'émir Béchir-Chéhab avait eu principalement pour auxiliaires les Maronites, tandis que les cheiks druses avaient fait cause commune avec ses ennemis.

Comme il arrive toujours en pareil cas, après la victoire de 1832, Béchir récompensa ses amis au détriment des vaincus : il introduisit de plus en plus les Maronites dans le Chouf et leur distribua les propriétés des Druses morts ou bannis. Ce fut un germe de nouvelles discordes dans ce pays déjà si trou-

blé. Un peu plus tard, les rivalités des nations européennes, qui se harcèlent sourdement sur tous les points du globe, amenèrent l'explosion des haines et des rancunes. Voici comment.

On sait que, depuis le moyen âge, une tradition séculaire rattache la France aux chrétiens du Levant. Les Maronites ont reçu à diverses reprises des témoignages bienveillants de nos rois, de saint Louis, de François Ier, de Louis XIV, de Louis XV. Eux-mêmes s'appellent volontiers les Français du Liban. Il y a là un ensemble de souvenirs qui créent entre eux et nous un lien assez lâche, il est vrai, mais réel. C'est une raison suffisante pour que la Grande-Bretagne leur soit hostile. Et en effet, pendant la guerre turco-égyptienne, tandis que l'Égypte, avec Béchir-Chéhab et ses Maronites, s'appuyait sur la France, on voyait clairement l'Angleterre servir la Porte et les cheiks druses.

Cette hostilité des deux grandes puissances persista sourdement après la paix. En 1838, des émissaires anglais, sous prétexte de propager le protestantisme, parcouraient le Liban et excitaient les populations à la révolte contre Béchir. Il leur était facile de réveiller des passions mal éteintes. Les cheiks toujours impatients se soulevèrent bientôt, et le vieux Béchir-Chéhab, après cinquante ans d'une domination intermittente et tumultueuse, fut contraint de se réfugier entre les bras de ceux-là mêmes qui aidaient à le déposséder : les Anglais l'internèrent à Malte. Pour les Druses, ce départ fut le signal de la vengeance ; ils se hâtèrent de réapparaître, de ressaisir biens et dignités, et de chasser les Maronites.

Ceux-ci résistèrent, et dès lors il y eut là-bas une anarchie si grande, des conflits si incessants, des massacres tellement odieux et répétés, que l'écho en arriva jusqu'à l'Europe et que les puissances intervinrent au nom de la civilisation. Comme toujours, elles se trouvèrent en opposition. La France, espérant rendre au pays son homogénéité, voulait rétablir le gouvernement unitaire de l'émirat et choisir le chef suprême parmi les membres de la puissante famille des Chéhab qui avait gou-

verné pendant si longtemps. Ce ne fut pas la combinaison qui prévalut.

La Porte, soutenue par les Anglais, obtint de faire placer tout le Liban sous la direction d'un homme à elle, le pacha de Saïda, et de diviser le pays en deux régions administrées chacune par un lieutenant ou *caïmacan* spécial : il y eut ainsi le caïmacanat maronite dans le Kesrouan et le caïmacanat druse dans le Chouf. Ainsi, tandis qu'une sage politique eût été de faire la fusion de toute la contrée, on en accentuait au contraire la scission en la rendant définitive et officielle. De plus, on abandonnait sans défense aux vexations des musulmans les nombreux chrétiens disséminés dans le Chouf. Lasse de disputer, la France accepta enfin une solution sur l'efficacité de laquelle elle ne se faisait pas illusion.

En effet, trois ans ne s'étaient pas écoulés que la situation devint intolérable : les chrétiens du Chouf, accablés par les impôts qu'ils étaient seuls à payer, molestés de toutes manières, ne trouvant pas d'asile auprès d'une justice partiale, furent forcés de se soulever : on les massacra avec l'aide de soldats turcs. Une nouvelle intervention de l'Europe n'amena que de vaines garanties.

Aussi les choses allèrent-elles toujours en empirant jusqu'à la terrible explosion de 1860, quoique les menées de plus en plus actives des Druses ne soient pas parvenues à attirer l'attention du comte de Bentivoglio, consul de France à Beyrouth. On signalait pourtant des actes de brigandage, des assassinats individuels de Maronites, des pillages de couvents : les deux autorités de Beyrouth, le comte de Bentivoglio et Kourchoud-Pacha, fermaient les yeux. Enhardis par l'impunité, les Druses perdirent toute retenue, et, sans provocation aucune, ils assaillirent traîtreusement, dans le Chouf, les villages chrétiens de Haded et de Bekfaya, massacrèrent les habitants, incendièrent les maisons, dévastèrent sauvagement jardins et cultures (juin 1860).

En présence de l'inertie des soldats turcs de Kourchoud-

Pacha qui ne faisaient rien pour protéger les victimes, et qui même concouraient volontiers aux assassinats, les Druses eurent l'audace de faire une démonstration contre la ville chrétienne de Zahlé. Les chrétiens comprirent qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

Or il y avait à cette époque, dans le Kesrouan, un jeune homme nommé Joseph Karam, qui était cheik du district d'Ehden (1), à l'est de Tripoli. Sa famille avait, depuis plus d'un siècle, joué un rôle important dans les luttes qui ensanglantaient le pays et s'était signalée par son attachement au christianisme et à la cause française. On parlait encore de son père, Boutros-Karam, célèbre au loin par son esprit de justice, par sa bravoure, par l'hospitalité qu'il offrait à tous généreusement, même à ses ennemis.

Joseph Karam suivait ces nobles exemples. A peine devenu cheik, il avait victorieusement repoussé une attaque des Métualis, et un peu plus tard il avait battu et mis en fuite les gens du district de Bécharé, soulevés, armés et conduits contre Ehden par le colonel anglais Churchill en personne.

Blond, d'une taille élégante, la mine fière, la physionomie fine et énergique, Joseph Karam jouissait d'une grande réputation dans toute la contrée et exerçait un ascendant considérable sur ses concitoyens. On aimait cet honnête homme, hardi et entreprenant, qui portait avec grâce la courte veste syrienne et dont le grand sabre recourbé battait le pantalon bouffant. Ses compagnons avaient confiance en lui lorsqu'ils voyaient ses yeux francs et son noble front largement découvert sous le fez. On le respectait aussi parce qu'il était instruit et qu'il parlait avec aisance le français, la chère langue du peuple ami dont on rêve là-bas.

Aussitôt que Joseph Karam apprit les massacres, il rassembla, au nombre de trois cents, les guerriers de son district et se dirigea avec eux vers la partie menacée, c'est-à-dire vers le

(1) Plusieurs savants croient retrouver là l'Éden biblique.

Meten, région intermédiaire entre le Kesrouan et le Chouf. Il avait compris que le moyen le plus efficace de résister à l'ennemi était de prendre l'offensive en allant au-devant de lui. Bekfaïa, le poste où il vint hardiment se camper, était heureusement choisi, car il couvrait l'entrée du Kesrouan et de plus il permettait de pénétrer dans la Bekaa et d'y protéger cette ville de Zahlé que les Druses menaçaient.

Mais, par un inexplicable aveuglement, le comte de Bentivoglio, consul de France, d'accord avec le consul d'Autriche, prétendit que la présence de Karam et de sa petite troupe avait l'air d'une provocation et ne ferait qu'envenimer les choses. Aussi lui persuada-t-il de s'éloigner, et, comme le jeune cheik protestait, comprenant la gravité d'une retraite, le consul lui donna par écrit des instructions formelles. Depuis, l'existence de ces ordres a été niée ; mais le général Ducrot en a tenu les originaux entre ses mains, et même un jour, dans une scène fort vive, il a reproché à M. Bentivoglio ses dénégations sur ce point.

Karam s'écarta à regret ; à peine était-il hors de portée qu'on vit les effets de ce funeste départ. Les Druses usèrent d'une ruse indigne à l'égard des Zahliotes. Ils répandirent le bruit que les Maronites arrivaient, et eux-mêmes, dans la demi-obscurité du crépuscule, ils se présentèrent aux portes de la ville. De grandes croix, qu'ils portaient au bout de bâtons et qui sanctifiaient leurs étendards, dominaient leur troupe et les firent prendre pour des amis à cette heure indécise : les portes s'ouvrirent. Ce fut le signal du massacre ; la ville fut livrée aux flammes. Bientôt Deïr-el-Kamar, Hasbeya, Bescheya, eurent le même sort : il ne périt pas moins de huit mille personnes en quelques jours. Toutes les récoltes furent détruites, céréales, fruits, mûriers ; les bestiaux volés ou dispersés, les usines saccagées, et les familles qui avaient pu s'échapper promenèrent lamentablement leur deuil sur les routes de Saïda et de Beyrouth. Cette croisade sanglante s'étendit, et le 9 juillet dix mille chrétiens furent soudain assassinés

à Damas ; tous auraient péri peut-être sans la généreuse intervention de notre ancien ennemi Abd-el-Kader.

A ces nouvelles, Joseph Karam reparut avec ses partisans, se fit reconnaître comme chef par tous les chrétiens du Liban et menaça de s'emparer de Tripoli au cas où les Turcs feraient le moindre mouvement offensif vers les montagnes. Une si ferme contenance et les protestations de l'Europe indignée arrêtèrent enfin l'effusion du sang. Mais ce n'était pas assez ; il fallait une répression des crimes accomplis et une garantie de sécurité pour l'avenir.

Napoléon III provoqua une entente entre les grandes puissances de l'Europe, l'Angleterre, l'Autriche, la France, la Prusse, la Russie, la Turquie, et, d'accord avec elles, il envoya en Syrie une petite armée française sous les ordres du général de Beaufort d'Hautpoul. La désignation de cet officier semblait heureuse. Beaufort d'Hautpoul connaissait bien la Syrie. Il y avait fait la guerre avec succès, vingt-cinq ans plus tôt, à côté d'un Français devenu musulman, Soliman-Pacha, qui dirigeait alors les troupes égyptiennes ; il possédait donc l'expérience du pays et des hommes. Cette fois, sa mission était *« d'aider les troupes du Sultan à venger l'humanité indignement outragée. »*. L'humanité, grand souci pour les troupes turques, en vérité ! Si l'on se rappelle que leur conduite avait été d'encourager les meurtres plutôt que de les prévenir, on sentira tout ce qu'il y avait d'ironie cachée sous cette formule officielle.

En même temps que l'action militaire, une action diplomatique devait être exercée. Une conférence formée par les représentants des grandes puissances européennes et présidée par Fuad-Pacha, commissaire extraordinaire de la Porte ottomane, allait se réunir à Beyrouth, à l'effet :

1° D'établir les responsabilités et de punir les coupables ;

2° De régler les indemnités ;

3° De statuer sur l'organisation politique qu'il convenait de donner au Liban.

Des deux grandes puissances particulièrement intéressées dans la question, la France et l'Angleterre, la première allait être représentée par M. Béclard, consul général à Alexandrie. Le commissaire de la seconde fut lord Dufferin.

Nos troupes débarquèrent à Beyrouth le 16 août. Elles furent frappées dès l'abord par la vue de toutes les misères qui s'étaient réfugiées là. Une foule de malheureux sans abri campaient au milieu des rues. Les hommes, écrasés par de cruelles épreuves, reprirent un peu d'espoir en voyant nos soldats. Mais les femmes, infiniment plus nombreuses, la plupart veuves ou orphelines, ne savaient que pleurer en faisant le signe de la croix.

A quoi allait aboutir l'occupation française dont la durée était fixée à six mois? Il fut visible tout de suite que la Turquie, clandestinement soutenue par l'Angleterre, aurait recours à ses atermoiements ordinaires pour user les volontés et retarder toute conclusion. Fuad-Pacha, moitié pour obéir à la pression de l'Europe, moitié pour ne pas se trouver en contact avec nos représentants, était parti pour Damas. Quelques individus, manifestement instigateurs et auteurs des massacres, avaient été exécutés par ses ordres; d'autres avaient été condamnés à la déportation. Mais le commissaire ottoman ne se pressait pas de revenir conférer avec le général de Beaufort, qui lui dépêcha le colonel Chanzy avec mission d'accélérer son retour. Peu après, M. Scheffer, interprète de l'Empereur, partait également pour Damas, afin de porter à Abd-el-Kader les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur, juste récompense de la protection efficace que l'émir avait accordée noblement aux chrétiens. Notons en passant que M. Édouard Lockroy accompagnait, en qualité de dessinateur, la petite escorte de M. Scheffer.

C'est à cette époque, vers le milieu de septembre, que débarqua à Beyrouth le général Ducrot, envoyé pour seconder le général de Beaufort récemment nommé divisionnaire. Le général de Beaufort était alors, comme on verra plus loin, en

inspection dans la montagne et ne revint qu'au bout de quelques jours.

Voici les lettres où le général Ducrot raconte ses impressions à son départ de France et pendant la première partie de son séjour en Syrie :

A Madame Ducrot.

Marseille, 5 septembre 1860.

J'ai été ce matin à bord du bâtiment qui doit m'emporter. C'est un magnifique paquebot, parfaitement aménagé ; il se nomme le *Jourdain :* c'est de bon augure au début de mon pèlerinage. On croit généralement ici que nous resterons peu de temps en Syrie. La grande affaire du corps expéditionnaire, en ce moment, est la confection d'une route carrossable de Beyrouth à Damas. Ce n'est pas glorieux, mais c'est utile.

J'aurai sous mes ordres le seizième bataillon de chasseurs, quatre compagnies de zouaves, le 5e et le 13e de ligne. C'est un commandement de général de division.

Depuis que j'ai vu l'aménagement des paquebots de la Méditerranée, je suis à peu près décidé à te faire venir par cette voie, si notre séjour se prolonge un peu. Tu trouveras là un véritable confort inconnu sur les bâtiments de la marine impériale.

Nous allons directement à Beyrouth, en relâchant seulement six heures à Malte, pour prendre du charbon et

de l'eau. Nous arriverons à destination dimanche soir ou lundi matin.

. . . .

Je n'ai pas d'aide de camp, le ministre ayant refusé de m'accorder Saint-Haouen, parce qu'il n'a pas terminé son stage de cavalerie; mais je retrouverai en arrivant l'ami du Bousquet, et je choisirai un capitaine d'état-major à mon gré dans l'état-major de la division. J'aime mieux cela que d'accepter un inconnu de la main du ministre.

Demain matin, avant de m'embarquer, je t'écrirai quelques mots, puis, chaque jour, je tiendrai mon journal au courant, pour te faire vivre de ma vie : le soir, au coucher du soleil, je m'unirai à toi pour adresser à Dieu la prière que nous faisions ensemble.

Marseille, 7 septembre.

Bien douce et chère amie, au moment de monter sur ce navire qui doit m'emporter si loin de toi, de mes chers enfants, de tout ce que j'aime au monde, mon âme tout entière s'envole vers vous.

Le temps est superbe, la mer d'un calme parfait; tout fait présager une bonne traversée. Mes chevaux sont parfaitement installés; ils peuvent être fatigués, mais les accidents sont presque impossibles.

Même jour.

A dix heures, nous avons levé l'ancre. Nous sommes devant Toulon, et mon cœur se serre en revoyant ces rivages que nous abordions ensemble il y a quelques mois. J'ai besoin de prendre sur moi pour paraître calme et souriant au milieu de tous ces indifférents qui me complimentent sur ma mission, et semblent envier mon sort... La mer est un vrai lac, le ciel magnifique, et nous filons rapidement. Les passagers sont peu nombreux, et les dames y sont en majorité.

Personne n'a encore été malade, et, à déjeuner, la table était au complet. Il règne à bord un confort, je dirai même un luxe remarquable : maître d'hôtel, valets de chambre attachés à notre service sont d'un empressement parfait; il y a une femme de chambre pour les dames. Tout cela me rassure pour ton futur voyage; mais combien je serais plus heureux, si je pouvais voler vers toi et mes chères fillettes!...

On croit généralement très peu à la durée de notre occupation. D'après les dernières nouvelles, tous les chefs druses, un seul excepté, ont fait leur soumission et se sont rendus à l'appel de Fuad-Pacha. Que peut-il donc rester à faire?

8 septembre.

Nous sortons des bouches de Bonifacio et longeons

la côte de Sardaigne. Deux passages se présentent pour traverser les bouches de Bonifacio : l'un fort large et facile, que prennent toujours les navires de guerre; l'autre très étroit, semé d'îlots et de récifs, mais qui raccourcit de quelques heures. Les paquebots des messageries impériales, habitués à naviguer dans ces parages, le prennent toujours quand la mer est calme; c'est celui que nous avons suivi; on l'appelle « passage de l'Ours », parce que, sur la côte de Sardaigne, on aperçoit un énorme rocher qui a la forme d'un ours. La ressemblance est si frappante qu'à peine peut-on croire que ce soit un jeu de la nature.

Je ne me rappelle pas avoir jamais fait une si belle traversée; personne n'est indisposé, notre table est toujours au grand complet, et un petit garçon de deux ans ne cesse de jouer sur le pont. Une traversée dans de pareilles conditions est une véritable promenade, et, si tu dois venir me rejoindre, je souhaite vivement que tu sois aussi favorisée.

10 septembre, neuf heures du matin.

Nous sommes dans le port de Malte depuis quelques minutes. Depuis hier matin, nous avons été assez secoués pour que je n'aie pu écrire. Le vent soufflait assez fort et très favorablement, de sorte que nous avons presque toujours filé onze à douze nœuds. Ce matin, en me réveillant, j'ai été fort agréablement surpris, lorsque j'ai aperçu, à quelques mètres de ma cabine, les

majestueuses fortifications que les Anglais entretiennent avec tant de soin.

Les parents des marins encombrent le port. J'envie leur bonheur! Ainsi que je le craignais, la ligne télégraphique est interrompue. Le canot du capitaine m'attend pour me conduire à terre.

13 septembre, une heure.

Nous avons quitté Malte le 10, à une heure. Un fort vent de nord-ouest nous a poussés rapidement au large. La mer était grosse, et nous étions secoués de façon à ébranler les cœurs les plus vaillants. Ce gros temps a duré quarante-huit heures, et j'avoue que j'ai beaucoup souffert. Mais hier soir, en arrivant à hauteur de l'île de Candie, le vent est tombé, et nous avons trouvé une mer parfaitement calme. Notre traversée se continue dans les conditions les plus favorables : le ciel est d'une limpidité parfaite, de ce bleu d'azur inconnu dans nos climats. Une douce brise rafraîchit l'air et maintient une température délicieuse. C'est, dit-on, l'état habituel de l'atmosphère en cette saison sur toute la côte de Syrie.

J'ai profité des quelques heures passées à Malte pour visiter ces lieux si riches en souvenirs. L'aspect général de la ville est d'une netteté, d'une dureté toutes britanniques. Toutes les maisons sont blanches avec de petits volets verts surplombant les rues. Ces rues sont droites

et alignées comme un bataillon anglais; une triple enceinte hérissée de canons défend les abords de cette citadelle, au centre de laquelle se presse une population active et industrieuse.

La cathédrale des chevaliers de Saint-Jean est le monument le plus remarquable. C'est une grande et noble église. Les mosaïques du pavé représentent les chevaliers en grand costume. La voûte, peinte par le Calabrese, raconte la vie de saint Jean, patron de l'Ordre. Derrière l'autel, un groupe gigantesque représente saint Jean administrant le baptême à Notre-Seigneur. L'autel, isolé au milieu du chœur, est très gracieux; il est revêtu de marbres magnifiques et de lapis-lazuli. Des deux côtés de la nef, on voit huit chapelles consacrées aux huit langues qui composaient l'Ordre : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Bavière, Castille. Les tombeaux des grands maîtres sont dans ces chapelles. Au milieu de ces richesses, l'objet qui m'a le plus frappé est un tableau du Caravage, représentant la décollation de saint Jean et la vengeance d'Hérodiade, dont je lisais l'histoire il y a peu de jours encore avec notre chère petite Agathe...

13 septembre.

J'attends avec impatience le moment du débarquement pour voir le général de Beaufort et connaître ses intentions.

14 septembre.

Le vent a fraîchi, il est du reste favorable ; nous marchons bien, mais nous sommes secoués d'une manière désagréable.

Le capitaine me montrait à l'horizon, il y a quelques instants, une sorte de petit nuage blanchâtre qui, pour l'œil exercé d'un marin, est une terre. C'est l'île de Chypre.

16 septembre.

Depuis hier je suis à Beyrouth ; j'ai expédié un courrier au général, qui est à une dizaine de lieues dans la montagne, pour lui annoncer mon arrivée et prendre ses ordres.

Personne ici ne m'attendait, et je n'ai pu parvenir à voir le lieutenant-colonel du 5e, commandant la place, qu'à quatre heures du soir. Après avoir longtemps cherché un logement, j'ai fini par m'installer dans une assez belle maison, où je jouis de tout le confortable nécessaire.

J'ai fait des visites à tous les commissaires des grandes puissances qui ont été appelés ici pour régler la question de Syrie.

J'ai rencontré notre commissaire, M. Béclard, les commissaires russe et prussien. Avec les deux premiers, j'ai causé un peu ; mais ces messieurs sont boutonnés

jusqu'au menton ; il est difficile de connaître le fond de leur pensée.

Il paraît que l'on s'entend assez bien ; le spectacle des atrocités commises a mis ces messieurs d'accord en ce sens que l'on reconnaît le mal et la nécessité d'en conjurer le retour ; mais je ne crois pas qu'un plan ait été encore adopté.

Le problème est presque insoluble.

Fuad-Pacha temporise le plus qu'il peut ; il espère probablement arriver au terme des six mois fixé par les grandes puissances et nous voir partir en lui abandonnant le terrain. Je ne crois pas que cette tactique réussisse ; au contraire, elle aura pour résultat de prolonger notre occupation.

Le commissaire russe est fort bien : c'est un homme jeune encore, qui s'exprime facilement en français ; il m'a dit qu'il se félicite de l'entente cordiale qui, depuis l'ouverture des négociations, n'a cessé de régner entre le commissaire français et lui ; qu'il fera tous ses efforts pour maintenir jusqu'au bout ce parfait accord.

Quant au commissaire prussien, il m'a parlé de la difficulté de se procurer du bon vin à Beyrouth, de l'excellence du vin du Rhin, etc. Les commissaires autrichien et anglais étaient absents.

Il est clair que je n'ai pas la prétention de tirer une conclusion quelconque de ces conversations à bâtons rompus, et dans lesquelles les personnages disent peut-être précisément le contraire de ce qu'ils pensent. Aussi suis-je bien désireux de voir le général de Beaufort,

qui, je l'espère, s'expliquera franchement avec moi.

On travaille en ce moment-ci à réparer l'ancien château de l'émir Béchir, Beith-Eddin, à dix lieues de Beyrouth, dans le Liban. On pourra y loger environ douze cents hommes et six cents chevaux. C'est un point bien choisi pour protéger tout le district ravagé dernièrement par les Druses. Cette occupation permettrait aux fugitifs de rentrer dans leurs villages et de rebâtir leurs demeures. Mais le voudront-ils? Ne craindront-ils pas le renouvellement des scènes atroces qui viennent de se passer? Comme je le disais à notre consul, les mêmes causes existant peuvent ramener les mêmes effets.

Or, notre occupation passagère ne saurait faire disparaître les inimitiés de religion et de race qui désolent ce malheureux pays.

J'ai eu aujourd'hui la visite d'un personnage qui, depuis plusieurs années, a joué un grand rôle dans toutes les affaires du Liban : c'est Mgr Tobie, évêque du diocèse de Beyrouth.

17 septembre.

M. Béclard et le commissaire russe sont venus me voir. J'ai causé longuement avec eux. Ils paraissent bien d'accord et désireux d'arriver ensemble à une solution favorable de la question syrienne; mais, comme me le disait naïvement M. Novikoff, « jusqu'à présent nous n'avons rien fait, et je ne sais pas encore quand nous ferons quelque chose ».

M. Béclard paraît pencher vers l'idée de créer dans le Liban quelque chose d'analogue à ce qui a été fait pour les principautés danubiennes, c'est-à-dire de soustraire complètement les populations au joug du gouvernement turc, en lui laissant cependant une souveraineté fictive. Mais pour établir un pareil état de choses, il faut trouver un prince ou un chef quelconque à mettre à la tête de ces nouvelles principautés.

M. Béclard avoue que ce chef n'est pas encore trouvé.

Le nom d'Abd-el-Kader a été prononcé. On objecte qu'il est musulman; or, ceux de sa religion sont en faible minorité dans le Liban. Et puis l'ancien émir consentirait-il à être, même nominalement, le vassal du Grand Seigneur? En résumé, il paraît évident que nous sommes appelés à passer ici l'hiver. Quand je dis « ici », ce n'est pas à Beyrouth, ce sera peut-être à Beith-Eddin, voire même à Damas. Sur cette question, du moins, j'espère bien tirer quelque chose du général. Je frémis en pensant aux fatigues du long voyage que tu devras faire pour arriver jusqu'à moi, au chagrin que tu éprouveras en te séparant de nos chères fillettes, aux inquiétudes qui nous assiégeront quand nous en serons éloignés tous deux... et cependant mon égoïsme me fait entrevoir comme un délicieux bonheur le moment où tu pourras me rejoindre...

18 septembre, neuf heures du soir.

J'ai reçu aujourd'hui un courrier de la colonne qui

m'a apporté quelques paquets de service, signés du chef d'état-major, mais pas un mot du général... Je ne comprends rien à ce silence. Le courrier que je lui ai envoyé n'est pas encore revenu. Le service ne me paraît vraiment pas parfaitement organisé.

On se plaint beaucoup du général, qui, dit-on, est absorbé par sa tâche politique et se préoccupe peu des troupes. Ceci bien entre nous. J'ai trouvé le campement très défectueux, la tenue très négligée, les hôpitaux mal installés. Le général abandonne complètement la direction de ces détails à son chef d'état-major, qui, ne connaissant pas assez la troupe, traite un peu légèrement des questions essentielles. Aussi fait-on courir ici un bruit qui m'est fort désagréable, parce qu'il peut parvenir jusqu'aux oreilles du général, et, en lui portant ombrage, mettre du froid entre nous. Les troupiers prétendent que je suis venu remplacer le général de Beaufort, rappelé en France. Ces bruits ont pris consistance dans la population, et m'ont valu les visites de tous les intrigants du pays, à tel point que j'ai dû fermer ma porte.

Un des malheurs de ce pays, c'est l'intolérance et l'exaltation du clergé des différentes sectes. S'ils apportent beaucoup d'exactitude et de pompe dans toutes les pratiques extérieures de la religion, ils en oublient trop souvent les principes fondamentaux. Ainsi je te disais que j'avais eu la visite de Mgr Tobie; c'est un homme intelligent, sans aucun doute, plein de foi, j'en suis convaincu, mais d'une intolérance incroyable et d'un

zèle compromettant. Je l'ai fait bondir sur son siège, en lui disant que la plus belle vertu chrétienne était la charité, que cette charité nous faisait une loi de pardonner à tous nos ennemis, d'oublier les injures les plus sanglantes; que non seulement nous trouvions ces préceptes dans l'Évangile, mais encore dans les exemples que nous a laissés le divin Maître qui, avant d'expirer, pardonnait à ses bourreaux. Impossible de faire entendre raison sur ce point au vénérable prélat, qui, volontiers, souhaiterait que les Druses n'eussent qu'une tête pour en finir plus promptement avec eux. Il n'est pas jusqu'à ces bonnes Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui, au moment où elles apprenaient que nos colonnes allaient entrer dans la montagne, disaient naïvement : « Quel bonheur! on va donc tuer tous ces vilains Druses! »

Ces querelles de Druses et de Maronites, qui, depuis longtemps, ensanglantent le Liban, sont le résultat des haines de races et nullement des haines de religion. Un fait qui prouve jusqu'à l'évidence ce que j'avance, c'est que, à côté des villages incendiés et pillés par les Druses, on voit des filatures appartenant à des Européens, qui ont été respectées; les chefs druses avaient même eu soin de faire dire aux propriétaires qu'ils pouvaient rester chez eux en toute sécurité, et que personne n'y mettrait les pieds. Cela se conçoit du reste. Ces Druses, populations laborieuses et bons cultivateurs, trouvent dans ces filatures un précieux débouché pour leurs produits ; ils savent bien que, si elles venaient à être détruites, leurs cocons, qui forment le fond de leur

richesse, resteraient sans emploi. Si les massacres ont pris des proportions exceptionnelles, c'est le fait de la soldatesque turque, qui, tolérée, excitée même par ses chefs, s'est livrée à des excès dont rien ne peut donner l'idée. Mais, diras-tu, quel était le mobile des Turcs? Prouver à l'Europe que l'organisation actuelle ne valait rien; que, pour maintenir la paix entre les populations du Liban, il faut les abandonner entièrement à la police turque, mettre, par conséquent, de côté les privilèges des populations chrétiennes, qui, depuis des siècles, sont sous le protectorat des puissances européennes, et particulièrement de la France, jusqu'en 1840 du moins, car, à partir de cette époque, notre influence en Syrie a singulièrement diminué au bénéfice de celle des Anglais.

Je cause avec toi, chère amie, comme si tu étais près de moi; c'est le bon moment de la journée, ma seule distraction; et je suis certain de t'intéresser.

D'après une lettre que le lieutenant-colonel du 5e vient de recevoir de son colonel, les opérations de la colonne sont terminées; Druses et Maronites rentrent chez eux, et probablement nos troupes en feront bientôt autant.

19 septembre, neuf heures du soir.

Le général de Beaufort m'a enfin donné signe de vie. J'ai reçu aujourd'hui un petit billet très aimable, dans lequel il me témoigne sa satisfaction de m'avoir sous

ses ordres. Il m'annonce que son chef d'état-major rentre demain à Beyrouth avec une partie des troupes qui étaient dehors, et que lui-même le suit de près. Le colonel Osmont est mon camarade de Saint-Cyr ; c'est un très brave garçon, et j'espère qu'il me mettra un peu au courant de la politique et des projets du général.

Dans la journée, j'ai été faire une visite à l'amiral turc qui commande ici en l'absence de Fuad-Pacha. C'est un de ces types de Turc comme on en rencontre, parfois, à Paris : petit homme, maigre, jaune, air hébété, la tête surmontée d'une vilaine petite calotte rouge. J'ai eu bien de la peine à en tirer quelques mots, au milieu de gros rires qui laissaient voir ses affreuses dents jaunes. Quel pauvre peuple que ces Turcs !

J'étais à peine rentré, quand on m'a annoncé la visite de l'évêque de Damas.

20 septembre, neuf heures du soir.

Depuis quelques heures, je respire plus librement, ma tête est plus légère, il me semble que je suis dégagé d'un poids qui m'étouffait.

C'est que j'ai longuement causé avec notre chef d'état-major. Il m'a exposé la situation du pays, les vues et les idées du général. Il résulte pour moi de cette conversation que notre occupation ne saurait se prolonger au delà de quelques mois.

Osmont m'a dit une chose qui m'avait frappé dès les premiers jours. C'est que la situation sera dans six mois, dans un an, dans dix ans, ce qu'elle est aujourd'hui, si l'on veut respecter l'intégrité du gouvernement turc. Il faut, par conséquent, se condamner à une occupation perpétuelle, ou profiter de la convention des grandes puissances pour faire une retraite honorable quand nous aurons atteint le terme des six mois, arrêté en principe. Or, comme notre gouvernement n'est pas assez fou pour imposer à la France une charge aussi lourde, il est évident que nous nous retirerons aussitôt que nous aurons fait rentrer les émigrés dans leurs villages et rétabli une apparence d'ordre dans ce pauvre pays.

Aujourd'hui, j'ai acheté pour la somme de 500 francs une jument de six ans, qui n'est pas de race pure, mais qui est gracieuse et excellente bête; elle te ferait une charmante monture, et je vais la soigner en conséquence.

Il a plu hier soir et ce matin; la température s'en ressent d'une façon fort agréable. Je n'ai pas du tout souffert de la chaleur, et il est évident que de grandes chaleurs ne sont plus désormais à redouter.

J'attends Saint-Haouen par le premier bateau; le ministre me l'avait refusé au premier moment; mais il paraît qu'il s'est ravisé, car l'état-major de notre division a reçu avis de sa nomination. J'en suis bien aise; c'est un garçon dévoué et bien intelligent. Le brave D... faisait mon affaire, mais, comme adjudant-major, il est

nécessaire à son bataillon, qui précisément va être détaché à Kab-Elias sur le versant oriental du Liban. Je trouve à l'état-major de la division beaucoup de gens de connaissance : le colonel Osmont, son sous-chef; le commandant Boyer, ancien aide de camp du maréchal de Saint-Arnaud; le lieutenant-colonel Chanzy, que tu as vu, je crois, autrefois quand il était attaché au général Charon; c'est un homme intelligent, de caractère fort aimable, que j'aurai grand plaisir à revoir. Il est encore absent, avec le général de Beaufort, mais reviendra probablement demain.

Les intrigues se croisent et s'enchevêtrent ici. Tout semblait calmé, Druses et Maronites rentraient dans leurs villages, voilà que l'émigration chrétienne de Damas recommence ; la route est couverte de femmes et d'enfants qui viennent encombrer Beyrouth. Vainement on les interroge pour connaître la cause de ce mouvement, chacun donne une raison différente ; — mais, en allant au fond des choses, j'ai reconnu que presque tous ces émigrants étaient des chrétiens de la religion grecque schismatique, dont le consul russe est ici le représentant. — Ils obéissent donc à un mot d'ordre parti de Saint-Pétersbourg. Pourquoi ? — Il est facile de le deviner. Les Russes seraient bien aises de prouver que le gouvernement turc est absolument impuissant à protéger les chrétiens, qu'il faut en finir avec lui, partager l'Empire ottoman...

22 septembre.

Le premier fragment de mon journal est parti ce matin et vogue en ce moment sur cette vilaine mer qui nous sépare !

Le général est toujours absent ; une lettre confidentielle reçue avant-hier m'avait appris qu'il faisait un mouvement en avant dans l'espoir d'amener Abd-el-Kader à une entrevue dans les environs de Damas ; ses espérances ont été déçues. C'est la troisième tentative de ce genre qui échoue, grâce au mauvais vouloir de Fuad-Pacha, qui fait tout au monde pour nous empêcher d'entrer en communication directe avec l'ex-émir.

Je crois que notre chef a fait fausse route. Au lieu de dominer la situation et de se poser vis-à-vis de Fuad-Pacha et de ses Turcs en suprême arbitre, il s'est mis à leur remorque et nous fait jouer ici le rôle le plus sot. Aussi notre intervention menace-t-elle de devenir funeste à notre influence et à la cause que nous sommes venus défendre. Les chrétiens se montrent chaque jour plus alarmés et les Turcs plus insolents.

Un fait qui s'est passé aujourd'hui peut te donner une idée de la situation : une sentinelle française était en faction devant la prison occupée par nos détenus ; elle avait pour consigne de ne pas laisser approcher d'un soupirail par lequel les prisonniers reçoivent l'air et la lumière. Un soldat turc s'approche du soupirail, la sentinelle lui fait comprendre par ses gestes et par ses

cris qu'il doit s'éloigner, le soldat turc ne tient aucun compte des avertissements, la sentinelle s'avance et le repousse ; le soldat turc, avec beaucoup de sang-froid, tire sa baïonnette du fourreau, la met au bout du fusil et la croise sur notre sentinelle.

L'officier de garde, qui avait tout vu de son poste, situé à une quarantaine de pas, fait sortir quelques hommes du poste et empoigne le coupable. Celui-ci veut résister ; il est promptement désarmé par nos hommes, qui, dans la lutte, le bousculent un peu, mais sans lui faire de mal, et le font entrer en prison.

L'officier de garde me rend compte immédiatement de ce qui s'est passé, et, au moment où je donnais l'ordre à mon interprète de se rendre auprès du Pacha pour l'informer de ce fait et le prévenir que je donnais des ordres pour que le coupable lui fût livré, je vois arriver un officier turc, espèce de drogman ou d'aide de camp du Pacha, qui me raconte, avec beaucoup de volubilité et force gestes, que cinq ou six soldats turcs viennent d'être maltraités par des soldats français et sont détenus illégalement à la prison ; que le Pacha ne peut tolérer de pareils actes, et qu'il ne répond plus de ses soldats.

Dans le premier moment, j'ai cru à une double affaire, et, pour en avoir le cœur net, j'ai envoyé l'officier turc avec mon interprète prendre de nouvelles informations ; or les deux affaires n'en formaient qu'une, et les cinq ou six soldats se réduisaient à un seul. Ceci bien constaté, j'ai donné l'ordre de remettre

le susdit Ottoman entre les mains des agents du Pacha, le priant d'en faire justice.

Au bout d'une heure, j'ai reçu une lettre de Fuad-Pacha que je supposais devoir renfermer des excuses et des remerciements. Pas du tout. Cette lettre, fort peu convenable dans la forme et quant au fond, demandait que nos soldats fussent punis sévèrement pour avoir fait une chose tout à fait contraire aux règles, en osant porter la main sur un soldat ottoman.

Quoique très indigné, j'ai été assez maître de moi pour conserver toutes les formes voulues; mais j'ai répondu très catégoriquement au Pacha que je le croyais bien mal informé de ce qui s'était passé ; que son soldat, en voulant violer la consigne d'une sentinelle, les armes à la main, s'était mis dans un cas grave ; que je persistais à demander pour lui une punition sévère, et que je le prévenais que nous agirions toujours de même, chaque fois que des faits de la même nature se produiraient.

En se faisant traduire ma lettre, le Pacha s'est emporté, a juré que l'affaire n'en resterait pas là, etc. Je l'abandonne à sa colère dont je me ris; je gémis pourtant d'une situation qui peut donner naissance à de pareils faits.

Fuad-Pacha exploite habilement notre présence pour étendre l'autorité turque sur des parties de la montagne qui, jusqu'à présent, étaient restées inaccessibles au gouvernement turc. Il terrifie les chrétiens en leur disant que nous sommes les alliés et les serviteurs du

Sultan, que nous sommes à ses ordres, etc. C'est pitoyable, plus pitoyable qu'on ne peut le dire et qu'on ne peut le croire!...

Trois jours après cette dernière lettre, le général de Beaufort se mit tardivement en route afin de poursuivre et de châtier les Druses, qui jusque-là échappaient à toute répression. Il combinait son action avec un mouvement de Fuad-Pacha, qui partait en même temps de Saïda à la tête d'une troupe turque et se dirigeait, lui aussi, vers la montagne.

Un effroyable tableau surprit nos soldats à leur entrée dans Deïr-el-Kamar, une des villes les plus éprouvées lors des massacres. L'incendie avait tout ravagé. Ce n'était plus qu'un monceau de décombres, et, parmi les débris des murs calcinés, achevaient de pourrir, depuis trois mois, les restes de dix-huit cents cadavres dévorés par les chiens et les vautours. Par endroits, des amas de poings coupés témoignaient des mutilations qu'avaient subies les victimes avant d'être égorgées.

Après avoir traversé Beith-Eddin et admiré là le beau palais mauresque de l'émir Béchir-Chéhab, la colonne s'enfonça davantage dans le Liban, toujours à la poursuite des Druses. Mais ceux-ci, avertis et protégés par les Turcs, qui, tout en ayant mission de les cerner, les aidaient au contraire à fuir, se laissaient deviner de loin derrière les pierres et les arbres, sur le haut des pics, comme des fantômes, puis disparaissaient et demeuraient insaisissables. A peine en rencontra-t-on quelques-uns à Baïssous. Presque tous avaient trouvé un refuge dans le Haouran. Il fallut revenir à Beyrouth vers la fin d'octobre après une expédition inutile, qui fut, comme celle de Fuad-Pacha, une simple promenade militaire.

Le général de Beaufort s'occupa alors très pacifiquement, d'accord avec l'abbé Lavigerie, directeur de l'œuvre des Écoles d'Orient, de répartir entre les malheureux Maronites les secours envoyés de France. De plus, les membres de la conférence

diplomatique, récemment réunis, commençaient à délibérer sur la meilleure constitution à donner au Liban.

Pour compléter le tableau des événements qui se déroulaient alors en Syrie, rappelons l'arrivée à Beyrouth d'une mission scientifique alors peu remarquée, mais qui devait avoir un jour, de façon indirecte, des conséquences si retentissantes : il s'agit de l'exploration scientifique d'Ernest Renan; elle arriva le 30 octobre.

Les lettres suivantes du général Ducrot fournissent d'intéressants détails sur la situation du pays à cette époque et sur les intrigues compliquées qui se nouaient autour de la question principale.

A Madame Ducrot.

24 octobre.

Pour la première fois depuis mon arrivée, je suis sorti hier soir après mon dîner. J'ai été à l'état-major de la division causer un peu avec ces messieurs en fumant quelques pipes. Le colonel Osmont s'est un peu déboutonné avec moi, et a confirmé ce que j'avais déjà entrevu. Notre pauvre général patauge au milieu du gâchis général : pas de direction, pas de plans arrêtés. Jusqu'à présent, il n'a rien fait qui vaille. Je crains bien que mon influence soit à peu près nulle, car on me voit arriver avec défiance; il est probable que mon rôle sera insignifiant.

Onze heures du matin.

J'étais en train d'écrire les lignes qui précèdent quand on est venu me dire que le général de Beaufort était arrivé. Je me suis immédiatement rendu chez lui, et j'avoue que cette première entrevue a complètement justifié mes appréhensions. Le général m'a reçu avec froideur, d'un air embarrassé, m'a dit que l'on avait eu bien tort de presser autant mon départ, que j'aurais pu prendre mon temps, que ma présence, utile sans doute, n'était nullement indispensable, et autres choses aussi gracieuses. Je suis persuadé que les bruits dont je t'ai déjà parlé sont parvenus jusqu'à lui et ont éveillé sa susceptibilité. Je crois, d'après ce que je puis voir, que je l'avais trop bien jugé : c'est un esprit médiocre, enivré par l'importance de son commandement. Il se sent écrasé par les difficultés qui l'entourent, et cependant il recule devant l'idée de trouver en moi un auxiliaire. Ma tâche n'en sera d'ailleurs que plus simple et plus facile; je me tiendrai absolument en dehors des affaires; je me bornerai à exécuter strictement les ordres qu'il me donnera. Je m'occuperai des détails de ma troupe, je me promènerai un peu dans le pays pour me distraire, et j'attendrai des jours meilleurs. Tu comprends que je n'ai pu sonder le général sur les probabilités d'une occupation plus ou moins prolongée : c'eût été m'exposer à me faire rembarrer d'une façon désagréable. Il est possible que sa manière d'être se mo-

difie, car au fond je le crois bon homme; mais, comme tous les caractères faibles, il craint de se laisser dominer par les gens qui l'approchent, et préfère se confier à des agents subalternes plutôt qu'à ses conseillers naturels. D'après ce que j'ai vu et entendu dire, il paraît que le colonel Chanzy et son interprète lui font faire à peu près ce qu'ils veulent. Le premier est un brave garçon et un homme loyal qui ne peut lui donner que de bons conseils; mais le second est un petit sauteur que j'ai connu autrefois en Afrique dans une position infime et qui doit être gêné par ma présence. Comme compensation à ces ennuis, j'ai vu arriver ce matin le brave Saint-Haouen, enchanté de venir en Syrie, et plus enchanté encore d'être attaché à ma personne. L'*Amérique*, qui l'a porté sur ces rivages, n'avait pas de lettres; elles ont été confiées au paquebot ordinaire, qui est attendu demain; c'est une déception, car j'espérais avoir de vos nouvelles. Saint-Haouen m'a dit cependant qu'on lui avait remis à Marseille une caisse enfermant une épée que tu m'envoies. Il a fait une traversée délicieuse. Mon Dieu! combien je serais heureux si tu pouvais faire le voyage dans de semblables conditions!

Comme je crois te l'avoir dit, on ne sort ici qu'à cheval. Quand je dîne dehors, André vient me chercher avec un de mes spahis.

Hier, j'ai dîné chez M. Béclard, commissaire représentant la France. Mme Béclard est une Valaque fort gracieuse, parlant français comme une Française et ayant

complètement nos mœurs et nos habitudes. Il y avait cinq ou six convives, tous Français et gens d'esprit : entre autres M. Scheffer, premier drogman de l'Empereur, qui a été chargé de porter le grand cordon de la Légion d'honneur à Abd-el-Kader, et M. Souquet, médecin de la quarantaine, fixé dans ce pays depuis treize ans.

La conversation a particulièrement roulé sur les derniers événements et m'a fort intéressé. M. Béclard, avec lequel j'ai causé intimement, m'a dit qu'il ne croyait pas que nous pussions abandonner la Syrie précisément au bout des six mois fixés par la convention, mais que cela ne se prolongerait certainement pas au delà de sept ou huit mois. Dans ces conditions, tu verras, ma chère amie, ce qu'il convient de faire. Je n'ai pas besoin de te dire ce que mon cœur désire... tu le comprends, car tu sens de même.

Dans tous les cas, si tu te décides à partir, que ce soit le plus tôt possible, car le mois de décembre une fois commencé, les traversées deviennent détestables, et je frémis en pensant combien tu souffrirais si tu étais condamnée à passer huit ou dix longues journées sur mer par le mauvais temps. Tu jugeras s'il est possible de confier nos chères fillettes aux soins de ta bonne mère et de tes sœurs.

Hier, dans la journée, j'ai reçu le général et j'en ai été beaucoup plus satisfait. C'est un homme quinteux, mais, au fond, un bon homme. Je crois qu'il a compris que je m'étais retiré très froissé de notre entrevue du matin,

et il a cherché à me la faire oublier. Il m'a témoigné beaucoup de confiance, m'a dit qu'il était heureux de m'avoir pour l'aider à supporter le poids d'une charge fort lourde ; que nous aurons besoin de causer beaucoup ensemble ; qu'il me laissait le soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour améliorer la situation des troupes et leur assurer un bon hivernage, etc.

A son frère.

Beyrouth, 26 octobre 1860.

Oui, mon cher Henri, c'est une cruelle chose que d'être séparé de sa femme et de ses enfants, loin de sa famille et de ses amis ! Mais Dieu sait que mes démarches n'ont pas été dictées par une idée d'ambition personnelle, et mon courage est soutenu par la pensée que je travaille utilement pour l'avenir de tous ces êtres chéris.

Dès aujourd'hui, il est évident que notre occupation se prolongera au delà des six mois fixés par les conventions. Combien de temps ? c'est ce qu'il paraît impossible de préciser. M. Béclard, cependant, me fixait hier une limite de sept à huit mois.

Je crains que nous ne soyons entrés dans une mauvaise voie. Jusqu'à présent, nous avons fait preuve, vis-à-vis des Turcs, d'une mansuétude, d'une condescendance qui, pour ce peuple habitué à ne reconnaître la puis-

sance et l'autorité que là où elles se traduisent par l'action de la force matérielle, doivent passer pour de la faiblesse et de l'impuissance. D'après ce que j'ai vu et entendu, on paraît d'accord sur la nécessité de soustraire complètement les populations du Liban à l'action du gouvernement turc. Cependant, tout ce qui a été fait jusqu'à présent conduit au résultat diamétralement opposé. Ainsi, nos colonnes ne se sont montrées que là où il a plu à Fuad-Pacha de les conduire. Pendant qu'elles tournaient sur elles mêmes dans un petit cercle sans importance, lui-même parcourait le pays ou le faisait parcourir par ses agents, disant et répétant de tous côtés que les Français étaient les alliés et les serviteurs du Sultan ; qu'ils étaient à ses ordres, prêts à écraser tout ce qui tenterait de lui faire résistance, et il étendait son autorité sur certaines parties de la montagne restées jusque-là à peu près indépendantes. Rien, jusqu'à ce jour, n'a été fait pour réparer les dommages causés à ces malheureuses populations maronites. Bien plus ! rien n'a été fait pour les rassurer. L'arrogance des Turcs devient chaque jour plus intolérable et se manifeste non seulement vis-à-vis des chrétiens indigènes, mais encore vis-à-vis de nos propres soldats. A tel point qu'il y a peu de jours, un soldat turc ayant menacé de sa baïonnette une de nos sentinelles qui, conformément à sa consigne, voulait l'empêcher d'approcher de la fenêtre d'une prison que nous occupons, il n'a pas même été puni disciplinairement par le Pacha gouverneur de Beyrouth. Ce personnage a poussé l'im-

pudence jusqu'à demander que notre sentinelle fût punie, ajoutant que, si de pareilles scènes se reproduisaient, il ne répondait pas de pouvoir maintenir ses soldats.

Nos magasins, notre hôpital sont installés dans les conditions les plus fâcheuses ; nos hommes sont sous la tente-abri, dans un campement détestable où l'armée d'Ibrahim-Pacha a été décimée : nous avons cent quatre-vingts malades sous la tente (l'hôpital étant encombré), tandis qu'il existe une magnifique caserne dont les Turcs n'occupent que la moindre partie.

Quatorze personnages importants de Damas, convaincus d'avoir trempé dans les massacres des chrétiens, sont arrivés ici hier. Leur entrée a été une véritable ovation. Ils étaient montés sur des chevaux richement caparaçonnés, entourés d'esclaves et de quelques soldats qui avaient l'air d'une garde d'honneur. Tous les fidèles musulmans se pressaient sur leur passage et leur baisaient les pieds et les mains ; à peine descendus de cheval, ils sont entrés au Sérail, où les principaux musulmans de Beyrouth ont été admis à leur présenter leurs hommages. Puis, cette cérémonie terminée, ils se sont rendus librement, sans escorte, chez certains personnages de la ville qui s'étaient portés caution. Ces grands criminels sont condamnés à l'exil, c'est-à-dire à une promenade à Constantinople, où de nouvelles ovations les attendent.

En vérité, en vérité, mon ami, ce que je vois ici est navrant, parce que cette intervention française, qui

pouvait avoir des résultats sérieux au point de vue de notre influence en Orient, aura pour résultat de l'anéantir complètement. Mon rôle se bornant au commandement des troupes d'infanterie, je m'abstiens de tout commentaire, de toute observation ayant trait à la politique; je me borne à provoquer les mesures qui peuvent améliorer la situation matérielle de nos soldats, et, sous ce rapport, j'ai fort à faire, je t'assure. Du reste, personnellement, je suis installé aussi bien que possible à Beyrouth. J'ai une maison vaste et assez confortable, où je pourrai recevoir Marie si elle se décide à entreprendre ce long voyage.

A Madame Ducrot.

27 octobre.

J'ai été reconnaître des emplacements dans la montagne pour cantonner nos troupes pendant la mauvaise saison.

Le résultat obtenu dépasse mes espérances; j'ai trouvé de quoi loger et abriter très convenablement la plus grande partie de notre infanterie, un beau local pour installer un hôpital dans les meilleures conditions de confort et de salubrité. Des bois, de l'eau abondante et excellente, une vue magnifique, une position militaire très bonne.

Je vais maintenant faire tous mes efforts pour obtenir

du général que nos troupes soient installées de suite. Et dire que cela aurait pu être fait huit jours après le débarquement ! Que de misères, de maladies et de mortalité on eût évitées !

Mais ce pauvre général passe son temps à bavarder et à fumer des narguilés...; il appelle cela faire de la politique !

Tu n'as pas idée des chemins que nous avons parcourus ; ils sont à pic, pour ainsi dire, et taillés dans le roc.

Je montais *Ébène* et j'avais quelque appréhension, mais le brave cheval s'en est tiré de façon à me rassurer pour l'avenir : il n'a pas bronché, n'a pas fait un faux pas.

Les villages que j'ai visités ont été en partie brûlés par les Druses ; le feu n'a guère épargné que les voûtes, mais ces sortes de casemates sont très suffisantes pour abriter parfaitement nos hommes, et l'on pourra les utiliser pour aider les pauvres habitants à reconstruire les étages supérieurs.

On m'avait annoncé que je rencontrerais, dans ma tournée, bon nombre de princes et de princesses ; en effet, ces personnages, descendant certainement de ces fiers Sarrasins qui luttèrent contre Godefroy de Bouillon et ses vaillants compagnons, sont venus me saluer ; mais quelle pénible impression ils nous ont faite ! Beaucoup étaient en haillons, voire même pieds nus, ce qui ne les empêchait de garder une grande dignité.

Les princesses portaient des bijoux superbes sur des robes de soie fanées et déchirées !

En vérité, pour trouver à cela la moindre poésie, il

faut qu'une robuste bonne volonté vienne en aide à l'imagination.

28 octobre.

Je viens de faire ma visite à Fuad-Pacha. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, aux manières distinguées; la figure, assez belle, est d'une finesse extrême, et ses yeux pétillent d'esprit, malgré les lunettes derrière lesquelles il cherche à en dissimuler l'expression.

Il s'exprime avec facilité et même élégance en français. Nous avons causé longuement et je comprends maintenant l'ascendant qu'il exerce sur tous ceux qui l'ont approché jusqu'à ce jour.

L'exposé de ses projets, de ce qu'il a fait et fera encore, de la situation du pays, des moyens à employer pour y porter remède, tout cela est présenté avec une telle adresse, ses raisonnements sont si spécieux que l'on peut s'y laisser prendre.

Évidemment, c'est un homme avec lequel il ne faut pas s'amuser à discuter, sous peine d'avoir le dessous. Il faut prendre ses paroles pour ce qu'elles valent, les peser attentivement dans son for intérieur et y répondre par des actes.

Malheureusement, telle n'a pas été jusqu'à présent la ligne de conduite suivie par celui qui nous dirige; il s'amuse à discuter, s'enferre dans la discussion, prend des engagements sur lesquels il est difficile ensuite de

revenir, et, en résumé, marche complètement à la remorque de son habile conducteur.

Je dîne demain chez lord Dufferin, représentant de l'Angleterre dans la commission. C'est un très jeune homme qui débute dans la diplomatie. Il est fort intelligent et déploie une activité infatigable. Constamment dans la montagne, il donne à chacun des paroles de consolation et d'espérance, accompagnées de guinées, et cherche ainsi à balancer, par sa seule action, l'influence que pourrait nous donner la présence de notre corps d'armée.

Jusqu'à présent il a réussi, car, malheureusement, notre commissaire, M. Béclard, est souffrant; il n'a pas encore quitté Beyrouth, où il est retenu autant, je le crois, par l'état de sa santé que par les charmes de sa jeune et aimable femme. Or, dans ce pays-ci, les affaires ne peuvent se traiter que sur les lieux; il faut voir et se faire voir.

30 octobre.

La journée d'hier s'est passée sans que j'aie pu t'écrire. J'ai fait des visites et en ai reçu plusieurs. Puis le colonel Chanzy m'a apporté, par ordre du général, le registre de correspondance politique, afin de me mettre au courant de la situation. J'ai été très sensible à ce témoignage de confiance. Mais mon opinion sur le compte de notre chef ne saurait en être modifiée. Il n'a pas de

suite dans les idées : il agit chaque jour contrairement à ce qu'il dit et écrit. Cela est facile à comprendre : la correspondance est faite entièrement par le colonel Chanzy, qui est un homme sensé et très expérimenté dans ces sortes d'affaires. Il prépare les lettres, les présente au général, qui ne peut faire autrement que de les approuver, parce qu'elles sont d'une logique serrée et qu'il n'a rien à objecter. Il les signe donc, et, une heure après, à la suite d'une conversation avec Fuad-Pacha, il agit précisément en sens opposé de ce qu'il a écrit. Quoi qu'il en soit, mes rapports avec lui sont assez faciles et le deviendront encore plus, je l'espère, avec de la patience et un peu d'adresse.

Comme je te le disais, j'ai dîné le soir chez lord Dufferin et j'ai causé très longuement avec lui. Je ne sais si le jeune diplomate dissimule habilement et dit précisément le contraire de ce qu'il pense et de ce qu'il veut faire, mais, à l'entendre, il paraît être dans les idées les plus raisonnables. Il me disait : « La conduite du gouvernement turc dans ces malheureux événements lui a enlevé toutes les sympathies de l'Europe. Quels que soient les intérêts politiques, aucune puissance ne tentera de le soutenir dans cette question de Syrie; il n'a plus d'argent, plus de crédit. Bientôt il aura cessé d'exister. Que sortira-t-il des débris de cet empire? je l'ignore encore, il est même impossible de le prévoir, mais c'est une question dont la diplomatie européenne doit s'occuper sans retard, sous peine d'être prise au dépourvu. »

Nous verrons bientôt si les faits seront conformes à ce généreux exposé.

J'avoue que je m'en méfie beaucoup, comme de tout ce qui vient de la perfide Albion.

31 octobre.

Ma matinée s'est passée au camp. J'ai inspecté avec soin le bataillon de chasseurs et continuerai à voir ainsi chaque jour une fraction des troupes placées sous mes ordres. Elles en ont besoin, car jusqu'à présent personne ne s'en est occupé. Si je cherche à les installer le mieux possible et à leur donner tout le bien-être compatible avec les exigences du service, en revanche j'exige beaucoup sous le rapport de la discipline et de la tenue.

Quand je suis arrivé ici, nos soldats avaient l'air plutôt de Turcs que de Français; ils commencent à reprendre figure. Je te dis cela, car je sais que tu en éprouveras un sentiment de satisfaction, comme de tout ce que ton mari peut faire de bien.

Fuad-Pacha m'a envoyé aujourd'hui une invitation à dîner pour demain; elle est écrite en français et tout à fait dans le style et la forme des invitations françaises. Je suis curieux de voir si le service sera à l'avenant. Dans la journée d'hier, j'ai fait ma visite de digestion à Mme Béclard, et lui ai présenté Saint-Haouen. C'est réellement une fort aimable petite femme, mais elle paraît d'une santé extrêmement délicate et ne peut

s'habituer au séjour de Beyrouth. Si cela dépendait d'elle, la question syrienne serait bientôt résolue, et nous nous en irions chacun chez nous.

Depuis quelques jours, les commissaires des grandes puissances se réunissent fréquemment, et je suppose qu'ils avancent nos affaires; mais rien ne transpire de leurs délibérations.

Chanzy me disait dernièrement qu'Abd-el-Kader était très disposé à accepter le pachalick de Damas avec tout le pays environnant. Ce serait une excellente chose. Avec son habileté et son énergie, il aurait bientôt rendu la paix non seulement à la ville de Damas, mais encore à toute la partie arabe qui s'étend jusqu'à Bagdad et à la Mecque. Les routes deviendraient sûres, les caravanes prendraient la direction de Damas et celle de Beyrouth; il en résulterait un commerce considérable entre la Perse et le littoral.

Cette combinaison a, je le crois, quelques chances de succès, parce que la question commerciale fera passer les Anglais par-dessus les inconvénients politiques que pourrait avoir, à leurs yeux, ce choix, Abd-el-Kader paraissant, jusqu'à un certain point, dévoué à la France.

1er novembre.

Hier, j'ai eu une longue conversation avec le colonel Chanzy. Il s'est complètement déboutonné et m'a confirmé ce que j'avais cru saisir dès les premiers jours. Il

est sincèrement dévoué au général de Beaufort, sous les ordres duquel il a été longtemps en Afrique, et qui l'a choisi comme directeur politique des affaires de ce pays-ci.

Mais il est découragé, désolé de la tournure que prennent les choses, par suite de la faiblesse du général, de ses irrésolutions, de ses contradictions perpétuelles. Il a fait des efforts inouïs pour lui faire adopter un plan de conduite rationnel et suivi, mais toutes ses tentatives ont échoué. Il m'a supplié de faire, à mon tour, quelques efforts pour le sortir de la voie fatale dans laquelle il s'est engagé, me disant : « Si vous pouvez prendre quelque ascendant sur le général, lui faire comprendre que, s'il ne change pas sa manière de faire, il trahit les intérêts de la France, se perd lui-même et nous compromet tous, vous aurez accompli une grande et belle tâche. »

Il m'a cité des faits qui expliquent facilement l'attitude que les Turcs ont prise vis-à-vis de nous et la terreur des chrétiens. Un soldat turc qui, pendant les troubles de Beyrouth, a levé le sabre sur la tête de notre consul, se promène tous les jours dans la ville. Il a eu l'audace, il y a quelques jours, de se présenter au consul, et, suivant l'expression qui court les rues, *il a fait la paix avec lui*. Un Français a été insulté, maltraité à quelques pas du campement du général par des soldats turcs, en présence d'un de leurs officiers; les coupables sont restés impunis!

Un officier turc et quelques soldats, accompagnés

d'un Druse, ont pillé la maison d'un chrétien à quelques centaines de mètres d'un camp occupé par nos troupes; le Druse et l'officier ont été arrêtés par le colonel Chanzy, au sérail de Deïr-el-Kamar, dans la chambre du commandant turc, et envoyés à Beyrouth sous escorte : ils sont encore impunis! etc.

J'ai promis à Chanzy de faire une tentative près du général, à la première occasion; mais, évidemment, ce sera peine perdue, car, en admettant que je produise une certaine impression sur le moment, elle sera bien vite effacée. Il faudrait refaire son caractère, et c'est chose impossible. Quoi qu'il en soit, je ferai cette démarche, ne fût-ce que pour me dégager de toute responsabilité dans tout ce qui se passe ici.

Pauvre chère amie, j'ai tort peut-être de te conter tous ces détails qui te chagrineront, mais tu es ma fidèle confidente, et, en te contant mes ennuis, je sens mon cœur soulagé.

2 novembre.

J'ai dîné chez Fuad-Pacha hier. Tous les hauts personnages de la diplomatie et de l'armée française et turque y assistaient. La table était servie à l'européenne; mais la cuisine était turque, à part les vins qui, tous, étaient de notre pays.

Le hasard m'avait placé à côté de M. Scheffer, premier interprète de notre Empereur, qui a été envoyé ici pour porter à Abd-el-Kader le grand cordon de la

Légion d'honneur, et en même temps chargé d'une mission politique. C'est un homme fort instruit, très spirituel, qui m'a beaucoup intéressé.

D'après ce qu'il m'a dit, il paraît que l'accord ne règne pas dans la commission. Lord Dufferin appuie chaudement Fuad-Pacha et soutient des principes bien opposés à ceux qu'il avait émis devant moi. Cela ne m'étonne pas, la parole ayant été donnée au diplomate pour dissimuler sa pensée.

Il ne me semble pas prouvé que l'Angleterre consente au prolongement de notre occupation quand le terme des six mois sera atteint. M. Scheffer est d'avis qu'en cela elle a raison, parce que, passé ce terme, si nous prolongions notre séjour, il n'y aurait plus de raison pour qu'il ne devînt pas indéfini.

Il connaît parfaitement les chrétiens du Liban.

Pendant le dîner, le général a fait une sortie très vive au sujet de l'emploi des fonds destinés à secourir les chrétiens; les diplomates et Fuad-Pacha se regardaient d'un air narquois. Ses boutades ne mènent évidemment à rien et donnent beau jeu à nos adversaires. Il faudrait, au contraire, beaucoup de calme, uni à une fermeté et à une ténacité inébranlables.

Nous avons appris, avec un plaisir extrême, par un paquebot russe venu d'Alexandrie, l'heureux résultat de nos opérations militaires en Chine; c'est fort bon pour notre pays et pour tous ces braves gens que nous avons là-bas.

Il est probable que, à cette heure, l'évacuation de

notre armée est commencée, et que nous verrons rentrer nos troupes dans quelques mois.

Quand je dis « nous verrons », c'est une façon de parler, car il est présumable que nous serons encore ici. Cependant, cette heureuse solution d'une question qui paraissait insoluble doit nous donner bon espoir pour nos affaires de Syrie. A coup sûr, j'aurais bien parié que nous avions chance d'être de retour en France avant nos camarades chinois.

Lord Dufferin avait avec le général Ducrot des relations dont le souvenir, conservé dans la note suivante, présente un intérêt. Elle est extraite du Journal des voyages aux Indes de M. le colonel de Parseval, et porte la date du 22 février 1888, époque à laquelle lord Dufferin était vice-roi des Indes :

« Lord Dufferin me parle avec beaucoup d'admiration du général Ducrot, et m'exprime tout le charme qu'il avait trouvé à entretenir des relations avec lui en Syrie, toute l'estime que lui inspirait son caractère, et combien il avait été frappé de la justesse de ses vues sur la question syrienne. Cet éloge a d'autant plus de prix dans la bouche de lord Dufferin, que, ainsi qu'il me l'a dit lui-même avec franchise, les intérêts anglais et français en Syrie étaient, au fond, absolument opposés, sous le rapport de l'influence à exercer. »

3 novembre.

Hier j'ai été, avec les officiers supérieurs du 13ᵉ et du 5ᵉ de ligne, dans les villages où nos troupes vont être cantonnées à partir de lundi. Ces messieurs paraissent fort satisfaits de cette future installation, et je crois

que tout le monde s'en trouvera bien. Nous avons encore vu des princesses, mais cette fois j'en ai trouvé une qui réellement porte bien ce nom. Elle est jeune, elle est belle et était couverte de fort beaux bijoux ; elle avait, entre autres, un diadème en diamants qui doit avoir une grande valeur. Son mari, l'émir Nessoueuh, homme de vingt-huit à trente ans et de manières distinguées, parle parfaitement le français.

Au reste, dans cette classe et parmi la génération de quinze à trente ans, on rencontre beaucoup de gens sachant bien notre langue et ayant une certaine instruction. Ce sont des élèves du collège de Ghazir, dirigé par les Pères Jésuites, ou de celui d'Antoura, tenu par les Pères Lazaristes. Je compte aller visiter ces divers établissements en revenant de ma tournée à Deïr-el-Kamar et Kab-Elias. Ce dernier point est très rapproché de Balbeck, où nos officiers vont fréquemment.

Je pousserai jusqu'aux Cèdres, chez Yousef-bey-Karam, qui, dit-on, est un aimable jeune homme, parlant très bien le français, et le seul de tous les chefs qui, pendant les derniers événements, ait fait preuve de quelque énergie.

Il habite le pays d'Ehden, où les traditions s'accordent à placer le paradis terrestre, et qui en a d'ailleurs conservé le nom biblique. C'est, paraît-il encore, un fort beau pays. Je suis bien aise de faire cette tournée avant ton arrivée, afin de juger par moi-même de ce que nous pouvons faire ensemble. Puis cela m'aidera à passer le temps, qui s'écoule péniblement loin de toi.

5 novembre.

Le bruit s'est répandu, ce matin, que l'Autriche avait déclaré la guerre au Piémont. C'est, dit-on, le paquebot de Constantinople qui a apporté cette nouvelle. Si elle se confirme, ce serait évidemment le résultat des conventions passées à Varsovie entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Je n'en serais nullement étonné, car la conduite du Piémont est tellement contraire aux principes du droit des gens que, s'il est battu, il l'aura bien mérité. J'espère que notre gouvernement se bornera à garantir la possession de la Lombardie, comme compensation de Nice et de la Savoie. Quant au reste, on pourrait bien en venir à l'idée première de l'Empereur, émise à Villafranca : la confédération italienne. Cette combinaison serait incontestablement plus avantageuse à la France que la formation d'un grand royaume italien.

Je viens de lire une brochure écrite par le comte Melchior de Vogüé (notre compatriote), sur les événements de Syrie; elle est fort bien écrite. Il est très fâcheux que notre général n'y ait pas puisé ses inspirations; nous ne serions pas où nous en sommes.

« J'espère, dit M. de Vogüé, qu'on ne forcera pas nos braves soldats, par respect pour le protocole, à fraterniser avec les lâches égorgeurs de Deïr-el-Kamar et de Hasbeya : nous rougirions pour eux de les savoir enrégimentés avec cette avide et sanguinaire soldatesque. Si nous avions l'honneur de porter l'épaulette

française et le bonheur de la mettre au service d'une nouvelle croisade, nous saurions la préserver du contact de l'épaulette flétrie de l'officier turc, et, tout en respectant les formules officielles et leur application nécessaire, nous saurions donner aux mots leur véritable valeur. »

Hélas! ces espérances si bien exprimées, et qui répondent si bien au sentiment français, ne se sont pas réalisées; nous sommes mis à la remorque de Fuad-Pacha, lui présentant nos troupes en grand appareil et lui rendant les honneurs dus à un maréchal de France. Nous n'avons pas fait un mouvement sans prendre ses ordres, nous n'osons même pas faire la police seuls dans les rues de Beyrouth, et je rougis chaque fois que je rencontre ces ignobles gendarmes turcs, côte à côte avec nos braves et dignes gendarmes.

Comme je crois te l'avoir déjà dit, je suis tenté de croire que notre occupation ne se prolongera guère, et, en cela, je suis d'accord avec le ministre. Il est évident que, en présence des événements qui peuvent surgir tout à coup en Europe, l'Empereur doit désirer notre rentrée, et ce serait encore bien autre chose, s'il connaissait le triste rôle que nous avons joué jusqu'à présent.

Quand je réfléchis aux soins si tendres, si nécessaires, dont tu entoures nos chères fillettes, à la manière dont votre existence est réglée, je me reproche l'égoïsme qui m'a fait te dire : « Viens près de moi. » Est-il vraiment permis à une mère d'abandonner ainsi quatre petits anges qui ne sauraient se passer d'elle?

Le général a si peu de suite dans les idées, il manque tellement de fixité, qu'il est impossible de baser une opinion sur ses paroles ou sur ses actes. Aujourd'hui il nous dit qu'il n'y a rien à faire dans ce pays, que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de nous en aller à l'expiration de nos six mois; quelques heures après, il nous prouve par $a + b$ que l'occupation doit être prolongée, que l'influence française en Syrie est une question de la plus haute importance, etc., etc. Tu comprends que, au milieu de ces contradictions, il est impossible de se faire une opinion, et je suis convaincu que nos amis de Paris te tiendront mieux au courant de la question d'Orient que je ne pourrais le faire moi-même.

Notre hôpital est très insuffisant, et grand nombre de nos malades sont traités sous la tente, ce qui devient intolérable dans la saison des pluies. L'intendance s'est préoccupée de faire cesser cet état de choses et a fait de nombreuses démarches près du pacha gouverneur civil pour obtenir une maison propre au service d'un hôpital. Après de nombreuses démarches et de vives instances, le pacha s'est décidé à donner la maison demandée. Dès le lendemain matin, un comptable et des infirmiers se sont présentés pour en prendre possession.

Grand fut leur étonnement en la voyant occupée. Ils interrogent, ils questionnent, et ils finissent par apprendre qu'un général turc, Ismaïl-Pacha, s'y est installé la veille parce qu'il la trouvait plus convenable que celle qu'il habitait.

L'intendant court chez le pacha, qui s'excuse en

disant que *Ismaïl a eu tort, que c'est un mauvais procédé, mais que, cependant, il n'est pas possible de le faire sortir, qu'il ne doit pas rester longtemps à Beyrouth, qu'il faut un peu de patience.*

L'intendant court chez le général de Beaufort, qui l'envoie promener en lui disant que toutes ces histoires de maisons l'embêtent. Il est, je crois, le seul Français du corps d'occupation qui n'ait pas senti l'injure faite à notre drapeau dans cette circonstance.

En revanche, il a invité, en termes qui équivalent à un ordre, tous les chefs de corps et chefs de service à se présenter le soir chez Fuad-Pacha. Son Excellence reçoit tous les jeudis soir, et a daigné étendre ses invitations aux officiers de l'armée française.

11 novembre.

..... J'ai été faire une tournée dans nos cantonnements ; j'ai trouvé mes hommes bien abrités, bien installés, faisant excellent ménage avec les habitants de ces localités ; il n'y a de réclamations que de la part de ceux qui n'ont pas de soldat à loger.

Je montais ma petite jument syrienne, qui n'a cessé de caracoler toute la journée ; aussi suis-je rentré harassé, et, après le dîner, je me suis couché sans avoir le courage d'écrire.

Je suis contrarié de cette disposition de la jument à la gaieté, car je comptais sur elle pour te faire une

monture aussi sûre qu'agréable, et je vois que ce sera seulement une bête de promenade.

Depuis quinze jours, la pluie n'a guère cessé de tomber à torrents; les cours sont de véritables lacs, les rues des rivières. Il n'y a pas moyen de mettre le nez dehors. Nous voilà décidément dans la saison des pluies.

Elle a commencé plus tôt que de coutume, et je n'en suis pas fâché, car, d'après ce que disent les gens du pays, nous avons d'autant plus de chances d'avoir des périodes de beaux jours pendant les mois de décembre et de janvier.

Depuis quelques jours, j'avais vent d'une rumeur qui prend assez de consistance aujourd'hui pour que cela vaille la peine de t'en parler. C'est une solution de la question de Syrie qui présente peut-être quelques chances de succès.

Comme je te l'ai dit, Fuad-Pacha, représentant et envoyé extraordinaire du sultan, est un homme incontestablement supérieur. Il joint à une haute intelligence une grande instruction, une connaissance parfaite de toutes les questions européennes à l'ordre du jour, et enfin une énergie remarquable.

Après avoir sondé habilement les représentants des grandes puissances, après s'être assuré qu'aucun d'eux n'avait encore ni instructions bien précises de son gouvernement, ni vues personnelles bien arrêtées, il a insinué adroitement à quelques Européens du pays, qui sont ses familiers et jouissent ici d'une certaine influence, que la solution présentant les garanties les plus sérieuses

pour la prospérité et la pacification du pays serait la création d'une vice-royauté de Syrie, à l'instar de la vice-royauté d'Égypte, c'est-à-dire un gouvernement indépendant de fait et, pour la forme seulement, vassal du sultan.

Ce principe admis, il a laissé entrevoir aux plus intimes que cette vice-royauté, il l'accepterait, si l'opinion publique l'y conviait. Son nom a donc été mis en avant sans qu'on pût facilement remonter à la source. On en a parlé dans les salons de Beyrouth, dans les consulats, voire même à l'état-major de l'armée. Enfin, cette rumeur prenant de la consistance, s'accréditant chaque jour davantage, quelques habitués en ont parlé devant Son Excellence, qui s'est d'abord récriée très fort, traitant une pareille idée de folie... Mais en s'étendant volontiers sur le sujet, y revenant souvent, il finissait par dire que, s'il le fallait, dans l'intérêt de ce pays si plein d'avenir, de ressources, et si malheureux par le manque absolu d'une forte et bonne administration, il se sacrifierait et accepterait la vice-royauté. Alors il a commencé à émettre d'excellentes théories administratives, faisant entrevoir tout ce qu'il serait possible d'obtenir dans l'intérêt des populations indigènes, de leurs relations commerciales et politiques avec l'Europe, avec la Perse, l'Indoustan, etc., les moyens d'assurer la paix et l'indépendance relative du Liban, de refouler les nomades maraudeurs qui ravagent périodiquement le pays. Bref, il a séduit beaucoup de monde, et aujourd'hui ses idées comptent de nombreux partisans.

Parmi les représentants des grandes puissances, il n'y a guère que lord Dufferin qui s'en offusque et les repousse d'une manière absolue, parce qu'il y voit une atteinte portée à l'intégrité de l'Empire ottoman, la répudiation des principes admis par l'Europe coalisée en 1840 contre la France, principes soutenus alors par l'Angleterre...

Pour mon compte particulier, je trouve que c'est peut-être la seule solution vraiment pratique que j'aie encore entrevue depuis que je m'occupe des affaires de ce pays. J'éprouve peu de sympathie personnelle pour Son Excellence, mais je reconnais sa supériorité, et si, comme me le disait hier le colonel Chanzy, Fuad, depuis qu'il a adopté sérieusement cette idée, est entré sérieusement dans la voie de la justice, c'est-à-dire, s'il parvient réellement à châtier les vrais coupables, à indemniser convenablement les chrétiens, à leur garantir pour l'avenir l'existence et la liberté, je serais disposé à lui prêter mon loyal concours.

Tu comprends que Son Excellence joue gros jeu. Elle brûle ses vaisseaux, car, après une pareille tentative, elle ne peut songer à reparaître à Constantinople, sans courir le risque de payer d'*un bout de cordon* sa trop grande ardeur pour arriver à l'heureuse solution de la question syrienne.

13 novembre.

Le temps s'est remis, j'en profiterai pour faire une excursion dans la montagne et voir tous les postes occupés par le 5e de ligne. Demain, je coucherai à Bteter, village chrétien où nous avons une compagnie de grenadiers. Le 15 au matin, je visiterai une autre compagnie à Hamana, et je coucherai le soir à Kab-Elias, où est le colonel Caubert avec le gros du régiment. Le vendredi 16, je coucherai à Zahlé, gros village chrétien sur le versant oriental du Liban. Le samedi, j'irai à Balbeck (Héliopolis) voir les merveilleuses ruines. J'y séjournerai peut-être le 18, et le 19 j'irai aux Cèdres. Je reviendrai par Ghazir et Antoura, où il y a des collèges de Pères Jésuites et Lazaristes.

Zahlé, 17 novembre.

Je suis en route depuis le 14. Mes journées ont été si longues, si fatigantes, que je n'ai pu trouver un moment pour t'écrire. Aujourd'hui je me repose, et j'en profite pour causer avec toi ; malheureusement le courrier ne va pas tarder à partir.

Ma première marche m'a conduit à Bteter ; c'est un village druse, au milieu duquel il y a une belle filature de soie, bâtie par un Européen, M. Portalis. Sa famille se compose de quatre grandes filles de seize à vingt ans, deux de sept à dix ans, et un garçon de cinq à six ans. Tout ce petit monde est bien élevé, et l'on est étonné de

trouver un pareil groupe au milieu du pays le plus sauvage de la terre. Un piano à queue dans le salon, des portraits de famille comme chez les bons bourgeois de la rue Saint-Denis, etc...

Nous avons là une compagnie d'élite du 5ᵉ. Pourquoi ? Je n'en sais rien, et je crois bien que le général qui l'y a envoyée serait fort embarrassé d'en donner le motif. Cela rentre dans son système général de politique. Quoi qu'il en soit, j'ai reçu de la famille Portalis la plus cordiale hospitalité, et, le lendemain, je suis venu coucher à Kab-Elias, où j'ai trouvé le colonel Caubert. Hier, 16, j'ai passé la revue du détachement, et à une heure je me suis mis en route pour Zahlé, où je suis arrivé fort tard. Je me repose aujourd'hui, et demain encore je me reposerai au milieu des ruines d'Héliopolis.

Quand je pense que demain 18 tu te mettras peut-être en route pour venir me rejoindre ! Je ne puis te dire l'émotion que me fait éprouver cette idée ; quelle cruelle déception s'il en était autrement ! Et cependant, je te le répète, j'approuve d'avance tout ce que tu auras décidé.

A son frère.

Beyrouth, 1ᵉʳ décembre 1860.

Mon cher Henri..... Nous sommes toujours dans la même inaction ; la situation politique en est à peu près au même point.

Cependant une idée, émanée du cerveau de Fuad-Pacha, fait entrevoir la possibilité d'une solution.

Son Excellence, avec son habileté ordinaire, a su faire germer, dans le public, l'idée d'une vice-royauté à son profit.

Le germe convenablement soigné, arrosé, s'est développé, a pris jour et présente aujourd'hui une pousse assez vigoureuse, entourée des soins tout particuliers de Fuad-Pacha.

Cette solution présente bien des inconvénients, au point de vue de l'avenir du pays, mais elle satisfait au présent; or qui peut songer à l'avenir, par le temps qui court?

Lorsque la situation de l'Europe est si précaire, si grosse d'événements, le plus sage n'est-il pas de penser au présent et de se tirer d'une impasse dans laquelle nous pourrions nous trouver fort embarrassés, si certains incidents se produisaient? Il est fort difficile de savoir ce que pense notre général de cette combinaison; il continue à fumer son narguilé du matin au soir, et ses idées ont à peu près autant de consistance que la fumée qu'il en tire.

Je suis toujours très content de Saint-Haouen; c'est un brave garçon, fort dévoué, fort zélé; mais je gémis de voir ces jeunes gens dans une oisiveté complète; le travail de la brigade ne leur donne pas un quart d'heure d'occupation par jour.

J'ai visité la semaine dernière tous les postes occupés par le 5[e] de ligne. Cela m'a conduit dans la plaine de la

Bekaa, et j'en ai profité pour pousser jusqu'à Balbeck, au pied de l'Anti-Liban; malheureusement la fièvre m'a fort tourmenté pendant cette excursion, et je suis rentré fatigué à Beyrouth. Depuis mon retour, je vais mieux; j'en profite pour aller lundi à Deïr-el-Kamar et Beit-Ed-Din, voir le 13e de ligne.

A son frère.

Beyrouth, 3 janvier 1861.

Mon cher ami, tu sais déjà que Marie est près de moi, depuis une quinzaine de jours; elle est arrivée à bon port, malgré les fatigues d'une très mauvaise traversée. Nous sommes en plein dans la saison des pluies, et c'est à peine si nous avons pu monter à cheval trois ou quatre fois ensemble...

La situation politique semble se dessiner plus nettement, et c'est malheureusement d'une façon bien triste pour l'honneur et l'intérêt de la France. Dès les premiers jours de mon arrivée, je l'avais jugée très sainement, et, dans mes conversations avec le général de Beaufort et avec M. Béclard, notre commissaire, je leur disais : « Il n'y a que deux solutions possibles, toutes les deux radicales, mais absolument opposées.

« La première, c'est l'expulsion complète des Turcs, qui, de l'avis de toutes les puissances, ont été les principaux instigateurs et les principaux auteurs des derniers

événements. L'humanité, la morale la commandent; mais les intérêts et les rivalités politiques des grandes puissances la feront rejeter.

« La deuxième, c'est l'abandon complet du pays à l'action du gouvernement turc, sans réserve pour les chrétiens indigènes. Vous vous épuisez vainement à chercher une solution intermédiaire, c'est-à-dire une organisation qui assure certaines garanties d'indépendance aux chrétiens tout en sauvegardant l'intégrité de l'Empire ottoman. Les Turcs ne pourront jamais accepter franchement cette situation. Ils intrigueront toujours pour entretenir une agitation que favorisent de nombreux éléments de désordre par suite des pitoyables rivalités des différentes sectes chrétiennes : Maronites, Grecs unis, Grecs schismatiques, Arméniens, etc. »

Quand je parlais ainsi, on se récriait bien fort, on me disait que ce serait une honte pour la France, on me citait l'exemple des principautés danubiennes, etc.

Aujourd'hui, les plus ardents défenseurs de l'indépendance du Liban paraissent découragés. Ils avouent leur impuissance, en présence des exigences de l'Angleterre, de la Russie, de l'Autriche, exigences qui trouvent un point d'appui sérieux dans les divisions intestines du pays. Bref, comme pis aller, ils se rallient à l'idée de la vice-royauté de Fuad-Pacha, et, comme ce fin matois déclare qu'il ne pourra sérieusement organiser le pays qu'après le départ de l'armée française, l'on commence à dire assez haut que notre évacuation devra se faire à l'expiration des six mois

fixés par le protocole des grandes puissances, c'est-à-dire le 7 mars.

Nous serons donc venus ici pour assister, l'arme au bras, à la démolition et à l'asservissement complet de ce peuple qui, jusqu'à ce jour, avait conservé une certaine indépendance, grâce à l'appui moral que lui prêtait la France depuis des siècles. Tout cela est triste à dire et à penser, mais c'est l'exacte vérité. Nous ne laisserons pas même derrière nous le prestige de nos armes, qui eût été le résultat d'une action prompte et vigoureuse, résultat facile à produire, en dépit de toutes les jalousies de la diplomatie européenne. L'occasion était belle; mais il fallait, pour en profiter, de l'intelligence et de l'audace.

Un seul fait te donnera une idée de notre attitude et du triste rôle qu'on nous fait jouer. A l'occasion de la fête de Noël, le général avait l'idée de faire dire une messe militaire dans l'église paroissiale de Beyrouth. Le curé était prévenu, les troupes commandées, les dispositions prises, lorsque M. le comte de Bentivoglio, *faisant fonction* de consul général de France à Beyrouth, est informé du projet. Immédiatement il écrit au général pour lui représenter qu'à lui seul il appartient de droit, comme résident, de présider une telle cérémonie, que c'est chez lui que doivent se réunir les autorités tant civiles que militaires, etc. Une telle prétention était grotesque et méritait, à coup sûr, une verte réprimande; dans tous les cas, il fallait passer outre, sans hésiter.

Pour éviter tout ennui, toute difficulté *préjudiciable aux intérêts de la France,* le général a renoncé à la messe, et les ordres ont été contremandés à neuf heures du soir. Le général est parti le 27, sous prétexte d'une tournée à faire dans la montagne, en réalité pour éviter les conflits qui pouvaient se produire à l'occasion du jour de l'an. Il revient aujourd'hui 3 janvier.

J'avoue que je suis las et dégoûté de ce qui se passe autour de moi, et que je serai doublement heureux quand je retournerai en France. A coup sûr, je ne pourrai pas me glorifier d'avoir fait partie de l'armée de Syrie; mais je pourrai du moins dire que je n'ai cessé de protester ouvertement contre ce qui s'y est fait.

A un ami.

Beyrouth, 27 janvier 1861.

... Il est encore impossible de prévoir ce que nous deviendrons; la situation du pays reste à peu près la même, et, si la charité des chrétiens d'Europe a permis de soulager les misères présentes des malheureuses populations qui nous entourent, il faut convenir que la diplomatie européenne n'a encore rien fait pour assurer leur avenir.

J'ai peine à croire possible d'arriver à une solution favorable; l'humanité, la morale commandent impérieusement de soustraire pour toujours les populations

chrétiennes de ce pays à l'odieuse domination des Turcs, et de leur donner une solide organisation qui fasse disparaître ces luttes intestines qui sont trop souvent le résultat des schismes religieux; mais un pareil résultat ne saurait être atteint sans favoriser la politique séculaire de la France, qui compte ici autant de partisans que de catholiques, c'est-à-dire la grande majorité des habitants de la montagne. Un pareil résultat serait nécessairement en opposition absolue avec celui que poursuit l'Angleterre.

Grâce à l'action dissolvante du gouvernement turc, aux luttes intestines qui ravagent ce pays depuis longues années, toute la partie comprise entre la Perse et la Méditerranée tend chaque jour à devenir un désert; toutes ces belles vallées de Bekaa, de l'Oronte, du Jourdain, de l'Euphrate, qui autrefois étaient les plus fertiles du monde, sont aujourd'hui incultes, abandonnées à des hordes de Bédouins pillards qui n'ont d'autre industrie que le vol et le brigandage. Ces mêmes contrées où florissaient jadis les reines du monde, Héliopolis, Palmyre, Ninive, Babylone, etc., suffisent à peine à nourrir quelques rares habitants.

Quelques années encore, et tout ce pays ne sera plus qu'un triste désert; or, un désert est la frontière la plus sûre, la barrière la plus infranchissable que puisse désirer un pays contre l'invasion extérieure. Que la Syrie soit reconstituée, qu'elle présente un État riche, prospère, ayant une armée, des ressources financières, des routes faciles, des canaux communiquant

par l'Oronte et l'Euphrate de la Méditerranée au golfe Persique, l'invasion de l'Inde devient chose facile et très simple pour une armée européenne qui s'appuiera sur l'alliance de la Syrie. Voilà, mon cher ami, le secret de la situation. Jamais l'Angleterre n'admettra une solution qui ferait prévaloir des intérêts généraux d'humanité et de morale sur les intérêts particuliers de sa politique.

Je ne peux donc m'empêcher de regarder sans rire nos graves diplomates, qui conservent encore l'espoir de faire triompher leurs idées et leurs systèmes ; Fuad-Pacha, doublé de lord Dufferin, se moque de nous de la façon la plus indécente et poursuit avec une habileté infernale la ruine et l'asservissement de la montagne. Tout cela est pitoyable, et je gémis profondément de ce qui se passe chaque jour sous mes yeux.

Une seule chose me réjouit et console mon cœur, c'est le spectacle admirable que donnent nos excellentes Sœurs de charité; vous dire tout le bien qu'elles font est impossible, et cela avec cette modestie, cette bonté, cette discrétion qui sont le véritable accompagnement de la charité chrétienne.

Cinq cents petits orphelins ou orphelines, victimes des derniers massacres, sont élevés par leurs soins; douze mille pauvres reçoivent chaque semaine la farine nécessaire à leur nourriture. Des centaines de malades sont soignés dans leur hôpital ou à domicile; ces excellentes femmes font ici tout ce que la charité la plus ingénieuse, la plus dévouée, peut inspirer à des

âmes d'élite. Mais bientôt elles seront à bout de ressources, de forces, et alors... oh! ma foi, c'est trop triste à penser, et mieux vaut reporter ses regards vers Dieu et mettre en lui toute sa confiance.

Je vous serre cordialement la main, et Mme Ducrot se joint à moi pour vous envoyer ses plus affectueux compliments.

A Madame de Champs.

Beyrouth, 27 janvier 1861.

MA BONNE MÈRE,

Je charge cette petite fleur de vous porter toutes mes respectueuses tendresses. Elle a été cueillie dans la campagne de Beyrouth qui, en ce moment, est couverte de verdure et de fleurs.

Vous êtes moins heureuse, sans doute, car l'hiver cette année vous traite bien durement; mais avec quel plaisir échangerais-je le beau climat de Syrie contre la glace et les frimas de notre chère France, si je pouvais avoir le bonheur de passer mon temps au coin du bon feu de Chazelles, près de vous et entouré de mes fillettes! Merci encore, ma bonne mère, merci mille fois de tous les soins que vous donnez à mes enfants chéries; puissent-elles s'en montrer dignes par leur tendresse, leur reconnaissance; puissent leur gentillesse et leur affection vous dédommager des fatigues et des ennuis que

doivent vous occasionner parfois la pétulance et le mouvement de tout ce petit monde !

Nous sommes toujours dans la même incertitude de l'avenir ; la situation du pays change peu. Beaucoup de misères, d'inquiétudes chez les chrétiens, une grande insolence, des menaces continuelles de la part des Turcs, une inaction absolue de notre armée, tel est le triste tableau que présente la Syrie en ce moment.

Depuis une dizaine de jours, nous avons des pluies et des orages fréquents, mais la température est fort douce, et, entre deux averses, il est toujours possible de faire de jolies promenades. C'est à peu près notre unique distraction, et nous attendons avec impatience que le temps soit tout à fait remis pour entreprendre nos grandes excursions.

Je ne perds pas de vue la commission que vous nous avez donnée, relativement aux étoffes de soie qui se font dans ce pays ; malheureusement elles sont fort rares et fort chères en ce moment, par suite des derniers désastres ; cependant il est question de rétablir et de faire fonctionner prochainement un certain nombre des métiers qui tous avaient été détruits par ces sauvages. Il est donc possible que la situation s'améliore. Dans tous les cas, j'espère bien pouvoir vous apporter quelque joli souvenir du pays.

Je vous embrasse bien tendrement, ma bonne mère, et vous charge de toutes mes tendresses pour votre cher entourage.

Votre fils dévoué.

A son frère.

Beyrouth, 29 janvier 1861.

..... Le prolongement de notre occupation paraît toujours très incertain ; le général de Beaufort a reçu, par le dernier courrier, une lettre de M. Thouvenel (1) qui lui dit très clairement que la question n'est pas encore résolue. Tout en paraissant comprendre que la situation de la Syrie rend notre occupation nécessaire pendant un temps indéterminé, le ministre laisse cependant entrevoir que c'est une affaire secondaire, par rapport aux graves questions qui agitent l'Europe en ce moment-ci, et il paraît assez disposé à en faire bon marché.

Notre pauvre général commence à comprendre un peu tard qu'il a fait fausse route jusqu'à présent et qu'il s'est laissé duper par l'astucieux Fuad-Pacha doublé de lord Dufferin.

Les menées de ces messieurs portent leurs fruits ; ils agissent aujourd'hui avec moins de mystère et redoublent d'ardeur. Le général perd son temps à discuter avec eux, car il est clair qu'ils ne sont que les instruments de leurs gouvernements et que, fussent-ils convaincus par des arguments puisés dans des principes d'humanité et de haute morale, ils n'en continueront

(1) Ministre des affaires étrangères en France.

pas moins à agir dans le sens de leurs instructions.

Dans une semblable situation, l'on ne peut pousser au dénouement qu'en suscitant des incidents favorables à la solution que l'on a en vue.

Jamais, peut-être, plus belle occasion ne s'est présentée qu'à présent; l'exaspération de tous, chrétiens, Druses, Arabes, etc., contre les Turcs est si grande qu'il faudrait bien peu de chose pour déterminer une explosion. Déjà, dans les environs de Damas et de Balbeck, quelques détachements turcs ont été maltraités et désarmés par les habitants ou par les bandes descendues du Haouran. Abd-el-Kader et ses Algériens se plaignent amèrement des menaces continuelles et des mauvais procédés dont ils sont l'objet. Joseph Karam, le chef des Maronites, a offert récemment sa démission, parce que les soldats turcs s'étaient installés sur son territoire, contrairement aux privilèges de sa nation.

Une insinuation adroite à l'un et à l'autre causerait bien vite un soulèvement général, provoquerait une résistance qui entraînerait la prompte expulsion des Turcs du pays et nous les livrerait à discrétion. Alors, tu comprends combien notre tâche deviendrait facile, puisque nous serions en mesure de faire nos conditions, avant d'accorder notre intervention!...

Mais, pour jouer un tel jeu, il faudrait une finesse et une énergie qui manquent à notre chef. Il redoute ces incidents qui pourraient lui causer quelques minutes d'embarras. Il fait tous ses efforts pour les éviter, pour en détruire l'effet; il n'entrevoit même pas le profit

qu'il pourrait en tirer dans l'intérêt de la politique et de l'influence françaises. Tout cela est triste, mon ami, bien triste, et il me tarde de sortir du pétrin où je me suis fourré. Malheureusement je ne vois pas d'issue et j'en suis réduit à gémir dans mon coin.

A Madame de Champs.

1861.

MA BONNE MÈRE,

Nous avons été fort émus en apprenant l'indisposition de notre chère petite Julie, et nous attendons avec une impatience extrême le prochain courrier, qui, je l'espère bien, nous rassurera complètement. Grâce à vos soins éclairés et à votre tendre sollicitude, ces bonnes petites filles sont entourées de tout le bien-être possible. Mais leurs gentilles caresses, leurs tendres embrassements nous manquent tous les jours davantage, et nous formons des vœux ardents pour qu'ils nous soient bientôt rendus.

Tout fait prévoir que notre occupation sera encore prolongée d'au moins trois mois, ce qui nous mène aux premiers jours de juin ; en y ajoutant les quelques semaines nécessaires pour l'embarquement des troupes et du matériel, je ne peux espérer vous revoir avant le mois de juillet...

Le mois de mars sera probablement bien rempli et

s'écoulera rapidement, car c'est à cette époque que nous entreprendrons nos grandes excursions; si le mauvais temps et les incidents imprévus ne s'y opposent pas, nous ferons partir nos chevaux et nos gens le 14, voie de terre, nous nous embarquerons nous-mêmes le 18, et dans la même journée nous arriverons à Kaïfa, où nous rejoindrons nos équipages. Nous coucherons au mont Carmel et nous nous mettrons en route le lendemain pour Jérusalem, en passant par Nazareth, Tibériade, Naplouse, Béthulie, le Jourdain, etc. Nous nous trouverons à Jérusalem pour les fêtes de Pâques et viendrons nous rembarquer à Jaffa, dans les premiers jours d'avril; nos équipages retourneront par la voie de terre (1).

Vous voyez, bonne mère, que nous comptons faire un pèlerinage aussi complet que possible; puissions-nous, par cet acte, appeler les bénédictions de Dieu sur toute la famille!

Adieu, ma bonne mère...

A son frère.

Beyrouth, 8 mars 1861.

Mon cher ami, en dépit des assertions des journaux, en dépit de ta propre opinion, je reste convaincu que la prolongation de notre séjour en Syrie sera de courte

(1) Voir plus loin une relation de ce pèlerinage, tome II.

durée; crois bien que je ne suis pas aveuglé par un désir immodéré de rentrer en France, mais que mon opinion est basée sur la situation de nos affaires et sur les conséquences que pourrait entraîner cette occupation trop prolongée; conséquences qui n'ont pu échapper à un œil aussi clairvoyant que celui de M. Thouvenel.

Je crois te l'avoir dit dès le commencement, nous sommes engagés dans une voie fausse, et plus nous irons, plus nous nous écarterons de notre but. La présence de l'armée française dans ce malheureux pays pouvait certainement amener d'immenses résultats, tant pour sa prospérité intérieure que pour l'influence française; mais il fallait, pour cela, un peu de bon sens, beaucoup d'énergie et fort peu de politique démonstrative. Si notre général, arrivant ici sans système préconçu, avait étudié la situation du pays et, après s'en être fait une idée exacte, avait cherché à coordonner et à masser tous les éléments de force et de résistance que présentait la population chrétienne, cela, sans se mêler aux affaires de la commission, sans action apparente, en se bornant à donner quelques encouragements et quelques conseils appuyés d'une attitude digne et énergique, l'avenir du pays et le triomphe de notre influence étaient assurés. Oubliant complètement son rôle militaire, le général s'est mêlé à tous les tripotages, à toutes les discussions oiseuses de la commission; pour amener le Turc et l'Anglais à l'adoption de ses idées, il n'est sorte de concession qu'il n'ait faite, sorte de ménagements qu'il n'ait gardés, et enfin, pour tout dire, sorte

d'avanies qu'il ne nous ait fait subir. Turc et Anglais ont admirablement tiré parti de ces dispositions et de cette attitude, pour annihiler notre action, pour gagner du temps, et, au moment décisif, ils nous ont complètement tournés, comme cela était facile à prévoir.

En 1835, lorsque le général de Beaufort est venu en Syrie, il avait été émerveillé de la magnifique attitude de l'émir Beschir, alors souverain absolu de la montagne.

Ses superbes palais, ses gardes, tout l'appareil de sa puissance, la facilité apparente du fonctionnement de son gouvernement avaient vivement frappé son imagination, et il en avait conservé un tel souvenir qu'avant de quitter Paris il avait dit : « La seule chose à faire pour rendre à la montagne son indépendance et sa sécurité, c'est de lui donner pour chef un descendant de l'émir Beschir, un membre de la famille Cheab. »

Or, la puissance de l'émir reposait uniquement sur sa valeur personnelle, elle résultait d'une énergie excessive qui avait su triompher de toutes les résistances et qui ne reculait devant aucun moyen; il lui avait fallu lutter avec acharnement, pendant de longues années, pour la faire accepter par toutes les fractions de la montagne; en réalité, elle ne reposait sur aucun système d'organisation pouvant la transmettre d'un individu à un autre.

On compte aujourd'hui deux cent vingt-trois princes ou émirs de la famille Cheab, ayant tous des prétentions égales à leur nullité, tous haïs, méprisés par les populations qu'ils ont opprimées, vexées, dépouillées, à la

manière de certains grands seigneurs du moyen âge, et qu'ils n'ont pas su protéger au moment du danger. Aussi, quand les événements de 1840 eurent amené la chute de l'émir Beschir, tous les membres de son illustre famille furent successivement chassés de la montagne, et, depuis longtemps, ils sont réfugiés à Beyrouth et dans les villes du littoral, quelques-uns même en Turquie et en Égypte.

En arrivant ici, le premier soin du général a été de chercher un membre de cette famille capable de jouer le rôle qu'il lui réservait ; mais la nullité de tous était tellement notoire qu'il dut y renoncer, et il se décida à faire venir d'Égypte un certain Medjid, petit-fils du grand émir, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Ce quidam, exilé depuis vingt ans, avait perdu toutes ses relations, était devenu fort lourd, fort paresseux, enfin s'était fait musulman pour obtenir la main d'une belle odalisque.

Qu'à cela ne tienne, on le refera chrétien, et en effet Medjid a abjuré ses erreurs... Il est aujourd'hui le candidat avoué du gouvernement français au commandement suprême du Liban. Déjà les deux cent vingt-deux autres princes spéculent sur son avènement pour rentrer en possession des biens qui, jadis, ont appartenu à leur famille et que les catastrophes politiques ont fait passer en d'autres mains. Nous voici donc en présence de tous les inconvénients qu'entraîne à sa suite une restauration féodale imposée par une intervention étrangère

Ajoute à cela que bon nombre de ces émirs sont les clients des consuls anglais et russes, que plusieurs ont des relations de famille avec des Anglais, notamment avec le colonel Churchill, agent secret du gouvernement, établi depuis longtemps à Beyrouth, et tu comprendras où doit fatalement nous mener la poursuite d'une semblable organisation...

En examinant froidement la situation du Liban, en cherchant les éléments de force et de résistance qu'offre sa population chrétienne, j'ai été amené, dès les premiers jours, à constater ce qui suit : Le Liban est divisé naturellement en trois grandes zones, le nord, le sud et le centre. Sa partie nord, plus vaste que les autres, plus peuplée, contient environ deux cent mille chrétiens maronites et quelques centaines de Grecs schismatiques qui, à des époques de persécution, sont venus y demander asile et protection.

Grâce à l'accord de ces populations et aux obstacles naturels que présente un sol aussi tourmenté que possible, cette espèce de Kabylie chrétienne est toujours restée à peu près indépendante; les Turcs n'y ont jamais pénétré, et l'émir Beschir lui-même n'était parvenu à y faire reconnaître son autorité qu'à force de ruse et d'audace et avec l'aide des Égyptiens; encore est-ce le soulèvement des chrétiens du Nord qui, à la chute d'Ibrahim, a amené la ruine de Beschir et l'a forcé de venir se mettre entre les mains des Anglais qui l'ont livré aux Turcs.

Depuis, les Anglais ont fait des efforts désespérés

pour étendre leur influence sur cette partie de la montagne : leurs missionnaires protestants, et même catholiques, ont toujours été expulsés; ils n'ont pas fait un pas. Tu juges de leur rage. Au contraire, la communauté de religion et les relations traditionnelles donnent à la France une influence souveraine sur cette partie de la montagne; les Lazaristes, les Jésuites, les Sœurs de Saint-Vincent ont plusieurs établissements qui comptent un grand nombre d'élèves. Pendant les derniers événements, quelques villages de la frontière ont souffert de la fureur des Druses et des Turcs, et cela encore par la faute de notre consul qui, par des raisons restées inexpliquées jusqu'à ce jour, arrêta la marche d'un jeune cheik de la montagne, Joseph Karam, qui, plein d'ardeur et de résolution, sans autre autorité que celle de son influence personnelle, avait réuni à la hâte quelques centaines d'hommes déterminés et marchait au secours de Zahlé.

Ce Joseph Karam, que j'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, est un homme d'une valeur incontestable; élevé au collége des Lazaristes, il parle bien français, a une certaine instruction, et se montre remarquable par son énergie et ses idées fort justes et fort saines sur toutes les questions politiques et gouvernementales.

Il est catholique fervent. Il a pour la France un dévouement à toute épreuve, parce qu'il est basé sur ses croyances religieuses et sur ses traditions de famille.

Voilà pour le Nord.

Le Centre compte environ vingt mille habitants :

chrétiens, maronites, Grecs unis, Grecs schismatiques, Druses, etc. Le Sud compte quinze mille chrétiens des différentes sectes et quarante mille Druses.

C'est dans ces deux dernières parties que se sont passés les affreux drames qui ont si vivement ému l'Europe, particulièrement à Deïr-el-Kamar, ancienne résidence de l'émir Beschir, occupée, depuis 1840, par une garnison turque.

Dans ces deux zones, l'influence française est à peu près nulle, écrasée qu'elle est par l'action combinée des Turcs et des Anglais.

On s'est imaginé qu'il suffirait de faire une organisation sur le papier pour mettre dans la même main les trois zones du Liban, et l'on a compté sur la reconnaissance du renégat Medjid pour regagner l'influence que nous avons perdue dans les zones du Centre et du Sud.

On ne s'est nullement occupé du Nord, parce que, disait-on, il est à nous et que notre influence y sera toujours prépondérante... Au lieu de chercher à tirer parti de la valeur réelle de Joseph Karam, de son dévouement et de l'influence qu'il avait conquise par son attitude au milieu des derniers événements, on a tout fait pour le démolir (expression du général de B...), parce qu'il pouvait devenir un élément dangereux de résistance contre le prince Cheab. Fort heureusement l'on n'a pas réussi jusqu'à présent, parce que Karam est l'homme du peuple et du clergé. Je dis fort heureusement, parce que l'intérêt des populations chrétiennes, comme l'intérêt français, demandent, avant

tout, une organisation forte et vigoureuse de la zone du Nord, qui peut seule dominer le reste de la montagne et déjouer toutes les intrigues de la Turquie et de l'Angleterre.

Si l'on était entré dans cette voie dès les premiers jours, notre œuvre serait achevée depuis longtemps, en dépit de toutes les intrigues de l'Angleterre ; la sécurité et l'indépendance des chrétiens seraient assurées, notre influence incontestée dans la montagne, et nous pourrions laisser nos diplomates discuter indéfiniment autour d'un tapis vert. Il suffisait de laisser les chrétiens s'organiser eux-mêmes, de leur prêcher la concorde, de leur donner quelques conseils, quelques éléments d'administration intérieure, certaines notions de la guerre de montagne, notre tâche était remplie. Au lieu de cela, nous avons jeté au milieu de la population chrétienne des germes graves de désunion et nous laisserons certainement derrière nous la lutte et le désordre, car les chrétiens du Nord, j'en ai la certitude, ne reconnaîtront jamais librement l'autorité du renégat Medjid qu'on veut leur imposer.

En voilà bien long, n'est-il pas vrai, cher ami? et cependant je ne t'ai pas dit la dixième partie de ce qui me passe par la tête sur cette question syrienne.

Nous partons, dans quelques jours, pour visiter la Palestine ; nous arriverons à Jérusalem le jeudi saint et y assisterons aux fêtes de Pâques ; nous ferons notre pèlerinage en compagnie de trente ou quarante officiers.

A son frère.

Beyrouth, 19 avril 1861.

Mon cher ami... Rien d'officiel au sujet de notre rentrée en France, mais beaucoup d'avis officieux qui donnent la chose comme certaine; l'on prétend même que l'*Aube* et le *Finistère,* deux transports de la marine militaire, vont se mettre en route pour commencer l'évacuation.

Ces nouvelles ont jeté la consternation dans le pays et dans l'état-major du général de Beaufort, qui ne veut pas croire à l'abandon de ses projets d'organisation.

Je me suis permis, à ce sujet, d'émettre un avis qui n'a pas eu plus de succès que les précédents : « Admettez-vous, disais-je au général, qu'au moment de notre départ, il se produira, dans l'intérieur du pays, une réaction fatale aux chrétiens? — Oh! certes, me répondit-il, cela n'est pas douteux. — Eh bien, repris-je, allez au-devant des événements, retirez immédiatement les troupes qui sont dispersées dans la montagne, à Kab-Elias, Deïr-el-Kamar, etc.; laissez répandre le bruit que c'est le commencement de notre mouvement de retraite, et, comme la passion ne raisonne pas, les incidents se produiront, la réaction se montrera, et immédiatement, profitant des quelques semaines que nous avons encore devant nous, vous reprendrez une

vigoureuse offensive et trouverez ainsi l'occasion de faire quelques bons exemples qui rendront les Druses et les musulmans plus sages à l'avenir. Du moins, en partant, nous les laisserons sous l'impression de notre énergie et de notre valeur militaire. Si, au contraire, vous attendez pour retirer nos troupes de l'intérieur que l'ordre d'embarquement soit arrivé, vous vous trouverez désarmé en présence de la réaction et nous ne laisserons ici que le souvenir de notre triste impuissance. »

A cela, le général a répondu que peut-être nous ne partirions pas, que nous avions, dans ces postes, des approvisionnements qui seraient utiles, si nous devions marcher sur Damas ou sur le Haouran, etc.

Toujours le même système : éviter à tout prix les incidents qui peuvent déranger ses combinaisons politiques..., perdre son temps à faire faire des pétitions qui avortent, des démonstrations insignifiantes, à discuter avec les commissaires des puissances des questions de principes qui, en résumé, ne concernent pas le chef du corps expéditionnaire!

Comme tu le sais, nous avons fait notre pèlerinage aussi complètement et aussi bien que possible; c'est, sans contredit, le plus intéressant souvenir que nous emporterons de cette malencontreuse expédition.

Nous avons reçu partout l'accueil le plus empressé et le plus bienveillant, ce qui nous a créé quelques obligations, et je compte sur ton concours pour y satisfaire. Les quarante officiers composant la caravane ont décidé